


14
14-F
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
39
H
54



LETTRE
à
M. L. A. D. C.
Docteur de Sorbonne.

Où il eſt prouvé par pluſieurs raiſons tirées de la Philoſophie, & de la Theologie, que les Cometes ne ſont point le preſage d'aucun malheur.

Avec pluſieurs Reflexions Morales & Politiques, & pluſieurs Obſervations Hiſtoriques; & la Refutation de quelques erreurs populaires.





à COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU,
M. DC. LXXXII.

A V I S
au
L E C T E U R.

IL ſeroit inutile d'expoſer comment cette Lettre m'eſt tombée entre les mains. Je dirai ſeulement qu'apres l'avoir leüe avec beaucoup d'attention, j'ay cru qu'elle n'étoit pas indigne de la curioſité du public, & qu'on y trouveroit, je ne ſai quoi de nouveau, qui ſeroit fort propre à deſabuſer entierement ceux qui perſiſtent à s'imaginer, que les Cometes preſagent de grands malheurs.

On avoit tant travaillé ſur cette matiere, & de tant de biais differens, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible d'y donner un nouveau tour. Feu Mr. de Salo remarqua fort bien dans le Journal des ſcavans du 16 Fevrier 1665. qu'on fairoit tant de Diſcours ſur la Comete qui paroiſſoit en ce tems là, qu'enfin

cun en trouveroit qui lui ſeroit propre. On en fit pour ceux qui ayment l'Aſtronomie: on en fit auſſi pour ceux qui ne prennent point la peine d'obſerver le Ciel, & qui ont pourtant de la curioſité pour les nouveautez qui s'y paſſent. Les Phyſiciens ſe mirent de la partie: les Beaux Eſprits s'en melerent en faveur des Dames qui leur demandoient ce qu'il faloit penſer de tout cela. Ravis d'une ſi belle occaſion de faire paroitre, que leur talent ne ſe bornoit pas à faire des vers, & des billets doux, ils trancherent des Philoſophes, ſans oublier pourtant qu'ils avoient à faire au beau ſexe, à qui on ne doit rien preſenter, qui ne ſente ſon homme du monde. C'eſt pourquoi ils firent des efforts incroyables, pour egayer la matiere, & pour la tourner galamment. Il y en eut qui n'y reuſſirent pas trop bien; mais ce ne fut pas faute de bonne volonté, ils eurent bonne envie de plaire, & d'inſtruire en même tems. Le mal eſt que la Repu-

blique

blique des Lettres n'est pas un pays où l'on se contente des bonnes intentions. Le Rieurs pour qui toutes choses sont de bonne prise, ne manquerent pas de plaisanter sur les Cometes, & sur les imaginations bizarres des Philosophes, & sur les terreurs paniques du Peuple; on vit des Dissertations de cet air là. Les Astrologues de leur coté, ne manquerent pas de publier des predictions raisonnées à leur maniere. La Comedie, qui se vante d'étre le souverain remede des maladies de l'esprit, s'est enfin mise sur les rangs, & a joüé les Cometes avec la même liberté, qu'elle joüe les autres choses. Qui croiroit apres cela qu'on ne se fust pas accommodé à toute sorte de gouts, & qu'on ne fust pas entré dans tous les expediens capables de mettre le monde à la raison sur ce sujet?

Il est pourtant vrai que le plus grand coup restoit à faire, & c'est celui que l'Auteur de cette Disserta-

tion a entrepris. Il y a un tres grand nombre de bonnes ames à qui les raiſonnemens les plus ſubtils & les plus ſolides des Philoſophes, ſont auſſi ſuſpects, que les enjouemens de la Comedie. Il n'y a rien (*diſent elles*) qu'on ne puiſſe tourner en ridicule, & fort ſouvent la verité ſe trouve plus propre à y étre tournée que l'erreur. Pourquoi donc croirions nous que tout ce que l'on dit ordinairement, ſur les preſages des Cometes, ſont des imaginations chymeriques, ſous pretexte que les Comediens en ont diverti le monde? Le même Auteur qui plaiſante ſur nôtre pretendue credulité, ne fairoit il pas bien, s'il vouloit, une auſſi agreable Comedie ſur l'incredulité des eſprits forts? Pour ce qui eſt des Philoſophes, ne ſait on pas qu'ils prennent à tache de reduire tout à la Nature, & qu'ils affectent de ſe diſtinguer, par un caractere d'eſprit, oppoſé à celui qui prend volontiers les choſes, pour des faveurs particu-

ticulieres de la Providence de Dieu? Laissons les donc pousser tant qu'il leur plairra, des raisonnemens difficiles à comprendre contre les pronostics des Cometes, & demeurons en à nôtre bien heureuse simplicité, qui nous fait avoir des sentimens plus favorables à la bonté & à la misericorde de Dieu.

Qu'on raisonne de son mieux avec des gens preoccupez de ces pensées, on n'y gagnera jamais rien. Plus vos raisons de Philosophie seront convaincantes, plus s'imaginera t'on que ce sont des subtilitez inventées à plaisir, pour se joüer de la verité, & pour embarrasser les bonnes Ames. Non seulement ce sont les pensées d'une infinité de bonnes Ames, mais aussi d'une tres grande quantité de gens, qui ne sont ni Devots, ni entetez de l'Astrologie: qui rient dans l'occasion: qui se divertissent à voir tourner tout en ridicule sur le Theatre, mais qui ne croyent pas que pour cela les choses soient ridicules en

elles mêmes: qui d'ailleurs se persuadent qu'en se soumettant, en depit de la Philosophie, à une opinion, qui établit egalement le soin que Dieu a de chatier les Pecheurs, & celui qu'il a de les appeller à la repentance, ils font une chose qui leur tiendra lieu de vertu.

L'Auteur de cette lettre a sans doute fait reflexion sur cecy plus d'une fois, puis qu'on voit que le fort de ses raisons est destiné à combatre ceux qui pretendent se faire un merite devant Dieu, de ce qu'ils ne deferent pas en cecy, aux lumieres de la Philosophie. Comme c'est là leur fort, & leur principale ressource, l'Auteur ne pouvoit mieux faire que de les en debusquer: & l'on peut dire qu'il n'y a point de chemin plus droit ni plus seur pour aller à eux avec avantage, que de leur montrer, comme il a fait, que leur Prejugé choque la Nature de Dieu dans ses plus nobles attributs. J'ay bien leu de livres: mais je n'avois pas encore veu qu'on se fust avisé d'attaquer les erreurs populaires par cet

endroit là, qui est proprement le jugulum causæ, *& le veritable moyen d'abreger cette controverse. Car comme il n'y a rien de plus propre à multiplier les Incidens d'un procez, que de contester sur la validité d'un Acte, c'est avoir beaucoup gagné que de convenir que l'on s'en tiendra à ce que portent les termes de l'Acte. Vous voulez qu'on mette la Philosophie à part, & qu'on ne juge des presages des Comètes que sur les idées que la Theologie nous donne de la bonté, & de la sagesse de Dieu. Si on vous dispute vôtre pretention vous vous batrez toute vôtre vie sur un Incident, jamais vous n'aurez terminé la question*, s'il faut juger du fond de l'affaire par la Philosophie ou par la Theologie. *Mais si on vous accorde vôtre pretention, vous voilà en termes d'accommodement, ou du moins voilà un fort long embarras de Preliminaires oté.*

Or c'est ce que fait cet Auteur, puis qu'il ne demande point d'autre Juge

que la Theologie, & qu'il veut bien se servir contre les presages de la Comete, des mêmes armes de la pieté & de la Religion, desquelles on s'est servi jusqu'icy en faveur de ces presages.

Je dis la même chose pour l'autre grand retranchement de l'opinion populaire, c'est à dire l'experience, dont on se glorifie beaucoup. Faites voir par des exemples, & par des raisons solides, que deux choses peuvent aller ensemble, sans que l'une soit la cause ou le signe de l'autre, à peine vous ecoutera t'on. Si vous pressez les gens de vous repondre, ils vous diront, qu'il paroit bien que vous avez étudié, & que vous seriez capable avec vos souplesses de Rhetorique, & de Philosophie de prouver que le blanc est noir, mais que pour eux qui ne se piquent pas de tant d'esprit, ils ne vont pas chercher tant de detours, qu'ils s'en tiennent à l'experience. He bien, *leur dit cet Auteur*, tenons nous y, ne disputons plus sur l'autorité de l'experience; voyons.

voyons ſeulement ſi elle fait pour vous, ou contre vous, je pretens qu'elle ne fait point pour vous. *C'eſt ainſi qu'il met ſes Adverſaires hors des gonds, & c'eſt ce qu'on appelle, batre les gens juſques ſur leur propre fumier.*

Ces manieres m'ont fait concevoir bonne opinion de l'Auteur, & j'ay cru facilement qu'un homme qui ſavoit ſi bien trouver le point de veüe, & le nœud d'une difficulté, meritoit bien que l'on publiaſt ſon ouvrage. Si j'avois eu l'honneur de le connoitre, j'aurois pris la liberté de lui donner quelques avis, avant que de le faire imprimer. Je l'euſſe exhorté à retoucher ſa Diſſertation, à ſe permettre moins d'ecarts, à ſerrer un peu ſon ſtile, & ſes penſées, car il reconnoit lui même qu'il ſe donne beaucoup de liberté parce qu'il n'ecrit que pour un Ami. Mais ne ſachant à qui m'adreſſer, je n'ay peu l'exhorter à rien. Sur cela j'ay été en balance quelque tems. Enfin je me ſuis determiné à publier cette Lettre, apres avoir

 meu-

meurement consideré, que toutes les digressions de l'Auteur, sont instructives, curieuses, & divertissantes; qu'il y en a qui contiennent une morale fort fine, & fort sensée; qu'à la reserve de quelques esprits Geometres, pour lesquels cet ouvrage n'est point ecrit, les Lecteurs ne sont pas fachez qu'on les promeine de lieu en lieu, pourveu qu'à l'exemple de cet Auteur, on les instruise en chemin faisant, & qu'on les rameine au lieu d'où on les avoit ecartez. Combien y a t'il de gens d'esprit, qui s'ennuyent à la lecture d'un ouvrage, qui resserre leur imagination en la tenant toujours appliquée sur un même sujet? Qui est ce qui n'ayme la diversité? Quel plus grand charme qu'une Episode bien prattiquée? J'ay donc cru enfin que les digressions fairoient plus de bien à cet ouvrage que de tort, & que le Lecteur qui se verroit toujours servi de quelque trait d'Histoire curieux, ou de quelque Reflexion de bon gout (non publici saporis) *ne regretteroit pas d'avoir*

d'avoir perdu de veüe la Comete, de tems en tems. Je ne sai même si cet ouvrage n'aura pas une destinée semblable à celle du Satyre & de la perdris de Protogene. Le Satyre étoit proprement ce que le Peintre avoit eu en veuë, la perdris n'étoit qu'un accessoire: cependant les Connoisseurs s'arretoient si fort sur la perdris, qu'ils ne regardoient presque point le Satyre. Il pourra bien arriver aussi que ceux qui liront cette Lettre, trouvant dans les digressions je ne sai quoi de plus vif, de plus libre, de plus singulier, ne feront cas de l'ouvrage, qu'à cause de ce qui y est hors d'œuvre.

Je sai bien qu'on me dira qu'il y a dans cette Lettre quelques passages, qu'on trouve en une infinité d'autres livres: mais ce n'est pas une affaire. Car outre que la nouvelle application d'un passage le peut faire passer pour une nouvelle pensée, & qu'il faudroit condamner presque toutes les citations, si on rejettoit comme des citations de

contrebande, celles qui ont été deja faites; outre cela, dis-je, il faut considerer que c'est icy un de ces livres, qui sont faits pour le Peuple, & pour ceux qui ne font pas profession d'étudier. On sait que les personnes de cet ordre n'ayant pas beaucoup de lecture pour l'ordinaire, voyent pour la premiere fois, quand ils se donnent la peine de lire un livre, les histoires les plus rebatues dont ce livre fait mention. Ainsi on peut s'assurer, qu'il y a tel passage dans cette lettre, qui se trouve en mille autres lieux, qui ne viendra pourtant à la connoissance de ceux qui liront ce livre, que par le moyen de ce livre, & peut être n'y viendroit il jamais, si ce livre n'en eust fait mention.

Ceux qui blament les Auteurs qui redisent ce que les autres ont deja publié, ne sont pas toujours fort raisonnables. Car que deviendroient tant d'honnêtes gens curieux, qui pour rien du monde ne liroient un vieux livre François; qui ne savent ni Grec ni Latin,

tin, & qui ne lisent que des livres fraichement sortis de dessous la presse, si on n'osoit avancer aucune chose de ce qui a deja été imprimé il y a 20.30.50. 80.ou 100.ans? N'est il pas vrai que ces Messieurs là qui meritent tant que les personnes d'etude travaillent pour eux, seroient reduits à la necessité d'ignorer une infinité de pensées & d'actions tres remarquables? Il faut considerer de plus, que si un Auteur n'osoit parler d'une chose dés qu'un autre en auroit deja parlé, il arriveroit necessairement qu'il faudroit ou ignorer presque tout ce qu'il y a de beau, ou acheter tout ce qui s'est jamais imprimé, ce qui est au dessus des forces de la plus part des Curieux. Outre que les matieres dont on traiteroit seroient denuées de mille beautez, & de mille preuves dont on les illustre, en ramassant des choses qui sont repandues en une infinité de livres. Apres tout il faut prendre garde, qu'on ne fait pas imprimer des livres, pour apprendre aux sçavans de la volée

d'un

d'un Scaliger, d'un Saumaise, d'un P. Sirmond, des secrets dont ils n'ayent jamais oüi parler: Si cela étoit on auroit tort de se servir de citations. Mais ce n'est pas pour eux qu'on fait des livres, c'est à eux à en faire pour les autres: on en fait pour les Demi-Scavans, & pour les Ignorans qui passent quelques heures à lire, afin d'apprendre quelque chose dans leur loisir, ou en cherchant à se desennuyer, ou en se delassant des occupations que leurs Charges, où leur naissance leur imposent. Et pour ceux là qui doute qu'il ne soit permis de se servir du travail d'autrui, pourveu qu'on ne s'approprie point la gloire de l'invention?

Quoi qu'il en soit des Auteurs qui se copient les uns les autres, dont je ne pretens pas faire icy l'Apologie (car on verra bien tôt que cet Ecrit n'est pas de ce genre là) je ne croi pas qu'il y ait personne qui ne m'avoüe, que quand on fait un livre à l'usage de toute sorte de gens, comme est celui cy, & sur un

sujet

ſujet comme des Cometes, dont tout le monde eſt fort curieux de s'inſtruire, principalement lors qu'il en paroit, ou qu'il en a paru depuis peu, il n'y a point de danger de le parſemer de quelques traits Hiſtoriques, car plus il eſt chargé d'erudition, plus auſſi apprend il des choſes à un nombre infini de gens, dont la curioſité eſt excitée, par le ſujet & par la qualité de l'ouvrage. Ceux qui ecrivent en Aſtronomes ſur les Cometes, ne pourroient pas ſe defendre par les mêmes raiſons, s'ils s'amuſoient à citer quelques hiſtoires, parce que leurs livres ſont ſi difficiles, & ſi pleins de cercles, & d'autres figures, qu'ils font peur à ceux qui ne ſont pas du metier. On a evité toutes ces epines dans cette Lettre, & à peine y a t'il quelque choſe que les Dames ne puiſſent comprendre aſſez aiſement. Ce qui n'empeche pas qu'il n'y ait quantité de choſes pour les ſcavans, & en general une agreable diverſité capable ou d'inſtruire,

ſtruire, ou de toucher, ou de faire naitre de nouvelles idées, de quelque profeſſion que l'on ſoit. J'eſpere donc que le public approuvera le deſſein que j'ay fait de faire imprimer cette piece.

Mais j'ay été confirmé dans ce même deſſein par une raiſon bien plus forte. J'ay ſeu de bonne part que le Docteur de Sorbonne à qui cette Lettre a été ecritte y prepare une reponſe fort exacte & fort travaillée. Il ſeroit fort à craindre veu ſon indifference pour la qualité d'Auteur, qu'il ne ſe contentaſt de travailler pour ſon Ami, ſi on ne l'engageoit en publiant la lettre qu'il en a receüe, à faire part au public des belles & ſavantes reflexions qu'il aura faites ſur des points conſiderables; comme ſont la conduite de la Providence à l'egard des anciens Payens : la queſtion, ſi Dieu a fait des miracles parmi eux, quoi qu'il ſeuſt qu'ils en deviendroient plus Idolatres : *la queſtion*, ſi Dieu a quelquefois etabli des preſages parmi les Infideles : *la queſtion*,

tion, si un effet purement naturel peut étre un presage asseuré d'un evenement contingent: *la question*, si l'Atheisme est pire que l'Idolatrie, & s'il est une source necessaire de toute sorte de crimes : *la question*, si Dieu pouvoit aymer mieux que le monde fust sans la connoissance d'un Dieu, qu'engagé dans le culte abominable des Idoles, *& plusieurs autres sur lesquelles un grand & savant Theologien comme celui là, peut avoir des pensées tres instructives, & tres dignes de voir le jour.*

Je m'estimerai fort heureux si je puis étre cause que le public, apres avoir veu par mon moyen les reflexions de l'Auteur de cet ouvrage, sur ces belles matieres, voye aussi celles du Docteur tant sur les mêmes matieres, que sur les pensées de l'Auteur. On ne connoit jamais bien la nature d'un Paradoxe, qu'apres que (1) plusieurs sçavans personnages ont traitté le pour *& le* contre. *Il est vrai*

(1) ἅμα δὲ μᾶλλον ἂν εἴη πιστὰ τὰ μέλλοντα λεχθήσεσθαι, προακηκοόσι τὰ τῶν ἀμφισβητούντων λόγων δικαιώματα. *Sic & credibiliora erunt quæ dicentur, si prius disputantium momenta rectè expenderimus. Aristot. de cœlo. l. 1. c. 10.*

vrai aussi quelquefois qu'on la connoit moins apres cela. On n'y perd pas tout pourtant, car on connoit au moins les diverses veües de ceux qui en ont parlé, ce qui augmente l'etenduë de nôtre esprit.

Si cet Ouvrage avoit le bonheur de deraciner entierement de l'esprit du Peuple, la peur qu'il a des Cometes, je ne m'en fairois pas un cas de conscience, quoi que je ne sois pas du sentiment de l'Auteur, en ce qu'il dit, qu'il ne faut jamais faire quartier au mensonge; car je tiens au contraire, qu'il y a des opinions fausses, que l'on ne doit pas tacher de detruire, lors qu'elles servent d'un puissant motif à la pieté, & qu'on n'en abuse pas pour des profits sordides & frauduleux. D'où vient donc que je travaille à la destruction de celle cy, dont l'avarice de personne ne peut abuser? C'est parce que j'ay remarqué qu'elle est absolument inutile pour la reformation des mœurs. Je n'ay pas pris garde que depuis que la Comete a

paru,

paru, les Belles ayent eu moins d'envie d'avoir des Galans, & que celles qui aimoient à s'ajuſter de l'air le plus propre à les faire paroitre jolies, ayent eu moins de ſoin de s'ajuſter: les unes & les autres s'en laiſſoient conter comme de coutume, juſques ſur les lieux d'où elles alloient contempler cette terrible & menaçeante Comete. Je n'ay pas pris garde que ceux qui jouoient, ou qui alloient au Cabaret, &c. y ayent renoncé depuis l'apparition de ce nouvel aſtre. Perſonne, que je ſache, n'a diminué ſon train afin d'avoir dequoi nourrir plus de pauvres. Si quelques uns ſe ſont reduits à moins de depenſe, afin de ſauver une Terre qu'on alloit leur mettre en decret, je loüe leur œconomie, mais ils me permettront de croire qu'ils n'ont pas fait un acte de penitence, par la crainte des jugemens de Dieu denoncez par la Comete. Ainſi l'on peut deſabuſer le monde, de ſes erreurs à l'egard de la Comete, ſans faire aucun prejudice à la Morale.

Je

Je ne voudrois point d'autre raison pour degrader les Cometes de la qualité de signes de la colere de Dieu, que de dire que ce sont des signes qui ne menacent que d'une façon vague & confuse, qui n'est propre à produire aucune veritable conversion, car un mal qu'on voit en eloignement, ou par conjecture ne change pas nôtre conduite, comme il paroit par l'exemple des Jeunes gens, qui savent qu'ils mourront un jour, ou qui songent qu'ils mourront peut étre dans peu de tems. En sont ils pour cela plus prets à mortifier leurs passions?

Enfin, pour ne rien dissimuler, je confesse qu'ayant veu dans les manieres de l'Auteur, cet air libre que l'on se donne quand on ecrit à un Ami, mais non pas quand on veut se faire imprimer; je me suis fait une secrette joye de produire aux yeux du Public un Ouvrage qui representast naïvement les sentimens de son Auteur. Il est rare d'en voir de cette nature. Ceux qui ecri-

ecrivent dans la veuë de publier leurs pensées s'accommodent au tems, & trahissent en mille rencontres le jugement qu'ils forment des choses. Je me suis rencontré diverses fois pendant mes voyages avec des Autheurs qui avoient pension de l'Etat, ou qui travailloient pour en avoir, & qui avoient publié plusieurs beaux eloges du Gouvernement, & des Ministres. Je n'avois garde de me demasquer en leur presence, & je ne disois pas un mot sans y avoir pensé plus d'une fois, craignant qu'il ne m'echappast quelque terme de liberté, dont ils me fissent un crime de felonie. Mais je m'appercevois en peu de tems, qu'ils se donnoient eux mêmes la plus grande licence du monde, & j'étois tout surpris qu'au lieu de trouver un Auteur, je trouvois un homme qui parloit comme les autres. (1) Mr. Pascal a raison de dire qu'il y a des gens qui masquent toute la Nature. Il n'y a point de Roy parmi eux, mais un Auguste Monarque : point de Paris, mais une

(1) dans ses Pensées diverses.

une Capitale du Royaume. Ils sont toujours guindez jusques dans le discours familier, de sorte qu'au lieu qu'on croyoit trouver un homme, l'on est tout etonné de rencontrer un Auteur. Mais il arrive aussi quelque fois, qu'au lieu qu'on croyoit trouver un Auteur, l'on est tout etonné de trouver un homme qui a oublié les flateries dont il a regalé les Puissances, & qui parle tout autrement qu'il n'ecrit. C'est pourquoi pour la rareté du fait, je n'ay pas voulu laisser echaper cette occasion de publier un livre où l'on parle comme l'on pense, d'autant plus que cet Auteur ayant ecrit sans aucune raison d'interet, & sans menager tout le monde, a revetu, pour ainsi dire, les loüanges magnifiques qu'il donne au Roy, du caractere qui fait le veritable prix d'un Eloge. Cette circonstance suffiroit à un bon François comme moi, pour procurer l'impression d'un livre.

TABLE

TABLE

Des Sections & des Matieres principales contenues dans cette Lettre.

* * De

Com-

Qu'elles

Inju-

Inju-

LETTRE
à M. L. A. D. C.
Docteur de Sorbonne.

Où il est prouvé par des raisons de Philosophie & de Theologie, que les Cometes ne sont point le presage d'aucun malheur.

MONSIEUR,

ME voila tout consolé de n'avoir point veu la Comete, pendant qu'elle paroissoit avant le jour sur la fin de Novembre, & au commencement de Decembre, & qu'elle ne s'étoit pas encore plongée dans les rayons du soleil : car, comme vous l'aviez heureusement conjecturé, elle s'est reproduitte à une heure plus commode, de sorte que je la puis contempler tout à mon aise par les fenetres de ma chambre, sans m'eloigner d'un bon feu, & sans avoir la peine de me lever avant le jour, & d'aller par un froid extreme sur des Remparts, courir

grand' risque de tomber sur la glace, de gagner un bon rhume, & d'étre raillé apres tout cela; Toutes choses que je n'ayme pas naturellement.

J'ay souvent profité d'une occasion aussi commode de voir des etoiles à longue queüe, depuis le soir du 22. de Decembre que celle cy commencea de reparoitre. Je l'ay trouvée pour sa longueur assez semblable à deux qui parurent du temps de Mithridate, & qui, au raport de (1) Justin, employoient 4. heures à monter sur l'horizon, ce qui signifie qu'elles occupoient 60. degrez, mais non pas pour l'eclat de sa lumiere. On ne luy voit pas beaucoup de brillant, au lieu que les 2. autres en avoient plus que le soleil, si l'on ajoute foy au témoignage de Justin: à quoi pour mon particulier je n'ay pas trop de disposition, car je croi qu'il s'abuse en cela pour le moins autant que dans le calcul qui lui fait prendre une portion du Ciel qui se leve dans 4. heures, pour la quatrieme partie du Ciel. Mais ce n'est pas une affaire pour un Historiographe. J'ay oüi raisonner plusieurs personnes là dessus, & quoi que je ne sois Astronome ni d'effect ni de profession, je n'ay pas laissé d'etudier avec soin tout

(1) Justini Histor. l. 37

tout ce que les plus habiles ont publié ſur cette matiere: mais il faut que je vous avoüe, Mr. que rien ne m'en a paru convaincant, que ce qu'ils diſent contre l'erreur du Peuple, qui veut que les Cometes menaçent le Monde d'une infinité de deſolations.

C'eſt ce qui fait que je ne puis comprendre comment un auſſi Grand Docteur què vous, qui pour avoir ſeulement predit au vray le retour de nôtre Comete, devroit étre convaincu que ce ſont des corps ſujets aux loix ordinaires de la nature, & non pas des prodiges, qui ne ſuivent aucune régle; s'eſt neanmoins laiſſé entrainer au Torrent, & s'imagine avec le reſte du monde, malgré les raiſons du petit nombre choiſi, que les Cometes ſont comme des Herauts d'armes qui viennent declarer la guerre au genre humain de la part de Dieu. Si vous étiez Predicateur, je vous le pardonnerois, parce que ces ſortes de penſées etant naturellement fort propres à etre revetuës des plus pompeus & des plus pathetiques ornemens de l'eloquence, font beaucoup plus d'honneur à celui qui les debite, & beaucoup plus d'impreſſion ſur la conſcience des auditeurs, que cent autres propoſitions prouvées demonſtrativement. Mais je ne puis

gouter qu'un Docteur qui n'a rien à persuader au Peuple, & qui ne nourrit son esprit que de raison toute pure, ait en cecy des sentimens si mal soutenus, & se paye de tradition, & de passages des Poëtes & des Historiens.

Il n'est pas possible d'avoir un plus mechant fondement. Car pour commencer par les Poëtes, vous n'ignorez pas, Mr. qu'ils sont si entêtez de parsemer leurs Ouvrages de plusieurs descriptions pompeuses, comme sont celles des prodiges; & de donner du merveilleux aux avantures de leur Heros, que pour arriver à leurs fins ils supposent mille choses étonnantes. Ainsi bien loin de croire sur leur parole, que le bouleversement de la Republique Romaine ait été l'effect de 2. ou 3. Cometes; je ne croirois pas seulement si d'autres qu'eux ne le disoient, qu'il en ait paru en ce tems là. Car enfin il faut s'imaginer qu'un homme qui s'est mis dans l'esprit de faire un poëme, s'est emparé de toute la Nature en même tems. Le Ciel & la terre n'agissent plus que par son ordre; il arrive des Eclipses ou des Naufrages si bon lui semble; c'est luy

dont la parole,
Serre & lache la bride aux Postillons d'Æole:

comme l'a fort bien remarqué (1). Mr. de Scudery qui en parloit par experience: Ou si vous l'aimez mieux en phrases latines qu'en phrases de du Bartas;

(1) *Preface d'Ibrahim.*

cui (2) fundit ab antris
Æolus armatas hyemes, cui militat Æther,
Et conjurati veniunt ad classica venti.

(2) *Claudian. de 3 Consul. Honor.*

Son pouvoir ne se borne pas à cela. Tous les Elemens se remuënt selon qu'il le trouve à propos; On voit des armées dans l'air, & des Monstres sur la Terre tout autant qu'il en veut; les Anges & les Demons paroissent toutes les fois qu'il l'ordonne; les Dieux mêmes montez sur des machines se tiennent prets pour fournir à ses besoins; & comme sur toutes choses, il luy faut des Cometes à cause du prejugé ou l'on est à leur egard, s'il en trouve de toutes faites dans l'Histoire, il s'en saisit à propos: s'il n'en trouve pas, il en fait lui même, & leur donne la couleur & la figure la plus capable de faire paroitre que le Ciel s'est interessé d'une maniere tres distinguée dans l'affaire dont il est question. Apres

 cela

cela qui ne riroit de voir un tres grand nombre de gens d'esprit, ne donner pour toute preuve de la malignité de ces nouveaux Astres, que le *rubuit lethale Cometes* de Silius Italicus : le *nec diri toties arsere Cometæ* de Virgile : le *nunquam terris spectatum impune Cometen* de Claudien, & semblables beaux Dictons des Anciens Poëtes.

Pour ce qui est des Historiens, j'avoüe qu'ils ne se donnent pas la liberté de supposer ainsi des Phenoménes extraordinaires. Mais il paroit dans la plufpart une si grande envie de raporter tous les miracles & toutes les visions, que la credulité des Peuples a autorisées, qu'il ne seroit pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous debitent en ce genre là. Je ne sai s'ils croyent que leurs Histoires paroitroient trop simples, s'ils ne meloient aux choses arrivées selon le cours du monde, quantité de prodiges & d'accidens surnaturels : ou s'ils esperent que par cette sorte d'assaisonnemens qui reviennent fort au gout naturel de l'homme, ils tiendront toujours en haleine leur Lecteur, en lui fournissant toujours dequoi admirer : ou bien s'ils se persuadent que la rencontre de ces coups miraculeux signalera leur Histoire dans le tems à venir, comme l'Em-

pereur

pereur (1) Domitien se persuada qu'il luy feroit glorieux que sous son Regne on eut enterré toute vive la Superieure des Vestales, pour n'avoir pas été un assez grand exemple de continence: & comme un autre (2) Empereur souhaitta passionnement qu'il arrivast de son tems des incendies, des famines, & des mortalitez; que la terre même s'ouvrist pour abymer des villes & des Provinces, s'imaginant qu'à moins de cela on ne parleroit point de luy, au lieu que par ce moyen on citeroit son Empire en toutes rencontres; mais quoi qu'il en soit on ne peut nier que les Historiens ne se plaisent extremement à compiler tout ce qui sent le miracle & l' extraordinaire. l'Exemple de T. Live nous en fournit une forte preuve, car quoi que ce fust un homme de grand sens, & d'un genie fort elevé, & qu'il nous ait laissé une Histoire fort approchante de la perfection; il est tombé neanmoins dans le defaut de nous laisser une compilation insupportable de tous les prodiges ridicules, que la superstition Payenne croyoit qui devoient étre expiez. Pour ne rien dire de ces grands & immenses Volumes, qui contiennent les Annales de tous les differens Ordres de nos Moines, ou il

(1) Plinius l. 4. Epistola 11.

(2) Sueton. in vitâ Caligul. c. 31.

il semble qu'on ait pris plaisir d'entasser sans jugement, & par la seule envie de satisfaire l'emulation ou plutôt la jalousie, que ces Societez ont les unes contre les autres, tout ce que l'on peut concevoir de miracles chymeriques. Ce qui soit dit entre nous, Mr. car vous savez bien que pour ne pas scandaliser le Peuple, ni irriter ces bons Peres, il ne faut pas publier les defauts de leurs Annales, nous contentant de ne les point lire.

Le P. le Moine Disc. de l'Histoir. ch. 1. Je m'étonne que ceux qui nous parlent tant de la Sympathie qu'il y a entre la Poësie & l'Histoire, qui nous asseurent sur la foy de Ciceron & de Quintilien, *que l'Histoire est une Poësie libre de la servitude de la versification*; & sur le temoignage de Lucien, *que le vaisseau de l'Histoire sera pesant & sans mouvement, si le vent de la Poësie ne remplit ses voiles*: qui nous disent qu'il faut étre Poëte pour étre Historien, & que la descente de la Poësie à l'Histoire est presque insensible, quoi que personne n'ait entrepris jusques icy de passer de l'une à l'autre; Je m'etonne, disje, que ceux qui nous apprennent tant de belles choses, sans savoir qu' (1) Agathias a été successivement Poëte & Historien, & qu'il a cru par là

(1) Agathias in princ. Histor.

là ne faire autre chose que traverser d'une patrie en une patrie; n'ayent pas apprehendé de fournir un beau pretexte aux Critiques de reprocher aux Historiens, qu'en effet ils ont une Sympathie merveilleuse avec les Poëtes, & qu'ils ayment aussi bien qu'eux à raporter des Prodiges & des fictions. Heureux ces deux Excellens Poëtes qui travaillent à l'Histoire *de* LOUIS LE GRAND, toute remplie de prodiges effectifs, car sans donner dans la fiction ils peuvent satisfaire l'envie dominante qui possede les Poëtes & les Historiens, de raconter des choses extraordinaires!

Avec tout cela, Mr. je ne suis pas d'avis que l'on chicanne l'autorité des Historiens; je consens que sans avoir egard à leur credulité, on croye qu'il a paru des Cometes tout autant qu'ils en marquent, & qu'il est arrivé dans les années qui ont suivi l'apparition des Cometes, tout autant de malheurs qu'ils nous en raportent. Je donne les mains à tout cela: mais aussi c'est tout ce que je vous accorde, & tout ce que vous devez raisonnablement pretendre. Voyons maintenant à quoi aboutira tout cecy. Je vous defie avec toute votre subtilité de conclurre de là en bonne & düe forme, que

les Cometes ont été ou la cause, ou le signe des malheurs qui ont suivi leur apparition. Ainsi les témoignages des Historiens se reduisent à prouver uniquement qu'il a paru des Cometes, & qu'en suitte il y a bien eu des desordres dans le monde ; ce qui est bien eloigné de prouver que l' une de ces deux choses est la cause ou le pronostic de l'autre, à moins qu'on ne veuille qu'il soit permis à une femme qui ne met jamais la tête à sa fenétre, à la rue St. Honoré sans voir passer des Carrosses, de s'imaginer qu'elle est la cause pourquoi ces Carrosses passent, ou du moins qu'elle doit etre un presage à tout le Quartier, en se montrant à sa fenétre, qu'il passera bien tôt des Carrosses.

Vous me direz sans doutte, que les Historiens remarquent positivement que les Cometes ont été les signes, ou même les causes des ravages qui les ont suivies, & par consequent que leur Autorité va bien plus loin que je ne dis. Point du tout, Mr. Il se peut faire qu'ils ont remarqué ce que vous dites, car ils aiment fort à faire des reflexions, & ils poussent quelquefois si loin la moralité, qu'un Lecteur mal satisfait de les voir interrompre le fil de l'Histoire

ſtoire, leur diroit volontiers s'il les tenoit, *riſervate queſto per la predica.* l'Envie de paroitre ſavans juſques dans les choſes qui ne ſont pas de leur metier, leur fait auſſi faire quelquefois des diſgreſſions tres-mal entenduës; comme quand (1) Ammian Marcellin à l'occaſion d'un tremblement de terre qui arriva ſous l'Empire de Conſtantius, nous debite tout ſon Ariſtote & ſon Anaxagoras; raiſonne à perte de veüe; cite des Poëtes & des Theologiens: & à l'occaſion d'une eclipſe de ſoleil arrivée ſous le même Conſtantius, ſe jette (2) à corps perdu dans les ſecrets de l'Aſtronomie; fait des leçons ſur Ptolemée, & s'écarte juſques à philoſopher ſur la cauſe des parelies. Mais il ne s'enſuit pas pour cela que les remarques des Hiſtoriens doivent autoriſer l'opinion commune, parce qu'elles ne ſont pas ſur des choſes qui ſoient du reſſort de l'Hiſtorien. S'Il s'agiſſoit d'un Conſeil d'Etat, d'une Negociation de paix, d'une bataille, d'un ſiege de ville &c. le temoignage de l'Hiſtoire pourroit etre deciſif, parce qu'il ſe peut faire que les Hiſtoriens ayent fouillé dans les Archives, & dans les inſtructions les plus ſecretes, & puiſé dans les plus pures ſources de la

(1) *Am. Marcell. Hiſtor. l.* 17.

(2) *Id. lib.* 20.

verité des faits. Mais s'agissant de l'influence des Astres, & des ressorts invisibles de la nature, Messieurs les Historiens n'ont plus aucun caractere autorisant, & ne doivent étre plus regardez que comme un simple particulier qui hazarde sa conjecture, de laquelle il faut faire cas selon le degré de connoissance que son Autheur s'est acquis dans la Physique. Or sur ce pied là Mr. avouez moi que le témoignage des Historiens se reduit à bien peu de chose, parce qu'ordinairement ils sont fort mechans Physiciens.

Apres ce que je viens de dire il seroit superflu de refuter en particulier le prejugé de la Tradition, car il est visible que si la prevention ou l'on est de tems immemorial sur le chapitre des Cometes, peut avoir quelque fondement legitime, il consiste tout entier dans le temoignage que les Histoires & les autres livres ont rendu sur cela dans tous les siecles: de sorte que si ce témoignage ne doit étre d'aucune consideration, comme je l'ay justifié, & comme il paroitra encore davantage par ce qui me reste à dire ; il ne faut plus faire aucun conte de la multitude des suffrages qui sont fondez là dessus.

Que ne pouvons nous voir ce qui se passe dans l'esprit des hommes lors qu'ils choisissent une opinion ! Je suis seur que si cela étoit, nous reduirions le suffrage d'une infinité de gens à l'autorité de 2. ou de 3. personnes, qui ayant debité une Doctrine que l'on supposoit qu'ils avoient examinée à fond, l'ont persuadée à plusieurs autres par le prejugé de leur merite, & ceux cy à plusieurs autres, qui ont trouvé mieux leur conte pour leur paresse naturelle, à croire tout d'un coup ce qu'on leur disoit, qu'à l'examiner soigneusement. (1) De sorte que le nombre des sectateurs credules & paresseux s'augmentant de jour en jour, a été un nouvel engagement aux autres hommes de se delivrer de la peine d'examiner une opinion, qu'ils voyoient si generale, & qu'ils se persuadoient bonnement n'être devenüe telle, que par la solidité des raisons desquelles on s'étoit servi d'abord pour l'établir: & enfin on s'est veu reduit à la necessité de croire ce que tout le monde croyoit, de peur de passer pour un factieux, qui veut lui seul en savoir plus que tous les autres, & contredire la venerable Antiquité : si bien qu'il y a eu du merite à n'examiner plus rien,

(1) Unusquisque mavult credere quam judicare: nunquam de vitâ judicatur, semper creditur, versatque nos & præcipitat traditus per manus error, alienisque perimus exemplis. Sanabimur si modo separemur à cœtu. Nunc verò stat contra rationem defensor mali sui populus. Seneca de vitâ beatâ.

rien, & à s'en raporter à la Tradition. Jugez vous même si cent millions d'hommes engagez dans quelque sentiment de la maniere que je viens de representer, peuvent le rendre probable, & si tout le grand prejugé qui s'eleve sur la multitude de tant de sectateurs, ne doit pas être reduit, faisant justice à chaque chose, à l'autorité de 2. ou de 3. personnes qui apparemment ont examiné ce qu'ils enseignoient. Souvenez vous Mr. de certaines opinions fabuleuses à qui l'on a donné la chasse dans ces derniers tems, de quelque grand nombre de témoins qu'elles fussent appuyées, parce qu'on a fait voir que ces témoins s'étant copiez les uns les autres, sans autrement examiner ce qu'ils citoient, ne devoient être contez que pour un : & sur ce pied là concluez qu'encore que plusieurs nations & plusieurs siecles s'accordent à accuser les Cometes de tous les desastres qui arrivent dans le monde apres leur apparition, ce n'est pourtant pas un sentiment d'une plus grande probabilité que s'il n'y avoit que 7. ou 8. personnes qui en fussent, parce qu'il n'y a gueres davantage de gens qui croyent ou qui ayent cru cela, apres l'avoir bien examiné sur des Principes de Philosophie.

Au

Au reste, Mr. voulez vous savoir pourquoy je n'ay pas mis en ligne de conte l'autorité des Philosophes, aussi bien que celle des Poëtes & des Historiens ; c'est parce que je suis persuadé que si le témoignage des Philosophes a fait quelque impression sur vôtre esprit, c'est seulement à cause qu'il rend la tradition plus generale, & non pas à cause des raisons sur lesquelles il est appuyé. Vous étez trop habile pour être la Dupe de quelque Philosophe que ce soit, pourveu qu'il ne vous attaque que par la voye du raisonnement, & il faut vous rendre cette justice, que dans les choses que vous croyez être du ressort de la raison, vous ne suivez que la raison toute pure, comme je vous l'ay deja dit. Ainsi ce ne sont pas les Philosophes entant que Philosophes, qui ont contribué à vous rendre peuple en cette occasion, puis qu'il est certain que tous leurs raisonnemens en faveur des malignes influences, sont pitié. Voulez vous donc que je vous dise en qualité d'Ancien Amy, d'où vient que vous donnez dans une opinion commune sans consulter l'oracle de la raison, c'est que vous croyez qu'il y a quelque chose de divin dans tout cecy, comme on l'a dit de cer-

taines maladies, apres le fameux Hippocrate; c'est que vous vous imaginez que le consentement general de tant de nations dans la suitte de tous les siecles, ne peut venir que d'une espece d'inspiration, *vox populi, vox Dei*; c'est que vous étez accoutumé par vôtre caractere de Theologien à ne plus raisonner, dés que vous croyez qu'il y a du mystere, ce qui est une docilité fort loüable, mais qui ne laisse pas quelque fois par le trop d'etendüe qu'on luy donne, d'empiëter sur les droits de la raison, comme l'a fort bien remarqué (1) Mr. Pascal; c'est enfin qu'ayant la conscience timorée vous croyez aisement que la corruption du monde arme le bras de Dieu des fleaux les plus epouvantables; lesquels pourtant le bon Dieu ne veut point lançer sur la terre, sans avoir essayé si les hommes s'amanderont, comme il fit avant que d'envoyer le Deluge. Tout cela Mr. fait un Sophisme d'autorité à vôtre esprit dont vous ne sauriez vous deffendre avec toute l'adresse qui vous fait si bien demeler les faux raisonnemens des Logiciens.

(1) *Pensées de Monsf. Pascal, ch.* 5.

Cela étant il ne faut pas se promettre de vous detromper en raisonnant avec vous sur des Principes de Philosophie. Il faut vous

vous laisser là, ou bien raisonner sur des principes de pieté & de Religion. C'est aussi ce que je ferai (car je ne veux pas que vous m'echappiez) apres avoir exposé à votre veüe, pour me dédommager en quelque façon, plusieurs raisons fondées dans le bon sens, qui convainquent de temerité l'opinion que l'on a touchant l'influence des Cometes.

I. RAISON
contre les Presages des Cometes.

Qu'il est fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque chose sur la terre.

ON peut dire premierement qu'il est fort incertain que des Corps aussi eloignez de la Terre que le sont ceux là, puissent y envoyer quelque matiere qui soit capable d'une grande action. Car si c'est le sentiment universel de tous les Philosophes depuis qu'on a été contraint d'abandonner l'opinion commune touchant la matiere des Cometes, que l'Atmosphere de la terre, c'est à dire l'espace jusqu'ou s'etendent les exhalaisons, & les vapeurs qu'elle repand de tou-

toutes parts, ſe termine à la moyenne region de l'air à 3. ou 4. lieües d'elevation tout au plus; pourquoi croira t'on que l'Atmoſphere des Cometes s'etend à plusieurs millions de lieües? on ne ſauroit dire preciſement pourquoi les Planetes & les Cometes peuvent produire des qualitez juſques ſur la terre capables d'y cauſer des notables changemens, pendant que la terre n'en peut pas ſeulement produire à 30. lieües de diſtance.

I. Dira t'on que puis que les Cometes nous envoyent de la lumiere, elles peuvent bien nous envoyer quelque autre choſe? mais il eſt facile de repondre que la lumiere qu'elles nous envoyent vient originairement du ſoleil, & qu'elles ne contribuent à l'envoyer ſur la Terre, qu'en qualité de corps opaque qui oblige les rayons à ſe reflechir vers nous; de ſorte que de quelque ſuppoſition que l'on ſe ſerve pour expliquer la propagation de la lumiere, ſoit des Principes d'Ariſtote, ſoit de ceux d'Epicure, ſoit de ceux de Mr. Deſcartes, on concevra tres-clairement que les Cometes peuvent luire ſur nous, ſans aucune action poſitive de leur part, & ſans qu'il ſe detache la moindre choſe de leur ſubſtance

à el-

à elles, pour venir dans ce bas monde.

II. Dira t'on que la lumiere detache quantité d'atomes du corps de la Comete, & les ameine dans notre monde lors qu'elle y vient elle même par reflexion ? Mais si on ne dit que cela, je n'ay point besoin de nouvelle reponse : il me suffit de dire que les atomes que la lumiere du soleil enleve de la terre & des eaux, ne suivent la lumiere reflechie qu'à une tres petite distance, & qu'il faut raisonner de même de ceux que le soleil enleve des autres corps.

III. Dira t'on que la lumiere même reflechie par les Cometes est capable de produire de grands effects ? Il n'y a pas apparence, puis qu'il est certain que cette lumiere n'est plus quand les effects qu'on attribue aux Cometes sont produits, & que d'ailleurs l'action de cette lumiere est si foible à notre egard, qu'il n'y a point de lampe allumée au milieu d'une campagne, qui n'eclaire & qui n'echauffe l'air des environs, bien plus que ne fait une comete : de sorte que comme il seroit ridicule d'attribuer à la lumiere de cette lampe la force de produire de grands changemens dans la sphere de son activité, outre l'illumination ; il est ridicule aussi d'attri-

d'attribuer à la lumiere des Cometes, la force d'alterer nos Elemens & de troubler la tranquillité publique. Pour ne pas dire que la lumiere des Cometes n'étant que celle du soleil extremement affoiblie, il est aussi absurde de luy attribuer des effects que le soleil luy même ne peut pas operer, qu'il seroit absurde de se promettre qu'une chandelle allumée au milieu d'une place, echaufferoit tous les habitans d'une grande ville, qu'un bon feu allumé dans la chambre d'un chacun ne peut pas garantir du froid.

IV. Dira t'on avec un celebre sectateur de Mr. *Descartes*, (il voudra bien que je le nomme ainsi, nonobstant le beau talent qu'il a pour les pensées originales, qui peut luy donner une envie legitime de ne philosopher sous la banniere de personne) qu'une Comete rencontrant à la circonference d'un Tourbillon une matiere fort grossiere, & se veautrant avec beaucoup de rapidité dans cette espece de fange, en excite un nuage à l'entour d'elle, & par son mouvement la pousse si loin que tout le plus pur fluide du grand Tourbillon en est infecté, & que les hommes mêmes en peuvent recevoir du mal; com-

(1) *Mr. de Mallement de Messange Dissert. sur les Comet. p.* 12.

comme il a veu quelquefois dans le fonds d'un clair ruiſſeau, un petit animal qui ſe rouloit dans du ſable, en pouſſer ſi loin les parties, que cètte eau la plus belle & la plus claire qu'on vit jamais en fut toute troublée dans un moment, ce qui put ſans doute incommoder les poiſſons: & comme on voit auſſi qu'on ne ſauroit donner un coup, pour nettoyer une chambre poudreuſe qu'on n'eleve la poudre juſqu'au plancher, quoi qu'elle ait une pente naturelle vers le bas d'où elle s'eleve.

Mais il eſt facile de repondre qu'il n'y a point aſſez de proportion entre ces choſes pour en tirer une parité fort probable. Car encore une fois, la terre a beau tourner ſur ſon centre avec une rapidité merveilleuſe, elle a beau pouſſer la matiere groſſiere dont elle eſt environnée; tout cela ſe termine à epaiſſir l'air juſques à 2. ou 3. lieües de hauteur plus ou moins; les parties du petit tourbillon de la terre qui ſont au deſſus des plus hautes nues ne s'en ſentent aucunement. Quelle apparence donc que les Cometes quand même on les ſuppoſeroit deux cent fois plus grandes que la terre, puiſſent du haut de la region de



Saturne eloignée de la terre de plus de 16. millions de lieües, pousser des matieres epaisses dans nôtre air ? On m'avoüera que la poussiere & la fumée qui s'elevent dans une plaine où se donne une bataille, quelque incommodes qu'elles soient aux Combatans, ne troublent pas neanmoins la pureté de l'air sur les montagnes voisines, & que si on regardoit le combat du sommet d'une de ces montagnes, plus haute de demie lieüe en droite ligne que la plaine, on ne seroit nullement incommodé ni de la poussiere ni de la fumée. Pourquoi donc s'imagine t'on que les brouillards epais qu'une Comete peut exciter à l'entour d'elle, se peuvent ecarter par toute l'etendue immense du grand Tourbillon?

Il faut remarquer une chose à quoi on ne prend pas assez garde; c'est qu'encore qu'un certain degré de force suffise pour elever les corps pesans jusqu'à une certaine hauteur, il ne s'ensuit pas qu'on puisse les elever une fois plus en employant le double de force, ou une fois autant, en employant la même force, car il se peut faire que plus on monte, plus on s'eloigne de l'equilibre. On se tromperoit fort, par ex-

exemple, si on croyoit apres avoir plongé 2000. l. pesant d'or, dans une cuve remplie de vif argent, d'eau & d'huile, faire remonter cet or 4. pieds au travers de l'huile avec le double de la force qu'il auroit fallu, pour le faire monter 2. pieds au travers du vif argent. Et par une raison semblable on se tromperoit fort si on croyoit pouvoir enfoncer un balon 4. pieds dans le vif argent de cette cuve, avec une puissance double de celle qui l'auroit enfoncé 2. pieds dans l'huile. Je suis seur que le petit animal qui en se roulant sur le sable troubla le petit ruisseau, ne fit gueres monter dans l'air, des particules de sable: & il est fort apparent que s'il se fust roulé avec 20. fois plus de force dans le fonds d'une riviere 10. fois plus large & plus profonde que ce ruisseau, il n'eust pas troublé toute l'eau de la riviere comme il fit celle du ruisseau. Pour la poussiere qui s'éleve dans une chambre au moindre coup de balay, je suis seur qu'on m'avouera qu'elle pourroit à la verité, s'elever 2. ou 3. fois autant si on donnoit un coup avec 2. ou 3. fois plus de force, mais qu'enfin la force des coups ne seroit plus en raison reciproque des espaces parcourus par la poussiere : & cela

me ſuffit pour prouver qu'encore qu'une Comete pouſſe la matiere craſſe qui l'environne avec une force cent mille fois plus grande, par exemple, que celle d'un cheval qui marche ſur un lieu poudreux, elle ne chaſſe pas pourtant cette matiere juſqu'à une diſtance cent mille fois plus grande que l'eſpace juſqu'ou s'eleve la pouſſiere frappée par un cheval.

l'Autheur de la Diſſertation a fort bien inſinué la raiſon de tout cecy; qui eſt que la poudre & le ſable ſont en un certain equilibre avec les parties de l'air & de l'eau, & que pour peu qu'on les ayde, elles l'emportent. Mais comme cet equilibre ne ſubſiſte plus apres une certaine elevation, ce petit ſecours quand même il ſeroit continué, ne ſerviroit plus de rien: du moins ne fairoit il pas monter la pouſſiere à l'infini. Auſſi voyons nous que la pouſſiere communiquant peu à peu de ſon mouvement aux parties de l'air, perd bientôt ſon avantage, & ne demeurant pas même en equilibre avec elles, eſt repouſſée vers le centre. Il eſt fort apparent qu'il ſe paſſe quelque choſe de ſemblable dans le Tourbillon de la Comete. Les parties qui l'environnent étant en un certain equilibre avec celles

d'alen-

d'alentour, peuvent s'eloigner de la Comete, pour peu qu'on les pousse: & mêmes s'en eloigner beaucoup si on les pousse vivement. Mais comme elles ne sauroient s'eloigner de la Comete sans perdre peu à peu la force qui leur a été imprimée, il faut que tôt ou tard elles s'arrêtent, & qu'ayant moins de force pour s'eloigner, que les corps qu' elles rencontrent, pour demeurer à leur place, elles soient repoussées vers la Comete, à l'exemple des corps que nous jettons dans l'air, qui peu apres sont repoussez vers la terre.

Mais n'y regardons pas de si pres. Accordons que la Comete peut écarter les corpuscules qui l'environnent, aussi loin de sa superficie, à proportion, qu'un cheval écarte loin de luy la poussiere qu'il remüe de son pied. Accordons que comme la poussiere s'etend à l'entour d'un cheval dans un espace dont le Diametre perpendiculaire à l'Horizon, sera si on veut 5. ou 6. fois plus grand que le cheval: de même aussi les corpuscules agitez par la Comete s'etendent à l'entour d'elle dans un espace dont le Diametre qui nous regarde, est 6. fois plus grand que le Diametre de la Comete. Voila bien des passedroits que

nous faisons, car on ne pourroit jamais prouver cela sur le pied des evaporations terrestres qui nous sont connües. Cependant il ne s'ensuivra pas que les Cometes puissent seulement chasser hors de leur propre tourbillon, les corpuscules qui les environnent, car le diametre du tourbillon de la terre contenant pour le moins 30. fois le diametre de la terre, il est raisonnable de supposer que le diametre du tourbillon de la Comete contient aussi 30. fois pour le moins le diametre de la Comete: si bien que tous les deplacemens des corpuscules grossiers qui sont à l'entour des Cometes, se fairont dans un espace tres eloigné de la circonference de leurs tourbillons, bien loin de s'etendre jusques à nous.

Soyons encore plus faciles; accordons que la Comete peut chasser entierement hors de l'enceinte de son tourbillon cette matiere grossiere qui l'environne. S'ensuivra t'il que nôtre air en sera tout infecté? Je n'y voi nulle apparence, car puis que cette matiere a eu la force de se ranger à la circonference du grand tourbillon, il faut qu'elle ait une solidité naturelle, qui la rend capable de repousser vers le centre, tous les globules & tous les corps qui sont

entre

entre Saturne & le ſoleil, & par conſequent que la force qu'elle a de s'eloigner du ſoleil ſoit autant ſuperieure à la force qu'ont les corps qui environnent la terre, de s'eloigner du ſoleil, que Saturne s'eſt plus eloigné du ſoleil, que la terre : c'eſt à dire que ſelon le ſyſteme de Copernic qui fait la moindre diſtance d'entre le ſoleil & la terre de 700. diametres terreſtres, & d'entre le ſoleil & Saturne de 6400. diametres; il faut que la matiere dont il s'agit, ait pour le moins 9. fois plus de force que les globules qui ſont à la circonference de l'Orbe de la terre. Or le moyen de s'imaginer que l'impulſion communiquée à cette matiere par les Cometes la puiſſe conduire vers le centre par une traverſe de plus de 16. millions de lieües, toujours par un pays ou elle rencontre des corps qui ont incomparablement plus de diſpoſition qu'elle à étre proche du centre? Il n'y a point d'imagination qui puiſſe fournir à cela, ſur tout quand on conſidere que de quelque force qu'on pouſſe un ballon dans l'eau, il remonte tout auſſi tôt ſi on ne peſe deſſus continuellement. Et on veut que la Comete ayant une fois pouſſé vers les parties inferieures du tourbillon, des corps qui

tendent avec beaucoup de force à s'en eloigner, ces corps là s'avancent en suitte vers le centre sans fin & sans cesse ?

L'exemple des fleurs & du musc dont se sert le même Autheur, ne prouve pas le contraire de ce que je pretens établir, car ce qui fait que les odeurs se repandent au long & au large n'est pas l'impulsion que les fleurs communiquent à leurs corpuscules : c'est l'impulsion qui est premierement communiquée à ces corpuscules par certains dissolvans qui passent par les pores des fleurs: & puis l'agitation qui leur vient des parties de l'air qui leur servent de vehicule. Mais bien loin que les atomes poussez par les Cometes puissent trouver un vehicule qui les porte vers le centre du grand Tourbillon, qu'au contraire ils trouvent par tout des corps qui ayant plus de disposition qu'eux à demeurer pres de ce centre, les en eloignent continuellement.

Poussons nôtre complaisance plus loin : accordons que les Cometes peuvent pousser jusques pres du centre du grand Tourbillon la matiere sur quoi elles se roulent; s'ensuivra t'il que l'Atmosphere de la terre en sera notablement alteré & les hommes aussi ? Point du tout, car si cette matiere

parcouroit des eſpaces auſſi immenſes, elle ſe briſeroit & ſe diviſeroit en une infinité de particules inſenſibles, qui ſe repandroient dans toute l'etendüe du tourbillon, à peu pres comme les particules du ſel ſe diſtribuent dans toute la maſſe d'eau qui les diſſout. Or ſi nous comparons la Comete avec tout le tourbillon du ſoleil, nous trouverons qu'elle n'eſt pas à l'egard de ce tourbillon ce qu'eſt un grain de ſel à l'egard d'une lieüe cubique d'eau, & par conſequent il y a lieu de croire que ſi toute la Comete reduitte en poudre étoit miſe par infuſion dans le grand tourbillon du ſoleil, elle n'y apporteroit pas une alteration plus conſiderable, que celle qu'un grain de ſel jetté dans une lieüe cubique d'eau, produiroit dans toutes les parties de cette eau. Tout le monde ſait qu'afin qu'une liqueur produiſe des effects conſiderables, il ne ſuffit pas qu'elle ſoit impregnée de certains eſprits; qu'il faut qu'elle en ſoit chargée juſqu'à une certaine doſe. Je dis pareillement qu'afin que nôtre air reçoive de grandes alterations, il ne ſuffit pas qu'il ſoit impregné de quelques parcelles de la Comete à raiſon de la quantité de matiere qu'il contient dans l'etendüe du tourbillon; mais qu'il faut

qu'il en reçoive une dose plus copieuse. Cependant il est seur qu'il ne peut avoir que sa part, je ne dis pas de toute la Comete. (car elle ne se dissout pas dans les liqueurs du tourbillon) mais des atomes qu'elle seme deça & dela, ce qui revient à rien pour chaque partie de nôtre monde.

Je ne crains pas que l'on m'objecte qu'il n'y a que la terre qui ait part à cela, car ce feroit supposer que les Cometes la couchent en joüe particulierement, qu'elles lui decochent à elle seule toutes leurs exhalaisons, & qu'elles empechent que leurs traits ne fassent aucun écart dans un trajet d'une longueur prodigieuse, ce qui ne se peut dire sans extravagance. Je ne crains pas non plus qu'on me vienne dire que peut étre les Cometes ne sont pas aussi eloignées de la terre que je le suppose avec l'Autheur de la Dissertation, qui les met bien loin au dela de Saturne, car cette objection n'est d'aucune force contre moi, parce que soit qu'on les pose un peu au deça, ou un peu au dela de Saturne, il faut convenir que leurs evaporations appartiennent egalement à toutes les parties du grand tourbillon, aussi bien à celles qui sont entre Jupiter & Mars, qu'à celles qui en-

environnent la terre ; aussi bien à celles qui sont au dela de Saturne, qu'à celles qui sont au deça. En effect si une Comete posée entre Jupiter & Saturne a la force de chasser jusques au centre la matiere dont elle est environnée, elle doit avoir aussi la force de la pousser à peu pres autant du côté de la circonference, car il n'est pas plus difficile de faire monter les corps pesans, que de faire descendre les corps legers, comme il paroit par l'exemple d'un gros ballon qu'on a tant de peine à pousser dans l'eau. Ainsi nous devons faire état que les écoulemens qui sortent de la Comete, se repandent à la ronde par toute l'etenduë du grand tourbillon, à peu pres comme les parties d'un morçeau de sucre que l'on tiendroit suspendû dans un verre d'eau, se repandroient au dessus & au dessous dans toute la capacité du verre, & cela d'autant plus aisement que toute la matiere du tourbillon est dans un mouvement continuel. Puis donc que toute la Comete liquefiée dans le fluide du tourbillon ne seroit pas comme un grain de sel liquefié dans une lieüe cubique d'eau, qui est une proportion dans laquelle je ne croi pas que ni l'antimoine ni aucun venin conservent leurs

qualitez actives; il eſt vrai de dire que les influences des Cometes, qui contiennent ſi peu de ſubſtance en comparaiſon des Cometes mêmes, ne ſeroient pas capables d'un grand effect, quand mêmes elles parviendroient juſques à nous.

Or afin que l'on ne me diſe pas que tout ce que je viens de repondre au Celebre Carteſien, n'eſt qu'un de ces argumens *à la perſonne*, qui ne decident point le fond de l'affaire, je veux bien que l'on ſache qu'il n'y a point de ſecte contre laquelle je ne me puiſſe ſervir de ma reponſe ou en tout ou en partie, parce qu'il n'y a deſormais perſonne qui puiſſe nier I. que les Planetes ne ſoient ſuſpendües au milieu d'une matiere fluide, ce qui montre que les corps maſſifs & compactes ne tendent pas vers la terre, & par conſequent que les exhalaiſons des Cometes ne ſont pas determinées par leur peſanteur à deſcendre ſur la terre. II. Que les Planetes ne tournent autour du ſoleil, ce qui montre qu'il y a un tourbillon de matiere dans nôtre monde dont le ſoleil occupe le centre. III. Que tous les corps qui tournent à l'entour d'un centre commun ne s'en eloignent le plus qu'ils peuvent, ce qui montre que les parties de la matiere qui ſont

sont dans la region de Saturne, & dans celle des Cometes, ont plus de force pour s'eloigner du soleil & de la terre, que toutes celles qui sont au dessous de cette region.

V. Dira t'on enfin qu'il n'est pas impossible que les Cometes envoyent sur la terre une matiere ou une qualité fort active? c'est tout ce qu'on peut avancer de plus raisonnable, & cependant ce n'est rien dire, parce qu'il est non seulement possible, mais aussi tres apparent que les Cometes n'envoyent sur la terre ni qualité, ni matiere capables d'une grande action, & que dans les choses où il n'y a point plus de raison d'un côté que d'autre, le tort est toujours plutôt du coté de ceux qui affirment, que du côté de ceux qui suspendent leur jugement. Si bien que n'y ayant aucune raison positive qui nous porte à croire l'influence des Cometes, & y en ayant au contraire plusieurs qui nous portent à les rejetter, ceux qui prennent le premier parti ont tout le tort de leur côté.

Je vous prie Mr. de bien prendre garde que je viens de distinguer les qualitez produittes par les Cometes d'avec les corpuscules qu'elles envoyent, pour m'accommoder à la Philosophie de l'Université, &

de peur que vous ne veniez à croire que mes objections ne feroient d'aucune force si je suppofois les principes ordinaires touchant la propagation des accidens. Pour prevenir cela je declare icy qu'encore que dans toute la fuitte de cet écrit je ne refute les influences des Cometes, que fous l'idée d'atomes & de corpufcules, je pretends neanmoins que mes raifons doivent avoir la même force contre des Influences, qui confifteroient en pures qualitez diftinctes de la matiere. Et même dans le cas prefent j'aurois beaucoup plus d'avantage contre un Peripateticien, parce qu'il eft obligé, s'il veut raifonner confequemment de dire que des que la Comete n'eft plus, les qualitez malignes qu'elle avoit produittes au dehors font entierement detruites par les formes fubftantielles de chaque fujet, qui ne fouffrent, felon lui, aucune qualité étrangere, qu'autant de tems que la caufe qui a introduit par violence cette qualité étrangere la maintient & la conferve. D'où il refulte manifeftement que rien de tout ce qui arrive apres la deftruction de la Comete, ne peut étre produit par les qualitez de la Comete, mais tout au plus par les atomes qu'elle a repandus deça & dela.

II. RAI-

II. RAISON.

Que si les Cometes avoient la vertu de produire quelque chose sur la terre, ce pourroit étre tout aussi bien du bonheur, que du malheur.

ON peut dire en second lieu, que supposé que les Cometes repandent jusques sur la terre des corpuscules capables d'une grande action, il n'y a pas plus de raison à soûtenir qu'ils doivent produire la peste, la guerre, la famine; qu'à soûtenir qu'ils doivent produire la santé, la paix, & l'abondance, parce que personne ne connoit la nature de ces corpuscules, la figure, le mouvement, ou les autres qualitez de leurs parties. Et en effet y a t'il plus de bon sens à soûtenir que la presente Comete qui ne peut empecher un froid excessif pendant qu'elle se montre toute entiere, causera la guerre 3. ans apres qu'elle ne sera plus, parce qu'echauffant la masse du sang, elle rendra les hommes plus prompts; qu'à soûtenir qu'elle entretiendra la paix parce que rafraichissant la masse du sang elle rendra les hommes plus sages?

Mallement Differt. sur les Comet.

Ouy me dira t'on, il y a plus de bon ſens dans le premier parti que dans l'autre; car il eſt plus apparent que cette matiere groſſiere qui nous vient des extremitez du tourbillon, où elle avoit été releguée comme une lie, n'étant pas proportionnée aux corps terreſtres, fait toutes choſes de travers parmi nous, qu'il n'eſt apparent qu'elle y apporte ou qu'elle y conſerve des diſpoſitions favorables. Il eſt fort probable qu'elle augmente le froid en hyver & la chaleur en été, parce qu'étant plus difficile à ebranler, elle doit augmenter le froid & le repos, lors qu'il n'y a pas de force pour la mettre en mouvement, & qu'étant une fois echauffée, elle doit avoir beaucoup plus de chaleur que les matieres ſubtiles, d'où vient que le fer rouge brule bien plus que la flamme d'eſprit de vin. A quoi on pourroit ajouter, que c'eſt apparemment la raiſon pour laquelle le feu eſt plus violent lors que le froid eſt extrême, y ayant apparence que le froid diſpoſe le bois de telle ſorte, que les parties que le feu en detache à chaque fois ſont plus maſſives.

Mais je répons que ce ſont toutes conjectures en l'air, & qu'on en peut faire d'auſſi

d'auſſi vraiſemblables en prenant le contrepied. Qui m'empechera de dire que cette matiere groſſiere epaiſſiſſant l'air & facilitant la condenſation des vapeurs, doit diminuer le froid, & le chaud ſelon la saiſon où l'on ſe trouve : le froid, parce qu'il n'eſt jamais plus violent que lors que l'air eſt le plus ſerain & le plus pur, *& poſitas* (1) *ut glaciet nives, puro numine Jupiter* : le chaud, parce qu'il n'eſt jamais plus inſupportable que lors que le ſoleil darde ſes rayons ſur nous, ſans rencontrer aucune nuë, & parce que les pluyes qui naiſſent de la condenſation des vapeurs, rafraichiſſent extremement l'air ? Je puis ſuppoſer encore, que cette matiere groſſiere venant à ſe precipiter, eſt un ferment & une graiſſe qui doit rendre la terre fertile, comme ces corpuſcules que le Nil laiſſe dans les lieux qu'il a inondez. Un autre dira avec autant de raiſon qu'à la verité cette matiere groſſiere cauſe un froid piquant qui purifie l'air de toute ſemence de maladie : mais qu'elle ſe ſubtiliſe peu à peu, le plus groſſier tombant à terre comme un ſediment gras & plein de principes de fecondité, pendant que le reſte ne retient que la ſolidité neceſ-

(1) *Horat.* Od. 10. *l.* 3.

faire pour pouvoir temperer la chaleur de tems en tems, par la condensation des nües, & par des pluyes egalement salutaires à la santé & à la recolte. Peut on empecher un autre de dire que cette matiere crasse a bien le loisir de se filtrer & de se subtiliser avant que de venir à nous, puis qu'elle fait un trajet de plus de 16. millions de lieües, & que s'il luy reste encore dequoi epaissir nôtre air, cela doit étre conté pour un de ces broüillards qui durent quelquefois 7. ou 8. jours sans consequence, ou pour une de ces pluyes qui troublent l'eau des rivieres pour quelque tems, sans qu'on remarque que les poissons s'en portent moins bien? Pourquoi diroit on que nôtre air garde des 3. & 4. ans de suitte cette lie dont une Comete le barbouille, puis que nous voyons constamment que les eaux des rivieres les plus troubles se clarifient en peu de jours?

III. RAI-

III. RAISON.

Que l'Astrologie qui est le fondement des predictions particulieres des Cometes, est la chose du monde la plus ridicule.

JE dis en troisieme lieu que le détail des presages des Cometes ne roulant que sur les principes de l'Astrologie, ne peut étre que tres ridicule, parce qu'il n'y a jamais eu rien de plus impertinent, rien de plus chymerique que l'Astrologie, rien de plus ignominieux à la nature humaine, à la honte de laquelle il sera vray de dire eternellement, qu'il y a eu des hommes assez fourbes pour tromper les autres sous le pretexte de connoitre les choses du ciel, & des hommes assez sots pour donner creance à ces autres là, jusques au point d'eriger la charge d'Astrologue en titre d'office, & de n'oser prendre un habit neuf ou planter un arbre sans l'approbation de (1) l'Astrologue. Voulez vous savoir d'un homme de cette profession, quels sont en particulier les presages d'une telle ou d'une telle Comete, il vous repondra que la vertu particuliere d'une Comete depend de la qualité

(1) *Mr. Bernier, Rel. du Mogol.*

qualité du signe, & de la maison, où elle a commencé d'étre veüe, comme aussi de l'aspect où elle a été avec les Planetes. Que c'est à cette situation qu'il faut regarder principalement pour bien faire l'Horoscope d'une Comete, à quoi on ajoute la consideration des signes par où elle passe successivement. Là dessus il vous apprendra qu'il y a des signes masculins, & des signes feminins, qu'il y en a de terrestres & d'aqueux, de froids & de chauds, de diurnes & de nocturnes, &c. Que chaque Planete domine sur une certaine portion de la terre, & sur une certaine espece de gens, & de choses. Saturne par exemple, sur la Baviere, la Saxe & l'Espagne, sur une partie de l'Italie, sur Ravenne & Ingolstad, sur les Maures & sur les Juifs, sur les etangs, cloaques & cimetieres, sur la vieillesse, sur la rate, sur le noir & le tanné, & sur l'aigre; car il n'y a pas jusqu'aux couleurs & aux saveurs qu'on ne leur partage. Il ajoutera que les signes & particulierement ceux du Zodiaque ont aussi leurs departemens marquez sur le globe de la terre, pour y exercer leur vertu: le Belier par exemple, domine sur toutes les choses assujetties à la Planete,

de

de Mars ſon hôte (car vous remarquerez que chaque Planete a ſon logis arrêté dans un certain ſigne) qui ſont le Nord, une partie de l'Italie & de l'Allemagne, l'Angleterre, & la Capitale de Pologne, le foye, le fiel, les ſoldats, les bouchers, les ſergeans, & les bourreaux, le rouge, l'amer & le mordicant. Et outre cela il regne ſur la Paleſtine, ſur l'Armenie, ſur la mer rouge, ſur la Bourgogne, ſur les Villes de Mets & de Marſeille. Il vous dira de plus qu'il y a 12. maiſons à conſiderer dans le Ciel, dont chacune a ſes fonctions particulieres, & appartient à une certaine Planete: Car par exemple, la premiere maiſon ſe raporte à la vie & à la complexion du corps, & la derniere, aux ennemis, à la priſon, & à la fidelité des Domeſtiques. Mercure ſe plait dans la premiere plus que toutes les autres Planetes, & repand de là une vie heureuſe, & une forte complexion. Venus ſe plait dans la cinquieme, où elle promet de la joye par les enfans.

Cela poſé avec pluſieurs autres remarques de même nature, l'Aſtrologue vous dira à quels pays, & à quelles gens, ou bêtes la Comete en veut principalement,

&

& de quelle ſorte de maux elle menace. Dans le Belier elle ſignifie de grandes guerres, & de grandes mortalitez, l'abaiſſement des Grands, & l'elevation des petits, des ſechereſſes epouvantables pour les lieux ſoumis à la domination de ce ſigne. Dans la Vierge elle ſignifie des avortemens dangereux, des maltotes, des empriſonnemens, la ſterilité & la mort de quantité de femmes. Dans le ſcorpion ce ſont outre les maux precedens, des reptiles & des ſauterelles innombrables. Dans les Poiſſons, des diſputes ſur des points de foi, des apparitions epouvantables dans l'air, des guerres & des peſtes, & toujours la mort des Grands.

S'il arrive par malheur que les Cometes paſſent par des ſignes de figure humaine, comme ſont les Gemeaux, la Vierge, l'Orion, &c. c'eſt aux hommes qu'elles s'en veulent prendre. Si elles paſſent par les ſignes du Belier, du Taureau, du Cygne, de l'Aigle, des Poiſſons, c'eſt aux animaux de cette eſpece qu'elles en veulent, & ſi les ſignes ſont maſculins ce ſont les males qui en patiſſent, s'ils ſont feminins ce ſont les femelles. Si les Cometes paſſent par les parties honteuſes de quel-

que

que constellation, c'est un facheux presage pour les impudiques. Si la Comete est Saturnienne par sa situation, ou par son aspect, elle produit tous les mechans effects de Saturne, la jalousie, la melancolie, les defiances & les terreurs. Si elle est dans la seconde maison qui est celle des richesses, elle traverse le gain, & fait faire des vols & des banqueroutes, & ainsi du reste, car en general un Astrologue juge de la vertu d'une Comete par les reigles selon lesquelles il pretend que tel ou tel signe, dans une telle maison, & dans un tel aspect presage ceci ou cela à telle ou à telle chose.

Rarement fait on signifier quelque bonheur aux Cometes. Il y eut neanmoins un Astrologue Suisse qui ayant remarqué en 1661. qu'une Comete avoit passé par le signe de l'Aigle, & qu'elle étoit venüe mourir à ses pieds, asseura que cela presageoit la ruine de l'Empire Turc par celui d'Allemagne, ce que l'evenement a si peu justifié, que deux ans apres les Turcs penserent prendre toute la Hongrie, & eussent apparemment envahi toutes les terres hereditaires de la maison d'Austriche, si le secours que le Roy envoya à l'Empereur, *Voyez M. Petit Dissert. sur les Comet. p. 95.*

ne

ne l'euſt mis en état de faire ſa paix avec la Porte. Il en va des predictions des Aſtrologues, comme de celles des Poëtes: Elles ſont volontiers funeſtes les unes & les autres aux Ottomans, mais ſans aucune ſuitte. Il y a plus d'un ſiecle que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton d'oracle, que nos Roys iront detrôner le Grand Turc & dreſſer des Trophées ſur les bords du Jourdain & de l'Euphrate. Le Redoutable Des-Preaux qui s'étoit tant moqué de ces impertinentes faillies, y eſt tombé lui même à la fin, avec ſon, *je t'attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont*, & il a été auſſi faux Prophete que ſes Confreres.

Or ce n'eſt pas d'aujoud'huy que les Aſtrologues raiſonnent ſur de telles extravagances. C'étoit la même choſe du tems
Lib. 2. Cap. 25. de Pline, *Referre arbitrantrur* (dit il) *in quas partes ſeſe jaculetur, aut cujus ſtellæ vires accipiat, quaſque ſimilitudines reddat, & quibus in locis emicet. Tibiarum ſpecie, Muſicæ arti portendere: obſcœnis autem moribus, in verendis partibus ſignorum, ingeniis & eruditioni ſi triquetram figuram quadratamve paribus angulis ad aliquos perennium ſtellarum ſitus edat. Venena fundere,*

in

in capite Septentrionalis, Austrinæve Serpentis.

Considerez je vous prie, Monsieur, si ce n'est pas avoir perdu toute honte, que de poser des principes de cette sorte. Quoi, parce qu'une Comete nous paroit répondre à certaines Etoiles qu'il a plû aux Anciens d'appeller le signe de la Vierge, pour s'accommoder aux fictions Poëtiques, qui portoient que la Justice, ou *l'Astræa Virgo*, degoutée d'un monde aussi corrompu que le nôtre, s'en étoit envolée (1) dans le Ciel, les femmes seront steriles, soit en faisant de fausses couches, soit (ce qui est encore plus terrible) en ne trouvant point de maris? Je ne voi rien qui soit plus mal lié que cela.

(1) *Astræa Virgo, siderum magnum decus*, Seneca in Octav.

C'est un pur caprice qui a fait representer ce signe sous la figure d'une femme, car au fond, il ne tient pas plus de la figure humaine, que d'une autre. Mais quand il seroit vrai qu'il tiendroit de la figure humaine, avons nous les yeux assez bons avec l'aide des meilleurs Telescopes, pour discerner que c'est à une femme qu'il ressemble & non pas à un homme? Et si nous pouvions porter nôtre discernement jusques là, pourrions nous connoitre que c'est

c'eſt la figure d'une fille plutôt que celle d'une femme ? Et enfin quand même nous pourrions faire toutes ces ſubtiles diſtinctions, & connoitre clairement qu'un certain nombre d'etoiles ſont tellement ſituées qu'elles forment une figure de fille, s'enſuivroit il qu'elles communiqueroient à un corps eloigné peut étre de 30. millions de lieües, des influences contraires à la multiplication du genre humain. J'aimerois autant dire que ſi un boulanger formoit la figure d'un homme, ou d'une femme ſur un gateau, il le convertiroit en poiſon pour tous les hommes, ou pour toutes les femmes qui en mangeroient. Aſſurément ce que diſent les Aſtrologues merite la cenſure qui ſe lit dans (1) Pline contre une autre eſpece de menteurs, *Hæc ſeriò quemquam dixiſſe; ſumma hominum contemptio eſt, & intoleranda mendaciorum impunitas.*

(1) *Lib.* 37. c. 2.

Je ne m'amuſerai pas à prouver plus au long ce que j'avance ſi fierement contre la vanité de l'Aſtrologie Judiciaire, car outre que vous ne doutez point de ce que je dis ſur ce point là, je ſai qu'il y a quantité de beaux Traittez connus de toute la Terre, qui demontrent de la maniere du monde la plus

plus convaincante la fausseté de cet art Chymerique & imposteur. Je ne croi pas que jamais personne se soit melé d'écrire contre les Astrologues, qui ne les ait accablez, & qui n'ait pu dire de cette matiere ce que les Romains disoient de l'Afrique, *que c'étoit pour lui une moisson de triomphes*, & cela avec plus de raison qu'un Grammairien dont parle Mr. de (1) Balzac, ne le disoit des livres de Mrs. du Vair, & du Plessis. S'il y a quelque Autheur qui ait écrit contre l'Astrologie sans la blesser à mort, il a fait asseurement un exploit tres difficile, & qui lui vaudroit une pension considerable sons un Prince de l'humeur de l'Empereur Gallien, qui fit donner le prix du combat à un Cavalier, parce qu'étant entré en lice contre un Taureau, il l'avoit couru tres long tems sans lui donner aucun coup, ce que Gallien trouva d'une difficulté meritoire. *Toties* (2) *taurum non ferire difficile est.* Ainsi ce n'étoit pas la peine qu'un Genie aussi prodigieux que le celebre Comte de la Mirandole, travaillast à confondre l'Astrologie : un esprit mediocre l'eust bien fait. C'étoit employer les fleches d'Hercule à tüer des petits oiseaux, comme faisoit (3) Philoctete pen-

(1) *Entret. 6. ch. 4.*

(2) *Trebell. Poll. in vit. Gall.*

(3) *Venaturque aliturque avibus, volucresque petendo Debita Trojanis exercet spicula fatis.* Ovid. metam. 13.

pendant le siege de Troye : c'étoit faire battre une aigle contre une mouche. Aussi est il fort apparent que ce Comte ne jugea l'Astrologie digne de sa colere, que parce que toute absurde qu'elle est, les personnes du plus haut rang ne laissoient pas par leur exemple de luy donner la grand' vogue : car ce sont toujours ces personnes là, qui sont les plus curieuses de l'avenir, leur ambition leur donnant une impatience extreme, de savoir si la fortune leur destine toutes les Grandeurs qu'ils se souhaittent, & de posseder à tout le moins, par promesse, l'elevation où ils aspirent. Il est fort vraisemblable aussi que les Astrologues de ce tems la, attendirent que ce savant Adversaire fut mort, pour lui predire qu'il mourroit à 32. ans, qui fut toute la reponse qu'ils se sont vantez d'avoir opposée à ses livres, car il n'est pas fort seur de menaçer avant coup ceux qui écrivent contre l'Astrologie : Temoin cet Astrologue qui assura le public que Mr. de Gassendi qui faisoit tant de l'entendu contre la Judiciaire, mouroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août 1650. & (1) qui eut la honte de voir qu'il se trouva gueri en ce tems là de la maladie, sur

(1) *Morin. Voyez Mr. Bernier Abbreg. de Gass. Tom. 4. p. 489.*

ſur laquelle la prediction ſe fioit apparemment bien plus que ſur la vertu des Aſtres.

Mais il ne ſera pas inutile de faire voir qu'encore que l'Aſtrologie ſoit la plus vaine de toutes les impoſtures, elle n'a pas laiſſé de s'établir dans le monde une eſpece de Domination. Il paroit par pluſieurs paſſages de (1) l'Ecriture que la Cour des Roys de Babylone étoit toute pleine d'Aſtrologues, qui ſemoient leurs predictions par tout, & flattoient leur nation de mille trompeuſes eſperances. Il y en avoit auſſi beaucoup en Egypte. Ils infatuerent tellement la ville de Rome, qu'il falut que l'Autorité du Prince reprimaſt ce grand abus. Mais l'arrêt de leur banniſſement étoit ſi mal executé, que cette negligence a fait dire à un (2) Hiſtorien, *Qu'on chaſſeroit toujours les Aſtrologues, & qu'on les retiendroit toujours.* Ce n'eſt pas que la fauſſeté de leurs predictions ne les deuſt ſuffiſamment decrier, car le ſeul Empereur Claude qu'ils menaçoient inceſſamment de l'heure fatale, les avoit fait mentir tant de fois, que (3) Seneque introduiſit Mercure priant la Parque de vouloir bien permettre que les Aſtrologues diſſent enfin la verité. *Patere Mathematicos aliquando*

(1) *Iſaje ch.* 44. & 47.

(2) *Genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax, quod in civitate noſtra & vetabitur ſemper, & retinebitur,* Tacit. l. 1. Hiſtor.

(3) *De Morte Claud. Cæſ.*

quando verum dicere, qui illum postquam Princeps factus est, omnibus annis, omnibus mensibus efferunt. Mais que voulez vous; les hommes aiment à être trompez, & pour cela ils oublient aisement les beveües des Astrologues, & ne se souviennent que des rencontres où leurs predictions ont passé pour veritables.

C'est ce qui a été fort bien remarqué par Henry le Grand. Il ne se passoit point d'année, ni de mois où les Astrologues n'annonçeassent la terrible menaçe de sa mort. *Ils diront vrai enfin*, (dit un jour ce Prince) *& le public se souviendra mieux de la seule fois où leur prediction aura été vraye, que de tant d'autres ou ils ont predit à faux.* C'est aussi ce que quelqu'un a remarqué touchant les Oracles de Delphes. On aprenoit par cœur ceux qui avoient predit la verité, & on en parloit par tout, mais on oublioit, ou bien on passoit sous silence ceux qui avoient predit le contraire, car les Partisans d'Apollon faisoient valoir en toutes rencontres le peu d'oracles où il ne s'étoit point trompé, & ne disoient mot du grand nombre de ses fausses Propheties. Pour ceux qui méprisoient les oracles, ils ne se soucioient de parler ni des veritab les ni

des

des faux, à la reserve d'un petit nombre de personnes qui étoient peut étre de l'humeur d'un illustre Philosophe Grec nommé Oenomanus, qui ayant été souvent trompé par les réponses d'Apollon, fit (1) par depit une compilation fort ample de ses oracles dont il refuta les sottises & les faussetez. Tel étant l'esprit de l'homme, il ne faut pas trouver étrange que les Astrologues se soient maintenus, contre les ordres de les chasser que l'on donnoit de tems en tems, & contre les mauvais offices qu'ils se rendoient à eux mêmes en predisant des choses qui n'arrivoient pas. Il faut s'étonner plutôt de ce que l'esprit de l'homme est assez foible pour se laisser tromper par des gens, qui se trompent eux mêmes tous les jours, & c'est aussi ce qui a paru fort étonnant à un illustre Romain, qui avoit veu arriver à Pompée, à Crassus, & à Cesar tout le contraire de ce que les Astrologues leur avoient predit. Comme il parle beaucoup mieux sa langue, que je ne parle la mienne, je suis seur que c'est vous faire plaisir que de vous rapporter ses propres paroles. Les voicy : (2) *Quam multa ego Pompejo, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Cæsari à Caldæis dicta*

(1) *Eusebi. Præparat. Euang. l. 5. cap.* 10.

(2) *Cicero l.* 2. *de Divin.*

memini, neminem eorum nisi senectute, nisi domi, nisi cum claritate esse moriturum: ut mihi permirum videatur, quemquam extare qui etiam nunc credat iis quorum prædicta quotidie videat re & eventis refelli. Qu'il y a peu de gens qui fassent la reflexion de cet honnête homme qui remercioit la belle Daphne, de l'avoir delivré de la superstition des Oracles d'Apollon, en faisant échoüer les entreprises amoureuses de ce Dieu, qui se vantoit tant de connoitre l'avenir! Mais laissons à part toutes ces moralitez, & contentons nous de dire que l'Antiquité Payenne s'est étrangement laissé joüer aux Astrologues.

Les Payens & les Mahometans d'aujourd'huy font encore pis. Monsieur Bernier nous assûre dans sa curieuse Relation des Etats du Grand Mogol, que la plus part des Asiatiques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire qu'ils consultent les Astrologues dans toutes leurs entreprises. Quand deux armées sont prêtes à donner bataille, on se donne bien garde de combatre, que l'Astrologue n'ait pris & determiné le moment propice pour commencer le combat. Ainsi lors qu'il s'agit de choisir un General d'Armée, de depecher

pecher un Ambaſſadeur, de conclurre un mariage, de commencer un voyage, ou de faire la moindre choſe, comme d'acheter un Eſclave, & de vétir un habit neuf, rien de tout cela ne ſe peut faire ſans l'arret de Mr. l'Aſtrologue. Les (1) Relations de la Chine nous apprennent que toutes les affaires de l'Empire s'y reſolvent ſur des obſervations Aſtronomiques, l'Empereur ne faiſant rien ſans conſulter ſon theme natal, & qu'il y a des perſonnes dont l'emploi conſiſte à contempler les Aſtres toute la nuict de deſſus une montagne pour pouvoir rendre raiſon à l'Empereur de leurs mouvemens & de leurs ſignifications. Ce ſont les Chinois qui ont debité ce rare precepte d'Aſtrologie, qu'il ne faut point ſe purger pendant que la Lune eſt dans le ſigne du Taureau, parce que cet animal étant un de ceux qui ruminent, il ſeroit à craindre que la medecine ne remontaſt hors de l'eſtomac. C'eſt bien la plus pitoyable imagination qui puiſſe venir dans l'eſprit d'un homme, car outre que le ſigne du Taureau n'a pas plus de relation, ni plus de conformité avec l'animal que nous appellons ainſi, qu'avec un arbre, & qu'il y auroit autant de raiſon de donner le nom

(1) *Voyez l'Ambaſſ. de la Compagn. Holland. part. 2. ch. 2.*

& la figure d'un Saint à chaque ſigne comme (1) quelques uns ont fait, que le nom & la figure d'une autre choſe; outre cela, dis-je, ne ſait on pas que le ſigne du Taureau n'eſt plus dans la ſituation où il étoit autrefois, & qu'ainſi lors que nous diſons que le Soleil & la Lune ſont dans le ſigne du Taureau, ils ne repondent pas aux etoiles du Firmament qui compoſent ce ſigne, mais aux points du premier mobile auſquels ces etoiles repondoient anciennement. Les mêmes Chinois pretendent que ceux qui bâtiſſent, doivent eviter le quatrieſme degré du Scorpion, parce qu'une maiſon qui ſeroit bâtie ſous un tel aſpect, ſeroit fort ſujette à ſe remplir de dragons, de ſcorpions, & d'inſectes. On pourroit croire ſur ce fondement, qu'ils font l'Horoſcope de leurs maiſons, comme Tarrutius Firmanus fit l'Horoſcope de la Ville de Rome: car n'en deplaiſe aux railleries de (2) Ciceron, ſi les influences du ciel ont quelque vertu ſur la naiſſance d'un homme, elles en peuvent avoir auſſi ſur la conſtruction d'un Palais. On s'imagine dans le Japon, qu'il importe beaucoup pour la durée d'un edifice, & pour le bonheur de ceux qui doivent y demeurer,

(1) *Julius Schillerus Auguſtanus J. C. in Cœlo ſtellato Chriſtiano.*

(2) *Etiamne urbis natalis dies ad vim ſtellarum & Lunæ pertinebat? Fac in puero referre, ex qua affectione cœli primum ſpiritum duxerit: num hoc in latere aut in cæmento, ex quibus urbs effecta eſt potuit valere,* Cicer. 2. de Divin.

rer, que lors qu'on commence de le bâtir, quelques uns se tuent eux mêmes en consideration de cette entreprise. Les Tunquinois ont une certaine Idole à laquelle ils offrent plusieurs sacrifices quand ils veulent bâtir une maison. Si bien que dans les principes de ces gens là, les circonstances d'un bâtiment commencé ont de merveilleuses influences pour sa bonne fortune. Pourquoi donc leurs Astrologues ne pourroient ils pas deviner la bonne fortune d'une maison par le theme du Ciel, ou par l'Ascendant sous lequel ont été posées les premieres pierres ? Tous les Peuples des Indes Orientales ont à peu pres le même entêtement pour l'Astrologie, que les Chinois.

Voy les nouvel. Relat. de Tavernier.

Mais qu'avons nous à faire de nous écarter dans le pays des Infidelles abrutis d'une infinité d'erreurs Chymeriques, & de remonter au tems du vieux Paganisme où il n'est pas étrange que l'Astrologie ait regné puisque la superstition y étoit si prodigieuse, qu'on croyoit que les entrailles d'un veau apprenoient mieux quand il falloit donner bataille, que la capacité d'un Annibal, comme ce grand Capitaine le (1) reprocha de bonne grace au Roy Prusias

(1) Cicero l. 2. de Divinat.

ſias. Il ne faut pas aller ſi loin pour trouver ce que nous cherchons: car n'a t'on pas veu nôtre Occident parmi les lumieres du Chriſtianiſme tout infatué d'Horoſcopes pendant pluſieurs ſiecles? Albert le Grand Eveſque de Ratisbonne, le Cardinal d'Ailly, & quelques autres n'ont ils pas eu la temerité de faire l'Horoſcope de Jeſus Chriſt, & de dire que les Aſpects des Planetes luy promettoient toutes les merveilles qui ont eclaté en ſa perſonne: ce qui eſt viſiblement faux, puis que les vertus & les miracles du fils de Dieu ſont d'un ordre tout à fait ſurnaturel? N'ont ils pas fait l'Horoſcope non ſeulement des fauſſes Religions, mais auſſi de la Religion Chrêtienne, & jugé de la deſtinée de chacune par les qualitez de ſa Planete dominante? Car ils ont diſtribué les Planetes aux Religions. Le Soleil eſt echeu à la Religion Chrêtienne, & c'eſt pour cela que nous avons le Dimanche en ſinguliere recommandation; que la Ville de Rome eſt Ville ſolaire & Ville ſainte, & que les Cardinaux qui y reſident, ſont habillez de rouge, qui eſt la couleur du Soleil. Avoir dit cela impunement, n'eſt ce pas avoir vécu dans un ſiecle prevenu d'une grande foy pour

l'Aſtro-

l'Astrologie? Combien pourrois je nommer de Princes Chrêtiens qui reigloient toutes leurs demarches sur l'avis de leurs Astrologues, un (1) Mathias Corvin, Roy de Hongrie, qui ne faisoit rien que de leur consentement, un (2) Loüis Sforce Duc de Milan, qui ne commençeoit aucune affaire qu'au tems qui lui êtoit prescrit par son Astrologue, dont il suivoit les ordres avec tant de ponctualité, qu'il n'y avoit ni pluye, ni grele, ni boüe, ni orage qui l'empechassent de monter à cheval avec toute sa Cour afin de se retirer au lieu que l'Astrologue lui marquoit: ce qui n'empecha pas qu'il ne tombast entre les mains de ses ennemis qui le detinrent jusques à sa mort dans une dure mais juste captivité? N'a t'il pas été un tems où la Cour de France même, moins susceptible de ces erreurs que toutes les autres, par le caractere de la nation naturellement fortifiée contre les Disciplines superstitieuses, étoit toute pleine d'Astrologues, que l'on consultoit sur tout, & qui avoient predit, à ce que l'on pretendoit, tout ce qui étoit arrivé. Le (3) P. Martin del Rio si connu par sa grande literature & par sa pieté, nous asseure qu'il a veu à la Cour de France du tems

(1) *Bonfinius Decad.* 4. *Rer. Hungar. l.* 8.

(2) *Cardan. in Ptol. de Astror. jud. l.* 1. *tex.* 14.

(3) *Disquisit. Magic. part.* 2. *quæst.* 4. *sect.* 6.

tems de Catherine de Medicis, que les Dames n'osoient rien entreprendre sans avoir consulté les Astrologues, qu'elles appelloient leurs Barons.

Le mal s'accrut de telle sorte qu'il fallut non seulement employer les menaçes de l'Eglise, mais aussi l'autorité du bras seculier pour empecher le debit des Almanachs, où les Astrologues se donnoient la liberté de predire tout ce qu'ils trouvoient à propos. En effet le Concile Provincial de Bourdeaux de l'An 1583. deffend de lire & de garder cette sorte d'Almanachs & d'y ajouter foy. Celuy de Toulouse de l'An 1590. fait la même chose, ordonnant de plus l'observation exacte d'une Bulle du Pape Sixte V. de l'An 1586. qui enjoint aux ordinaires des lieux & aux Inquisiteurs de punir selon les Constitutions Ecclesiastiques tous ceux qui se mélent de predire les choses à venir. Dans les Etats d'Orleans de l'An 1560. & dans ceux de Blois de l'An 1579. il fut ordonné que l'on procederoit extraordinairement & par punition corporelle contre les Autheurs de tels Almanachs, & deffenses furent faites de les imprimer ou debiter à peine de prison & d'amende arbitraire.

Voyez Mr. Thiers traité des superst. ch. 22.

Mais

Mais les Aſtrologues ne furent pas decreditez pour cela : car il eſt conſtant que la cour du Roy Henry IV. étoit toute pleine de predictions. Ce n'étoient pas ſeulement les femmes qui, par cet eſprit de credulité & de curioſité qui leur eſt propre, s'informoient de leur deſtinée : les hommes les plus braves le faiſoient auſſi, comme vous diriez le Marechal de Biron que le Roy Henry IV. appella *le plus tranchant inſtrument de ſes victoires ;* en l'envoyant Ambaſſadeur à Londres, & qui étoit dans le fond un des plus courageux hommes de la terre, & fort ſavant outre cela. Henry IV. lui même tout Henry le Grand qu'il étoit, n'a pas toujours connu comme il a fait dans la ſuitte, la vanité de cet art. Je trouve dans les Memoires de Mr. de Sully, que la Reyne étant accouchée d'un fils qui a regné ſi glorieuſement ſous le nom de Louis le Juſte ; Henry le Grand commanda à ſon premier Medecin, nommé *la Riviere*, grand faiſeur d'Horoſcopes de travailler à celle du Dauphin nouveau né. Il s'en deffendit, mais il falut obeir : & comme il ne rendoit point conte de ſon travail le Roy lui commanda abſolument & ſous la peine

d'encourir son indignation, de luy dire ce qu'il avoit trouvé, & il le fit. Peu à peu nôtre nation s'est guerie de cette foiblesse, soit que nous aimions le change, soit que l'attachement qu'on a eu pour la Philosophie dans ce siecle icy nous ait fortifié la raison, que toutes les autres sciences qu'on cultivoit avec tant de gloire depuis François I. n'avoient gueres delivrée du joug des prejugez. Aussi faut il avoüer qu'il n'y a qu'une bonne & solide Philosophie qui comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires.

Ne vous semble t'il pas Mr. que c'est icy une digression fort inutile? Mais prenez y garde, vous verrez bien tôt qu'elle fait à mon sujet. Car mon principal but doit être de decrediter l'autorité des opinions qui n'est fondée que sur le grand nombre. Or je ne le saurois mieux faire, qu'en faisant voir que l'Astrologie qui n'a jamais peu s'appuyer sur un principe à tout è moins probable, n'a pas laissé d'infatuer la plus grande partie du monde dans tous les siecles. Et comme en tournant la medaille il est vrai de dire qu'encore que le grand nombre soit pour l'Astrologie, la foi qu'on ajoute à ses predictions est neanmoins

moins fausse & ridicule: il est pareillement vrai de dire que les predictions que l'on fonde sur les Cometes sont nulles de toute nullité quelque grand que soit le nombre de ceux qui les croyent, puis qu'elles n'ont autre appui que les Principes de l'Astrologie. Ainsi quand vous devriez m'accuser de donner dans le lieu commun, je dirai pourtant que veu l'experience de plusieurs erreurs generales, il n'y a point d'homme qui ne soit en droit de demander qu'on l'ecoute parlant lui seul pour son sentiment, sauf à ceux qui l'ecouteront de se bien deffendre, non pas par la prescription, ou par le prejugé de leur nombre, mais en examinant le fond de l'affaire. J'excepte comme vous pouvez penser, & comme vous penseriez asseurement quand même je ne m'en expliquerois pas; j'excepte, dis-je, les matieres de foy. Dans les autres toute la faveur qu'on doit faire à la longue possession & au grand nombre, c'est de luy donner la preference, toutes choses étant egales dans le reste: & s'il falloit s'arrêter au prejugé je le trouverois plus legitime pour celui qui seroit seul de son sentiment, que pour la foule, *Argumentum pessimi turba est*, parce que les veritez naturelles étant beaucoup moins

propres à reveiller & à flater les passions, & à remuer les hommes par les divers interêts qui les attachent à la societé, que certaines opinions fausses, il est plus probable que les opinions qui se sont établies dans l'esprit de la pluspart des hommes sont fausses : qu'il n'est probable qu'elles soient vrayes. Mais nous parlerons de tout cecy plus au long en un autre endroit.

IV. RAISON.

Que quand il seroit vrai que les Cometes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, qu'elles en ont été le signe ou la cause.

On peut dire en quatrieme lieu, que s'il est vrai qu'il n'a jamais paru de Comete qui n'ait été suivie de beaucoup de malheurs, cela vient uniquement de la condition des choses de ce monde qui les rend sujettes à une infinité de changemens, & qu'on pourroit à coup seur attribuer la même influence à tout ce que l'on voudroit, au mariage d'un Roy, à la naissance d'un Prince; parce qu'il est certain que jamais un Roy ne s'est marié, sans qu'il

soit

ſoit arrivé de tres grands malheurs en quelque lieu de la terre. En un mot il eſt auſſi probable, veu le train ordinaire du monde, qu'apres quelque année que ce ſoit, qu'il nous plairra de deſigner, il arrivera de grandes calamitez ſur la terre ou en un lieu ou en un autre; qu'il eſt probable qu'à quelque heure du jour que ce ſoit qu'un Bourgeois de Paris regarde par ſa fenêtre ſur le pont St. Michel, par exemple, il voit paſſer des gens dans la ruë. Cependant les regards de ce Bourgeois n'ont aucune influence ſur les gens qui paſſent, & chacun paſſeroit tout de même encore que le Bourgeois n'eut jamais été au monde. Donc auſſi la Comete n'a aucune influence ſur les evenemens, & chaque choſe ſeroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune Comete.

Il eſt étonnant qu'un Dogme auſſi perturbateur du repos public que celui cy ne ſoit appuyé que ſur le Sophiſme *poſt hoc, ergo propter hoc*, que l'on apprend à cognoitre des la ſortie des Claſſes, & qu'il y ait eu ſi peu de perſonnes parmi le grand nombre de gens qui etudient, qui ayent apperceu qu'on raiſonnoit en cette affaire icy contre les premiers principes du bon ſens. Il y a

aussi de quoi s'étonner comment les hommes qui ayment tant à ne point craindre l'avenir, ont donné dans une opinion si chagrinante sans examiner si elle étoit fondée en raison. Mais ces motifs d'étonnement ne durent gueres pour ceux qui ont etudié le cœur de l'homme, & qui ont decouvert dans sa conduitte une coutume generale de juger de tout sur les premieres impressions des sens & des passions, sans attendre un examen plus exact, mais aussi un peu trop penible. Les gens d'etude qui devroient étre la lumiere des autres, suivent beaucoup plutôt ce torrent là, qu'ils ne le detournent dans le chemin des veritables savans.

V. RAISON.

Qu'il est faux, qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi les Cometes qu'en tout autre tems.

OUtre tout cela on peut mettre en fait qu'à conter tout ce qui s'est passé ou dans tout le monde, ou dans l'une de ses plus grandes parties, il est arrivé autant de malheurs dans les années qui n'ont veu ni

suivi

ſuivi de pres aucune Comete, que dans celles qui en ont veu ou ſuivi de pres; Que les années que l'on croit avoir été empoiſonnées par l'influence des Cometes ſont remarquables par d'auſſi grands bonheurs pour quelques endroits du monde, qu'aucun autre tems que ce puiſſe étre; Que les evenemens les plus tragiques & les deſolations les plus epouvantables n'ont été precedez d'aucune Comete, au lieu que les proſperitez les plus inſignes l'ont été. Pour dire tout en peu de paroles, on peut mettre en fait que ſi on prend l'Hiſtoire generale du monde, & qu'on ſuppute avec ſoin le bien & le mal qui a été ſenti par toute la terre dans l'eſpace de 15. ou 20. ans, on trouvera que l'un portant l'autre, cela eſt fort ſemblable au bien & au mal qui a été ſenti par tout le monde dans l'eſpace d'autres 15. ou 20. ans, ce qui fait voir que les années qui ſuivent l'apparition des Cometes n'ont rien qui les diſtingue des autres, & qu'ainſi c'eſt avec une tres grande injuſtice qu'on ſe fait fort de l'experience.

On peut faire la même obſervation contre ceux qui pretendent qu'il y a certaines ſaiſons affectées aux grands evenemens.

Bo-

Bodin qui malgré son esprit, & sa vaste literature, & son peu de Religion, a fait paroitre beaucoup de credulité superstitieuse en diverses choses, s'est amusé par ce principe à nous (1) donner un ramas de plusieurs revolutions avenües au mois de Septembre. Il n'y a qu'un mot à dire contre lui & contre tous ceux qui perdent le tems à de semblables recherches, par exemple à recueillir ce qui s'est passé dans les années Climacteriques des Etats, ou sous le 21. 49. 63. Roy d'une Monarchie, 7. ou 9. d'un certain nom; c'est que s'ils epluchent avec la même diligence les autres saisons de l'année, les autres Regnes & les autres periodes des Etats, ils y trouveront indifferemment des revolutions toutes semblables, pourveu qu'ils se desfassent de leur prejugé à tout le moins pendant la recherche qu'ils fairont: car c'est leur prejugé qui les trompe. Ils sont persuadez avant que de consulter l'Histoire, qu'il y a des mois & des nombres affectez aux grands evenemens. Là dessus ils ne consultent pas tant l'Histoire pour savoir si leur persuasion est veritable, que pour trouver qu'elle est veritable: & on ne sauroit dire l'illusion que cela fait aux sens & au

(1) *De Republ. l. 4. cap. 2*

au jugement. En effet il arrive de là qu'on obſerve beaucoup mieux les faits que l'on deſire de trouver, que les autres, & que l'on groſſit ou que l'on diminue la qualité des evenemens ſelon ſa preoccupation. Ce qu'il y a donc de vrai à l'egard des mois, des jours, des années & des nombres, c'eſt que Dieu n'a point affecté aux uns plutôt qu'aux autres les evenemens qui ſervent à la punition des Peuples, & à la fondation ou à la ruïne des Empires. Ce ſeroit une affectation indigne de la grandeur de Dieu, & qui ne lui peut étre attribuée que par ces eſprits ſuperſtitieux qui attachent ſa Providence à une infinité de minuties. l'Ecriture & les Peres declament contre cet abus en divers endroits, & il eſt faux que l'Hiſtoire le favoriſe.

Je ne nie pas que les Payens n'ayent cru qu'il y avoit des mois & des jours qui avoient quelque choſe de fatal, ceux par exemple ou l'Etat avoit perdu quelque bataille ſignalée, & que ſur ce fondement ils n'ayent evité d'entreprendre quelque choſe en ces mois ou en ces jours là. Le 24. de Fevrier dans les années biſſextiles étoit reputé ſi malheureux que (1) Valentinien ayant été elû Empereur n'oſa ſe montrer en

(1) *Ammian. Marcell. lib. 26.*

en public de peur d'encourir la fatalité de cette journée, soit qu'il fust encore dans la superstition quant à ce point là, tout bon Chrêtien qu'il étoit, soit que par Politique il ne voulust pas s'exposer à étre cru malheureux. Je sai aussi qu'il y a des jours où des Generaux d'armée ont constamment eprouvé les faveurs de la fortune. (1) Timoleon gagna toutes ses plus fameuses batailles le jour de sa naissance. Soliman gagna la bataille de Mohacs & prit la ville de Belgrade, comme aussi selon quelques (2) uns, l'Ile de Rhodes & la ville de Bude le 29. d'Août. Mais je sai aussi que ce n'est pas une raison qui prouve, que Dieu ait attaché sa benediction à une certaine journée plutôt qu' à une autre.

(1) *Cornel. Nepos in ej. vitâ.*

(2) *Du Verdier Hist. des Turcs.*

Car I. on trouve qu'un même jour a été heureux & malheureux à un même Peuple. Ventidius à la tête d'une armée Romaine batit celle des Parthes, & fit perir Pacorus leur jeune Roy qui la commandoit, à pareil jour que Crassus General des Romains avoit été tué, & son armée taillée en pieces par les Parthes. Lucullus ayant attaqué Tigrane Roy d'Armenie sans s'arreter aux vains scrupules des Officiers de son armée, qui lui remon-

troient

troient qu'il falloit bien se donner de garde de combattre ce jour là, qui avoit été mis par les Romains entre les jours malheureux, depuis la funeste victoire que les Cimbres avoient remportée sur les troupes de la Republique; (3) Lucullus, disje, se moquant de cette superstition gagna une des plus memorables batailles qui se voyent dans l'Histoire Romaine, & changea le destin de ce jour, comme il l'avoit promis à ceux qui le vouloient detourner de son entreprise. Tout le monde sait que le même jour que Valentinien regardoit comme malheureux a été celui où Charles V. autre Empereur Romain esperoit le plus de sa fortune.

(3) *Plutarch. in ej. vita.*

II. Outre cela nous savons que le bonheur eprouvé par quelques Princes en certains jours n'est pas un pur effect de leur fortune, qui ait affecté de les favoriser en un tems plutôt qu'en un autre: c'est une suitte du choix qu'ils ont fait de certains jours pour y entreprendre les choses les plus importantes. Ainsi Timoleon s'étant persuadé que le jour qu'il vint au monde étoit un jour de prosperité pour lui, le choisit pour attaquer ses ennemis avec plus de confiance, & il n'oublia pas sans doutte

de flatter ses soldats de l'esperance de la victoire, par la consideration du jour. Les soldats se confiant en la bonne fortune de Timoleon se batirent plus vigoureusement qu'ils n'eussent fait. Timoleon de son côté ne negligea rien pour signaler le bonheur du jour de sa naissance, de quoi il voyoit bien qu'il pourroit tirer dans la suitte un grand profit. Il n'y a donc rien d'extraordinaire qu'il ait été victorieux ce jour là, & qu'ayant persuadé à ses Troupes que c'étoit le jour favori de sa fortune, elles ayent toujours donné sur l'ennemi ce jour là avec cette ardeur & cette confiance qui est un des principaux instrumens de la victoire. A quoi il faut ajouter que les ennemis s'étonnent beaucoup quand ils croyent être attaquez sous des auspices favorables à l'Aggresseur. Il paroit par l'Histoire de Soliman que la confiance qu'il avoit inspirée à ses trouppes sur le 29. Août, luy faisoit choisir ce jour là ou pour un assaut general, ou pour une bataille, & qu'il avoit alors plus de soin de preparer toutes choses à la victoire qu'en un autre tems, afin de confirmer de plus en plus la bonne opinion de cette journée pour s'en servir dans l'occasion. Il ne faut donc pas s'étonner

ner qu'il ait eu des grands ſuccez le 29. jour d'Août.

En un mot les evenemens heureux ou malheureux à une certaine nation, qui arrivent en certains jours ne ſont pas attachez à ces jours par leur nature, ou independemment de nôtre choix: mais ils dependent des paſſions qui s'excitent dans le cœur de l'homme par la circonſtance du tems, & de l'adreſſe qu'on a de choiſir le tems propre à exciter ces paſſions. Ainſi un General ſe ſert de la circonſtance du tems & du lieu pour encourager ſes Trouppes. Il leur repreſente que c'eſt à pareil jour ou dans le même champ de bataille que les Ennemis furent batus autrefois, qu'il faut ſoutenir la gloire de la nation: & cependant le General ennemi exhorte ſes ſoldats à effaçer la honte d'une pareille journée, & à venger les Manes de leurs Compatriotes dont ils voyent encore les oſſemens. Voila comment il arrive ou qu'on bat 3. ou 4. fois de ſuitte les ennemis à pareil jour, en même lieu: ou qu'on y eſt alternativement batu & victorieux. Tout cela depend apres Dieu de l'adreſſe de l'homme à bien prendre ſon tems pour menager les paſſions. Or comme la naiſ-

ſance d'un Prince, une victoire & choſes ſemblables qui commençent à faire juger qu'un jour eſt heureux, roulent indifferemment ſur quelque jour de l'année que ce puiſſe étre, il faut dire qu'il n'y a point de jour ni de mois affecté au bonheur ni au malheur, & quand cela ne ſeroit pas tout à fait vrai à l'egard de chaque jour à cauſe qu'il y en a qui peuvent reveiller les paſſions d'une maniere particuliere; du moins doit on m'avoüer que les années qui ſuivent les Cometes ne ſont pas affectées particulierement à la punition des pechez de l'homme, puis qu'on ne ſauroit le montrer par l'experience.

Il eſt vrai que les moins habiles dans l'Hiſtoire vous citent quantité de deſordres arrivez apres l'apparition des Cometes, ſans jamais parler d'aucun bonheur arrivé dans ce tems là. Par exemple ils vous enfilent toutes les guerres qui ont travaillé l'Europe depuis l'an 1618. juſques à la paix de Munſter, & jettent toute cette longue ſuitte de maux ſur le dos de la Comete qui parut en 1618. ſans faire mention que des maux. Mais outre que c'eſt etendre le pouvoir des Cometes au dela de ſes juſtes bornes; outre que ce qu'ils appel-

pellent un mal a produit un tres grand bien à la meilleure partie de l'Europe Chrêtienne, qui s'eſt delivrée par là du peril où elle étoit de perdre ſa liberté; outre tout cela, disje, qui ne voit que ſi une fois on s'arrête à ces debiteurs d'exemples, il faudra donner gagné à toutes les ſuperſtitions & à tous les contes des vieilles, car il n'y a point de femme qui ne vous cite avec mille circonſtances ennuyeuſes, la mort de 20. ou 30. de ſes parens ou amis decedez dans l'an & jour, apres s'étre trouvez eux treziemes dans quelque repas: & pluſieurs chagrins qui lui ſont arrivez conſtamment apres la cheute de ſa ſaliere, ſans vous citer jamais aucune partie de plaiſir, ni aucun bonheur.

Ce que j'ay remarqué contre ceux qui croyent que la fortune a certains tems affectez, me fait ſonger à une illuſion qui approche fort de celle là, c'eſt de s'imaginer, comme on le fait preſque par tout, qu'il y a certains noms de mauvais augure. Ainſi on dit que le nom de Henri eſt fatal aux Roys de France, & qu'il faut bien ſe garder de le leur donner jamais, de peur de les expoſer à la deſtinée des 3. derniers Henris, qui ſont morts d'une maniere tout

à fait tragique. J'ay oüi dire que l'on a conseillé à Monsieur, de ne faire plus porter à ses fils le titre de Duc de Valois, parce qu'il lui en étoit mort quelques uns de ce nom là, ce qui marquoit, disoit on, qu'il étoit rempli d'une maligne influence, dont il faloit arrêter le cours. On croit même qu'il y a des noms qui sont de consequence pour la morale, & j'ay leu dans (1) Brantome sur ce sujet que l'Empereur Severe se consoloit de la mauvaise vie de sa femme, sur ce qu'elle s'appelloit Julie, considerant que de toute ancienneté celles qui portoient ce nom, étoient sujettes aux plus impudiques dereiglemens. Cet Auteur ajoute qu'il connoit beaucoup de Dames qui portent certains noms qu'il ne veut pas dire à cause du respect qu'il a pour la Religion Chrêtienne, qui sont ordinairement sujettes à s'abandonner plus que d'autres, qui ne portent pas ces noms là, & qu'on n'en a gueres veu qui en soient echappées. Je ne vous rapporte pas les propres termes dont il s'est servi, car ils sont un peu trop naïfs, & trop Cavaliers, & trop d'un homme à bonnes fortunes qui ecrivoit comme il parloit. Mais je vous dirai bien qu'il me paroit fort étrange qu'un homme comme

(1) Tom. prem. des Femmes Galant.

lui

lui ait crû que les noms fassent quelque chose dans l'affaire dont il parle là.

Apparemment le hazard avoit fait qu'il avoit eu ses liaisons & ses intrigues, dans certaines Caballes où le plus grand nombre des femmes s'appelloient d'un certain nom. S'il eust donné dans une autre trouppe où quelque autre nom eust été celui du plus grand nombre, sa remarque seroit infailliblement tombée sur ce nom là, & c'est ce qui se peut dire de plus vraisemblable pour raisonner sur l'observation de Brantome, & sauver sa bonne foi en même tems; car du reste il n'y auroit rien de plus absurde que de s'imaginer, que parce que celui qui baptise une enfant remue sa langue d'une certaine maniere, qui fait entendre un certain mot plutôt qu'un autre, cette enfant à 15. ou 16. ans de là se porte à des actions d'impudicité, qu'elle n'eust point commises si son parrain eust articulé un autre mot le jour qu'elle fût baptisée. Cependant c'est l'absurdité où il en faut venir presque toûjours, quand on veut que certains noms portent malheur. Un naufrage qui ruïne un marchand, une conspiration qui ôte la vie à un Monarque, viennent de ce qu'un Prêtre avoit prononcé long

tems auparavant un mot plutôt qu'un autre dans la ceremonie du baptême. Si Loüis XIII. eust été baptizé Henri, comme celui qui lui avoit donné la vie, il eust été tué sans doute au siege de quelque ville rebelle, d'un coup de mousquet, qui se seroit extraordinairement ecarté de son chemin, uniquement pour cela, car ce Prince étoit trop bon Catholique pour mourir à la maniere de ses predecesseurs, mais neanmoins son nom d'Henri lui eust valu quelque genre de mort violente.

Je voudrois que l'on jugeast sur ce pied là de toutes les superstitions du Paganisme à l'egard des noms. A Rome quand on levoit des soldats, on prenoit garde que le premier qui s'enroloit, eut un nom de bon augure. Les Censeurs en faisant le denombrement des Bourgeois, nommoient toujours le premier, quelcun qui avoit un nom favorable, comme (1) *Valerius*, *Salvius*, &c. Dans les sacrifices solemnels ceux qui conduisoient les (2) victimes, devoient avoir un de ces noms là. Quand on procedoit à l'adjudication des fermes publiques, on commençoit par le lac *Lucrinus*, & tout cela, *boni ominis ergò*. Se peut il rien voir de plus extravagant que de tirer

(1) Festus.

(2) Cicero l. 1. de Divinat. Plinius lib. 28. c. 2.

tirer des bons ou des mauvais Augures de ce qu'un Magistrat prononce plutôt *Valerius*, que *Furius*.

Je ne desaprouve pas cependant la preference que l'on donne à certains noms, car de la maniere que les hommes sont faits, il y a tel nom qui empecheroit un Grand Seigneur, de recevoir à son service, une personne qui le porteroit : & nous lisons dans l'Histoire d'Espagne que les Ambassadeurs de l'un de nos Roys étant allez à la Cour d'Alphonse IX. pour le mariage de l'une de ses deux filles avec leur Maitre, choisirent la moins belle, qui s'appelloit Blanche, & laisserent la plus belle parce que son nom d'Urraca leur parût choquant. Ainsi il ne faut pas trouver étrange que les (1) Loix dispensent un heritier de porter le nom, que le Testateur lui prescrit, lors que c'est un nom ridicule ou mal honnête, car c'est une condition trop onereuse veu comme le monde va. J'avoüe même qu'il peut y avoir des noms qui en certaines circonstances, contribuent aux plus grands evenemens, soit parce qu'ils excitent dans l'ame de ceux qui les portent certaines reflexions, & certaines passions; soit parce que la superstition les fait pren-

(1) *L. 7. D. ad S. C. Trebell.*

dre pour des Augures, & que la crainte ou l'esperance qui se repand dans une armée, à la veüe de ce que l'on prend pour des presages, est bien souvent la cause de la victoire. Je ne trouve donc pas mauvais que l'on choisisse de beaux noms, capables de faire songer souvent à son devoir; & je suis de l'avis de Milantia femme du Canoniste (1) Joannes Andreas, qui étant consultée par son mari sur ce sujet, lui répondit, *Quod si nomina in foro venderentur, deberent parentes pulcherrima emere quæ filiis imponerent.* Mais je ne saurois souffrir qu'on attache à certains noms aucune espece de fatalité naturelle soit à l'égard des mœurs, soit à l'égard de la fortune. Comme il est faux que la providence divine affecte de se deployer plus à decouvert au mois de Septembre, qu'au mois d'Octobre, le 1. de Janvier, que le 1. de Mars: il est faux aussi que la vertu ou le vice, le bonheur ou le malheur ayent des noms affectez, ou privilegiez. Il y a des Heleines & des Lucreces qui ont de la vertu, il y en a aussi qui n'en ont point. On voit des Roys malheureux & des Roys heureux, de toutes sortes de noms: & si la circonstance du nom est capable de quel-

(1) *Jo. Andr. in Cap. cum secundum, extra. de præbend.*

que

que chose, c'est uniquement ou par nôtre faute, & nôtre peu de raison, ou par nôtre adresse. Neanmoins malgré tout ce que le moindre de tous les hommes est capable d'objecter contre la superstition des noms, qui est assurement demonstratif, il n'est pas croyable combien de manieres de deviner on a bati sur ce miserable fondement. Ce qui fait voir que sur le chapitre des presages, soit des Cometes soit de quelque autre chose, l'opinion universelle des Peuples, ne doit étre contée pour rien.

Mais pour venir à des reflexions plus importantes, je vous prie Mr. de bien peser cette V. Raison. Elle est decisive ou il n'en fut jamais. Il ne s'agit plus de voir s'il est possible que les Cometes alterent nos Elemens; si elles presagent en qualité de causes ou en qualité de signes qui se montrent à point nommé toutes les fois que les hommes ont de grands malheurs à souffrir. Il s'agit de justifier le fait, que l'on vous nie tout court, & qui est la seule ressource que vous puissiez avoir. Toutes les autres raisons ne vous pressent pas assez pour ne vous laisser pas quelque faux fuyant: car on a beau dire qu'aucune raison ne nous porte à croire que ce qui se passe dans le monde

quelques années apres qu'il a paru des Cometes, soit produit par leurs influences, vous repliquerez toujours que les Cometes n'en sont pas moins pour cela de mauvais augure, parce que n'ayant jamais paru sans avoir été suivies de grands malheurs, c'est une marque qu'il y a quelque liaison ou quelque raport naturel entre elles & ces malheurs. Que ce ne soit pas la liaison d'un effet avec sa cause, à la bonne heure, c'est à tout le moins une liaison qui suffit pour faire craindre que quand l'une de ces choses se presente, l'autre ne tardera gueres à venir.

En effet si nous supposons que les Cometes roulent sur des Cercles dont il n'y ait qu'une certaine portion qui soit à la portée de notre veüe, il doit arriver qu'elles retournent à nous apres un certain tems. Si apres cela nous supposons que c'est à peu pres le même tems qui est necessaire afin que la terre fermente quelques exhalaisons malignes capables de causer la peste, la guerre &c. comme nous savons par experience que la matiere des fievres a besoin d'un certain nombre d'heures pour acquerir les qualitez qui causent la fievre, & par le raport des Medecins, qu'en quelques personnes cette matiere là produit reguliere-

rement des fievres periodiques au bout d'un certain nombre d'années ; si disje, nous supposons tout cela, la veüe des Cometes nous doit étre un aussi asseuré presage de grands malheurs quoi qu'elles n'y doivent rien contribuer, que si elles devoient les produire Physiquement. Qu'on replique si on veut que cette fermentation à mêmes periodes que le cours de la Comete doit enfin se tirer de mesure, à cause que les continuels changemens qui se font & au dedans & au dehors de la terre, empechent necessairement la jonction de toutes les causes qui y concouroient autrefois ; cela Mr. ne vous tirera pas d'inquietude, & je connois de gens qui plutôt que de se rendre à cette difficulté, auroient recours à l'immobilité du ciel Empirée, pour lui attribuer la regularité de la fermentation dont il s'agit, à l'exemple de ceux qui le font la cause de ce que certains endroits de la terre produisent toujours les mêmes choses, bien que les aspects des autres Cieux & leurs influences par consequent varient sans cesse à l'egard de ces endroits là. Ce qui me fait souvenir de certains Scholastiques qui veulent que la vertu qu'ils attribuent aux corps de se peindre dans nos yeux par le moyen

des *especes intentionnelles* soit un effect des influences de ce même ciel. On trouvera donc toujours quelque deffaite pendant que l'on se pourra faire fort de l'experience, & ainsi Mr. c'est vous ôter tout que de vous mettre en fait, que l'experience ne vous favorise aucunement.

(1) *Lib. 1. de Divinat.*

Je me souviens d'avoir leu dans (1) Ciceron que la science des Presages est beaucoup plus fondée sur l'observation des evenemens que sur la raison, & qu'en ces choses là il ne faut pas demander les causes, comme faisoient Carneade & Panetius qui avec Epicure étoient presque les seuls tenans contre cette pretenduë science. Quand ils demandoient si c'étoit Jupiter qui ordonnoit à la corneille de croasser du côté gauche, & au Corbeau de croasser du côté droit, on leur disoit pour toute reponse qu'ils avoient mauvaise grace de presser ainsi les gens; qu'il leur devoit suffire que l'experience de tous les siecles confirmast la Divination; qu'il y a des herbes dont on connoit la vertu sans savoir la cause des effects qu'elles produisent; & qu'on ne s'avise pas pour cela de chicanner la medecine. Sur quoi Ciceron raporte quantité de choses naturelles dont les proprietez nous sont

con-

connuës, mais non pas les causes de toutes ces proprietez. *Quarum quidem rerum eventa magis arbitror quàm causas quæri oportere: observata sunt hæc tempore immenso & significatione eventus animadversa & notata. Hoc sum contentus, quod etiamsi quo modo quidque fiat ignorem, quid fiat intelligo.* Voila justement vôtre affaire Mr. Qu'un Philosophe vous presse tant qu'il voudra sur la maniere dont les Cometes presagent nos malheurs, vous n'avez qu'à lui dire qu'encore qu'il ne sache pas comment le soleil eclaire le monde, il ne laisse pas d'être asseuré avec le reste des hommes, que le soleil eclaire le monde, parce que l'experience le fait voir evidemment : qu'ainsi l'experience de tous les siecles nous ayant appris que les Cometes sont suivies de malheur, il faut croire qu'elles en sont un presage, quoi qu'on ne sache pas en vertu de quoi elles le sont. On pourroit je l'avoüe, vous bien mal traiter dans ce retranchement, mais pendant que vous en appellerez à l'experience, vous trouverez toujours quelque reduit. C'est pourquoi Mr. je vous adjourne tout le premier au Tribunal de l'experience, & je vous mets en fait qu'elle ne vous donnera pas gain de cause.

Comme il est facile à tout le monde de consulter les titres justificatifs de ce fait, qui ne sont autres que les monumens de l'Histoire, je me garderai bien de vous accabler de citations. Je remarque seulement que ni vous ni nous ne devons pas faire un Incident sur ce que nous n'avons pas les Annales ni des Peuples de la Terre Australe, ni de ceux qui habitent l'Interieur de l'Afrique & de l'Amerique, car si nous pretendions qu' Elles nous fourniroient plusieurs exemples de prosperité arrivez à la suitte des Cometes, vous pourriez pretendre aussi qu'elles nous fourniroient plusieurs exemples d'adversité. Contentons nous des Annales du monde connu, & jugeons des autres par celles là. *Ex ungue leonem.* Il ne faut point non plus faire un Incident sur ce qu'il y a de guerres qui tournent à un plus grand profit que l'on ne pense, & qui peut étre sont un moindre mal que la paix, semblables à ces saignées qui guerissent la mauvaise disposition du corps. Je renonce à tous les avantages que cette consideration pourroit aporter à ma cause. Je consens que l'on ne conte pour rien les raisons de (1) Palingenius à l'avantage de la guerre, & qu'on etablisse pour

(1) *In Capricorn.*

pour principe, que la paix est une faveur de Dieu, & la guerre un de ses fleaux, quoi que la guerre soit quelque fois utile par accident, & la paix au contraire dommageable. Je remarque aussi que les temoins sont beaucoup plus suspects de partialité, pour vous que pour nous, à cause du grand attachement qui se remarque dans les Historiens à s'etendre beaucoup plus sur les calamitez que sur les felicitez publiques. Mais nous n'en sommes pas à cela pres. Nous les admettons tels qu'ils sont. Voyez donc Mr. par vous même ce que raportent ces temoins sans vous laisser preoccuper par tout ce qu'ils pourront vous apprendre non pas en qualité de temoins, mais en qualité de faiseurs de complaintes & de reflexions.

Comparaison des années qui ont suivi les Cometes de l'an 1665. avec les années qui ont precedé la Comete de l'an 1652.

Je ne saurois m'empecher, quoi que je ne veuille entrer en aucun detail, de vous faire jetter la veüe sur ce qui s'est passé comme sous nos yeux, pendant les 7. an-

nées qui ont ſuivi les 2. horribles Cometes de l'an 1665. Pouvez vous dire en conſcience que l'Europe ait été affligée pendant ces années là, d'une maniere à ſe recrier que tout étoit perdu? y voyez vous des malheurs qui paſſent le train ordinaire? A t'on veu que des nations Barbares comme autrefois les Huns, les Goths, les Alains, les Normans ayent porté la deſolation dans une infinité de Provinces? A t'on veu la peſte depeupler les plus floriſſants Royaumes, & coucher dans le tombeau la plus conſiderable partie des hommes? A t'on crié famine dans la plus part des pays? a t'on veu des Roys mis à bas de leur throne par la rebellion de leurs ſujets, ou par l'uſurpation de leurs voiſins? a t'on veu naitre des hereſies ou des ſchiſmes? a t'on veu l'impunité des crimes autoriſée par les Magiſtrats? n'a t'on pas veu au contraire que la peſte, la guerre & la famine les 3. grands fleaux du genre humain ont epargné les Peuples autant qu'on ſe le peut promettre dans la condition de nôtre nature?

Je ne voi gueres que 4. guerres dans l'eſpace de tems que j'ai pris, ſavoir celle des Turcs & des Venitiens: celle des Eſpagnols

nols & des Portugais : celle de la Hollande & de l'Angleterre : & la Campagne de l'Isle. Les 2. premieres qui avoient commencé long tems avant que les Cometes paruſſent, ont été terminées heureuſement dans le temps que j'ay marqué ; & les 2. autres ont commencé & fini preſque en même tems, ce qui montre que les Influences des deux Cometes de queſtion étoient bien plus portées pour la paix que pour la guerre, puis qu'elles ont terminé les guerres qui avoient commencé ſans leur participation, & calmé bien tôt celles qui s'étoient elevées durant leur regne.

Vous vous ſouvenez ſans doutte Mr. d'un de nos communs Amis qui n'a jamais voulu ſe delivrer de l'envie de dire des pointes, ſelon la mauvaiſe coutume du vieux tems, quoi que nous l'en ayons ſouvent raillé : mais je ne ſai ſi vous vous ſouvenez de la ſurpriſe où il fut quand il apprit que la paix concluë apres la journée du Raab entre l'Empereur & le Grand Turc, avoit été ratifiée. *Quoi*, s'ecria t'il, *on fait la paix à la barbe d'une Comete, & au milieu des plus belles diſpoſitions du monde à reparer les pertes que les Turcs ont fait ſouffrir aux Chrêtiens ? ſans doutte la Come-*

te recule pour mieux ſauter, elle nous attend en Candie, & c'eſt là qu'elle dechargera toute ſa rage. Cependant Mr. vous m'avoüerez que tout ce qui s'eſt fait en Candie depuis l'an 1665. juſques au Traitté de paix ne peut étre nullement conté pour un de ces grands malheurs que le Ciel annonce à la Terre par des prodiges : car ſi vous y prenez garde, tout cela ſe reduit à la perte d'une ville qui étoit bloquée depuis tres long tems. Si c'eſt un malheur pour la Chrêtienté que d'avoir perdu l'Ile de Candie, c'eſt un malheur qu'il faut raporter à un autre tems qu'à celui qui s'eſt écoulé depuis l'an 1665. puis qu'il eſt de notorieté publique que les Turcs s'étoient emparez de l'Ile pluſieurs années avant celle là, & que par le blocus qu'ils tenoient devant la Capitale ils rendoient tout le Royaume auſſi inutile aux Chrêtiens, qu'il le ſauroit étre à preſent & même beaucoup plus, car encore eſt il permis preſentement aux Venitiens de profiter de ce qui leur reſte dans cette Ile, ſans faire les depenſes à quoi ils étoient engagez pendant la guerre. De ſorte que tout bien conté il ſe trouvera que la paix faitte l'an 1669. au lieu d'empirer les affaires des Venitiens,

les

les a ameliorées, & par consequent que la Comete ne s'est pas dedommagée en Candie de ce que la paix d'Allemagne lui avoit fait perdre. Apres tout est ce une chose si etonnante qu'un Prince aussi puissant que le Grand Seigneur, pressant une Ville pendant 2. ans de la plus furieuse maniere du monde, favorisé du voisinage de ses autres Etats, la prenne sur une Republique qui est contrainte de mendier du secours à 600. lieües loin de la ? N'est ce pas un grand bonheur à cette Republique d'en étre quitte à si bon marché ?

Le Traitté de Paix de l'an 1668. entre l'Espagne & le Portugal, est un bien inestimable pour ces 2. Couronnes. Pour la premiere, parce que bien loin d'étre en état de se faire rendre ce qu'Elle demandoit, Elle avoit lieu de craindre de nouvelles pertes sous une minorité qui n'etoit pas exempte de brouilleries. Et pour la seconde, parce qu'outre la paisible possession de ses Etats, & la decharge des incommoditez de la guerre, Elle acquit l'avantage de voir sa Souveraineté reconnuë par ceux qui l'avoient contredite jusques alors. Quoi qu'il en soit, me direz vous, c'est un malheur pour l'Espagne d'avoir perdu

perdu le Portugal, & de n'avoir pas eu la force de le recouvrer : je l'avoüe, mais c'est un malheur qu'il faut raporter à l'An 1640. & aux pertes que cette Couronne avoit faites des avant que les Cometes parussent, qui par là demeurent dechargées de l'accusation qu'on voudroit leur intenter.

Pour ce qui est de la guerre des Anglois & des Hollandois, je ne nie pas qu'elle n'ait été fort rude pendant le peu de tems qu'elle a duré, mais comme 2. ou 3. Campagnes en ont fait la raison, elle n'a été ni ruineuse ni fort dommageable aux 2. partis. En effet aprés le Traitté de Breda les Anglois se trouverent ce qu'ils étoient avant la guerre, & les Hollandois si peu affoiblis, que leur fortune en devint plus florissante, qu'il n'eut été à souhaitter pour leur repos, car toutes ces prosperitez leur ayant fait concevoir une trop grande opinion de leurs forces, leur firent oublier ce qu'ils devoient à LOUIS LE GRAND. Il leur en a couté bon; mais ce n'est pas la faute des Cometes de 1665. c'est un abus du bonheur qui accompagna cette Republique les 5. ou 6. premieres années qui suivirent ces Cometes. Si on me dit que la prospe-

prosperité est quelquefois le plus terrible châtiment que Dieu puisse envoyer à l'homme, je dirai moi que l'adversité est quelquefois la plus grande grace qu'il lui puisse faire: de sorte que toute nôtre Dispute ne sera plus qu'un jeu de mots. Ainsi pour nous fixer à quelque chose, il faut que nous convenions qu'il s'agit de savoir, non pas si les Cometes ameinent aux hommes des biens dont ils ne font pas un bon usage, ou des maux qui les convertissent à Dieu; mais si elles leur ameinent ce qu'on a de coûtume d'appeller simplement des adversitez.

Pour la Campagne de l'Isle on m'avoüera qu'elle a fait beaucoup plus de bien que de mal. Comme ce n'étoit pas tant une guerre qu'une prise de possession des biens qui appartenoient à la Reyne, & qu'on refusoit de luy rendre, quoi que son droit eût été justifié & signifié à toute l'Europe, par les savans livres que le Roy fit publier en diverses langues, on entra dans les terres des Espagnols sans y faire aucun degat. Ce ne fût pas assez pour la bonté de ce grand Prince: il tacha de delivrer les pays par où ses Trouppes devoient passer, des alarmes que l'approche d'une ar-

mée a de coûtume de jetter dans les esprits, ayant fait publier par avance, qu'il ne pretendoit pas rompre la paix des Pyrenées, ni troubler les artisans dans l'exercice de leur metier, ni les laboureurs dans la culture des Terres, ni les moissonneurs dans le travail de la recolte, ni les marchands dans leur trafic, ni rien faire de tout ce qui rend la marche des armées incommode aux Peuples.

Le progrez de ses Armes fût à la verité surprenant, & tout ce qui osa lui resister succomba bien tôt sous le poids de sa valeur, de sa vigilance, & de cette sage activité avec laquelle il vient promptement à bout des choses les plus difficiles. On le vit perçer comme un foudre tous les Pays-Bas Catholiques, & y faire plusieurs tours & retours, laissant par tout des marques eclatantes de sa victoire. Mais apres tout la maniere dont il traittoit les vaincus ne leur étoit nullement à charge. Bien loin d'user de la severité de ce Prince dont il est parlé dans la Parabole de l'Evangile; (1) *Inimicos meos illos, qui noluerunt me regnare super se, adducite huc, & interficite ante me*; sa Majesté leur donnoit mille marques de sa bonté Royalle, & ç'a été un bonheur

(1) *Euangel. secundum Luc. cap.* 19. *vers.* 29.

bonheur insigne aux Villes qui furent conquises cette Campagne là, de n'avoir pas eu la force de resister, car si elles fussent demeurées sous la Domination d'Espagne, elles n'eussent pas joüi de la securité où elles ont été plongées pendant la derniere guerre. La puissance du Roy les mettoit à couvert de toute sorte d'inquietude; elles ne craignoient ni siege ni blocus, au lieu que toutes les villes qui n'étoient pas à la France, étoient dans de continuelles frayeurs, au milieu de leurs marais, de leurs inondations, de leurs Citadelles, & d'une prodigieuse quantité de Troupes. Rien ne les assuroit. S. M. n'avoit qu'à partir dans une saison qui eust été seule un Ennemi invincible à d'autres Conquerans, pour jetter une si grande peur dans toutes ces Villes, que la veüe d'un siege formé devant les plus fortes n'en pouvoit rasseurer aucune.

Ca donc été un grand bien pour les Villes qui passerent au pouvoir du Roy l'an 1667. d'avoir été subjuguées par nôtre Invincible Monarque. Ca été d'ailleurs un bien au Roy d'avoir uni à ses Etats d'une maniere si glorieuse tant de villes florissantes: & un bien beaucoup plus considerable,

rable, qu'il n'eſt desavantageux à l'Eſpagne de les avoir perdües, parce que leur ſituation fait que nôtre Roy en peut tirer de grandes utilitez, au lieu que la même ſituation eſt cauſe que le Roy d'Eſpagne ne s'en peut preſque point ſervir. Ainſi j'ay droit de conclurre que les Evenemens de la Campagne de l'Iſle ont fait plus de bien que de mal. J'ay ouy dire à un habile homme que tous ces Etats que le Roy d'Eſpagne poſſede dans des pays eloignez, detachez les uns des autres luy ſont plus à charge, qu'ils ne luy ſervent, & que s'il connoiſſoit ſes veritables interêts, il ſeroit dans les ſentimens du Roy Antiochus, qui ayant été contraint aprés la perte de la bataille de Magneſie de ceder aux Romains tout ce qu'il poſſedoit au deça du mont Taurus, declara qu'il s'eſtimoit fort obligé à ces Mrs. de ce qu'ils l'avoient dechargé du ſoin de garder un grand pays, qu'il n'euſt peu deffendre qu'avec des peines & des pertes continuelles. *Antiochus Magnus ille Rex Aſiæ cum poſtea quam à Scipione devictus, Tauro tenus regnare juſſus eſſet, omnemque hanc Aſiam quæ eſt nunc noſtra Provincia, amiſiſſet, dicere eſt ſolitus, benignè ſibi à Populo Romano eſſe factum, quod*

nimis

nimis magna procuratione liberatus, modicis Regni terminis uteretur. Cicer. Orat. pro Dejot.

Il est seur que S. M. C. gagneroit beaucoup à faire cession des Pays-Bas qui lui restent, car outre qu'Elle se delivreroit de la peine de conserver un pays, d'où Elle ne retire rien, & qui pour tout revenu n'envoye en Espagne depuis plus de 50. ans, que des nouvelles à blanchir les cheveux à tous les Ministres d'Etat, il lui seroit bien plus glorieux de s'en defaire de bonne grace, que de s'en voir depouiller peu à peu en cent manieres honteuses, comme sont par exemple, les Arrets qu'on lui fait signifier par un sergent. Cette même cession seroit aussi l'avantage des Pays-Bas Espagnols, où on ne sauroit voyager sans escorte, qu'on ne soit mis en chemise par les voleurs des grands chemins, ce qui ne se fairoit pas sous la domination de la France. C'est dommage qu'un si beau pays soit entre les mains d'un maitre, qui ne peut pas seulement le deffendre contre les voleurs, & doit on trouver mauvais que NOTRE GRAND MONARQUE qui a toujours aimé les Flamans, leur temoigne tant d'envie de les delivrer des Garni-

sons

ſons Eſpagnolles, qui au lieu de les deffendre, volent impunement par tout, comme ſi les voyageurs devoient porter la peine de ce qu'on n'a pas aſſez d'argent à Madrit, pour payer les Soldats de Flandres. D'ailleurs qu'elle mortification n'eſt ce pas pour la Nation Eſpagnolle, qui affectoit tant de l'emporter ſur nous, & qui autrefois rempliſſoit de jalouſie toutes les Cours de l'Europe, de les accabler à preſent de plaintes, de memoires, & de ſupplications, pour en être protegée contre la France, ſans trouver aucun Prince qui la ſecoure? Ce n'eſt pas qu'on ſoit bien aiſe que le Roy s'aggrandiſſe comme il fait, ou qu'on ſoit perſuadé de la juſtice de ſes pretentions, car encore que Nôtre Invincible Monarque ne prenne que ce qu'il prouve lui appartenir legitimement, & que ſelon la remarque de l'Auteur des Droits de la Reyne, il imite Joſue qui faiſoit marcher à la tête de ſes troupes l'Arche où etoit enfermée la loy de Dieu, nos Voiſins neanmoins ne goutent pas la force de nos raiſons. Ils diſent qu'il faut avoir un eſprit ſoûtenu de cent mille ſoldats pour trouver dans les Traittez de Munſter & de Nimegue, le ſens que nous y trouvons; qu'aſſurement ceux

qui

qui en ont dressé les articles n'ont jamais cru qu'on peust les interpreter de la sorte, & que s'ils ont dit ce que nous leur faisons dire, ils ont agi comme ceux qui font les Canons des Conciles, qui en disent plus qu'ils n'en entendent, d'où vient que plusieurs siecles apres on decouvre dans leurs expressions des Mysteres à quoi ils ne songeoient pas. Qu'est ce donc qui empeche nos voisins d'ecouter les Conseils des Espagnols ? la pure crainte d'attirer sur eux la foudre qui menaçe les autres. Mais revenons à nôtre sujet.

L'année 1668. a été encore plus universellement heureuse que la precedente, puisque par le Traitté d'Aix la Chapelle, le Roy d'Espagne recouvra une Province, qu'il n'eust jamais peu reconquerir, & s'asseura la possession de tout ce qui lui restoit aux Pays-Bas, qu'il eust perdu infailliblement si la guerre eust continué. Par le même Traitté les Villes conquises la Campagne precedente eurent le bonheur de demeurer à un Prince, qui leur a sauvé une infinité d'inquietudes comme j'ay deja dit, & qui les maintient dans une prosperité que la crainte de l'avenir ne traverse pas. La paix se trouva generale dans tout

l'Occident, ce qui ſeul eſt un tres grand bien pour les Peuples. Tous les Princes Chrêtiens calmerent leurs jalouſies & leurs ſoupçons. Et nôtre Roy enfin ſe couronna d'une gloire qui ſuffiroit pour l'immortaliſer, quand même il n'auroit pas fait depuis tant de prodiges qui ont porté ſa reputation aux 4. coins du monde, car il rendit genereuſement des conquêtes que perſonne ne pouvoit lui ôter, & renonçea à tous les avantages que la fortune lui preſentoit. Exemple de moderation qui merite plus de loüanges que la conquête d'un Empire. Apres cela peut on dire que les Cometes de 1665. ont été ſuivies d'un horrible deluge de maux, & ne doit on pas ſe bien moquer des Aſtrologues qui avoient publié qu'elles preſageoient des choſes epouvantables, des ſchiſmes, & des hereſies prodigieuſes. Il y en eut qui conſeillerent à l'Empereur de s'enfermer pendant 20. jours dans un Palais bâti ſur de tres bons fondemens, dans quelque vallée tenebreuſe, & tout entouré de montagnes, comme vous le pourrez voir plus au long dans le (1) *Theatrum Cometicum* d'un Gentilhomme Polonois, nommé Staniſlaus Lubienietzki.

(1) *Vol.* 1 *pag.* 17.

Qu'on

Qu'on ne m'allegue point la peste de Londres de l'an 1665. l'embrasement de la même ville de l'année suivante; le tremblement de terre qui abyma la Republique de Raguse en 1667. les embrasemens du mont Etna de 1669. & tels autres accidens, car ce sont des choses à la verité funestes pour ceux qui en souffrent en particulier, mais qui ne sont ni d'une consequence generale, ni fort extraordinaires.

(1) *Casus multis hic cognitus, ac jam Tritus, & è medio fortunæ ductus acervo.* (1) *Juvenal. Satyr.* 13.

Et il seroit facile de montrer qu'il est arrivé en d'autres tems des malheurs de cette espece bien plus tragiques, comme l'incendie de Moscou Capitale de Moscovie, qui fût toute reduitte en cendres par les Tartares l'an 1571. le tremblement de terre qui abyma dans une nuit 12. grandes villes d'Asie sous l'Empire de Tybere; celui qui tua 20. mille habitans de Lacedemone, & accabla la ville toute entiere sous les ruines d'une portion du mont Taygetus 469. ans avant Jesus Christ; celuy qui arriva dans le Canada en 1663. & dans le Perou en 1604. qui fit des bouleversemens prodigieux en moins d'une heure

dans une etenduë de 300. lieües de côte & de 70. en largeur; l'embrasement du Vesuve de l'an 1631. la peste qui a desolé depuis peu la Capitale de l'Empire, qui a poursuivi l'Empereur dans Prague ou il s'étoit refugié, qui s'est en suitte repandüe dans plusieurs Provinces avec un degât funeste. D'ailleurs ces 3. ou 4. desordres doivent ils balançer le bonheur apporté par tant de Traittez de paix, & la prosperité particuliere de la France, qui par l'application infatigable de son Roy à tout ce qui peut contribuer à la felicité de la nation, par ses lumieres & par celles de ses Ministres les mieux choisis, & les plus capables du monde, a veu etablir des manufactures, des Compagnies de Commerce, des nouvelles loix pour l'extirpation de la chicanne, un ordre merveilleux dans les finances, & plusieurs autres choses qui sont une source de biens infinis tant pour le general que pour le particulier? Ne me dites point, je vous prie, que je n'ay pas pris un assez grand terme, car il est du sens commun que si les Cometes presagent quelque chose, c'est pour les 6. ou 7. premieres années qui les suivent, & c'est sur ce pied là que l'on prouve leur malignité par l'Histoire.

Voy-

Voulez vous voir par plaisir, Mr. une autre sepmaine d'années prise à discretion d'un tems repurgé de tout le mauvais air des Cometes? Repassez un peu dans vôtre memoire ce qui s'est fait dans l'Europe depuis l'an 1645. jusques à la Comete qui parût sur le fin de l'an 1652. Et remarquez bien que je prens justement le tems où les longues guerres d'Allemagne, ausquelles tant de Princes se trouvoient interessez, & qu'on veut à toute force avoir été presagées par la Comete de l'an 1618. se pacifierent à Munster. Il me semble que c'est donner à la Comete un assez bon loisir de se purger, pour pretendre qu'elle n'a plus rien à faire dans les années que je marque; sur tout si on considere que je lui abandonne encore les 3. dernieres Campagnes de la guerre des Alliez contre la maison d'Austriche, lesquelles se trouvent dans les 7. ans que j'ay choisis, & qui sont remarquables par plusieurs sanglantes expeditions, entre autres par la bataille de Norlinghen où Mr. le Prince de Condé vangea si glorieusement l'affront que les Suedois avoient receu 14. ans auparavant au même lieu: & par le saccagement de Prague qui reduisit plusieurs Dames de la premiere qualité à la

dure condition d'étre en chemise dans la ruë. Sans conter tout cela je trouve de maux epouvantables dans les années que j'ay choisies & particulierement un esprit de sedition furieuse.

J'y trouve le Roy d'Angleterre condamné à mort & decapité par ses propres sujets avec des circonstances horribles. J'y trouve le Roy son fils contraint de se cacher dans un Chesne apres avoir veu tailler en pieces toutes ses troupes à la bataille de Worcester, & enfin de sortir de son Royaume dans le plus triste equippage du monde, trop heureux de tromper à la faveur de ce deguisement la recherche exacte qu'on faisoit de sa personne, pour lui faire le même traittement qu'à son Pere. Je trouve la France dechirée d'une cruelle guerre civile qui lui fait perdre presque toutes les conquêtes de 12. Campagnes, & sentir la pernicieuse honte de se detruire elle même, dans un tems ou elle seule se pouvoit faire du mal, comme il est arrivé à la (1) Republique Romaine. Je trouve le Royaume de Naples soulevé contre son Prince. Je trouve les François en guerre avec les Espagnols dans la Flandre, dans l'Italie, dans la Cata-

(1) *Majus erat imperium Romanum, quam ut ullis externis viribus extingui posset, &c.* Florus *l.* 4. *c.* 2.

talogne. Je voi le Portugal armé contre l'Espagne & contre la Hollande tout à la fois. Je voi Kmielniski General des Cosaques revolté contre la Pologne & ligué avec les Tartares remplir ce Royaume de desolation. Je le voi qui profitant de la mort du brave Roy Vladislas fait entrer le Cham dans la Pologne, & se joignant à luy assiege avec une armée qui n'avoit point eu sa pareille depuis Attila, les Polonois dans leurs Retranchemens, & les reduit aux dernieres extremitez. Je voi que la paix conclüe le 17. Aout 1649. à des conditions tres desavantageuses à la Pologne, ayant duré fort peu de tems, l'irruption des Cosaques & des Tartares recommençe de plus belle, cause mille saccagemens, se termine à la verité par leur deroute, mais ne laisse pas d'être une enchainure de ravages & de maux. Je trouve dans Constantinople des seditions si horribles que le Sultan Ibrahim apres avoir été contraint d'abandonner le Vizir Azem à la fureur des mutins qui l'etranglerent, fut etranglé lui même. Ce n'est pas tout. Les Jannissaires & les Spahis qui sont les principales forces des l'Empire Ottoman s'aigrissent de telle maniere les uns contre

les autres, qu'ils sont prêts à decider leurs differens par la voye des armes. La Sultane Kiosem qui gouverne l'état pendant la minorité du Jeune Sultan son petit fils, se prepare à le faire étrangler par les Janissaires, mais la mere du Sultan par une contre-ligue la previent, la fait étrangler, & fait perir les principaux Officiers des Janissaires. Je trouve les Venitiens aux prises avec les Turcs, ce qui cause des saccagemens & des malheurs epouvantables à tous les Peuples de la Dalmatie & de l'Archipel. Je trouve cent autres desordres dont le detail vous ennuieroit, & qui ne me paroit pas necessaire pour vous faire avoüer, qu'il s'en faut beaucoup que les 7. années que j'ay prises à la suitte de 2. Cometes ne soient remplies d'autant d'evenemens facheux, que les 7. qui n'ont été prises à la suitte d'aucune Comete, mais au contraire au devant de celle de 1652. & à la suitte du tems où l'on achevoit l'expiation des Cometes precedentes, par la paix generale qui se negotioit à Munster.

Avoüez donc, Mr. *qu'il est des malheurs sans Cometes, & des Cometes sans malheurs*, & qu'à raisonner comme l'on fait ordinairement, les Negotiations de Munster devroient

vroient passer pour un signe des fleaux de Dieu, puis qu'elles ont été suivies de tant de malheurs presque par toute l'Europe.

Nôtre Ami à proverbes ne manquera pas de dire, *qu'une hyrondelle ne fait pas le printems.* Je lui repons par avance qu'il feuillête diligemment les (1) histoires, & qu'il trouvera des exemples de même nature tout autant qu'il en voudra. Je n'oserois vous dire la même chose, à vous Mr. qui n'avez pas tant de loisir que lui, & qui occupez si bien vôtre tems à la lecture des S. Peres & de St. Thomas. Ainsi je me vois obligé à ne conter pas plus sur cette V. Raison toute decisive qu'elle est, que sur les autres, parce que vous n'en sauriez voir la force sans entrer dans la discussion de plusieurs faits, & sans bien calculer le bien & le mal arrivé en divers tems par tout le monde, ce qui ne s'accorde nullement avec la lecture de tant de Canons, de tant de Conciles, de tant de Peres, de tant de Theologiens, de tant de Casuistes, à laquelle vous vous étes consacré. Je tacherai de remedier à cet Inconvenient par une raison de nouvelle espece que je vous garde, & qui ne demande aucune lecture.

(1) *Le Theatrum Cometicum vol. 1. pag. 55. en fournit deux exemples.*

VI. RAISON.

Que la persuasion generalle des Peuples n'est d'aucun poids pour prouver les mauvaises influences des Cometes.

ON peut ajouter en 6. lieu, qu'on ne prescrit pas contre la verité par la tradition generalle, & par le consentement unanime des hommes: autrement il faudroit dire que toutes les superstitions que les Romains avoient apprises des Toscans sur le fait des Augures & des prodiges, toutes les impertinences des Payens sur le chapitre de la Divination, étoient autant de veritez inconteſtables, puis que tout le monde en étoit aussi prevenu que des Presages des Cometes. Il faudroit dire que le diable, qui est le pere du mensonge selon le temoignage de (1) Jesus Christ, a rendu neanmoins pendant une longue suitte de siecles, des oracles pleins de verité, de sincerité & de fidelité; car il a été un tems où toute la terre rendoit honneur & hommage à ces Oracles. Il ne feroit pas possible de repondre à ce raisonnement de Ciceron: (2) *defendo unum hoc; nunquam illud*

(1) *Euangel. Sec. Joh. cap. 8. vers. 44. non est veritas in eo, cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est & pater ejus.*

(2) *de Divinat. l. 1.*

illud Oraculum Delphis tam celebre & tam clarum fuiſſet, neque tantis donis refertum omnium populorum atque Regum, niſi omnis ætas oraculorum illorum veritatem eſſet experta. Cela paroit aſſez plauſible, & Ciceron ne croit pas qu'apres une raiſon de cette force, il ſoit neceſſaire de juſtifier, comme avoit fait le Philoſophe Chryſippus, par des temoignages bien autoriſez, qu'Apollon avoit rendu une infinité de vrais Oracles. Mais ce n'eſt rien dans le fond, pourveu qu'on nie le Principe ſur lequel ce raiſonnement eſt appuyé, ſavoir, *que les opinions generalement établies ſont vrayes*, & qu'on faſſe voir qu'il n'y a rien de plus faux que cette maxime, par l'exemple même de l'Oracle d'Apollon que l'on conſultoit de toutes parts, quoi que ſes reponſes ambigües euſſent été un piege funeſte à pluſieurs nations, & ne fuſſent apres tout qu'une impoſture abominable. Il n'eſt pas d'ailleurs fort difficile de prouver qu'on nie ce principe avec raiſon, car on decouvre tous les jours mille beveües dans les opinions les plus generalles, comme ſont par exemple, celles qui regardent la Canicule. Non ſeulement la raiſon nous montre qu'il n'y a rien de plus faux

 que

que la pretendüe chaleur de cet Asterisme, mais l'experience aussi nous fait voir, quand on se donne la peine d'y prendre garde, qu'il arrive plus souvent, que le mois d'Aout n'est pas le plus chaud de toute l'année, qu'il n'arrive qu'il le soit.

Ce qu'on a coutume de dîre de certains remedes, qu'il faut y avoir de la foy si on veut qu'ils fassent leur effet, se peut appliquer à quantité de Traditions. Voulez vous n'en être pas desabusé, croyez les sans les examiner, car si vous vous amusez à vous en eclaircir par vous même avec un esprit difficile, vous trouverez bien tôt que l'experience ne s'accorde pas avec la voix publique. En voici des exemples.

S'il y a des corps celestes dont les Influences puissent étre de quelque vertu à l'egard de la Terre, c'est sans doutte la Lune à cause qu'elle en est fort proche. Aussi est on fort persuadé qu'elle est cause de bien de choses. C'est elle qui fait croitre & decroitre la moüelle & la cervelle des animaux: qui ronge les pierres: qui reigle le froid & le chaud, les pluyes & les orages. Car si le tems est à la pluye lors qu'on a nouvelle Lune, ne vous attendez

pas

pas à voir revenir le beau tems avant que la Lune ſoit pleine. Si alors la pluye ne ceſſe pas, faitez vôtre conte qu'elle durera juſqu'au renouveau de la Lune: & ainſi de la ſechereſſe, de la gelée, &c. par la raiſon, que c'eſt aux Conjonctions & aux Oppoſitions de la Lune qu'il appartient de changer le tems. Et de la vient que parce que dans la Converſation on retombe fort ſouvent ſur le diſcours de la pluye, du froid, de la ſechereſſe, ou de choſes ſemblables; on entend ſi ſouvent ceux qui ſe plaignent du tems qu'il fait, s'entre conſoler par l'eſperance de la nouvelle ou de la pleine Lune, qui à ce qu'ils pretendent, y apportera du changement. Vous ne me nierez pas Mr. que ce ne ſoient là de ces ſentimens qui ſont de tout pays & communs à toute ſorte de perſonnes.

Cependant ceux (1) qui ont pris la peine d'examiner l'article de la moüelle des animaux des 20. & 30. années de ſuitte, ont remarqué qu'en quelque état que ſoit la Lune on trouve des os qui ont beaucoup de moüelle, & d'autres qui en ont fort peu: ce qui fait voir que la Lune n'a point de part à tout cela non plus qu'à la plenitude plus ou moins grande des ecrevi-

(1) *Mr. Rohault, Phyſ. 2. part. ch. 27. l'Art de Pens. ch. 18. part. 3.*

ces & des huitres, car on a remarqué aussi qu'elle ne roule point selon les vicissitudes de la Lune, quoi qu'en dise l'erreur populaire. Je dis la même chose touchant le changement du tems & je soutiens aprés y avoir souvent pris garde, qu'il n'est affecté à aucun état de la Lune que ce puisse étre, & qu'il n'y a aucun jour dans le mois Lunaire où le passage de la pluye au beau tems, du degel à la gelée, par exemple, se fasse plutôt que dans tous les autres. Si nous avions des observations bien suivies nous trouverions que la temperature de l'air se conforme si peu à la nouvelle ou à la pleine Lune qu'on conteroit autant de mois où le tems a été sec quoi que le retour de la Lune eût été pluvieux, que des mois pluvieux aprés un retour de Lune pluvieux, & au contraire : tant il est vrai que les changemens du tems ne suivent aucune reigle qui nous soit connüe.

La raison est en cecy tout à fait contre le sentiment commun, car on ne voit pas en vertu dequoi la Lune allant successivement & imperceptiblement de la conjonction à l'opposition, & de l'opposition à la conjonction, doit changer tout à coup la temperature de l'air justement lors qu'elle

est

eſt arrivée au point de l'oppoſition & de la conjonction. Il faudroit pour cela que ſon mouvement fuſt ſemblable à celui des roües d'une horloge qui ne fait ſonner les heures que lors qu'il eſt arrivé preciſement à un certain point, ce qu'aucune raiſon ne nous perſuade, étant bien plus probable au contraire que ſi une certaine ſituation de la Lune a quelque vertu, on ne doit pas attendre à s'en ſentir, qu'elle y ſoit parfaitement arrivée, comme il n'eſt pas neceſſaire que le Soleil ſoit arrivé preciſement au meridien, afin qu'il nous faſſe ſentir ſa chaleur. Nous la ſentons augmenter à meſure qu'il s'en approche, ſans pourtant qu'elle diminue à proportion qu'il s'en éloigne, car le chaud eſt ſouvent plus inſupportable à 2. & à 3. heures apres midy, qu'à midy même. Pourquoi donc ne ſentirions nous pas par degrez la vertu d'une certaine poſition de la Lune ? Ajoutez à cela que la nouvelle Lune ne ſauroit changer la temperature du tems ſans faire ceſſer la pluye en un endroit, & la faire commencer en un autre, & ainſi du reſte. Or on ne voit pas par quelle raiſon tous ces differens changemens peuvent reſulter d'un certain aſpect de la Lune, lequel eſt

preſque

presque le même que les aspects d'un peu devant & d'un peu aprés, qui ne peuvent rien produire de semblable. On voit encore moins par quelle vertu la temperature de l'air produitte par ce certain aspect de la Lune peut demeurer en son état pendant 15. jours, quoi que la Lune ne retienne point ce même aspect, & qu'elle change au contraire perpetuellement sa demeure. A l'égard des marées on explique fort bien pourquoi elles sont plus grandes dans les Conjonctions & dans les Oppositions, en supposant que la Lune se trouve alors dans les extremitez du petit Diametre de son Orbe, mais cela ne tire pas à consequence pour les pluyes, pour le froid & pour le chaud. Outre qu'il est bien vrai que les plus grandes marées arrivent les jours de la pleine & de la nouvelle Lune, mais de telle sorte, qu'elles croissent ou decroissent journellement, selon que la Lune s'éloigne, ou s'approche des quadratures, ce qui ne se fait point à l'égard de la pluye, ou du beau tems.

Ayant fait ces objections à de fort honnêtes gens je n'ay eu pour toute réponse, si non qu'il faut bien que cela soit ainsi, puisque nos anciens l'ont cru, qu'il n'y a

pas

pas apparence que cette opinion eût pû s'établir de main en main dans tous les siecles, si l'experience ne l'eût soutenüe. Et comme je leur ay fait souvent remarquer que le mauvais tems ayant continué 2. ou 3. jours aprés la nouvelle Lune, le reste du mois n'avoit pas laissé d'être fort beau, ils m'ont répondu qu'il ne faloit pas y regarder de si pres, & qu'on pouvoit fort bien entendre par nouvelle Lune les 2. ou 3. jours qui precedent & qui suivent sa conjonction avec le Soleil.

A cela Mr. je ne trouve pas qu'il soit necessaire de repliquer autre chose si ce n'est qu'il faut bien que nos Anciens se soient trompez puis que l'experience n'est pas conforme à leur Tradition, car je ne voi pas qu'il y ait lieu de croire que la Nature ait assez changé pour étre en ces choses là toute differente de ce qu'elle étoit autrefois; du reste qu'il n'est pas étonnant qu'une erreur devienne generale veu le peu de soin qu'ont les hommes de consulter la raison quand ils ajoutent foy à ce qu'ils entendent dire à d'autres, & le peu de profit qu'ils font des occasions qui leur sont offertes de se detromper.

Ne sortons pas de nôtre sujet pour voir des

des preuves de cela. Combien y a t'il de gens qui ont peu remarquer en mille rencontres la fausseté des predictions de l'Almanach, qui pourtant en achêtent tous les ans, & le consultent jour par jour, & soutiennent qu'il rencontre tout : jusques là qu'on en voit qui sont prêts à faire des paris l'un pour son Almanach de Liege, l'autre pour son Almanach de Milan, un troisieme pour son Almanach de Basle, de Troyes ou de quelque autre lieu, comme font les Anglois pour leurs Cocqs. Et moi je leur soutiens & suis prêt à parier tout ce qu'ils voudront pourveu qu'ils m'apportent un Almanach qui entre dans le detail de chaque journée, qu'il arrivera tout le contraire de ce qu'il dira. Que l'Astrologue fasse de son mieux pour observer les aspects de toutes les Planetes, je suis seur que s'il particularise l'état de chaque journée, disant par exemple, *il faira un tel vent le lundi ; le tems sera serain jusqu'à 10. heures ; apres quoi nous aurons une petite pluye qui finira à soleil couché ; la nuit sera sans nuages, & sans aucun vent ; il s'elevera des brouillards le lendemain qui dureront jusqu'à midy ; il gelera en suitte, ou il neigera jusques à l'entrée de la nuict* ; je suis seur,

ſeur, disje, que s'il veut entrer ainſi dans le detail, & ne ſe pas contenter de dire en gros, *il faira chaud au mois de Juillet*, &c. il perdra plus de fois que moi qui ſerai appointé contraire avec lui. Car ſelon les reigles du bon ſens il faut qu'il perde beaucoup plus ſouvent que moi, parce que pour gagner il faut qu'il rencontre un certain vent determiné parmi les 32. vents de la bouſſole, au lieu qu'il peut perdre ſoit qu'on ne ſente aucun vent, ſoit qu'on ſente quelqu'un des 31. vents qui reſtent, c'eſt à dire que ſur le chapitre du vent il doit perdre 32. fois contre moi une, car à ne point conſiderer la diſpoſition particuliere d'un certain lieu qui le rend ſujet à certains vents inconnus ailleurs, à quoi auſſi les Aſtrologues n'ont point d'égard, il eſt 32. fois plus probable qu'un tel jour il ne faira pas un certain vent donné, qu'il n'eſt probable qu'il faira ce certain vent.

Vous aurez encore une autre remarque ſur cette matiere. Tous ceux qui attendent de la Lune le changement du tems, obſervent certaines Lunaiſons tout autrement que les autres; la Lune de Noël, par exemple, celle de Mars, & celle de St. Jean. Ils diſent que la Lune de Mars eſt

est fort bourrue & sujette à faire des incartades, fondez apparemment sur ce qu'on a remarqué que le mois de Mars est plein d'irregularitez, à cause que le soleil s'aprochant de nous bien plus sensiblement chaque jour qu'il ne faisoit auparavant, acquiert en peu de tems une augmentation sensible de forces, qui fait qu'il eleve de la terre remplie des humiditez de l'hyver, quantité de vapeurs & d'exhalaisons qui, faute de pouvoir étre cuises & digerées, causent diverses alterations dans l'air, & comme une espece de recheute dans la saison rigoureuse, comme il arrive à ceux qui mangent trop au sortir d'une maladie. Passe pour cela; je consens puis qu'ils le veulent que la Lune de Mars soit bourruë.

Mais ils veulent de plus que la Lune qui est devenuë nouvelle les derniers jours de Fevrier, ne soit point la Lune de Mars, & n'ait aucune influence redoutable, quoi qu'elle regne dans le mois de Mars. Ils pretendent qu'alors c'est à la Lune qui regne dans le mois d'Avril à faire la capricieuse. C'est ce que je ne leur saurois passer, car il s'ensuivroit de là que la Lune se reigle sur le Kalendrier de Jules Cesar, & qu'elle suspend quelquefois pour 30. jours

jours les effects de sa colere, à cause que par un usage le plus arbitraire du monde, il nous plait d'allonger le mois de Fevrier tous les 4. ans, comme si quatre doigts de parchemin contenant un ordre de commençer un certain mois plutôt ou plus tard, étoient capables de rompre toutes les mesures que la Lune auroit prises pour nous nuire.

Ils pretendent outre cela que quand la Lune est deux fois nouvelle au mois de Mars, comme elle le fût l'année passée, la seconde de ces Lunes est aussi bourruë que la premiere, & continue ses incartades tout le mois d'Avril. C'est encore ce que je ne leur saurois passer, & c'est dequoi je me moquai l'année passée tout mon saoul, voyant des gens d'étude, des gens d'esprit, des gens de qualité, dans ce miserable panneau, dont ils pouvoient se delivrer en considerant seulement que s'il avoit plû aux Romains de mutiler le mois de Mars comme ils firent le mois de Fevrier (ce qui leur étoit aisé) la nouvelle Lune du 30. Mars 1680. eût été la Lune d'Avril. En ce cas là cette Lune n'eust pas deu étre bourruë puis qu'elle n'eust pas été la Lune de Mars. Elle fût donc bourruë l'année passée

paſſée non pas à cauſe du point du Ciel où elle avoit fait ſa conjonction, ni à cauſe de l'état où elle trouva la region Elementaire, car c'euſt été toute la même choſe ſi Mars euſt eu la deſtinée de Fevrier; mais à cauſe que les Romains avoient donné le nom de Mars à un certain nombre de jours, dequoi ſans doutte la Lune qui en étoit avertie voulût profiter, pour avoir plus de loiſir de decharger ſa mauvaiſe humeur, & pour ſe venger du mauvais tour que lui joüe quelquefois l'intercalation du Biſſexte, en diminuant le regne de ſes boutades. Pour ce qui eſt de la Lune du 1. de Mars 1680. qui n'echappa le Biſſexte que de quelques heures, elle a ceсу de remarquable c'eſt qu'elle ne deut étre quinteuſe que dans les Pays Catholiques, car de quel droit eût elle fait ſentir ſes bizarreries aux Proteſtants qui n'ont pas reçeu la Reformation du Kalendrier, puis qu'elle étoit Lune de Fevrier à leur egard.

Permettez moi de vous demander Mr. ſi vous avez jamais pris garde à cette multitude d'Autheurs qui ont dit les uns aprés les autres, *qu'un homme peſe plus à jeun, qu'apres le repas; qu'un tambour de peau de brebis ſe creve au ſon d'un tambour de peau de loup;*

loup; que les viperes font mourir leurs meres en sortant de leur ventre, & donnent occasion à la mort de leurs peres au premier moment qu'elles sont formées, & plusieurs autres choses de cette nature. On ne s'est pas contenté de raporter cela comme des faits averez, on a pris encore la peine d'en rechercher la cause, on a fait des exclamations là dessus à perte de veüe, les moralitez ont été de la partie, les Avocats s'en sont fait honneur dans le Barreau, les Predicateurs en ont tiré mille belles comparaisons, on a donné dans les Classes une infinité de Themes sur ce sujet. Cependant ce sont toutes choses contraires à l'experience, comme l'ont verifié ceux qui ont eu la curiosité de s'en eclaircir.

Il paroit de là que les Sçavans sont quelquefois une aussi mechante caution que le Peuple, & qu'une Tradition fortifiée de leur temoignage n'est pas pour cela exemte de fausseté. Il ne faut donc pas que le nom & le titre de sçavant nous en impose. Que savons nous si ce grand Docteur qui avance quelque doctrine a aporté plus de façon à s'en convaincre qu'un ignorant qui l'a crüe sans l'examiner. Si le Docteur en a fait autant, sa voix n'a pas

plus

plus d'autorité que celle de l'autre ; puis qu'il est certain que le temoignage d'un homme ne doit avoir de force qu' à proportion du degré de certitude qu'il s'est acquis en s'instruisant pleinement du fait.

Je vous l'ay deja dit & je le repete encore ; un sentiment ne peut devenir probable par la multitude de ceux qui le suivent, qu' autant qu'il a paru vrai à plusieurs independemment de toute prevention, & par la seule force d'un examen judicieux, accompagné d'exactitude, & d'une grande intelligence des choses : & comme on a fort bien dit qu'un (1) temoin qui a veu est plus croyable que dix qui parlent par ouï dire ; on peut aussi asseurer qu'un habile homme qui ne debite que ce qu'il a extremement medité, & qu'il a trouvé à l'epreuve de tous ses douttes, donne plus de poids à son sentiment, que cent mille esprits vulgaires qui se suivent comme des moutons, & se reposent de tout sur la bonne foy d'autruy. Et c'est à cause de cela sans doute que Themistius & Ciceron ont declaré si nettement, le premier qu'il croiroit plutôt à ce que Platon lui feroit entendre d'un signe de tête, qu' à ce que tous les autres Philosophes lui affirmeroient

(1) *Pluris est oculatus testis unus, quam auriti decem.* Plaut.

roient avec ferment : & le dernier que la feule autorité de Platon fans aucune preuve briferoit toute l'incredulité de fon efprit. *Ut enim rationem Plato nullam afferret, vide quid homini tribuam, ipfâ autoritate me frangeret*, Tufculan. 1.

Je n'approuve pas ces manieres, mais j'en reviens toujours là qu'il ne faut pas conter les voix, qu'il faut les pefer, & que la methode de decider une controverfe à la pluralité des voix eft fujette à tant (1) d'injuftices, qu'il n'y a que l'impoffibilité de faire autrement qui la rende legitime en certains cas. Vous voyez affez d'où nait cette impoffibilité, c'eft qu'il n'y a perfonne fur la terre qui puiffe determiner au jufte combien un fuffrage vaut plus que l'autre, qui ait ni la jurifdiction ni les lumieres neceffaires pour reduire les opinions des membres d'une compagnie chacune à fon jufte prix, de forte qu'il faut neceffairement tolerer que l'une vaille autant que l'autre dans certains cas. Mais puis que les Controverfes de Philofophie ne font pas de cette efpece, il nous eft fort permis de conter pour rien les fuffrages d'une infinité de gens credules & fuperftitieux, & d'acquiefcer plutôt aux raifons

(1) *Sententiæ numerantur, non ponderantur, & cum fit impar omnium prudentia, par tamen eft omnium jus, ut nihil fit tam inæquale quam æqualitas ipfa.* Plinius.

d'un petit nombre de Philosophes. Ainsi Mr. sans avoir egard à vôtre *vox Populi, vox Dei*, qui autoriseroit les pensées les plus ridicules, si on y vouloit deferer; je serois fort d'avis qu'on examinast premierement s'il est vrai que les années qui ont suivi de pres les Cometes ayent toujours été remarquables par des evenemens plus Tragiques que ceux qu'on voit arriver dans d'autres tems. Si on trouvoit que la chose fust ainsi, on pousseroit ses recherches plus loin, & on examineroit qu'elle peut étre la cause de la liaison de ces Evenemens Tragiques avec les Cometes. Si on trouvoit que la chose fust autrement, on tacheroit de desabuser le monde de ses fausses imaginations sur ce point là, & on ne fairoit pas plus de cas de la fausseté sous pretexte qu'elle seroit repandue par tout le monde, que si elle n'étoit que la maladie de 2. ou de 3. personnes, aussi bien comme le remarque Ciceron, n'y a t'il point d'apparence de faire cas d'un jugement rendu par une multitude de personnes, dont chacune prise à part est si peu capable de connoitre la chose, que son sentiment n'est d'aucune consideration. *An quicquam stultius quam quos singulos, sicut operarios, barbarosque*

rosque contemnas, eos aliquid putare esse universos? Tusculan. Quæst. 5.

Cet ordre est assurement plus naturel, & d'une plus grande commodité que celui par lequel on traitte la question *quid sit, quale sit*, avant que d'avoir vuidé la question, *an sit.* Il y a tant de choses effectives dont la recherche peut occuper nôtre étude, qu'on ne sauroit trop blamer ceux qui employent leur tems à trouver la raison de ce qui n'est pas, & qui se plaisent à faire diversion des forces de leur esprit au prejudice de la verité, comme ce Philosophe qui apprit avec chagrin que la laine qu'on voyoit sur des figues apportées sur la table, venoit de quelques brebis qui s'étoient accrochées à un buisson planté au pied du figuier, parce qu'il perdoit par là le fruit d'une assez longue reverie, & la gloire d'avoir imaginé à force d'y penser une raison qui montrast comment cette laine avoit été produitte par un arbre. Je voudrois pour l'amour de Plutarque qu'il eust repondu à la question, *pourquoi les Poulains qui ont été courus du loup deviennent meilleurs Coureurs que les autres*, ce que (1) l'Auteur de l'Art de penser, lui fait dire fort spirituellement, que c'est parce

(1) *Part.* 3. *chap.* 18.

que peut être cela n'est pas vrai. Mais ayant leu & releu l'Original du 8. Chap. du 2. Livre des propos de table, dans lequel cette question est examinée, je n'y ay point trouvé cette reponse. C'est dans (1) Seneque que j'ay trouvé quelque chose de fort approchant sur un sujet assez curieux, savoir sur la superstition des habitans de Cleone ville du Peloponnese, qui commettoient certaines personnes pour prendre garde s'il devoit greser, afin d'en avertir le public, parce que sur l'avis qui en étoit donné chacun offroit promptement quelque sacrifice, ou se faisoit quelque incision à la main, & detournoit ainsi la grele de dessus son champ. On raisonnoit sur cela & quelques uns se tourmentoient fort pour trouver la cause qui faisoit qu'une petite incision contraignoit les nues à reculer ou à se detourner, *quanto expeditius erat* (dit Seneque) *dicere mendacium & fabula est*, &c. Montagne, de qui Mrs. de Port-Royal qui ne sont gueres de ses amis, disent (2) quelque part, *que n'ayant jamais connu les veritables grandeurs de l'homme, il en a assez bien connu les defauts*; est en cecy du sentiment de Seneque. Ecoutez le parler en son vieux Gaulois, qui a souvent plus de graces,

(1) *Lib.* 4. *natural. quæst. cap.* 7.

(2) *dans l'Art de penser*, 3. *part. ch.* 19.

graces, que les periodes les plus etudiées de nos Puristes. (1) *Je revassois presentement comme je fais souvent, sur ce, combien l'humaine raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences. Ils laissent les choses & courent aux causes. Plaisans Causeurs. Ils commencent ordinairement ainsi, comment est ce que cela se fait? Mais, se fait il? faudroit il dire. Je trouve quasi par tout qu'il faudroit dire, il n'en est rien, & employerois souvent cette réponse, mais je n'ose, &c.*

(1) Essais liv. 3. ch. 11.

Je croyois avoir tout dit, mais je m'apperçois que j'ay oublié une remarque tres-essentielle, agréez donc que je ne vous laisse pas si tôt. Le fait est qu'on se forme encore aujourd'huy une idée affreuse des eclipses, comme si c'étoient les presages des plus funestes afflictions. Les Anciens Payens avoient là dessus d'étranges pensées. Vous en verrez des exemples dans la suitte où j'en parle par occasion, mais en voicy qui ne sont destinez qu'à cela.

Nicias General de l'Armée que les

Atheniens avoyent envoyée en Sicile, se vit reduit apres plusieurs pertes à prendre le parti de s'en retourner en Grece. Toutes choses ayant été sagement preparées pour lever l'ancre sans que les ennemis s'en apperçeussent, il survint une eclipse de Lune. (1) Nicias au lieu de profiter d'une occasion aussi favorable de faire sa retraitte à l'insceu des Ennemis, se trouva saisi de tant de crainte superstitieuse, qu'il n'osa branler de son poste. Il fût d'avis au contraire qu'avant que de partir on laissast passer toute une revolution du cours entier de la Lune, ce qui étoit beaucoup plus que n'en demandoient les Devins, qui se contentoient pour l'ordinaire qu'on fust 3. jours sans rien entreprendre apres les Eclipses. Mais Nicias qui s'imaginoit apparemment, comme ceux dont j'ay parlé, que les Influences de la Lune prenoient tout à la fois leur pli ou pour un mois ou pour 15. jours, ne crût pas que 3. jours suffissent pour eviter la persecution de l'eclipse. Il eût sujet de s'en repentir, car toutes les voyes de se retirer lui furent fermées. Il fût pris lui même, & toutes ses troupes ruïnées en diverses façons. Tous les beaux discours qu'Agathocles

(1) *Plutarch. in ejus vita.*

thocles (1) fit à ses soldats lors qu'il eût pris terre en Affrique, ne pouvoient les rassurer contre la terreur dont ils étoient saisis, pour avoir veu le soleil eclipsé pendant leur voyage. Par bonheur Agathocles se trouva moins superstitieux que Nicias, & plus en état par consequent de se servir de son esprit. Il se rendit l'Interprete du prodige, & avoüa à ses Trouppes que si l'eclipse fût survenüe avant leur embarquement, le presage auroit été contre elles; mais qu'étant survenüe apres leur depart, le presage se tournoit contre ceux à qui on alloit faire la guerre. Il ajouta que les eclipses presagent toujours le changement de l'état present des choses, si bien que quant à eux ils avoient lieu d'esperer que leurs affaires qu'ils avoient laissées en tres mauvaise posture en Sicile, s'accommoderoient, & que celles de Carthage qui étoient tres florissantes, seroient ruïnées. Il calma leur frayeur par ce moyen. Cent autres exemples encore plus exprez montrent evidemment que les eclipses ont été regardées comme des presages funestes.

(1) *Justin. Histor. l. 22.*

C'est encore le sentiment du grand nombre. Les Historiens ne font guere mention des eclipses sans ajouter qu'elles

pronostiquerent la mort d'un tel Roy, la sedition d'une telle province, ou quelque malheur semblable qu'ils rencontrent dans leur chemin. Depuis les Astrologues faiseurs d'Almanachs, jusqu'à ceux qui ne se melent que des Horoscopes de Qualité, il n'y en a point qui ne vous dise que les eclipses presagent la guerre, la famine, la peste, les inondations, la mort d'un Grand & telles autres choses, & ils trouvent en cela beaucoup plus de creance, que lors qu'ils predisent simplement la pluye ou le froid. L'eclipse de soleil qui arriva le 12. Août 1654. devoit à leur dire mettre tout sans dessus dessous. Quelques uns ne couchoient pas de moins que d'un Deluge semblable à celui qui arriva du tems de Noë, ou plutôt d'un Deluge de feu qui nous devoit ameiner la fin du monde. D'autres se contentoient d'un bouleversement considerable du monde, & de la ruïne entiere de Rome. On avoit si bien epouvanté les Gens que ceux qui se contentoient de se vouloir enfermer dans des caves ou dans des chambres bien closes, bien echauffées & bien parfumées pour se mettre à l'abri, par l'ordre des medecins, des mauvaises influences, croyoient

croyoient être en droit de se moquer des esprits timides, & de trancher quant à eux des Esprits forts. En effet en comparaison de tant d'autres qui craignoient la fin du monde, c'étoit une grande force d'esprit. La consternation étoit si grande qu'un Curé de la Campagne ne pouvant suffire à confesser tous ses Paroissiens, qui en croyoient mourir, fût contraint de leur dire au Prone, *qu'ils ne se pressassent pas tant, & que l'eclipse avoit été remise à la quinzaine.* C'est ce que vous pourrez voir dans un livre de Mr. Petit (1) Intendant des Fortifications, qui étoit habile homme sans superstition, & qui se batit contre l'erreur populaire avec beaucoup de courage.

(1) Dissert. sur les Comet. p. 113.

Voila donc les Anciens & les Modernes, les Payens & les Chrêtiens parfaitement unis à penser que les eclipses presagent de grands malheurs. Cependant c'est une pensée tres fausse, I. parce que les eclipses ne peuvent point faire de mal. II. parce qu'elles n'en peuvent pas être un signe.

Je dis qu'une eclipse soit de Lune soit de Soleil ne peut point faire de mal, parce qu'elle ne fait tout au plus qu'empecher que la terre ne soit illuminée pour un peu

de tems, ce qui ne peut être d'aucune consequence. Vous savez qu'elle a été sur cela la pensée de Pericles, l'un des premiers hommes de l'antiquité. Il étoit pret à faire partir pour une grande expedition la Flotte dont il étoit General, lors qu'une eclipse de soleil epouvanta si fort son Pilote qu'il ne savoit plus où il en étoit, ni ce qu'il y avoit à faire, (1) Pericles qui avoit été delivré de toutes ces vaines apprehensions par le Philosophe Anaxagoras, étendit son manteau devant les yeux de son Pilote, & lui demanda s'il trouvoit que ce fût un mal. Non répondit le Pilote. Ce n'est donc point un mal, reprit Pericles, que le soleil soit eclipsé, car toute la difference qu'il y a entre mon manteau qui te derobe la lumiere du Soleil, & le corps qui cause l'eclipse, c'est que celui là est plus grand que mon manteau. Cette reflexion est tellement de la competence de tout le monde, qu'il y a lieu de s'étonner du peu de gens qui la font.

(1) Plutarch. in ej. vita.

Il n'y a personne qui ne soit capable de comprendre que sans faire aucun prejudice à sa santé, on peut être des jours entiers dans des lieux beaucoup plus obscurs que les tenebres du plus grand eclipse, & qu'on pour-

pourroit couvrir ſous des tentes fort epaiſſes un poirier ou un pommier pendant 3. où 4. heures ſans craindre que les fruits ou les feuilles s'en reſſentiſſent pour tout le reſte de l'année. Il n'y a point de Payſan qui ne voulût quelquefois allonger les nuicts de quelques heures, afin que l'ardeur du ſoleil ne vinſt pas ſi tôt deſſeicher les biens de la terre. On demeure d'accord que des nues tres epaiſſes qui obſcurciſſent l'air pendant 5. ou 6. jours de ſuitte plus qu'une eclipſe de ſoleil de 5. ou 6. doigts qui arrive ſans aucun nuage, ſont quelquefois tres utiles à la recolte. On comprend que ſi la Lune s'amuſoit à demeurer un jour entier avec le ſoleil lors qu'elle eſt nouvelle, en ſorte que pendant 24. heures elle n'eut aucune clarté pour la terre, cela ne cauſeroit aucun dommage. Perſonne n'ignore qu'on peut ſouffrir pour un jour le retranchement du boire & du manger, ou en tout ou en partie, ſans qu'on en meure, qu'on en tombe malade, ou qu'on s'en ſente à 2. jours de là, & d'ailleurs on ſait fort bien que les alimens ſont plus neceſſaires à la vie que le ſoleil, puis qu'il y a des nations qui paſſent commodement pluſieurs mois de ſuitte ſans que le ſo-
 leil

leil se leve sur leur Horizon. Cependant parmi toutes ces lumieres on ne veut ou non ne peut comprendre, que la Lune ou l'ombre de la terre puissent intercepter pour tres peu de tems les rayons du soleil, sans qu'il en arrive des desordres infinis. On s'imagine même que la malignité de ces tenebres va choisir un Roy au milieu de toute sa Cour, & le distinguant de toutes les autres personnes, luy cause à lui seul une maladie mortelle, ce qui est d'une absurdité inimaginable. Y a t'il rien de moins sensé que de voir des gens qui se retranchent contre les rayons du soleil par toute sorte d'artifices, derriere des fenêtres, des volets, & des rideaux, qui n'oseroient sortir que de nuict, ou sans se couvrir d'un masque & d'un Parasol, trembler neanmoins à la pensée d'une eclipse qui n'est à proprement parler pour certaines saisons de l'année qu'un bon office que la Lune rend à la terre en lui servant de Parasol.

Voyons maintenant si à tout le moins les eclipses peuvent être un signe des maux qui affligent le monde. Je dis que non Mr. & c'est icy que je vous attens, car je sai que c'est la derniere ressource de ceux qui tiennent pour la malignité des eclipses

& des Cometes. Je me contente pour les chasser de ce dernier retranchement de dire deux choses. La I. est que les eclipses sont un effect d'un ordre si naturel, qu'il n'y a si petit Astrologue qui ne predise l'heure, le jour & l'endroit du ciel où elles arriveront, plusieurs siecles avant qu'elles arrivent. La II. est qu'il en arrive en tout tems, & en tout pays; quelque fois plus de 4. dans une même année; souvent à des heures ou personne ne s'en apperçoit, excepté des gens payez pour cela; souvent aussi lors que les nues empechent tout le monde de les observer.

Je trouve bien forte la I. de ces deux raisons, car enfin Mr. si les eclipses sont une suitte necessaire & naturelle du mouvement des Astres, elles arrivent independemment de l'homme & sans aucune relation à ses merites ou à ses demerites, & par consequent elles arriveroient tout de même soit que Dieu ne voulut point chatier les hommes, soit qu'il voulut les chatier, de sorte que ce ne peut point étre un signe precurseur de la justice divine. De plus il faut renoncer à la raison ou demeurer d'accord qu'un effet de la nature ne peut étre le signe de quelque chose si ce

n'est lors qu'il produit cette chose là, ou qu'il en est produit lui même, ou qu'ils dependent tous deux d'une même cause. Nous examinerons ailleurs les autres manieres de signifier. Pour le present je me contente de dire que les eclipses ne signifient point les maux à venir, en aucune de ces manieres, puis que j'ay montré qu'elles ne sont point la cause d'aucun mal. Ce seroit abuser de la patience d'un habile homme que de luy expliquer cecy plus au long. Mais comme je me souviens d'un passage de (1) Plutarque qui porte que les Philosophes ont tort de penser qu'en expliquant la cause naturelle d'un effect, on lui ôte toute sa vertu significative, j'en toucherai icy quelque chose.

(1) *en la vie de Pericles.*

Je dis donc que pourveu que les Philosophes n'excluent pas les evenemens qui dependent de cette même cause naturelle, ils ont raison. Par exemple si ayant trouvé la veritable cause des mouvemens de certaines betes que l'on dit presager la pluye, ils trouvoient que cette même cause produit la pluye, ou qu'elle a une liaison necessaire avec celle qui produit la pluye, ils auroient tort de nier, que les mouvemens de ces betes presagent la pluye; autrement

ment ils fairoient fort bien de le nier, car c'eſt ſur ce pied que l'on a raiſon de rejetter les ſuperſtitions des Anciens Payens, qui s'imaginoient que le vol d'un oiſeau preſageoit le gain ou la perte d'une bataille. Plutarque ajoute que l'induſtrie humaine fait divers ouvrages afin de ſignifier quelque choſe, par exemple, des quadrans: d'où on peut inferer qu'encore que l'on ſache comment une choſe ſe fait, on ne doit pas nier qu'elle n'ait été faite pour être le ſigne d'une autre. La reponſe eſt aiſée. Les hommes peuvent convenir d'un certain ſigne comme bon leur ſemble, & ſe ſervir pour cela des qualitez naturelles d'un corps, desquelles ils ſavent le Principe, mais ce n'eſt qu'à l'égard des choſes qui dependent d'eux. Par exemple ils peuvent ſe ſervir de l'ombre d'un quadran pour ſignifier qu'il faut aller au ſermon. Ce n'eſt pas la même choſe pour les evenemens qui ne ſont pas en leur puiſſance, comme ſont la peſte, la famine, les victoires, &c. Il n'y a que Dieu qui puiſſe nous en donner des preſages, ou en nous faiſant connoitre les cauſes d'où ces evenemens dependent neceſſairement, ou en nous avertiſſant que telle choſe nous eſt montrée pour nous avertir de

de tel malheur. Si donc les eclipſes étoient des preſages des maux à venir, il faudroit que Dieu nous les euſt donnéez pour ſignes, ou en nous faiſant connoitre que ces maux dependent des eclipſes comme de leur cauſe naturelle, ou en nous diſant qu'il veut que nous ſoyons avertis de nos malheurs par le moyen des eclipſes. Dieu n'a fait ni l'un ni l'autre, par conſequent les eclipſes ne ſont point des ſignes. Il eſt clair que Dieu ne nous a point fait connoitre que les eclipſes ſoient la cauſe des evenemens qui les ſuivent, car jamais homme n'a conceu clairement qu'un peu d'obſcurité ſoit capable de troubler toute la terre. Il eſt clair auſſi que Dieu ne nous a point avertis qu'il vouloit que les eclipſes nous ſerviſſent de preſages non ſeulement parce que cela n'a point été revelé, mais auſſi parce que les eclipſes n'ont rien qui nous porte raiſonnablement à les prendre pour des ſignes, & c'eſt ma ſeconde raiſon.

En effet quelle apparence que Dieu ait choiſi pour les ſignes de ſes chatimens une choſe qui arrive des 4. & 5. fois l'année, & qui le plus ſouvent ne vient à la connoiſſance de perſonne? Il faut que ces ſignes pour avoir de quoi faire impreſſion ſur des crea-

creatures raiſonnables, ſoient rares, ſoient deſtinés non pas à preſager les incommoditez ordinaires qui traverſent la vie de l'homme tous les ans, mais à denoncer les fleaux dont Dieu viſite les hommes dans ſa plus grande colere. Il faut qu'ils ne paroiſſent pas dependre purement & ſimplement du cours naturel des cauſes ſecondes, & qu'ils ne ſe produiſent pas ſous des nuages, ou de nuict pendant que les hommes ſont couchez. Comment ne voit on pas qu'une choſe qui arrive tous les ans ne peut pas moins étre priſe pour un ſigne de bonheur, que pour un ſigne de malheur? Si un Hiſtorien s'en vouloit donner la peine, ne trouveroit il pas des eclipſes à ſa poſte pour leur faire preſager le mariage de ſon Prince, les feux de joye allumez dans tous ſes Etats pour la naiſſance de ſes enfans, les victoires remportées ſur les Ennemis, les renouvellemens d'Alliance, les Traittez de paix, la ceſſation de la peſte, la gueriſon des perſonnes de la famille Royale, & tout ce qu'on appelle des proſperités publiques. (1) Origene fait mention d'un Philoſophe qui fit un livre pour montrer que la plus part des Cometes avoient preſagé de grands bonheurs: il ſeroit encore plus aiſé de mon-

(1) *Lib. 1. contra Celſum.*

trer

trer la même chose touchant les eclipses. Et comme on dit qu'un (1) Auteur fort versé dans l'Astrologie ayant dressé l'Horoscope de tous les grands hommes de l'Antiquité a fait voir que par les regles de l'Art ils devoient étre tout autres que l'Histoire ne les represente: il seroit facile de montrer que les eclipses ont été suivies par des evenemens tout differens de ceux qui les devoient suivre selon ces mêmes regles. *Si vous voulez deviner* (disoit autre fois Martianus) *dites justement le contraire de ce que disent les Astrologues.* Si vous y prenez garde Mr. je n'ay rien dit contre les eclipses, qui ne porte coup contre les Cometes, & c'est la raison pourquoi j'en ay tant dit. Voulez vous vous reduire à soutenir que les Cometes ne causent point les malheurs qui les suivent, mais seulement, qu'elles les presagent, j'y consens, je ne demande pas mieux, & je vous prepare une belle Tablature sur cela. En attendant permettez moi de remarquer, comme j'ay fait touchant les eclipses, que les Cometes sont accompagnées de quelques circonstances qui les empechent d'étre des presages.

(1) *Sextus ab Heminga.*

Elles sont fort frequentes. On en conte.

te 7. depuis l'an 1298. jusqu'à l'an 1314. Vint & six depuis l'an 1500. jusqu'à l'an 1543. Quinze ou seize depuis l'an 1556. jusqu'à l'an 1597. Il en a paru tous les ans pendant plusieurs années de suitte. Ce n'est point une chose fort rare d'en voir 2. dans une même année soit en differens mois, soit à differentes heures d'un même jour. On en vit 4. tout à la fois l'an 1529. On en conte 8. ou 9. pour la seule année 1618. Nous croyons nous autres qui ne sommes pas Astronomes qu'il n'en a point paru depuis l'an 1665. jusqu'à 1680. Cependant il en a paru aux Astronomes dans les années 1668. 1672. 1676. & 1677. Il y a des Cometes qui se vont plonger dès le 2. jour dans les rayons du soleil, & ne paroissent plus. Il est probable même qu'il y en a qui font toute leur promenade sans se faire voir, à cause qu'elles se tiennent toujours auprès de cet astre. De ce nombre étoit celle dont parle Seneque, que l'on vit par hazard pendant une eclipse de soleil, & qu'on n'eust point veüe sans cela. *Multos* (1) *Cometas non videmus quod obscurantur radiis solis, quo deficiente quemdam Cometen apparuisse quem sol vicinus obtexerat, Possidonius tradit.*

Voyez le Traitté de Mr. Comiers, de la nouvelle science des Cometes.

(1) *Seneca lib. 7. natural. quæst. c. 20.*

Avoüez

Avoüez moi Mr. que ces circonſtances ne conviennent gueres à un ſigne que Dieu fait exprez pour nous avertir de nos malheurs. Faut il que les ſignes ſoient ſi frequens? ne perdent ils pas leur force dés qu'on s'y accoutume? & ſi les hommes n'ont pas laiſſé de croire que ce ſont des ſignes quoi qu'ils en ayent veu 26. dans l'eſpace de 43. ans, n'eſt ce pas à cauſe qu'ils ne font aucun uſage de leur raiſon? Faut il que Dieu nous envoye des ſignes qui ne ſont reconnus pour ſignes que parce que l'homme eſt ignorant? Pourquoi tant de Cometes en une même année? n'eſt ce pas aſſez qu'il paroiſſe un ſigne d'une certaine eſpece en même tems? mais ſur tout pourquoi ces Cometes, qui ne ſont veües que par 2. ou 3. Aſtronomes? n'eſt ce pas un ſigne perdu que celui là, & qui fruſtre la Providence des fins que l'on dit qu'elle ſe propoſe? Comment ſe peut on imaginer que Dieu envoye aux hommes des ſignes inviſibles, ou que voulant les faire connoitre à 2. ou 3. perſonnes il choiſiſſe juſtement des Aſtronomes qui n'y ont aucune foy, & qui aſſurement n'exhorteront perſonne à la repentance? Pourquoi ſouffrir que des ſignes qui ne peuvent ſervir aux uſages auſ-

quels

quels on les destine, qu'entant qu'ils sont veus de tout le monde, se jettent à corps perdu dans un endroit du ciel où le soleil les rend invisibles ? Examinez bien tout cecy Mr. & vous verrez que la Providence de Dieu infiniment sage ne fait pas des inutilitez comme celles là.

Ne m'allez pas dire que ce n'est pas à nous à gloser sur ce que Dieu fait, car je vous avertis que c'est une chicanne toute pure, comme je vous le montrerai dans la suitte. Reconnoissez plutôt que pour se tirer des difficultez que je viens de vous proposer, il faut croire que les Cometes sont des ouvrages de la Nature, qui sans aucun raport au bonheur ou au malheur de l'homme, sont portez d'un lieu en un autre selon les loix generales du mouvement, & qui s'approchent plus ou moins du soleil, & paroissent en un tems plutôt qu'en un autre, parce que la rencontre des autres corps à laquelle Dieu accommode son concours, le demande ainsi. Et comme vous ne sauriez soutenir que les Cometes qui ont paru à 2. ou à 3. personnes seulement, ayent été des signes, avoüez qu'il y a des Cometes qui ne signifient rien. D'où il s'ensuit qu'il n'y en a aucune qui presa-

presage quelque chose, parce que la difference qu'il y a entre une Comete qui ne paroit pas au public, & une Comete qui paroit à tout le monde consiste uniquement en ce que l'une est plus eloignée de nous, ou plus petite, ou plus proche du soleil que l'autre, ce qui ne fait pas une diversité de nature.

VII. RAISON
tirée de la Theologie.

Que si les Cometes étoient un presage de malheur, Dieu auroit fait des miracles, pour confirmer l'idolatrie dans le monde.

JE pourrois Mr. me servir de toutes ces raisons & de plusieurs autres encore, & les fortifier contre toutes les objections qu'on me pourroit faire, mais j'y renonce puis que vous n'étez prenable que par des Argumens Theologiques. En voicy un que je ne me souviens pas d'avoir jamais leu, & qui me vint dans l'esprit l'un de ces jours en reveillant les vieilles idées de la Comete de 1665. Un Ecclesiastique de mes Amis qui avoit souvent essayé en vain de

de me persuader que ce Phenomene étoit de mauvais augure, n'eût pas plutôt seu la mort du Roy d'Espagne, Pere de nôtre Incomparable Reyne, qu'il me vint voir exprez pour m'accabler de cette grande objection, & debuta par me demander d'un air triomphant, *si j'aurois encore l'opiniatreté de soutenir apres un tel exemple, que les Cometes ne font aucun mal au monde?* Je lui repondis, pour m'accommoder à sa Profession, que Dieu ne faisant rien en vain, n'avoit point sans doutte montré des Cometes, ou pour avancer la mort du Roy d'Espagne, ou pour la presager; qu'un Prince accablé de maux & d'infirmitez, & qui ne vivoit depuis assez long tems qu'à force de chicanner le terrain contre la nature, par toutes les inventions de la Medecine, pouvoit assurement mourir, sans qu'il fust besoin d'allumer dans les cieux un corps cent fois plus grand que la terre, & rempli, comme la boëte de Pandore, de toute sorte de maledictions, afin de lui ôter la vie; & qu'il étoit si peu necessaire que Dieu avertit le monde qu'il vouloit retirer le Roy d'Espagne, que toute l'Europe s'étonnoit qu'il eust peu resister si long tems à ses maladies. On n'eût rien à me repli-

pliquer. Faiſant reflexion l'autre jour ſur cette penſée il me vint dans l'eſprit que ceux qui ſoutiennent les preſages des Cometes font faire à Dieu des choſes non ſeulement tres inutiles, mais auſſi tres indignes de ſa ſainteté. Voici comment je le prouve.

Il eſt de Foy que la liberté de l'homme eſt au deſſus des Influences des Aſtres, & qu'aucune qualité Phyſique ne la porte neceſſairement au mal. Je conclus de là que les Cometes ne ſont point la cauſe des guerres qui s'allument dans le monde, puis que le deſſein de faire la guerre, auſſi bien que les actes d'hoſtilité qui ſe commettent en conſequence, ſont tous effects du libre arbitre de l'homme. Ainſi les Cometes ne peuvent étre tout au plus qu'un ſignal des malheurs qui ſont prêts à fondre ſur la terre, lequel Dieu étale aux yeux de l'Univers, afin de porter les hommes à prevenir par leur penitence, l'horrible tempête dont ils ſont menacez; car je ne voi point qu'on puiſſe ſeulement ſoutenir que les atomes d'une Comete ayent la vertu de produire la peſte, la famine, ou quelque autre alteration dans nos Elemens: ou que s'ils ont cette vertu, ce ſoit d'eux, qu'il faudroit faire venir de ſi loin, que Dieu ſe

veüille

veuille ſervir pour produire ces effets là, au prejudice de tant d'autres cauſes plus à portée de les produire, & de cette ſageſſe adorable qui met en action les differens corps de l'Univers par les voyes les plus ſimples & les plus courtes. Soit donc conclu tant pour cette raiſon, que pour celles que j'ay raportées cy deſſus, *que les Cometes ne ſont qu'un ſigne des maux à venir*.

Il s'enſuit de là que ce ſont des corps formez extraordinairement, & hors de l'enchainure des cauſes ſecondes, car s'ils étoient produits par la vertu & ſelon le progrez naturel des cauſes ſecondes, ils ne pourroient ſignifier pour le tems à venir que les effects que nous connoitrions avoir une liaiſon neceſſaire avec eux, & ainſi ils ne preſageroient ni la guerre, ni la peſte, ni la famine, parce qu'il eſt de foi que les actes libres de l'homme, tels que ſont les guerres, n'ont point de liaiſon neceſſaire avec les qualitez d'aucun corps, & que la raiſon ne nous fait appercevoir dans la peſte ni dans la famine aucune dependance neceſſaire des Cometes. C'eſt donc Dieu qui forme miraculeuſement les Cometes, afin qu'elles avertiſſent les hommes des malheurs qui leur ſont preparez s'ils ne ſe

repentent, & qui leur donne une elevation & un mouvement qui les rendent visibles à tous les Peuples de la Terre, afin qu'il n'y ait personne qui en puisse pretendre cause d'ignorance. Or voyez un peu Mr. la terrible consequence qui nait de cela; c'est que Dieu a fait quantité de miracles des plus insignes pour ranimer presque par toute la terre, le zele languissant des Idolatres, & pour les obliger à offrir des Sacrifices, des voeux, & des prieres à leurs fausses Divinitez avec plus de devotion qu'ils n'avoient accoutumé de faire. Car comme avant l'établissement du Christianisme, Dieu n'étoit connu que dans un petit coin de la Judée, & qu'il avoit (1) abandonné toutes les autres nations du monde dans les voyes de leur egarement, on ne savoit dans le monde ce que c'étoit que d'appaiser le vrai Dieu quand il paroissoit irrité. Tout ce qu'on savoit faire dans cette consternation c'étoit de se prosterner devant les Idoles, de leur immoler des victimes, de consulter les Demons, & de faire par leur conseil tout ce qui étoit le plus desagreable à Dieu; de sorte qu'allumer des Cometes dans les Cieux, n'étoit à proprement parler, que faire redoubler les

(1) Act. Apostol. Cap. 14. v. 15.

les actes d'Idolatrie, & naturellement parlant c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

Je ne nie pas qu'il n'y ait eu des gens de bon ſens parmi les Payens, qui ont reconnu que le veritable moyen de plaire à la Divinité n'étoit pas d'offrir de ſomptueuſes Hecatombes en ſon honneur, mais de vivre juſtement, & que c'étoit là le veritable ſacrifice qui appaiſoit le Ciel irrité.

(1) *Immunis aram ſi tetigit manus,* (1) *Horat. Od. 23. l. 3.*
Non ſumptuoſa blandior hoſtia,
Mollibit averſos Penates
Farre pio & ſaliente mica.

Mais quoi qu'il en ſoit ce n'étoit pas à cela qu'ils avoient recours, quand ils vouloient deſarmer la colere de Dieu. Ils ne s'aviſoient pas de renoncer à leur orgueil, & à la haine qu'ils avoient pour leurs Ennemis; de pardonner les injures qu'ils avoient receües; de mortifier leur convoitiſe; de rompre avec leurs maitreſſes; de s'humilier interieurement devant Dieu par une vive douleur de n'avoir pas été vertueux; de promettre une converſion de

de cœur, & une reforme generale de leurs pensées, de leurs discours, & de leurs actes. C'étoient des choses trop difficiles, & qui ne s'achettent pas. Ils aimoient mieux qu'il leur en coutast de l'argent à faire construire des Chapelles, à remplir de dons & d'oblations les temples des Dieux, & à contribuer aux frais de toutes les expiations que les livres Sybillins, ou les Oracles, ou les Augures, ou les Prêtres en general ordonneroient. Et c'est la raison pourquoi les Demons qui par des Jugemens de Dieu que nous devons adorer avec humilité, se joüoient de la credulité des Peuples, excitoient le plus qu'ils pouvoient, de Phenomenes extraordinaires, voyant bien qu'à coup seur, cela fomenteroit l'Idolatrie, & maintiendroit en viguer les sacrifices, les fêtes, & la superstition abominable du Paganisme.

Si Brennus à la tête des Gaulois eut pillé le Temple de Delphes, le zele de tous les Peuples à consulter le Demon qui y rendoit des Oracles, & à lui faire des presens magnifiques, eust été fort exposé au peril d'un grand relachement. Aussi le diable ne s'epargna t'il pas pour prevenir ce rude coup. Il asseura la Prêtresse effrayée qu'il n'aban-

n'abandonneroit point la deffenſe de ſon poſte : (1) *J'en aurai ſoin*, lui dit il, *avec les vierges blanches*, entendant les neiges horribles qu'il devoit faire tomber ſur les Gaulois. On ne peut rien voir de plus affreux que les Deſcriptions qui nous ont été laiſſées de tous les prodiges qui ſe firent en cette occaſion. La terre trembla & s'ouvrit en mille lieux ſous les Aſſiegeans : le Tonnerre fit un fracas ſi epouvantable qu'on euſt dit que toute la machine du monde alloit eclater en morçeaux : la foudre tomboit de toutes parts : il ſe detachoit du Parnaſſe des rochers d'une groſſeur enorme qui ecraſoient par leur chute une infinité de Gaulois : (2) Brennus ſe tua luy même de deſeſpoir : ce qui ſe peut ſauver de ſes gens perit peu apres, de faim, de froid, & de miſere : en un mot la Divinité de Delphes ne pouvoit pas plus hautement ſoutenir ſes interets, ni confondre la temerité de Brennus d'un air qui ſentit mieux ſa Divinité. Pourquoi tout cela ? ce n'étoit pas afin que les hommes devinſſent ſages & vertueux, qu'ils conçeuſſent de l'horreur pour le vice & de l'amour pour la ſainčtete. Le Diable euſt plutôt laiſſé piller tous les Temples du monde, que de faire

(1) *Cicero l. 1. de Divinat.*

(2) *Juſtin. Hiſt. l. 24.*

faire la moindre chose pour produire ce changement dans les esprits. C'est qu'il vouloit des sacrifices, & nourrir dans l'ame des hommes la superstition & l'Idolatrie. Se souciant fort peu qu'on se repentist des veritables crimes, au contraire tachant de l'empecher de toute sa force, il vouloit qu'on regardast avec horreur & avec tremblement, le manque de respect pour les Ceremonies de la Religion, & pour les choses consacrées aux fausses Divinitez.

(1) *Lib.* 1. Que n'a t'il point fait pour se faire sacrifier des enfans? (1) Denys d'Halycarnasse nous raconte que Juppiter & Apollon affligerent les Pelasgiens de la maniere la plus desolante. Leurs fruicts & leurs grains étoient tout gatez avant que de meurir: leurs fontaines tarissoient ou devenoient si puantes qu'on n'en pouvoit boire: on ne voyoit que des avortemens ou des femmes qui mouroient en travail d'enfant, elles & leur fruict, ou qui ne mettoient au monde que des enfans estropiez, aveugles & contrefaits: les hommes & les bêtes perissoient de toutes parts de diverses maladies inconnües. En voulez vous savoir la raison? C'est que les Pelasgiens ayant voüé à ces Dieux là par un tems de sterilité, la dime de tous

les

les fruicts qui leur reviendroient, oublierent en s'acquittant de leur vœu de sacrifier la dime de leurs enfans. Ce fût sans supercherie, car ils n'avoient jamais eu intention de voüer la dime de cette sorte de fruicts. Mais comme ils avoient à faire à plus fin qu'eux, on leur fit chicanne sur un mot, on leur declara que qui dit tout, n'excepte rien, & par consequent que la dime de leurs enfans devoit étre aussi sacrifiée, à quoi ils se soumirent pour avoir la paix.

L'Histoire ancienne est pleine de faits semblables qui établissent clair comme le jour, que le moyen le plus efficace dont les Demons se soient servis pour fomenter le culte sacrilege des Idoles, & etendre les Ceremonies superstitieuses des Gentils jusqu'aux crimes les plus affreux, a été d'epouvanter le monde par des prodiges, & d'accoutumer les hommes à juger que c'étoit une denonciation des maux à venir, & un reproche de negligence dans le service des Dieux; qu'il falloit donc multiplier les ceremonies Religieuses, ordonner des processions & des vœux solemnels tel qu'étoit celui qu'on appelloit *ver sacrum*, faire couler le sang d'une infinité de

Victimes, bâtir des Temples & des Autels, instituer des Fêtes & des Jeux publics en l'honneur des Dieux, & faire venir de nouvelles Divinitez, comme quand les Romains envoyerent chercher à (1) Epidaure le Dieu Esculape en suitte d'une cruelle peste; & à (2) Pessinunte, la Deesse Cybele en suitte de quelques pluyes de pierre qu'on avoit veu tomber en Italie.

(1) *l'An de Rome* 461. Livius l. 10.

(2) *l'An de Rome* 548. Livius dec. 3. lib. 9.

Il s'ensuit de là que tout ce que faisoient les Payens à la veüe des prodiges pour appaiser le courroux de Dieu, n'étoit aucunement propre à appaiser le vrai Dieu, & ne diminuoit en façon du monde l'empire du peché dans le cœur de l'homme, (car si cela eust été les Demons se fussent bien gardez de tenir la conduitte qu'ils tenoient à cet égard) & par consequent que les prodiges qui epouvantoient ces peuples Idolatres n'étoient aucunement propres à les porter à une penitence qui pust detourner les fleaux de la justice divine, mais qu'au contraire ils étoient tres propres à les porter à tout ce qui enflamme d'avantage la colere de Dieu, d'où il resulte evidemment que Dieu n'a point creé des Cometes dans la veüe d'étonner les peuples, & de leur declarer que s'ils n'expioient leurs fautes,

ils

ils seroient punis severement.

Il est si vrai que les prodiges n'étoient propres qu'à soutenir le culte des fausses Divinitez, que les Demons qui travailloient à la propagation de l'Idolatrie par toute sorte de voyes, s'attachoient principalement à faire prendre pour des prodiges Annonciateurs du courroux du Ciel, le plus de choses qu'ils pouvoient. Etoit il né à la Campagne quelque monstre, un chien à 2. têtes, un veau à 6. pieds, par exemple? C'étoit dequoi assembler tout ce qu'il y avoit de Prêtres dans la ville Capitale pour aviser aux moyens de detourner les malheurs que cela signifioit. Il falloit voir quel Dieu ou quelle Deesse n'avoit pas eu son conte, & reparer la negligence passée par quantité de sacrifices; autrement on eust cru faire passer la victoire dans le parti des ennemis, & exposer les affaires publiques aux dernieres infortunes. Les embrasemens du mont Etna, ou du Vesuve; les tremblemens de terre; les meteores un peu rares, comme le tonnerre en tems serain; les eclipses du Soleil & de la Lune; la chute de la foudre, tout cela passoit pour des presages de malheur si infaillibles qu'on n'epargnoit rien pour parer le coup. Un

Ouragan pareil à celui qu'on vit dans la Champagne, & en Pologne l'année passée eust occupé 2. ou 3. mois tous les Colleges des Augures, & des Haruspices, eust fait consulter les Oracles, les sorts de Preneste, les livres des Sybilles, les vieux bouquins où étoit contenüe la Discipline des Hetruriens, & tout ce qui eust peu apprendre la maniere de conjurer la tempête pronostiquée. Les Inondations des fleuves étoient aussi des choses de mauvais augure, comme il paroit par le denombrement qu'Horace nous a laissé des prodiges qui suivirent la mort de Cesar, & qui firent craindre que Jupiter n'envoyast un second Deluge sur la terre, car apres avoir parlé de la neige, de la grele, & de la foudre, il passe aux debordemens du Tybre,

(1) Horat. Od. 2. lib. 1.

(1) *Vidimus flavum Tyberim retortis*
Littore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta Regis,
Templaque Vestæ.

Virgile temoigne la même chose, faisant le même denombrement avec beaucoup plus de particularitez, car il y fait entrer des spectres & des fantômes, des hurlemens

de

de loups, des Cliquetis d'armes entendus dans l'air, des bêtes parlantes, des sources de sang, des statues couvertes de sueur, des Cometes, & plusieurs autres choses que je vous prie de relire, tant elles me paroissent bien exprimées. Vous y verrez les debordemens du Po,

(1) *Proluit insano contorquens vortice Sylvas*
Fluviorum Rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit.

(1) *Virgil.Georgic.lib.1.*

Lisez aussi le Commentaire de Servius sur ces paroles de Virgile, vous y verrez que les debordemens des rivieres ne sont pas seulement à craindre à cause du mal present qu'ils apportent, mais aussi à cause de ce qu'ils presagent pour l'avenir, ce que l'on debitoit aussi dans Paris l'an 1649. au sujet d'une furieuse crüe de la Seine. Je voudrois qu'il vous plust aussi de lire la fin du I. livre de la Pharsale de Lucain, & le commencement du second, parce que vous y verriez une confirmation fort exacte de tout ce que j'ay à prouver en cet endroit. Vous y verriez que la Guerre ci-

vile de Cesar & de Pompée eut pour avant-coureurs une infinité de prodiges menaçans, dont les Dieux remplirent la mer, le ciel & la terre. Vous y verriez des Cometes, & plus de meteores ignées que vous n'en avez dictez dans vôtre celebre Cours de Philosophie. Vous y verriez des eclipses, des embrasemens du mont Etna, des tremblemens de terre, des inondations, des statues parlantes & suantes, des tombeaux gemissans, des monstres, des apparitions d'Esprits, des Enthousiastes, & plusieurs autres telles choses. Vous y verriez que l'effect de tout cela fut non la reformation des mœurs, & l'abolition des fausses creances touchant le service divin, qui sont les seules choses que Dieu demande de nous par les signes qu'il nous donne de sa colere : mais des consultations de Devins, dont le plus vieux impose pour toute penitence aux Romains, des processions autour de la ville, & quelques traits de superstition, comme de faire main basse sur tous les monstres ; ce qui me fait souvenir de ce Vaivode (1) & de ce Cady Turcs qui en l'année 1665. firent le procez à un enfant monstrueux qui étoit né dans Athenes, & le condamnerent à être jetté

(1) *Mr. Spon voyage de Grece tom. 2.*

jetté dans une fosse qui seroit comblée de pierres, ce qui fût executé. Vous y verriez que le vieux Devin, & une Fanatique ayant rempli la ville de consternation, celui là par les funestes presages qu'il trouva dans le sacrifice qu'il offrit aux Dieux; celle cy par les predictions qu'elle publia dans les rues; furent cause que les femmes coururent en foule à l'adoration des statues, pendant que les hommes murmuroient contre la cruauté du destin. Toutes choses comme vous voyez, directement opposées à la volonte de Dieu.

Ne m'allez point dire que j'ay tort de me prevaloir du temoignage des Poëtes, apres l'avoir decrié des le commencement, car je ne vous l'allegue pas pour prouver que tous ces prodiges sont effectivement arrivez, mais seulement pour prouver que les Peuples regardoient ces sortes de choses comme des mauvais presages, & qu'ils en devenoient plus criminels. L'endroit de Virgile où je vous renvoye est si eloquent, qu'il étoit de l'interêt de sa veine poëtique, que ces prodiges fussent arrivez, & il a eu tant d'envie de se faire honneur de ces pompeuses descriptions, & d'en faire sa cour à Auguste, qu'il les a fourrées dans un ou-

vrage d'Agriculture, aimant mieux en faire un Episode tres mal placé que d'attendre fort long tems une occasion plus favorable : si bien que son temoignage n'est guere propre à établir la certitude du fait, à moins qu'on n'aye égard à la circonstance du tems où il a écrit, qui est fort voisin de celui où il asseure que ces prodiges arriverent. Mais c'est dequoi je me mets fort peu en peine, non seulement parce que je pourrois vous citer le temoignage des plus celebres Historiens, au lieu de celui de Lucain & de Virgile, mais aussi parce qu'il est d'une si grande notorieté publique que les Anciens Payens ont regardé comme des presages de mauvais augure, & dont il faloit detourner l'effet par mille ceremonies de leur fausse Religion, cent choses qui arrivent naturellement, & qui sont tout à fait indifferentes, qu'il n'est pas necessaire de le justifier par leurs livres, ni de renvoyer personne à Julius Obsequens, bon & fidelle Compilateur en cette matiere.

Je remarquerai seulement que les Demons n'avoient pas beaucoup de peine à persuader aux hommes qu'il y avoit du mystere & du prodige par tout, car il faut

avoüer

avoüer à la honte de nôtre espece, qu'elle a un penchant naturel à cela; *facile erat vincere non repugnantes*: & apparemment le terroir étoit si bon pour cette sorte de fruicts, qu'il en eut produit en abondance sans être cultivé. Je comprens fort bien que les hommes plongez dans l'ignorance se fussent portez d'eux mêmes à craindre pour l'avenir, en voyant des eclipses de Soleil & de Lune, & que l'idée naturelle que nous avons d'un Dieu dispensant par sa Providence les biens & les maux, les eust fait penser que cette lumiere celeste qui se cachoit ainsi à la terre, leur signifioit quelque indignation qui eclateroit dans la suitte. Je comprens aussi que les tonnerres & les foudres, les eussent remplis de terreur & pour le present & pour l'avenir, dans la pensée que le maitre du monde declaroit par ce bruit horrible dont ils ignoroient les causes, qu'il n'étoit pas content du genre humain.

(1) *Primus in orbe Deos fecit timor, ardua cœlo*
Fulmina cùm caderent, discussaque mœnia flammis
Atque ictus flagraret Athos. (1) *Petronius.*

Je

Je dis la même chose des tremblemens de terre, des inondations, de ouragans, des tempêtes, & des feux sortans impetueusement d'une montagne. Et parce que des Esprits saisis de frayeur pour des sujects qui le meritent, sont facilement ebranlez par d'autres qui ne le meritent pas tant, il me semble aussi que les hommes ayant été une fois saisis de peur pour ces grands spectacles, eussent peu s'étonner dans la suitte pour de moindres choses, & insensiblement passer dans une crainte generale de tout ce qui n'eust pas été commun, ne sachant pas, faute d'étre bons Philosophes, que les effects peu ordinaires, comme la production des monstres, sont aussi bien de purs effects de la Nature, que ceux qui se produisent journellement; de sorte que la même loi naturelle qui fait qu'en certaines circonstances il nait un chien d'une chienne, fait qu'en d'autres circonstances il nait d'une chienne un animal monstreux. Ceux qui savent cela se tirent aisement d'affaire, & voyent bien que soit qu'un animal produise un monstre, soit qu'il produise son semblable, l'Auteur de la Nature va toujours son grand chemin, & suit la loy generale qu'il a établie,

blie, d'où ils concluent que la production d'un monstre n'est pas une marque de sa colere, puis que cette production est tellement dans l'ordre de la loy qu'il a établie, que pour empecher qu'elle n'arrivast, il eust fallu deroger à cette loy, c'est à dire faire des miracles. Ce qui fait voir que la production de ce monstre est aussi naturelle que celle d'un chien, & qu'ainsi l'une ne nous menaçe pas plus que l'autre de quelque calamité. Le même se peut dire des eclipses : car il n'est pas plus naturel à la Lune d'illuminer la terre dans les circonstances où elle l'illumine, & de se trouver dans ces circonstances lors qu'elle s'y trouve, qu'il luy est naturel d'étre sans lumiere lors qu'elle n'en a point, & d'étre dans la situation qui la prive de lumiere, lors qu'elle est dans cette situation, & je ne doutte nullement qu'il n'y eust eu des eclipses de Soleil & de Lune, quand même les hommes n'auroient jamais peché, d'ou s'ensuit que ce ne sont pas là des menaçes faites à l'homme. Cela est si vrai que quand Dieu a voulu que le soleil rendist temoignage par ses tenebres aux mysteres adorables de la passion de Jesus Christ, il choisit un tems où ces tenebres ne pou-

voient

voient étre naturelles. Mais comme il faut de la Philosophie pour s'elever à ces sortes de connoissances, je comprens aisement que le Peuple se fust porté de luy même à l'erreur & à la superstition en voyant des effects de la nature, qui ne sont pas aussi communs que les autres.

Pour revenir aux dispositions superstitieuses que le Diable a trouvées dans l'esprit humain, je dis que cet ennemi de Dieu & de nôtre salut a tellement poussé à la roüe, & tellement profité de l'occasion pour faire de ce qu'il y a de meilleur au monde, savoir de la Religion, un amas d'extravaganees, de bizarreries, de fadaises, & de crimes enormes, qui pis est, qu'il a precipité les hommes par ce penchant là à la plus ridicule & à la plus abominable Idolatrie qui se puisse concevoir.

Ce ne lui a pas été assez que les hommes regardant pour des signes malencontreux, les eclipses, les orages & les tonnerres, ayent établi plusieurs faux cultes de Religion, dans la veüe d'eviter le mal dont ils croyoient avoir des presages : il a voulu encore les rendre ingenieux à inventer des ceremonies superstitieuses ; & à multiplier

le

le nombre des Dieux à l'infini, en leur faisant trouver par tout matiere de bien & de mal, en leur suggerant qu'un tel Dieu declaroit sa volonté par le vol des oiseaux, un autre par les entrailles des bêtes, un autre par la rencontre d'une corneille à droite ou à gauche, un autre par un éternuement, par un mot dit à l'aventure, par un songe, par le cri d'une souris & par une infinité d'autres moyens qu'il seroit ennuyeux de dire; de sorte que ce n'étoit jamais fait. Le songe d'une femme tourmentée, peut être, des maux de mere, faisoit faire cent consultations de Religion, & obligea une fois le (1) Senat de Rome à ordonner la reparation d'un Temple de Junon. La nouvelle du moindre prodige mettoit quelque fois en defaut le grand Pontife & tous ses Prêtres, car il arrivoit qu'apres avoir bien egorgé des victimes, selon qu'ils l'avoient trouvé à propos, une disgrace survenüe à l'armée apprenoit que l'expiation n'avoit pas été faitte, & qu'il falloit recommencer. Annibal ayant gagné la bataille de Thrasymene, le Dictateur Fabius Maximus representa au Senat que ce malheur avoit été attiré sur la Republique bien plus par la negligence des

(1) *Cicer. l. 1. de Divinat.*

des ceremonies de la Religion, que par la temerité, ou par l'incapacité du General de l'armée. Sur quoi les livres des Sybilles ayant été consultez on trouva que le veu solemnel qui avoit été fait au Dieu Mars, n'avoit pas été executé dans les formes, & qu'il faloit y revenir tout de nouveau & même avec plus d'appareil, & faire plusieurs autres actes de Religion, dont le detail se peut voir dans le 22. livre de T. Live.

Il y avoit outre cela tant de choses qui pouvoient empecher l'expiation, où affoiblir la vertu des Auspices, qu'il est étonnant qu'on ait peu vaquer à autre chose qu'aux cultes de ces fausses Religions. (1) Plutarque nous asseure que les Romains firent recommencer tout de nouveau une de ces Processions solemnelles, où l'on trainoit par la ville sur des Brancars les Images des Dieux, & autres Reliques sacrées, parce que d'un côté l'un des chevaux de l'equippage s'arrêta en un certain endroit sans tirer, & de l'autre que le Chartier prit les renes de la bride, de la main gauche. Qu'en une autre rencontre ils refirent 30. fois un même sacrifice, parce qu'ils crurent qu'il y étoit toujours surve-

(1) *in vitâ Coriolani.*

ou quelque manque de formalité. Que (1) Q. Sulpitius fut deposé de sa Prelature, parce que le chapeau sacerdotal luy étoit tombé de dessus la tête, en sacrifiant, & que C. Flaminius qui avoit été nommé Colonel de la Cavalerie par le Dictateur Minutius, fut destitué, parce qu'au moment que le Dictateur le nommoit, on ouit le bruit d'une souris. On peut voir plusieurs exemples de cette force dans le même Auteur, & dans d'autres livres non suspects, sans qu'il soit besoin de recourir à ce beau passage (2) d'Arnobe qui tourne si bien en ridicule le Paganisme. *In cærimoniis vestris rebusque divinis postulionibus locus est, & piaculi dicitur contracta esse commissio, si per imprudentiæ lapsum, aut in verbo quispiam, aut simpuvio deerravit, aut si cursu in solemnibus ludis, curriculisque divinis: commissum omnes statim in religiones clamatis sacras, si ludius constitit, aut Tibicen repente conticuit, aut si patrimus ille qui vocatur puer omisit per ignorantiam lorum, aut terram tenere non potuit.* De peur qu'on ne dise que c'est le discours d'un Chrêtien qui a outré la matiere, il est bon que l'on sache que Ciceron dit en substance la même chose dans

(1) *Id. Plutar. in vitâ Marcel.*

(2) *lib. 4. adver. Gentes.*

la harangue *de Aruspic. responsis.*

Vous voyez Mr. quel étoit l'esprit de la Religion Payenne. Tout lui paroissoit rempli de signes & de prodiges, & on eut raison à Rome lors que Ventidius y fut fait Consul, de muletier qu'il étoit auparavant, de faire courir un (1) Vaudeville qui exhortoit tous les Augures, & tous les Aruspices à s'assembler en diligence, pour voir ce qu'une avanture si prodigieuse signifioit.

(1) *A. Gellius. noct. Attic. l.* 15. *c.* 4.

Concurrite omnes Augures, Aruspices.
Portentum inusitatum conflatum est recens,
Nam mulos qui fricabat, Consul factus est.

Car ils s'assembloient à moins, & ordonnoient des purifications pour des sujets de plus petite consequence. Mais je m'étonne qu'ils ne se soient pas regardez eux mêmes comme un prodige, ou comme disoit (2) Caton, qu'ils ayent peu s'empecher de rire quand ils s'entre regardoient. Je m'étonne qu'ils n'ayent pas pris la credulité de tant de grands personnages pour un monstre qui demandoit les plus rafinées expiations.

(2) *Mirari se ajebat quod non rideret aruspex, aruspicem cùm vidisset. Cicero l.* 2. *de Divin.*

(1) *Pro-*

(1) *Prodigiosa fides, & Thuscis digna libellis,*
Quæque coronatâ lustrari debeat aquâ. (1) Juvenal. Sat. 13.

En effet c'est un dereiglement de la nature beaucoup plus monstrueux, de voir le Senat de Rome composé de tant de Heros, de tant de personnes Illustres par leur esprit, par leur courage, & par leur sagesse, approuver toutes les ridicules superstitions qui regardoient l'art des Augures, que de voir naitre un chien à 2. têtes;

(2) *bimembri* (2) Id. Ibid.
Hoc monstrum puero, vel mirandis sub aratro
Piscibus inventis, & fœtæ comparo Mulæ.

C'est un dereiglement aussi enorme que de voir marier un homme avec un autre homme, à l'occasion dequoi Juvenal s'écrie si aigrement,

(3) *O Proceres, Censore opus est, an Aruspice nobis?* (3) Id. Sat. 2.

Sci-

Scilicet horreres, majoraque monstra putares,
Si mulier vitulum, vel si bos ederet agnum.

Il faut donc demeurer d'accord que les artifices du Demon ont fait de merveilleux progres dans l'esprit de l'homme pour combler la mesure de sa credulité naturelle, & pour luy faire trouver par tout dequoi craindre le ressentiment des Dieux Immortels. Afin que ce tour d'esprit ne s'effaçeast pas, il faloit entretenir les hommes dans la pensée, que les effets de la Nature qui avoient quelque chose de remarquable, venoient immediatement du Ciel, & faire bien valoir tous les tremblemens de terre, tous les debordemens des fleuves, tous les feux qui apparoissoient de nouveau sur nos têtes, &c. c'est aussi ce qui a été fait, comme je l'ay justifié.

Il faloit outre cela exciter dans l'occasion plusieurs de ces Phenomenes quand la Nature n'en fournissoit pas, ou plutôt quand elle en fournissoit deja quelques uns: car jamais les hommes ne sont plus faciles à prendre les effects de la nature pour des miracles, que lors qu'en divers endroits,

& en même tems il arrive plusieurs choses extraordinaires. Chacun se met aisement dans l'esprit, que ce concours & ce concert ne peut venir que d'enhaut : & quoi qu'en toute autre chose le moyen de n'étre pas cru soit d'en dire trop ; sur le fait des miracles tout au contraire, le moyen de persuader, c'est de ne garder aucune mesure. Plus on en dit & plus on persuade que c'est le doigt de Dieu. C'est pourquoi il importoit extremement, dès que la chose avoit été mise une fois en train par les favorables conjonctures que la nature avoit fournies, de produire en divers lieux plusieurs effects surprenans, en appliquant la vertu des causes secondes, *applicando activa passivis* : ou à tout le moins de se servir de l'imagination foible de plusieurs personnes qui croyent voir souvent dans les nues, des armées en bataille, & entendre des bruits & des hurlemens où il n'y en eût jamais, pour repandre par tout la nouvelle d'une infinité de prodiges. C'est aussi ce que les Demons ont prattiqué fort adroitement. Quand ils ont peu bouleverser la nature fort à propos pour leurs fins, ils l'ont fait, du tems de Brennus par exemple. Quand ils ont veu que les causes se-

condes avoient deja donné le branle à la superstition, s'ils n'ont pas peu y ajouter quelque chose d'effectif par leur industrie, à tout le moins ont ils fait repandre le bruit de mille prodiges imaginaires, qui tout imaginaires qu'ils étoient ne laissoient pas de se fortifier les uns les autres, & par la creance qu'ils trouvoient dans les esprits, de faire naitre l'envie au monde d'en publier encore d'aussi mal fondez. *Romæ autem*, c'est (1) T. Live qui parle, *& circa Urbem multa ea hyème prodigia facta, aut, quod evenire solet, motis semel in religionem animis, multa nunciata & temerè credita sunt. Prodigia eo anno multa nunciata sunt, quæ quò magis credebant simplices ac religiosi homines, eò etiam plura nunciabantur.*

(1) *Lib.* 1. *Decad.* 3.

Mais de peur que ce même tour d'esprit ne portast les hommes à honnorer la Divinité de la maniere que la droitte raison nous enseigne, c'est à dire en renonçeant au vice & en prattiquant la vertu; il falloit entierement appliquer la devotion des Peuples à cette pensée, que les signes de la colere des Dieux, ne temoignoient pas qu'ils fussent fachez contre le dereiglement des mœurs, mais seulement contre la negligence ou le non-usage de quelque sacrifice ou de quel-

que

que ceremonie, & qu'ainsi la seule chose qu'il falloit faire pour les appaiser, étoit de remettre en vigueur la ceremonie, ou d'en inventer quelques autres sans se mettre en peine de corriger ses passions. C'est aussi à quoi les Demons se sont particulierement etudiez, & avec un succes dont ils ont eu lieu de s'applaudir, car il est clair par toute l'Histoire profane, que les Payens raportoient la source des Châtimens que les Dieux leur envoioient à l'oubli de quelque superstition, & non pas à l'impureté de leur vie, & que dans cette veuë ils croyoient avoir assez fait, pourveu qu'ils eussent retabli le culte qui avoit été oublié.

Les (1) Carthaginois se voyant batus par Agathocles Roy de Syracuse, & assiegez dans leur ville, ne crurent pas avoir merité cette disgrace, pour aucune autre raison, si ce n'est parce qu'ils avoient changé la cruelle coutume d'immoler à Saturne de leurs propres enfans au chois du sort, en celle d'immoler des enfans achetez ou nourris secretement pour cela. Si bien que pour reparer leur faute, & pour appaiser le Ciel irrité ils retablirent la vieille coûtume par le sacrifice public de deux cens jeunes garçons de qualité tirez au sort.

(1) *Denys d'Halicarn. liv. 1.*

Et cette coûtume s'affermit si bien dans ce pays là, qu'elle y étoit encore prattiquée en secret du tems de (1) Tertullien, quoi que Tybere se fust servi pour l'abolir d'un moyen fort efficace, qui fût de faire attacher en croix les Prêtres qui immoloient ces innocentes victimes. Pendant qu'Annibal faisoit trembler l'Italie, le sort destina son fils ainé à cette barbare immolation. Mais sa mere qui n'avoit peut étre jamais fait reflexion sur l'enormité de cette coûtume, la comprit alors, & la representa si vivement que le Senat de Carthage qui étoit fort embarrassé entre la crainte des Dieux & celle d'Annibal, & qui franchement craignoit plus de l'irritation de l'un, qu'il n'esperoit de l'appaisement des autres, n'osa passer outre & depecha vers Annibal pour savoir sa volonté. Annibal ne voulut point que son fils mourut, & dit qu'il valoit mieux le conserver pour le service de la patrie; qu'il auroit soin de faire perir tant de Romains que les Dieux n'auroient pas sujet de se plaindre de ce qu'il leur avoit detourné une victime. Il les appelle au spectacle du carnage qu'il s'en va faire,

(2) *Vos quoque Dii patrii quorum delubra piantur*

Cædi-

(1) *Apologet. cap. 9.*

(2) *Silius Italicus, lib. 4.*

Cædibus, atque coli gaudent formidine matrum
Huc lætos voltus totasque advertite mentes, &c.

Je vous fatiguerois trop Mr. si je vous citois tous les exemples que j'ay leus sur cette matiere, & d'ailleurs l'Histoire Ecclesiastique que vous savez si parfaitement vous en fournit assez pour me dispenser de cette Compilation. On y voit que les Payens accusoient incessamment les Chrêtiens d'être la cause de tous les malheurs qui affligeoient l'Empire, parce qu'ils prechoient contre le culte des Dieux, & le faisoient cesser dans les lieux où ils étoient les plus forts. Le Tyran Maximin leur fait ce reproche dans ses Edicts, comme nous l'apprenons (1) d'Eusebe. *Se faut il etonner*, dit (2) Porphyre, *si la ville est affligée de peste depuis si long tems, puis qu'Esculape & les autres Dieux en ont été chassez; depuis qu'on adore Jesus, nous ne pouvons tirer aucune assistance des Dieux.* Le but general de St. Augustin dans son livre de la Cité de Dieu, est de repondre aux Payens qui se plaignoient, que le saccagement de Rome, & tous les ravages que les Goths avoient faits dans l'Empire, a-

(1) *Lib.* 9. *cap.* 7.
(2) *apud Eusebium de Præpar. Euangel.*

voient eu pour cause le mépris que l'on faisoit des Idoles. L'irruption de (1) Ragaise dans l'Italie à la tête de 200. mille hommes fit murmurer d'une etrange sorte contre la Religion Chrêtienne. On exaggeroit les desordres, qui arrivoient sous les Empereurs Chrêtiens, & la felicité de Rome Payenne, & c'est à quoi l'eloquent Symmaque s'employoit de tout son cœur. Il osa (2) bien ecrire aux Empereurs Chrêtiens que la famine & les autres incommoditez qui desoloient l'Etat, étoient le châtiment du mepris que l'on avoit pour les Dieux, & pour leurs Ministres; qu'il n'en falloit point accuser ni les influences des Astres, ni la riguеur des hyvers, ni la secheresse des Etez, mais la colere qu'avoient les Dieux de voir qu'on avoit retranché aux Prêtres & aux Vestales les pensions qui servoient à les nourrir. Les mêmes Empereurs Chrêtiens ayant fait cesser les sacrifices que les Egyptiens Idolatres offroient solemnellement au Nil, lors que ses eaux ne se repandoient pas sur leurs terres, se virent sur le point d'avoir sur les bras une furieuse sedition en ce pays là, les Egyptiens voulant à toute force recommencer leurs sacrifices, persuadez qu'ils étoient

(1) *Sigebert. Gemblac. in Chron. ad ann.* 407.

(2) *Epist.* 54. *l.* 10.

étoient que l'interruption de cette sainčte ceremonie leur attiroit la sterilité en les privant des inondations du (1) Nil.

Que direz vous de cette longue digression Mr. assurement vous croirez que j'ay tout à fait oublié mon argument Theologique. Mais donnez vous un peu de patience, vous verrez que je me retrouverai sur les voyes, & que la course que j'ay faitte dans les pays Idolatres, ne m'aura pas été infructueuse, car ayant établi comme j'ay fait, que les choses que l'on prenoit pour des signes de la colere du Ciel, n'étoient propres qu'à fomenter le culte sacrilege des Idoles, bien loin de mortifier le peché dans le cœur de l'homme; que les Demons ne trouvoient pas un meilleur secrêt pour étendre l'Idolatrie, que celui d'etonner les Peuples par des prodiges veritables ou supposez; & que l'apparition vraye ou fausse d'un prodige faisoit toujours rendre de nouveaux honneurs aux faux Dieux; ayant, disje, etabli tout cela, j'ay prouvé manifestement que si Dieu avoit formé par miracle ces grandes & vastes Cometes, qui passoient pour des signes de la colere du Ciel, il eût concouru par ses miracles avec les Demons pour a-

(1) *Histor. tripart. l. 9. c. 42.*

brutir de plus en plus les hommes dans la superstition Payenne, ce qui ne se peut dire ni penser sans impieté. Encore un coup Mr. allumer des Cometes dans les Cieux, veu comme les Payens étoient faits, n'étoit à proprement parler, que faire redoubler les actes d'Idolatrie par toute la terre, excepté peut étre un petit coin de la Palestine, & naturellement parlant c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

Jugez un peu si cette conduitte se rapporte à l'idée que nous avons de Dieu, & s'il est possible que le même Dieu qui declare par ses Prophetes, que rien ne luy est plus abominable que le culte des Idoles; qui temoigne plus d'indignation contre son Peuple lors qu'il sacrifie sur les montagnes, & sous le feuillage des arbres & qu'il honnore les Divinitez des Gentils, que lors qu'il tombe dans le larcin, dans le meurtre, & dans l'adultere; qui commence sa loy par une double defense de servir aucun autre Dieu que lui; qui pour donner plus de poids à sa defense se propose sous l'idée d'un Dieu tout puissant & jaloux, étendant la punition des rebelles jusqu' aux enfans de la quatrième generation, & sa bonté pour les Peres obeissans jusqu'aux en-

enfans de la millieme, c'est à dire que pour temoigner combien il veut étre obeï dans ce point là, il prend les hommes par l'endroit le plus sensible, par la menace d'un Dieu jaloux, (dont l'idée ne peut reveiller que la frayeur d'une vengeance egalement prompte & severe) & par les promesses d'une misericorde incomparablement plus étendüe que la rigueur de la jalousie; qui pour faire voir combien le crime des Idolatres surpasse tous les autres, prend le soin en le defendant d'accompagner sa defense de tout ce que je viens de dire, au lieu qu'il se contente de defendre simplement le meurtre, le larcin, l'impudicité, la calomnie; qui punit l'adoration du veau d'or, par le plus funeste de tous les châtimens, puis que ce fut en abandonnant son peuple à servir à l'armée des Cieux, par où il s'attira les miseres d'un exil & d'une captivité lamentable, comme nous l'asseure le glorieux premier Martyr de l'Euangile (1) St. Etienne; qui enfin ne veut pas seulement souffrir que l'on mange des choses sacrifiées aux Idoles; Considerez, dis-je, Mr. s'il est possible que le même Dieu qui a fait toutes ces choses là, ait fait neanmoins luire dans le

(1) Act. tor. cap. 7. v. 42.

ciel de tems en tems, de nouveaux Astres, pour intimider tous les Peuples de la terre, & pour les porter infailliblement par là, à tous les actes d'Idolatrie que chacun regardoit comme plus propres à expier ses crimes, & à desarmer la colere de Dieu, les Gaulois & les Carthaginois par exemple, à sacrifier des hommes en quantité: abomination execrable que Dieu deteste si fort par la bouche de ses Prophetes dans le Peuple Juif, qui à l'imitation de plusieurs autres, faisoit bruler des enfans à la gloire des Idoles, & pour laquelle il châtia si exemplairement les Roys Achas & Manassé.

Si cette raison prouve que les Cometes qui ont paru avant la publication de l'Evangile, n'ont pas été formées extraordinairement, pour avertir les hommes de la part de Dieu, des malheurs qu'Il leur preparoit en sa colere; il est evident que celles qui ont paru depuis ce tems là, n'ont pas été non plus des productions miraculeuses destinées à presager les maux à venir. I. parce que si les Cometes avant la vocation des Gentils n'ont pas été des signes envoyez de Dieu, elles ont été des effects de la nature tout purs, aussi bien que

les

les eclipses, & les tremblemens de terre. Et si cela est, il seroit tres ridicule de dire que depuis la conversion des Payens, les Cometes ont changé d'espece, & ne sont plus des ouvrages de la nature, mais des signes miraculeux, comme il seroit tres ridicule de pretendre que depuis ce tems là les eclipses sont devenus des effets surnaturels. Or si les Cometes sont de purs ouvrages de la Nature, il est evident qu'elles ne sont point un signe des maux à venir, tant parce qu'elles n'ont aucune liaison naturelle avec les maux à venir, comme je l'ay deja fait voir, & comme je le montrerai plus à fond dans la suitte, que parce qu'il n'y a aucune revelation qui nous apprenne que Dieu les ait établies pour signes des maux à venir, à peu prés comme il a établi l'Arc en ciel pour nous être un avertissement, qu'il n'y aura plus de Deluge.

Secondement, parce que la raison qui prouve pour le tems qui a precedé la Religion Chrêtienne, prouve aussi pour les siecles du Christianisme, à cause que malgré tous les admirables progrés de la Croix du Fils de Dieu, la pluspart des hommes sont demeurez Idolatres, ou se sont faits Mahometans. A present même que le

Christianisme est si repandu, & qu'il s'est fait jour dans le nouveau monde, il est certain que la pluspart des Peuples de la terre sont encore plongez dans les affreuses tenebres de l'Infidelité, de sorte que si Dieu se proposoit d'annoncer les fleaux de sa colere par des Cometes, il seroit vrai de dire qu'il auroit pour but de ranimer presque par tout le monde la fausse & la sacrilege devotion; d'augmenter le nombre des Pelerins de la Meque, & des offrandes que l'on y consacre incessamment au plus infame Imposteur qui fut jamais; de faire batir de nouvelles Mosquées; de faire inventer de nouvelles superstitions aux Torlaquis & aux Dervisches; en un mot de faire commettre un plus grand nombre de choses abominables, qu'on n'en commettroit, car quoi qu'on ne connoisse plus ni Jupiter, ni Saturne, on ne laisse pas d'étre aussi prostitué qu'anciennement dans les plus extravagantes, & les plus criminelles Idolatries.

Sans parler de toutes les abominations qui se commettoient dans le Perou & dans le Mexico, il n'y a pas bien long tems, de ces sacrifices d'hommes que l'on (1) martyrisoit pour honorer les Idoles, & que les Espagnols

Espagnols ont fait cesser dans les lieux où ils se sont etablis : qui ne sait que les Indiens, les Chinois, & les Japonnois, sont dans les plus effroyables egaremens qui se puissent dire sur le chapitre de la Religion ; qu'ils adorent des singes & des vaches ; qu'ils consultent le (2) Demon dans des montagnes brusantes ; qu'ils honnorent leurs faux Dieux jusqu'à s'enterrer tout vivans, ou à se noyer, par la devotion qu'ils leur portent, ce qui est un degré pour monter à la Canonisation ; qu'ils batissent des Temples au Diable, & au Prince des Diables nommement & directement (ce que les anciens Payens ne faisoient pas) & cela sans avoir le pretexte dont se servent les (3) Jezides, Peuple de Turquie, pour se defendre de maudire le Diable, quand même on les ecorche tout-vifs sur leur refus ; qui est que peut être le Diable faira sa paix un jour avec Dieu, & se vangera de toutes les injures qu'on aura vomies contre lui ; qu'ils se portent enfin à tous les excez qu'une aveugle & furieuse superstition peut inspirer ? Or comme vous savez, Mr. il y a une si grande liaison entre croire que le Dieu qu'on adore est irrité, & lui rendre avec plus d'attache-

(1) *voy. Vigenere annotat. sur Cesar pag.* 317

(2) *Voyez la Relation du Japon, par la Compag. Hollandoise.*

(3) *Etat present de la Turquie, imprimé chez Couterot* 1675.

ment le culte etabli par la coutume, qu'il est impossible de vouloir qu'une nation Idolatre connoisse que le Ciel est en colere, sans vouloir qu'elle exerce avec un zele redoublé les exercices de sa Religion. Et par consequent si Dieu formoit des Cometes afin d'apprendre aux hommes qu'il est irrité contre eux, & que s'ils n'appaisent sa juste indignation, il les châtiera severement, il voudroit que tous les Peuples infidelles recourussent avec une nouvelle ardeur, chacun à ses cultes & à ses ceremonies abominables, ce qui étant faux & impie nous sommes obligez par des Principes de Religion à dire que dans l'intention de Dieu les Cometes ne peuvent presager aucun mal. Bien entendu, que s'il y a quelque part des feux extraordinaires, visibles seulement ou à quelque ville, ou à quelque pays qui connoisse le vrai Dieu, comme il en parut autrefois sur la ville de Jerusalem, on peut les prendre pour des signes envoyez par une providence toute particuliere.

Mais de s'imaginer qu'un Astre qui fait le tour du monde chaque jour, & qui ne paroit pas en vouloir plutôt aux Chrétiens, qu'aux Infidelles, aux François, qu'aux Espagnols,

Eſpagnols, ſoit un prodige que chaque nation ſoit obligée de croire que Dieu a fait tout exprés pour lui annonçer ſon mal à venir, c'eſt ce qui ne ſe peut pas: parce, qu'outre mes autres raiſons, il eſt impoſſible que chaque nation ſoit obligée de craindre des adverſitez à la veüe des Cometes. Car il paroit par l'Hiſtoire, & même par la conſideration de ce qui arrive dans le monde pendant qu'on y eſt, que Dieu ne châtie pas tous les hommes en même tems. Les afflictions les plus generalles epargnent des nations toutes entieres. La Providence Divine diſpenſe ſes biens & ſes maux de telle ſorte, que chacun y a part à ſon tour, mais on n'a jamais veu depuis le Deluge, un châtiment general tout à la fois, on n'a jamais veu une profuſion de bonne fortune generalle en même tems par toute la terre. Il faudroit que Dieu bouleverſaſt tout le train de ſa Providence pour agir autrement. Or comme l'experience d'un tres grand nombre de Cometes qui ont paru ne nous aprend pas que Dieu ait jamais uſé d'une conduitte ſi extraordinaire, il n'y a point lieu de s'imaginer quand on voit de ces nouveaux Aſtres, que Dieu veut faire plus

qu'il

qu'il n'a jamais fait en pareilles occasions. Nous savons par les evenemens qui ont suivi les Cometes que quand il en a paru, le dessein de la Providence n'a pas été de plonger toutes les nations du monde dans un abyme de maux: bien loin de là nous savons qu'Elle a eu dessein de combler de prosperitez plusieurs Peuples de la terre. Par consequent tous les Peuples de la terre n'ont pas été obligez de juger en voyant les Cometes qu'ils alloient étre accablez de maux; & il n'est pas même possible, veu le train de la Providence, qu'ils soient tous obligez à croire cela, car la pluspart du tems Dieu se sert d'une nation pour châtier l'autre, donnant à celle cy les biens qu'il ôte à celle là. Si dans le tems que les Perses devoient craindre la destruction de leur Empire, les Macedoniens eussent craint le renversement de leur Royaume, n'est-il pas vrai qu'ils eussent été dans l'erreur? J'infere de là que si c'étoit l'intention de Dieu que tous les Peuples qui voyent des Cometes crussent leur ruïne prochaine, l'intention de Dieu seroit que plusieurs Peuples se trompassent, ceux par exemple, qu'il destine à conquerir les Royaumes que sa sagesse trouve à propos de renverser. Or,

com-

comme ce seroit une impieté de croire que Dieu a de telles intentions, il est impossible que les Macedoniens, par exemple, ayent été obligez sous peine de peché mortel, à croire que la Comete qui parut au commencement du Regne d'Alexandre, les menaçoit d'une ruine epouvantable. Ainsi Dieu n'étant pas capable d'obliger les hommes à juger faussement des choses, il est impossible qu'il pretende engager tous les hommes du monde à juger qu'une Comete est un signe de leur malheur. Ce seroit neanmoins son intention si l'opinion commune estoit veritable, donc c'est une opinion fausse & qu'on ne peut excuser d'impieté que sous le benefice du peu de reflexion que font les hommes sur les circonstances des Cometes, lors qu'ils les prennent pour un signe de malediction.

Il y a beaucoup d'apparence qu'on ne les prendroit pas pour des prodiges envoyez de Dieu, si on consideroit avec un esprit solide I. qu'elles n'ont rien de particulier qui fasse connoitre aux Peuples que c'est à Eux nommement que l'on s'adresse. II. Que si elles ont quelque charge de denonçer la colere de Dieu, elles la denonçent generalement à tous les Peuples de la Terre,

Terre, aussi bien à ceux que Dieu veut benir, qu'à ceux qu'il veut châtier. III. Que ce sont des signes fort equivoques, qui ne peuvent par exemple, avoir presagé la ruïne de l'Empire Grec sans presager la prosperité des Ottomans : la mort d'un Pape sans presager l'élevation de son Successeur : la mort d'un Conquerant sans presager les feux de joye qui s'allument dans tous les pays qui craignoient de tomber sous le pesant joug de sa puissance. IV. Que ce sont des signes si generaux & si obscurs qu'on n'y voit aucune marque de ce qui doit effectivement arriver, plutôt que de ce qui n'arrivera jamais. Enfin que ce sont des signes accompagnez de plusieurs circonstances indignes de la sagesse & de la sainteté de Dieu. J'en ay touché quelques unes en parlant des eclipses, & mon argument Theologique ne porte que sur cela.

Vous en penserez ce que vous voudrez, Mr. mais pour moi je ne saurois me mettre dans l'esprit que Dieu se propose autre chose dans la formation des Cometes par raport à nous, que ce qu'il se propose dans tous les effects de la nature. Tous ceux qui s'élevent à Dieu par la connoissance des

choses

choses naturelles, entrent assurement dans les veües que Dieu s'est proposées en faisant les Creatures. Mais je ne saurois comprendre qu'un homme qui prend pour un miracle ce qui ne l'est point, donne dans la fin que Dieu s'est proposée, parce qu'il ne me semble pas que Dieu puisse jamais avoir pour but de nous faire faire de faux jugemens. Et sur ce pied là je crois que si Dieu vouloit avertir les hommes des malheurs qui les menaçent, il le fairoit par des moyens qui non seulement seroient tres intelligibles à ceux qu'il voudroit menaçer, mais aussi qui ne menaçeroient pas ceux qu'il auroit dessein de favoriser de ses graces. Cela suffit pour degrader les Cometes du rang qu'on leur donne parmi les prodiges denonciateurs de la colere de Dieu, car il n'appartient qu'à la fabuleuse Divinité de Pan & d'Apollon, de jetter des fausses allarmes dans les esprits, & de ne s'expliquer que par des enigmes.

I. Je sai bien ce qu'on a dit de la foudre, qu'elle frappe peu de gens, quoi qu'elle en epouvante plusieurs, (1) *Cum feriant unum, non unum fulmina terrent.* Je sai aussi que cela se prattique fort sagement dans le supplice d'une trouppe de (2) seditieux; mais

(1) *Ovidius* 3. *de Pont. eleg.* 2.

(2) *Statuerunt ita majores nostri, ut si à multis esset flagitium rei militaris admissum, sortitione in quosdam animadverteretur, ut metus videlicet ad omnes, pœna ad paucos perveniret. Cicero pro Cluent.*

cela

cela ne prouve autre chose si non que les fleaux que Dieu envoye sur un peuple, doivent faire craindre sa justice à tous les Peuples voisins, & les induire à meriter par leurs bonnes œuvres la continuation de la prosperité dont ils joüissent: ce qui est bien eloigné de l'erreur où se portent ceux qui affirment qu'un certain effet de la nature, est un miracle fait expres pour avertir de la part de Dieu tous les Peuples de la terre, de leur prochaine destruction, à quoi neanmoins Dieu ne pense pas, car quelquefois c'est alors qu'il prepare à plusieurs nations, des joyes & des triomphes. Joignez à cela que la foudre est si à portée de nous faire du mal, & en fait si souvent des terribles aupres de nous, qu'il n'y a point d'erreur à croire qu'il nous en peut arriver du prejudice, au lieu que nous n'avons aucune raison de penser qu'une Comete ait jamais fait, ou ait jamais peu faire le moindre mal. Outre que ce seroit un jugement faux & tres incapable de passer pour une œuvre meritoire, que de dire que la foudre a été formée nommement & expressement pour châtier les Pecheurs.

II. Quant à ceux qui pourroient dire que les Cometes menaçent tous les Peuples.

ples du monde, parce qu'en effet Dieu a dessein de les punir tous, mais qu'il y en a quelques uns dont la repentance desarme sa colere ; je ne leur répons autre chose sinon qu'ils se trompent manifestement. Ils m'obligeroient fort de me montrer par quelle mortification les Macedoniens ont appaisé la justice divine, & merité les richesses & les couronnes de Darius, au lieu des châtimens qui leur étoient destinez par la Comete dont j'ay deja fait mention.

Je serois bien aise aussi qu'ils m'apprissent les actes de devotion & de penitence qui sauverent Mahomet II. des infortunes dont ils devoit avoir sa part en vertu des Cometes qui parurent sous son Regne. C'étoit le plus grand Athée qui fût sous le Ciel : ses Trouppes commettoient les crimes les plus enormes qui se puissent commettre, & cependant elles ne cessoient de subjuguer des Royaumes & des Empires dans la Chrêtienté.

Avouons donc que ce n'est pas le dessein de Dieu quand il fait paroître des Cometes, de châtier tous les Peuples du monde. Sa Providence trouve plus à propos de les punir successivement les uns par les autres.

Les

Les Macedoniens n'étoient pas plus gens de bien que les Perſes ; cependant parce que le tems étoit venu où Dieu vouloit ruïner la Monarchie des Perſes, il les ſoumit aux Macedoniens. Ceux cy ayant fait leur tems, ſuccomberent à leur tour à l'epée victorieuſe des Romains, qui entaſſant victoire ſur victoire, & ſubjuguant au long & au large, Royaumes & Republiques, ſans étre plus gens de bien que ceux que Dieu leur aſſujettiſſoit, filoient leur corde, pour ainſi dire, & accumuloient les Jugemens de Dieu ſur leur tête, comme le remarque (1) St. Auguſtin en faiſant voir aux Idolatres qui accuſoient les Chrêtiens d'étre la cauſe des calamitez publiques, que tous les malheurs de la Republique Romaine étoient des ſuites de leurs vices & de leurs dereiglemens. Quoi qu'il en ſoit l'Empire Romain qui s'étoit formé par des uſurpations violentes, a été demembré par une ſemblable voye, la providence Divine faiſant voir de tems en tems parmi les hommes ce qui ſe fait tous les jours parmi les cauſes neceſſaires, dont les unes ramaſſent en un corps qui nous cache tout le ciel, pluſieurs nuages ſeparez, & les autres diviſent cette grande nue en

(1) *De Civitate Dei.*

en une infinité de petits nuages.

III. Dira t'on qu'à tout le moins il y a eu quelques bonnes ames, qui par leurs prieres, & par leurs bonnes œuvres, ont delivré leur nation de la part qu'elle devoit avoir aux chatimens presagez par les Cometes? Je consens qu'on le dise & qu'on le croye à l'egard des Peuples qui sont dans la vraye Religion. Car quoi qu'il semble que si Dieu se laisse flechir en faveur de tout un Peuple, aux prieres d'un petit nombre de gens qui passent toute leur vie dans les exercices de la pieté, il ne forme pas aussi le dessein d'exterminer ce Peuple pendant que ce petit nombre de gens le soutiennent: quoi qu'il semble que si l'effet des Cometes peut étre detourné par la penitence des hommes, ce n'est que par la penitence des mechans qui ont irrité la colere de Dieu, & non pas par les macerations des bonnes ames toujours agreables à Dieu, & qui n'attendent pas à le servir devotement, qu'il paroisse des prodiges dans le Ciel: quoi qu'il semble que si un petit nombre de Devots, est capable de desarmer le bras de Dieu en faveur de toute la Nation, jamais les Peuples qui sont dans la veritable Eglise ne sentiroient les pesans coups de la vengeance

vengeance celeste, ni ne se ruïneroient jamais les uns les autres, comme ils font, parce qu'il y a toujours parmi ces Peuples un residu de bonnes & de sainctes ames: quoi qu'il semble, dis-je, qu'on puisse m'opposer ces raisons; je veux bien pourtant convenir que les bonnes œuvres de ce petit nombre de Chrêtiens qui se consacrent entierement à Dieu, peuvent attirer les graces du Ciel sur toute la nation. Je sai que la victoire passoit du coté de Josué, ou du coté des ennemis à mesure que (1) Moyse elevoit ses mains vers le Ciel, ou qu'il ne les elevoit pas. Je sai qu'on a dit que les prieres des saincts elevoient du fond des grottes & des solitudes où ils faisoient leur retraitte, jusques au Ciel la matiere des foudres qui accabloient les ennemis de la Chrêtienté: & je ne doutte point qu'on ne puisse dire que les bonnes Ames en se consacrant à Dieu se devoüent pour la patrie, & qu'elles lui procurent les mêmes avantages que la superstition Payenne s'imaginoit faussement devoir au sacrifice d'un Codrus & d'un Decius. Mais ce seroit une impieté que d'attribuer la même vertu aux prieres des Vestales par exemple, & aux macerations des Infidel-

(1) *Exod. Cap.* 27.

les,

les. Tant s'en faut que cela puisse expier les pechez des autres hommes, qu'il est seur que les sacrifices des Payens, & les autres actes de leur Idolatrie, doivent étre mis en tête de tous les crimes qui leur ont attiré la malediction de Dieu. La pensée de Caton qui disoit de la mere d'un fort mal-honnête homme, *que quand elle prioit les Dieux pour la vie de son fils, ce n'étoit pas tant des prieres qu'elle faisoit, que des imprecations contre Rome*, se peut étendre generalement sur toutes les priéres addressées aux Idoles; quoy que (1) Symmaque ose bien reprocher aux Empereurs Chrêtiens, qu'en privant les Vestales & les Pretres du Paganisme, de leurs pensions, ils s'en étoient pris à des personnes qui soutenoient l'eternité de l'Empire par l'assistance & par la protection du Ciel, dont ils attiroient la benediction sur les Aigles Romaines. *Quid juvat saluti publicæ castum corpus dicare, & imperii æternitatem cœlestibus fulcire præsidiis, armis vestris, aquilis vestris amicas applicare virtutes, pro omnibus efficacia vota suscipere, & jus cum omnibus non habere?*

(1) *Epist.* 54. *lib.* 10.

Il reste quelques autres difficultez à éclaircir qui pourroient diminuer la force

de ma septieme Raison, si je n'en donnois pas un eclaircissement bien solide. Aussi pretends-je le donner dans une juste etenduë. Mais auparavant je prendrai la liberté de faire une digression, quand vous devriez renouveller le reproche que vous m'avez fait assez souvent d'étre le plus grand Coureur de lieux Communs qui soit au monde, & de marcher sur les traces de celui que Mr. de (1) Furetiere en a nommé le Protecteur, quoy que je n'aye ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup de literature, comme il en avoit.

(1) dans sa nouvelle Allegorique.

VIII. RAISON.

Que l'opinion qui fait prendre les Cometes, pour des presages des calamitez publiques, est une vieille superstition des Payens, qui s'est introduitte & conservée dans le Christianisme, par la prévention que l'on a pour l'antiquité.

JE destine cette digression à recueillir de tout ce que j'ay remarqué, la veritable cause de la prévention qui regne dans le monde, que les Cometes sont des signes de malheur. Je dis donc que ce sentiment est

eſt un reſte des ſuperſtitions payennes, qui s'eſt perpetué de pere en fils depuis la converſion des Payens, tant parce qu'il avoit jetté de profondes racines dans l'ame de tous les hommes, que parce que generalement parlant, les Chrêtiens ſont auſſi frappez que les autres hommes, de la maladie de ſe faire des preſages de tout.

Il eſt facile de comprendre que les Payens croyoient fortement que les Cometes, les eclipſes, &c. preſageoient de grands malheurs, ſi on conſidere le penchant naturel de l'homme à ſe tourmenter pour l'avenir; ſa curioſité inſatiable de ſavoir l'avenir; & la coûtume qu'il a de trouver du myſtere, & du merveilleux dans tout ce qui n'arrive pas ſouvent. Cette inſatiable curioſité de l'avenir a fait naitre je ne ſai combien de manieres de Divination toutes Chymeriques & ridicules, dont neanmoins les hommes n'ont pas laiſſé de ſe payer. Quand quelqu'un a été aſſez malicieux pour vouloir profiter de la foibleſſe de l'homme, & qu'il a eu aſſez d'eſprit pour inventer quelque choſe qui puſt ſervir à ce deſſein, il n'a pas manqué de donner là dedans, c'eſt à dire de ſe vanter de la connoiſſance des choſes futures. C'eſt

de là qu'eſt venuë l'Aſtrologie Judiciaire. Ceux qui commencerent à etudier les mouvemens des Cieux, n'avoient autre choſe en veüe que de s'inſtruire d'un effet auſſi admirable : & comme c'étoient apparemment des eſprits plus touchez de l'amour des ſciences, que de celui des biens du monde, ils ne pretendoient pas faire de l'Aſtrologie un art de Filou. Mais il s'eſt trouvé de mal-honnêtes gens dans la ſuitte, qui ayant remarqué le foible de l'homme, en ont voulu profiter, & pour cet effet ils ont debité par tout, que la ſcience des Aſtres apprend ce qui eſt, ce qui a été, & ce qui ſera. De ſorte que pour de l'argent chaqu'un pouvoit apprendre ſa bonne aventure. Pour mieux dupper les gens on leur a fait accroire que les Cieux ſont un livre où Dieu a écrit l'Hiſtoire du Monde, & qu'il n'y a qu'à ſavoir lire l'écriture dont Dieu s'eſt ſervi, qui n'eſt autre que l'arrangement des étoiles, pour apprendre cette hiſtoire là. De tres ſavans hommes, Plotin & Origene entre autres, ont donné dans ce panneau, juſques là (1) qu'Origene voulant confirmer ſon ſentiment par quelque choſe de bien fort, ſe couvre de l'autorité d'un livre Apocryphe attri-

(1) *vide Euſeb. præp. Evang. l. 6. c. 9.*

attribué au Patriarche Joſeph, (& non pas à l'hiſtorien de ce nom, comme l'a cru (1) Mr. Gadrois) où l'on fait dire au Patriarche Jacob s'addreſſant à ſes enfans, *legi in tabulis cœli quæcunque contingent vobis & filiis veſtris.* On a profité ſur tout de l'apparition des Cometes, & de la peur qu'elles faiſoient par leur longeur demeſurée. Les Aſtrologues n'ont pas manqué de dire que c'étoient des Aſtres malfaiſans, ſur tout apres avoir eprouvé qu'ils ſe rendoient en quelque façon neceſſaires par ce moyen là, chacun voulant ſavoir d'eux, comme d'un Oracle, quels étoient dans le detail les malheurs preſagez par les Cometes. Les eclipſes leur ont fourni de pareilles occaſions de faire valoir leur talent. D'autres ont pris occaſion de là, de ſe vanter de pluſieurs autres ſortes de Divination, de la Geomance, de la Chiromance, de l'Onomance, & inſenſiblement le monde s'eſt trouvé ſi plein de ſuperſtition, qu'on croyoit que toutes choſes étoient des preſages de l'avenir, particulierement lors qu'on euſt fait une affaire de Religion de cette ſorte de Diſciplines, & que le ſort du ſervice divin ſe trouva placé dans la connoiſſance des Augures. Ceux qui pour ſe rendre ne-

(1) *Diſc. Phyſ. des Influen. Preface.*

cessaires, avoient besoin de faire peur de la colere des Dieux au Peuple, ne manquoient pas d'appuyer sur les Cometes, & de mettre en proverbe qu'on n'en avoit jamais veu qui n'eust apporté du mal. Ils savoient pécher en eau trouble, comme nous l'apprend T. Live, car à l'occasion d'une maladie contagieuse qui de la campagne se repandit dans la ville apres une grande secheresse l'an de Rome 326. il raporte que la maladie passa jusques à l'esprit par l'adresse de ceux qui s'enrichissent de la superstition des autres, & qu'on ne voyoit par tout que de nouvelles ceremonies. *Nec* (1) *corpora modo affecta tabo, sed animos quoque multiplex religio, & pleraque externa invasit, novos ritus sacrificando, vaticinandoque, inferentibus in domos, quibus quæstui sunt capti superstitione animi.* Le Demon qui faisoit là beau jeu, & qui trouvoit que la superstition des Peuples lui étoit un moyen infaillible de se faire adorer sous le nom des faux Dieux en cent manieres differentes toutes criminelles, toutes detestées du souverain maitre de toutes choses, ne manquoit pas de faire valoir son art trompeur, toutes les fois qu'il paroissoit des meteores, ou des étoiles

(1) *Livius l. 4. Dec. 1.*

étoiles non communes, à persuader aux Idolatres que c'étoient des signes de la colere des Dieux, & que tout étoit perdu si on ne les appaisoit par des sacrifices d'hommes, & de bêtes, &c.

La Politique s'est aussi melée du soin de faire valoir les Presages, afin d'avoir de bonnes ressources, ou pour intimider les sujets, ou pour les remplir de confiance. Si les Soldats Romains eussent été des Esprits Forts, Drusus fils de Tybere n'eust pas eu le bonheur de calmer la mutinerie des Legions de la Pannonie, qui ne gardoient plus aucune mesure. Mais une eclipse qui survint fort à propos étonna tellement ces mutins, que (1) Drusus qui se prevalut en habile homme de leur terreur panique, en fit tout ce qu'il voulut. Une eclipse de Lune epouvanta si fort l'armée d'Alexandre le Grand quelques jours avant la bataille d'Arbelles, que les Soldats s'imaginant que le Ciel leur donnoit des marques de son courroux, ne vouloient point passer outre. Leurs murmures alloient à une sedition toute ouverte, lors qu'Alexandre fit commandement aux Devins Egyptiens qui étoient les mieux versez en la science des Astres, de dire leur senti-

(1) *Tacit. Annal. l. 1.*

ment sur cette eclipse en presence des Officiers de l'armée. Les Devins sans s'amuser à expliquer le secret de leur Physique, qu'ils tenoient caché au Vulgaire, se contenterent d'assurer le Roy que le soleil étoit pour les Grecs, & la Lune pour les Perses, & qu'elle ne s'eclipsoit jamais, qu'elle ne les menaçeast de quelque calamité: sur quoy ils raporterent plusieurs vieux exemples des Roys de Perse qui apres les eclipses de Lune avoient eu les Dieux contraires lors qu'ils avoient combatu. *Rien n'est si puissant*, poursuit (1) Q. Curce, *que la superstition pour tenir en bride la populace. Quelque effrenée & inconstante qu'elle soit, si elle a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de Religion, elle obeïra mieux à des Devins, qu'à ses Chefs. La réponse donc des Egyptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur esperance & leur courage*, &c. Le même (2) Alexandre ayant remarqué en se preparant au passage du Granique, que la circonstance du tems, qui étoit le mois de Desius, malheureux de toute anciennneté, aux entreprises des Macedoniens, à ce qu'on pretendoit, decourageoit son armée, fit publier qu'on appelleroit ce mois dangereux, du nom du mois

(1) *Liv.* 4. *chap.* 10.

(2) *Voy. les supplemens de Freinshem. sur Q. Curce l.* 2. *ch.* 5.

mois precedent, n'ignorant pas combien un vain ſcrupule de Religion a de force ſur les petits eſprits & ſur les eſprits ignorans. Pour mieux aſſeurer les eſprits epouvantez, il fit ſecretement avertir Ariſtandre ſon grand Devin, qui ſacrifioit alors afin que le paſſage fuſt heureux, de faire en ſorte par le moyen d'une certaine liqueur, qu'on puſt lire ſur le foye de la victime, que les Dieux donnoient la victoire à Alexandre. Ce miracle divulgué remplit les eſprits d'une ſi grande eſperance, que chacun ſe mit à crier qu'il ne faloit douter de rien apres des temoignages ſi viſibles de la protection des Dieux. L'Hiſtoire de ce grand Conquerant fournit quelques autres exemples de pareilles ruſes, quoy qu'il affectaſt de ne vouloir vaincre que par ſa ſeule valeur, & ce qui eſt bien plus etrange, le même Heros qui faiſoit tomber les autres dans le panneau, y tomboit quelquefois luy même, car il étoit fort ſuperſtitieux en certaines rencontres. Je ne dis rien de (1) Themiſtocle, qui ne pouvant perſuader aux Atheniens d'abandonner leur ville pour aller tenir la mer, au tems de la guerre de Xerxes, fit joüer les machines de la Religion, ſuppoſa des Oracles, & fit

(1) *Plutarq. en ſa vie.*

dire au Peuple par les Prêtres que Minerve avoit quitté la ville, prenant le chemin du Port. Philippe Roy de Macedoine, l'homme du monde qui s'entendoit le mieux à vaincre ses Ennemis par des intelligences menagées à force d'argent, avoit des Oracles de Delphes à sa poste autant qu'il en vouloit: & de là vint que Demosthene soubçonnant avec raison que la Prêtresse se laissoit suborner par les presens de Philippe, railla vivement sur la partialité qu'elle temoignoit pour lui, comme l'a remarqué Minucius Felix, apres Ciceron.

Il est aisé de comprendre que les mêmes maximes d'Etat qui ont fomenté la superstition des Peuples à l'egard des autres prodiges, l'ont aussi fomentée à l'egard des Cometes; car il n'y avoit rien de plus aisé, quand il paroissoit une Comete, & qu'on vouloit faire la guerre à quelque Prince voisin, que de faire debiter par les Astrologues que cette Comete menaçoit particulierement ce Prince là; que de faire dire fort serieusement ce que Vespasien disoit peut être pour rire d'une Comete qui parut sous son regne, *que c'étoit le Roy des Parthes avec sa longue chevelure, qui en étoit me-*

menacé plutôt que lui, qui portoit les cheveux courts. C'étoit en même tems donner bonne esperance à son parti, & étonner l'autre. Il paroît par la 6. Satyre de Juvenal que cela se prattiquoit ainsi, car en nous donnant le caractere d'une femme Nouvelliste, il nous la represente debitant dans les Compagnies, *qu'il paroissoit des Cometes qui menaçoient le Roy d'Armenie & le Roy des Parthes, & que leurs pays & leurs villes étoient ravagez par des inondations des fleuves, & par des tremblemens de terre*, ce qui comme vous savez Mr. passoit pour un presage facheux, outre le mal present qu'il causoit.

Instantem Regi Armenio, Parthoque Cometen
Prima videt: famam rumoresque illa recentes
Excipit ad portas, quosdam facit isse Niphatem
In populos, magnoque illic cuncta arva teneri
Diluvio, nutare urbes, subsidere terras,
Quocunque in trivio, cuicunque est obvia, narrat.

Vous voyez là l'esprit d'un Nouvelliste Pensionnaire, toujours informé d'un grand nombre de malheurs qui desolent le pays ennemi, ou celui qui le va devenir, & de plusieurs presages funestes qui le menacent.

Qui doute que les amis de Cesar n'ayent affecté de dire par tout, que la Comete qui parut apres sa mort, étoit une marque du courroux du ciel contre ses meurtriers, & un presage de la protection que les Dieux accorderoient à ceux qui en poursuivroient la vengeance? Vous avez leu sans doute que Mahomet gagna un Astrologue de reputation pour annoncer par tout qu'il devoit arriver un grand changement dans le monde, & qu'un grand Prophete établiroit une nouvelle Religion. Pourquoi cela? afin de preparer les esprits à ne point s'opposer à des evenemens qu'ils regarderoient comme predestinez & inevitables. Mais si les Grands ont contribué à faire croire que les Cometes sont des presages de mauvais augure, les Peuples y ont contribué aussi de leur côté, non seulement parce qu'ils se portent de leur naturel à traitter de presages les moindres choses, mais aussi par une certaine malignité qui les porte à s'ima-

s'imaginer facilement, que ceux qui gouvernent ne s'en acquittent pas au contentement de Dieu, & là dessus c'est à gloser sur ce qu'on a fait cecy, sur ce qu'on n'a point fait cela. De sorte qu'il est arrivé enfin que la Politique a trouvé de mechans côtez dans la prevention des Peuples, parce qu'on s'est enfin faussement imaginé que les Cometes menaçeoient sur tout les Roys & les Princes.

Il faut ajouter à toutes ces causes de la prevention generale la flaterie des Poëtes & des Orateurs. Quand ces Mrs. là font l'eloge de leur Heros, ils se servent entre autres lieux communs de celui cy, *que toute la Nature le respecte, qu'elle applique toutes ses forces pour lui, qu'elle s'afflige de ses malheurs, qu'elle le promet au monde, que quand le monde s'est rendu indigne de le posseder, le Ciel qui le redemande, allume de nouveaux feux*, &c. Mr. de Balzac ne manqua pas de regaler de cette hyperbole le Cardinal de Richelieu, & de dire, *que pour voir un Premier Ministre pareil à lui il est besoin que toute la nature travaille, & que Dieu le promette long tems aux hommes, avant que de le faire naitre.* Il en fut critiqué, mais il se (1) defendit en faisant voir

(1) *Mr. de Balz. disc. 2. au Card. Bentivogl.*

que d'autres avoient été encore plus loin que lui, cet Ancien par exemple, qui a dit de certaines ames, *que tout le Ciel étoit occupé à faire leur destinée*, & cet Illustre Italien du tems de nos Peres qui a ecrit, *que l'Entendement Eternel étoit en une haute pensée & avoit un grand dessein, lors qu'il fit le Cardinal Hypolite d'Est.* Je m'etonne qu'il n'ait fait aussi venir sur les rangs ce Prêtre qui dit un jour à l'Empereur Constantin, *que la Providence Divine ne s'étoit pas contentée de l'avoir rendu digne de l'Empire du monde, qu'Elle avoit encore travaillé à lui donner des vertus qui meritoient qu'apres cette vie il regnast avec le Fils de Dieu dans le Ciel.* C'est apparemment le mauvais succez de cette flaterie profane qui a empeché Mr. de Balzac de se justifier par un tel exemple, car (1) Eusebe rapporte que Constantin fit taire cet Impertinent Harangueur.

(1) *l.* 4. *de vitâ. Const.* c. 4.

En general on peut dire que les flateurs se sont servis de tous les effets surprenans de la Nature pour relever le merite de leur Heros, & pour plaire aux Grands du Monde. Ainsi les Poëtes de la Cour d'Auguste tachoient à l'envi de persuader que la mort de Cesar étoit cause de tous les prodiges qui

qui la suivirent. Horace le dit expressément dans l'Ode que j'ay deja citée, pour faire voir que les debordemens des fleuves passoient dans le Paganisme pour des presages de malheur. Il pretend que le Tybre n'avoit fait tant de ravages que par complaisance pour sa femme Ilie qui vouloit venger la mort de Cesar son parent. Il fait comprendre aussi que tous les autres malheurs qui avoient affligé ou qui alloient affliger l'Empire, étoient l'effet de l'assassinat de cet Empereur. Si nous en croyons Virgile le soleil fut tellement affligé de la mort du même Cesar, qu'il en prit le deuil, & qu'il offusqua sa lumiere de telle sorte qu'on craignit de ne le voir plus. Cependant on n'eut pas plutôt veu luire une Comete peu apres la mort de Cesar, que d'autres flateurs dirent que c'étoit son ame receüe au nombre des Dieux, & pour cette raison on consacra un (1) Temple à cette Comete, & on representa Cesar avec une étoile sur le front.

(1) *Sueton. in Cæs. c.* 88.

On ne peut pas voir des contradictions plus evidentes: car si l'ame de Cesar a été receüe au nombre des Dieux, si elle a brillé dans le ciel parmi les étoiles, pourquoy

eſt ce que le ſoleil s'afflige? pourquoi ſe couvre t'il de tenebres? ne doit il pas prendre plus de part à la gloire du ciel, lui qui eſt de ce pays là, qu'aux malheurs de Rome? Aſſurément Virgile fait ſa cour d'une maniere bien ſinguliere, puiſque pendant que les autres aſſurent que le ciel ſe voit honnoré de la poſſeſſion d'une nouvelle étoile par la mort de Ceſar, il aſſeure lui que le ſoleil ſe couvre d'obſcurité. S'il eut eu moins de bon ſens il eut accommodé ſa penſée avec celle des autres, en diſant que le ſoleil étoit ſi faché de voir parmi les Aſtres une nouvelle étoile à qui le Ciel faiſoit plus d'honneur qu'à lui, qu'il ſe cachoit de honte. Mais il étoit trop judicieux pour ſe ſervir d'un eloge qui, n'en deplaiſe au galant Mr. de Voiture, & à ſon ſonnet ſur une Dame qui s'étoit baignée à ſoleil couchant, eut paru froid ſelon toutes les apparences, à celui pour qui ſe faiſoit la fête, car, au dire d'un (1) bel eſprit de ſa Cour, il reſſembloit à ces chevaux qui ruent quand on les careſſe de mauvaiſe grace. Mais que dirons nous d'Ovide qui finiſſant ſes Metamorphoſes par celle de Ceſar en Comete, nous aſſeure qu'entre pluſieurs Prodiges qui precederent

(1) *Cui malè ſi palpere, recalcitrat, undique tutus,* Horatius.

rent la mort de cet Empereur, on vit le ſoleil d'une paleur extraordinaire, & la Lune teinte de ſang?

Voicy Mr. le veritable moyen de denoüer toutes ces difficultez. Ces beaux Eſprits n'avoient tous qu'un même but, qui étoit de faire leur cour à force d'encens à l'Empereur Auguſte, car pour Ceſar qui n'étoit plus en état de reconnoitre la flaterie, il n'euſt pas fait faire beaucoup de vers, s'il n'avoit eu pour ſucceſſeur une perſonne tres affectionée à ſa gloire. Ainſi on ne loüoit Ceſar qu'à cauſe de ſon ſucceſſeur, & comme pour faire le prelude de l'eloge de ſon ſucceſſeur. Or ſoit qu'on dit que le ſoleil s'étoit obſcurci avant la mort de Ceſar, ſoit qu'on dit que ce fut apres, c'étoit toute la même choſe pour la gloire de ce Prince. C'eſt pourquoi Virgile l'a dit d'une façon, Ovide d'une autre, & tous deux ont adroitement conclu par loüer Auguſte d'une maniere fort adroite, & pouſſée auſſi loin qu'on peut.

On voit par là qu'une même Comete a ſervi à pluſieurs fins. Auguſte par des veües de Politique fut bien aiſe qu'on crut que c'étoit l'ame de Ceſar, car c'étoit un grand avantage pour ſon parti, de croire qu'on

qu'on poursuivoit les meurtriers d'un homme qui étoit alors parmi les Dieux. C'est la raison pourquoy il fit bâtir (1) un Temple à cette Comete; & declara publiquement qu'il la regardoit comme un tres heureux presage. Ceux qui étoient dans son parti, & qui n'avoient pas assez de credulité pour se persuader ces conversions d'ames en étoiles, croyoient à tout le moins, ou faisoient accroire aux autres que les Dieux temoignoient par cette Comete combien ils étoient en colere contre Brutus & Cassius. Ceux qui étoient encore Republicains dans l'ame, disoient au contraire que les Dieux temoignoient par là, combien ils desaprouvoient qu'on n'appuyast pas le parti des Liberateurs de la Patrie; qui sans doute ne s'oublioient pas de leur côté pour mettre à quelque usage cette Comete selon la superstition d'alors. Enfin les Poëtes trouvoient là non seulement de quoy faire de magnifiques descriptions, & de quoy interesser toute la Nature à la gloire de leur Heros Deifié: mais aussi de quoy flatter leur Heros vivant, ce qui étoit le bon de l'affaire.

(1) *Plinius l. 2. c. 25.*

Ce n'est point par conjecture que j'en parle. Prenez la peine de jetter les yeux

ſur le paſſage de Virgile que je vous ay cité ; vous verrez que ſa concluſion eſt, *qu'à tout le moins il plaiſe aux Dieux, qui avoient bien eu le cœur de voir 2. fois les plaines de Theſſalie inondées du ſang des Romains, de ne pas empecher qu'Auguſte releve l'Empire qu'ils avoient laiſſé perir : qu'il y a long tems que le Ciel porte envie à Rome, de la poſſeſſion d'Auguſte, & qu'il ſe plaint de ſon attachement à triompher ſur la terre.* Cela me fait ſouvenir de ces paroles du Juriſconſulte Tribonien à l'Empereur Juſtinien ſon maître ; *je jure à Votre Majeſté Imperiale que la grande pieté qui vous accompagne par tout, me fait extrémement craindre de vous voir enlever au ciel ſubitement, lors que nous y penſerons le moins.* Voyez auſſi le dernier Chapitre des Metamorphoſes d'Ovide, vous y verrez que ſi Ceſar a été elevé au rang des Dieux, il en a l'obligation au merite de ſon ſucceſſeur qu'il avoit adopté, autant qu'à ſon merite propre. Mais pour vous epargner le chagrin de chercher tous ces paſſages ; en voicy un d'une delicateſſe conſommée, qui parle de l'ame de Ceſar,

(1) Ovidius Met. l. 15.

(1) *Simul evolat altius illa*
Flammiferumque trahens spatioso limite crinem,
Stella micat: Natique videns benefacta, fatetur
Esse suis majora, & vinci gaudet ab illo.
Hic sua præferri quamquam vetat acta paternis,
Libera fama tamen, nullisque obnoxia jussis,
Invitum præfert, unaque in parte repugnat.

Si je ne craignois de vous fatiguer par trop de citations, je vous allegueroîs la flaterie dont on se servit envers l'Empereur Adrien mortellement affligé de la mort de son mignon Antinous, dont on lui dit que l'ame avoit été changée en une étoile qui parut de nouveau en ce tems là. Je vous citerois (2) Claudien qui tire un heureux presage pour l'Empereur Honorius, de ce qu'une étoile apparut en plein jour environ le tems de sa naissance. J'ajoûterois que l'on a dit (3) que le ciel avoit annoncé par deux admirables Cometes la future grandeur de Mithridate, l'une ayant brillé l'année qu'il vint au monde, &

(2) De 4. consul. Honor.

(3) Justin. Histor. l. 37.

& l'autre l'année qu'il commença de regner. Je n'oublierois pas que les Augures étant consultez sur le debordement du Tybre qui arriva la propre nuit dont Octave avoit receu le surnom d'Auguste le jour, (1) repondirent que c'étoit un signe de la grande elevation où il parviendroit. Ce qui montre que les Poëtes n'étoient pas les seuls qui accommodoient la Nature à la passion des Grands: En un mot je raporterois cent autres faits qui nous montrent que l'envie de plaire, de flater, de donner du merveilleux aux choses, a fait prendre des effets purement naturels pour des prodiges extraordinaires. Un Roy ou une Reyne mouroient ils peu aprés qu'il avoit paru une Comete? On ne manquoit pas de dire tout aussi tôt qu'au pressentiment de ce grand malheur toute la Nature s'étoit remuée pour former des étoiles miraculeuses. *Adeò vel (2) summis in malis fastum & pompam amamus, quasi mortales mori non possint, nisi rerum natura perturbetur, ac cœlum ipsum luctuosam funeri facem accendat.* A force de dire cela, on a porté le Peuple à croire que quand il paroît des Cometes, c'est un signe que la Nature a quel-

que

(1) *Dion Cassius l. 53.*

(2) *Guinisius.*

que ſemblable preſſentiment. Avoit il auſſi paru quelque Comete à la naiſſance d'un Prince devenu puiſſant & victorieux? Les Panegyriſtes épluchant ſelon les preceptes de la Rhetorique, les ſignes *antecedens* & *concomitans* de cette naiſſance, ne manquoient pas de faire ſonner haut la nouvelle étoile. Enfin il étoit impoſſible que la Comete fuſt priſe pour ce qu'elle étoit, c'eſt à dire pour un effet naturel, y ayant tant de gens qui ſe meloient d'en faire un miracle.

Si vous ajoutez à cela que le cours du monde fourniſſant une infinité de revolutions & de malheurs, on en voyoit arriver ſouvent à la ſuitte des Cometes; Qu'il arrive plus de grands maux dans le monde, que de grandes & d'inſignes proſperitez; Que les hommes retiennent mieux le ſouvenir du mal, que le ſouvenir du bien; Que ſur le chapitre des predictions ils ſe laiſſent plutôt tromper par une qui a reüſſi, que detromper par 20. qui ont été fauſſes; Qu'ils ont donc fait plus d'attention aux Cometes qui ont été ſuiviës de malheur, qu'à celles qui n'en ont pas été ſuiviës; Qu'il meurt plus de têtes Couronnées, qu'il n'y en a qui deviennent des Mithridates;

dates; si dis-je vous ajoutez tout cela aux autres reflexions, que j'ay faites, vous comprendrez aisément Mr. que les Payens ont deu étre generalement preoccupez de la pensée que les Cometes sont un signe de malheur.

Maintenant il ne faut plus s'etonner que les Chrêtiens soient dans la même prévention, puis qu'ils sont la posterité des Payens, & qu'à l'Idolatrie prés ils donnent dans les mêmes foiblesses que les Payens. Le grand ouvrage de la predication des Apôtres a été de faire connoitre le vray Dieu, & son Fils Dieu & homme mort & ressuscité pour nous, & de remplir le cœur de l'homme de l'amour de Dieu & de celui de la sainčteté, de faire cesser le culte des Idoles, & de ruïner l'empire du vice. C'est à quoy tendoit la publication de l'Euangile. Du reste Dieu ne s'est pas proposé en retirant les Payens de leurs tenebres, & en les introduisant dans le Royaume de sa merveilleuse lumiere, pour me servir des expressions de l'Ecriture, de les rendre meilleurs Philosophes qu'ils n'étoient, de leur apprendre les secrets de la nature, de les fortifier de telle sorte contre les Prejugez & contre les erreurs Populaires,

laires, qu'ils fussent incapables d'y tomber. L'experience nous le montre manifestement ; on ne voit pas que les personnes à qui Dieu communique les plus riches thresors de sa grace, qu'il remplit de la plus ferme foy, & de la plus ardente charité, soient les genies les plus penetrans, raisonnent avec le plus de force, & se mettent au dessus de mille faux jugemens, qui ne sont d'aucune consequence contre le salut de l'ame. Si bien qu'on peut dire que les Payens sont passez dans la Religion Chrêtienne avec tous les prejugez, qu'ils avoient eus dans le Paganisme à l'égard des choses de la nature, ou en general, à l'égard de tout ce qui ne detruit point les veritez de la foy.

Il paroît par les ouvrages des Peres qui s'étoient convertis du Paganisme, que s'ils avoient été Platoniciens, ils retenoient l'air & l'esprit de cette Secte. Il n'y a donc point lieu de douter que ceux qui avoient cru que les eclipses, les Cometes, les trembleterres & choses semblables sont des Phenomenes de mauvais augure, ne l'ayent encore cru apres leur conversion, s'imaginant que pourveu qu'ils attribuassent à leurs pechez, & à la colere de Dieu,

ce qu'ils avoient attribué à l'omiſſion de quelque ceremonie ſuperſtitieuſe, & à quelque fauſſe Divinité offenſée, il n'y avoit rien à redire dans leur ſentiment. Par ce moyen la ſocieté des fidelles s'eſt trouvée de generation en generation imbuë des erreurs populaires qui s'étoient etablies dans le Paganiſme, à la reſerve de celles qui choquent manifeſtement les Myſteres de la Religion: car des qu'on a veu qu'une opinion n'étoit pas condamnée comme heretique, on a ſuivi ſans façon le torrent de ceux qui en étoient preoccupez. Peu de gens s'amuſent à examiner ſi les opinions generales ſont vrayes ou fauſſes. N'eſt ce pas aſſez, dit on en ſon eſprit, qu'elles viennent de nos Peres?

Il eſt même vrai que quand on ſe fut apperceu dans l'ancienne Egliſe, que la trop grande ſimplicité du culte que les Apôtres avoient enſeigné, n'étoit pas propre pour les tems où la ferveur du zele s'étoit un peu ralentie, & qu'ainſi il étoit de la prudence Chrêtienne d'introduire dans le ſervice divin l'uſage de diverſes ceremonies; on s'arrêta ſur tout à celles qui avoient eu le plus de vogue parmi les Payens: ſoit parce qu'en general on les trouva propres à in-

K ſpi-

ſpirer du reſpect aux Peuples pour les choſes ſainctes, ſoit parce qu'on crut que ce ſeroit le moyen d'apprivoiſer les Infideles, & de les attirer à Jeſus Chriſt, par un changement en quelque façon imperceptible. Quand les Huguenots nous reprochent la conformité qui ſe trouve entre nos Ceremonies, & celles des Anciens Payens, & qu'ils la prouvent mêmes par de bons paſſages, il y a pluſieurs de nos Controverſiſtes qui leur diſent tout net que cela eſt faux, que ce ſont toutes calomnies forgées par les Miniſtres pour decrier nôtre Religion. Mais ceux qui ſont tout enſemble & habiles, & de bonne foy, avoüent (1) la dette, & ne manquent pas de bonnes raiſons, pour juſtifier l'adoption que nous avons faite de pluſieurs coutumes du Paganiſme. Ils diſent que c'eſt employer les richeſſes des Egyptiens, à la fabrique du Tabernacle, comme firent les Juifs; Que c'eſt imiter Salomon qui emprunta d'un Roy Idolatre les materiaux & les Architectes du Temple du vrai Dieu; Que David (2) ne fit point ſcrupule de ſe parer de la couronne d'or grelée de pierreries, qu'il avoit fait arracher de deſſus la tete de l'Idole Melchom; que Dieu per-

(1) *Memoir. de Mr. de Marolles part. 2. p. 209.*

(2) *Lib. 2. Reg. cap. 12.*

permettoit bien aux Juifs de se marier avec leurs Captives, & de changer des Moabites en filles de Sion, pourveu qu'ils leur rognassent les ongles, qu'ils leur rasassent les cheveux, & qu'ils prattiquassent à leur égard diverses purifications; Qu'ainsi apres les retranchemens, & les purifications necessaires, nous ne devons pas faire difficulté de nous accommoder des depoüilles du Paganisme, comme le remarque S. Jerôme. *Itidem in multis aliis Gentilum institutis* (c'est le Cardinal (1) Baronius que vous connoissez si bien, qui parle ainsi, apres avoir ingenûment avoüé que la fête de la Chandeleur, est tout à fait Payenne dans son origine) *contigit ut superstitionis eorum usus sacris ritibus expiatus, ac sacrosanctus redditus, in Dei Ecclesiam laudabiliter introductus sit.* Jugez un peu Mr. si les erreurs & les prejugez des Payens sur le chapitre des presages, n'ont pas eu beaucoup de facilité pour entrer dans la Religion Chrêtienne, pourveu seulement que l'on n'attribuat rien aux fausses Divinitez, puis que les Ceremonies de leur fausse Religion ont été favorablement accueillies apres avoir été deüement purifiées, ou comme disoit un

(1) *Not. in Martyrol. Rom.* 2. *Februar.*

jour en vôtre presence nôtre Ami à quolibets, apres avoir fait leur quarantaine.

Une autre chose à peu contribuer au transport des erreurs du Paganisme dans l'Eglise Chrêtienne : c'est le grand nombre des faux convertis. Car combien croyez vous Mr. qu'il y eut de Payens qui firent semblant d'abjurer l'idolatrie sous les Constantins, & sous les Theodoses, lors que la Religion Chrêtienne étoit la Religion Dominante, lors que pour bien faire sa cour à celui de qui on attendoit sa fortune, il faloit étre baptizé ? Peut étre n'y en eut il pas beaucoup pendant que les Empereurs Chrêtiens se crurent obligez par raison d'Etat, à menager les Payens : mais je suis fort trompé si lors que Theodose se fut mis tout de bon dans l'esprit le dessein d'extirper le Paganisme, il n'y eut beaucoup d'Idolatres qui sans autre motif que celui d'étre de la Religion du Prince, entrerent dans le giron de l'Eglise. Je dis la même chose des François qui étoient Payens lors que Clovis se convertit à la foy. Il est fort probable que Dieu en illumina quelques uns, & que sa Providence qui trouve souvent à propos de se servir de nos passions pour nous retirer de nos egare-
mens,

mens, se servit de l'impression forte que l'exemple d'un grand Roy peut faire sur les esprits, pour ouvrir les yeux à quelques Seigneurs de cette Cour. Mais il est aussi fort probable, qu'il y en eut plusieurs, qui se firent baptiser uniquement afin d'être du coté des plus forts. Si les Philosophes Payens qui assisterent à la Harangue que Constantin prononçea devant les Peres du Concile de Nicée pour defendre la Divinité de Jesus Christ, furent plus touchez de ce discours, que de toutes les Apologies qu'ils avoient leües: si jamais la Religion Chrêtienne ne leur a paru plus plausible que quand un Empereur revetu de toute sa Majesté parla pour Elle; n'est il pas bien apparent que la veüe d'un grand Roy qui embrasse l'Evangile, & que la force d'un si grand exemple, determinerent quantité de gens de Cour, à faire comme luy, sans examiner la chose plus amplement? on peut donc dire qu'en ces tems de prosperité, l'exemple des uns servoit de conviction aux autres de Province en Province, & qu'ainsi plusieurs personnes de tout état, & de toute condition entroient dans l'Eglise sans aucune veritable vocation, & y apportoient tous leurs Prejugez.

(1) *Abregé Chronol. Anno* 1562.

Mr. de (1) Mezerai raporte une chose touchant Catherine de Medicis, qui me paroit considerable. A la bataille de Dreux le parti du Roy ayant eu du pire dans le commencement, il y eut des fuyars qui piquerent jusqu'à Paris, où ils publierent que tout étoit perdu. Catherine de Medicis sans s'emouvoir autrement, se contenta de dire, *He bien, il faudra donc prier Dieu en François*, & se mit à caresser tout de son mieux les amis du Prince de Condé. On voit par là qu'elle étoit toute resignée à la ruine de la Religion Catholique dans ce Royaume, & toute prête à la sacrifier au parti de la nouvelle Religion, s'il fut devenu le plus puissant. Cette trouppe de Filles d'honneur, qu'elle employoit à lui faire des Creatures, au depens de tout ce qu'il vous plairra, n'eust pas été non plus fort malaisée à persuader qu'il faloit prier Dieu en François, si le Prince de Condé victorieux les eust mariées avantageusement à des Seigneurs Huguenots: & ainsi à proportion chacun à l'exemple de la Reyne Mere, se fust accommodé à la nouvelle Religion, ou pour conserver ses charges, ou pour en obtenir quelqu'une par le credit du Prince:

si

si bien qu'il ne tint qu'à une bataille gagnée par les Royaux, que la Religion Dominante ne devint la Religion tolerée & disgraciée, que l'on eust quitté par troupes pour s'avancer plus aisement. C'eust été la même chose 30. ans apres si Henry IV. eust peu terrasser la Ligue par la force de ses armes. En ce cas là, je vous repons qu'il n'y eust point eu de Conferences de Sureine, point de promesses de se faire instruire; le Roy victorieux n'eust eu aucun doute sur sa Religion, Il l'eust mise sur le trône, & c'eust été un grand bonheur pour les Catholiques d'obtenir un Edit de Nantes pour étre à tout le moins tolerez. On les eust traittez haut à la main, & parce que les Huguenots avoient parmi eux en ce tems là, beaucoup de ces ardens Zelateurs qui courent la mer & la terre, pour faire des Proselytes, comme nous en avons à present un tres grand nombre par la grace de Dieu & du Roy, on n'eust entendu parler d'autre chose que de Conversions. Tous les Intendans de Province eussent été des Marillacs, & je ne sai ce que nous serions à present vous & moi mon pauvre Mr. Il me paroit fort probable que Mr. vôtre grand Pe-

re qui avoit une belle charge & beaucoup d'enfans, se fût fait Huguenot, pour conserver cette charge, & pour pousser sa famille. Si bien Mr. que peut être vous seriez ministre de Paris à l'heure qu'il est, car Mr. vôtre Pere voyant la belle naissance que vous aviez pour les lettres, & vôtre naturel devot, n'eust pas manqué de vous destiner à l'Eglise. Pour mes Ancêtres, je crois franchement qu'ils eussent fait ce que je vois faire tous les jours aux Huguenots de mon voisinage, qui pour se delivrer une fois pour toutes des importunitez pieuses & devotes des Curez & des Moines, & pour se procurer les avantages du ciel & de la terre qu'on leur promet, francs & quittes de toutes les avanies, & de toutes les injustices qui leur sont faites souvent par un zele fort dereiglé (ce que je ne dirois pas devant tout le monde) font semblant de se faire Catholiques.

Or il est bien asseuré que toutes ces conversions pretendües de nos Anciens, n'eussent pas empeché leur devotion secrette pour Nôtre Dame, pour les Saincts, pour les Reliques, pour les Images, pour le Scapulaire, &c. ni arraché de leur cœur la pieuse credulité qui leur avoit été inspirée des le ber-

erçeau, pour les miracles, pour le Purga-
oire, & ce qui s'ensuit. Nous en tiendrions
ncore quelque chose vous & moi & nos
emblables, tout Calvinistes que nous
erions. C'est pour vous dire que quand
n n'entre dans une Religion que par Poli-
ique, on y entre avec tous ses prejugez, &
'est ce qu'ont fait plusieurs Payens en
mbrassant la profession du Christianisme.

Je remarque outre cela qu'il semble que
plusieurs Payens ayent comme capitulé
ors qu'ils se sont convertis, & demandé
qu'il leur fut libre de retenir quelque chose
le leur premier état, car (1) S. Augustin
ous est garand que le Christianisme rece-
voit les Philosophes Cyniques sans les ob-
liger à changer d'equippage, ni de façon
de vivre, pourveu qu'ils changeassent seu-
lement quelques Axiomes contraires à la
foy. En effet on lit dans l'Histoire Eccle-
siastique qu'un Philosophe de cette secte
nommé Maxime, vint en habit de Cyni-
que supplier l'Empereur Theodose de le
maintenir dans le siege de Constantinople,
qu'il pretendoit être injustement occupé
par S. Gregoire de Nazianze. On diroit
aussi (2) qu'Aquila qui aima mieux re-
tourner dans le Judaisme que renoncer à
l'Astro-

(1) *de Civitate Dei l. 19. cap. 19.*

(2) *Epiphan. l. de ponder. & mens.*

l'Astrologie, avoit tacitement stipulé qu'il lui seroit permis de retenir ce qu'il voudroit de ses erreurs. Mais je suis bien bon d'ecrire tout cela à une personne qui le sait si bien.

Si ces remarques ne suffisent pas pour prouver que les Payens ont conservé diverses erreurs en entrant dans le Christianisme, lesquelles en suitte se sont perpetuées par tradition; je m'en vais aporter une preuve contre laquelle il n'y a pas le mot à dire, puis que c'est une preuve fondée sur des faits incontestables.

Il paroit par les sermons des anciens Peres de l'Eglise, que les Chrêtiens de leur tems s'imaginoient qu'en jettant des cris de toute sa force, on soulageoit la Lune eclipsée, & qu'on la faisoit revenir comme d'un evanoüissement, qui lui eust été mortel si on n'eust bien crié. (1) S. Ambroise; l'Auteur du Sermon 215. *de tempore* qui est parmi ceux de S. Augustin; S. Eloy Evesque de Noyon ont parlé fortement contre cet abus, ce qui fait voir qu'il étoit en usage parmi ceux à qui ils parloient. Il paroit aussi par les Homilies de S. Chrysostome & par les livres de S. Basile, de S. Augustin, &c. que les Chrê-

(1) *Voy. Mr. Thiers Trait. des superst. ch. 23.*

tiens

tiens de leur tems fondoient divers presages sur ce que quelcun éternuoit en certaines circonstances ; sur ce qu'on rencontroit en son chemin un chat, ou un chien, une femme de mauvaise vie, une fille, un borgne, ou un boiteux ; qu'on heurtoit contre quelque chose, ou qu'on étoit retenu par le manteau en sortant de son logis ; qu'un membre venoit à tressaillir &c. S. Eloy pour delivrer ses peuples de semblables superstitions, leur declare que c'est étre Payen en partie que de prendre garde en sortant de ches soy ou en y entrant à ce que l'on rencontre, ou aux voix que l'on entend, ou au chant des oiseaux, ou à ce que les autres portent. Il n'y a qu'à lire le Traitté de Mr. Thiers pour étre plainement convaincu par l'autorité des Papes, des Conciles Provinciaux, des statuts Synodaux, des Peres, & d'autres graves Auteurs, I. Que les superstitions mentionnées cy dessus & plusieurs autres se trouvent parmi les Chrêtiens. II. Que c'est un reste du Paganisme.

Quand nous n'aurions pas l'aveu de tant de grands personnages, il seroit bien facile de prouver qu'en effet c'est une maladie originairement venüe du Paganisme, car outre

que ceux qui ont preché la Religion de Jesus Christ, n'ont enseigné rien de semblable, il paroit par les monumens de l'Antiquité qui nous restent, que toutes ces superstitions étoient en vogue parmi les Gentils. C'étoit une opinion fort generale parmi eux, que les eclipses de Lune procedoient de la vertu Magique de certaines paroles, par lesquelles on arrachoit la Lune du Ciel, & on l'attiroit vers la terre pour la contraindre de jetter de l'ecume sur les herbes, qui en suitte devenoient plus propres aux sortileges que vouloient faire les Enchanteurs,

(1) *Et patitur cantu tantos depressa labores,*
Donec suppositas propior despumet in herbas.

(1) *Lucan. lib. 6*

Pour delivrer la Lune du tourment qu'elle souffroit, & pour eluder la force du charme, il faloit, disoit on, empecher qu'elle n'en oüit les paroles, dequoy on venoit à bout en faisant un bruit horrible. Et voila la cause pour laquelle on s'assembloit avec des instrumens d'airain, des trompetes & des clairons, comme à present pour faire un Charivari. Les Perses prattiquent encore cette ridicule ceremonie,

nie, au raport de Pietro della Valle : elle eſt auſſi en uſage dans le Royaume de (2) Tunquin où l'on s'imagine que la Lune ſe bat alors contre un dragon. Vous fairez reflexion ſans doutte en liſant cecy à ce qui eſt dit dans le livre des Pſeaumes, que l'Aſpic bouche ſon oreille afin de ne pas oüir la voix de l'Enchanteur, & vous m'accorderez, je m'aſſeure, que les Chrêtiens qui pretendoient ſoulager la Lune par leurs cris, avoient puiſé leur erreur dans le Paganiſme.

(1) *Voy. les nouv. Relat. de Mr. Tavernier.*

Je ne perdrai point de tems à faire voir que toutes les autres ſuperſtitions cenſurées par les Peres de l'Egliſe, étoient en uſage parmi les Payens, parce que c'eſt une choſe trop manifeſte; mais je remarquerai que c'eſt d'eux que nous tenons la pretendue vertu brulante de la Canicule, dont les Poëtes nous ont donné à l'envi des deſcriptions ſi elaborées; la pretendüe ſignification de pluſieurs malheurs, que nous attribuons aux eclipſes, & toutes les Chymeres de l'Aſtrologie : d'ou il s'enſuit que l'erreur où nous ſommes ſur les preſages des Cometes vient auſſi de la même cauſe, & par conſequent que c'eſt une eſpece de ſuperſtition. Je fairai cette remarque ſur la

Canicule avec vôtre permission, Mr. c'est que les Romains étoient si persuadez de la malignité de ses influences que pour l'appaiser, ils lui (1) sacrifioient tous les ans, des chiens rous assez pres de la Porte *Catularia*, qu'on appelloit ainsi ou du nom de l'astre auquel se faisoit le sacrifice, ou du nom de la victime qui lui étoit offerte, ou plutôt à cause de l'un & de l'autre, car il n'étoit gueres possible de faire en cela quelque distinction, puisque la raison pourquoy on immoloit un chien preferablement à toute autre espece de victime, n'étoit que la conformité des noms. Les autres (2) Peuples qui offroient des sacrifices à la Canicule n'y cherchoient pas tant de finesse, nous ne lisons pas qu'ils immolassent des chiens, plutôt que toute autre chose, & c'étoit une erreur de moins, car qu'y a t'il de plus ridicule que de s'imaginer qu'une étoile fait plus de cas d'une bête, que d'une autre. Neanmoins tous ces Peuples étoient & Superstitieux & Idolatres: & les Chrêtiens se sont contentez de rejetter le dernier de ces deux maux aussi bien à l'égard des Cometes qu'à l'égard du reste.

J'avoüe que je n'ay point leu que les Peres ayent blamé la superstition envers les Co-

(1) *Festus; Ovidius Fast.* 5.

(2) *Apollonius l. 2. Valer. Flaccus l.* 1.

Cometes, comme ils ont blamé les autres : mais cela vient ſans doute, de ce qu'il n'eſt pas ſi facile d'en connoitre la vanité que de connoitre la vanité des autres preſages (car il n'eſt pas ſi evident que l'apparition d'une Comete ne preſage rien, qu'il eſt evident qu'un eternuement ne preſage rien) de ce que les inconveniens de cette ſuperſtition ne ſont pas ſi frequens que ceux qui naiſſent des autres, & enfin de ce qu'ils ont cru que la terreur des Jugemens de Dieu excitée dans l'ame des Pecheurs à la veüe d'une Comete, pouvoit les faire repentir. Outre qu'ils y ont été trompez tout les premiers, leurs grandes lumieres s'etendant plutôt du côté des veritez de la Religion, que du côté des veritez naturelles. Quoy qu'il en ſoit, comme il y a aſſez d'autres motifs d'une certitude indubitable, qui doivent porter les hommes à craindre les jugemens de Dieu, & à s'amender, rien n'empeche que nous n'examinions ſi la crainte des Cometes eſt bien fondée, quand même il en devroit arriver que les hommes ſeroient delivrez d'une terreur chymerique à la verité, mais pourtant utile. Autrement il faudroit approuver la conduitte de ceux

qui

qui font des fraudes pieuses, qui enseignent mille fables, qui supposent des miracles à plaisir, quand ils croyent que cela peut ayder à la pieté, ce qui est neanmoins une conduitte tres eloignée de l'esprit de l'Eglise. *Non sit nobis religio*, dit le grand (1) St. Augustin, *in phantasmatibus nostris, melius est enim qualecunque verum, quàm quicquid pro arbitrio fingi potest.* Il semble même que ce seroit aller directement contre l'intention du St. Esprit declarée dans ces paroles de (2) Jeremie, *à signis cœli nolite metuere, quæ timent Gentes*, que d'epouvanter les Peuples par les presages des Cometes.

(1) *de ver. relig. c. 55.*

(2) *Cap. 10. v. 2.*

Souffrez que je remarque par occasion l'injustice de ceux qui blament la Philosophie, en ce qu'elle cherche des causes naturelles où le Peuple veut à toute force qu'il n'y en ait point. Cela ne peut venir que d'un Principe extremement faux, savoir *que tout ce que l'on donne à la nature est autant de pris sur les droits de Dieu*, car en bonne Philosophie la Nature n'est autre chose que Dieu lui même agissant ou selon certaines loix qu'il a établies tres librement, ou par l'application des Creatures qu'il a faites & qu'il conserve, de sorte que les ouvra-

ouvrages de la Nature ne sont pas moins l'effet de la puissance de Dieu que les miracles, & supposent une aussi grande puissance que les miracles, car il est tout aussi difficile de former un homme par la voye de la generation que de ressusciter un mort. Toute la difference qu'il y a entre les miracles, & les ouvrages de la Nature c'est que les miracles sont plus propres à nous faire connoitre que Dieu est l'Auteur libre de tout ce que font les corps, & à nous desabuser de l'erreur où nous pourrions étre là dessus, en suitte dequoy l'on juge assez naturellement que ce qui se fait par miracle, vient d'une bonté ou d'une justice particuliere. Mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on doive trouver mauvais que les Philosophes s'en tiennent à la nature autant qu'ils peuvent, car comme (1) Plutarque l'a fort bien remarqué au sujet de Pericles & d'Anaxagoras, la connoissance de la Nature nous delivre d'une superstition pleine de terreur Panique pour nous remplir d'une devotion veritable, & accompagnée de l'esperance du bien. Si les (2) Payens eux mêmes ont remarqué qu'il importe extremement sur le chapitre de

(1) *in vita Pericl.*

(2) *Cum omnibus in rebus temeritas in assentiendo, errorque turpis est, tum in eo loco maximè, in quo judicandum est quantum auspiciis rebusque divinis, religionique tribuamus. Est enim periculum, ne aut neglectis iis impia fraude, aut susceptis anili superstitione obligemur*, Cicero l. 1. de Divinat.

de la Religion, & plus qu'en toute autre chose, de ne se point conduire par le principe d'une aveugle credulité, mais de se bien asseurer du fait, parce qu'en negligeant une ceremonie bien fondée, on tombe dans l'impieté, & qu'en s'attachant à des cultes indus, on s'engage dans des superstitions pueriles: si dis-je, les Payens eux mêmes ont peu voir cette verité, ne devons nous pas être bien aises que les Philosophes Chrêtiens nous delivrent de tous les Prejugez, qui seroient capables de souiller la beauté male & solide de nôtre devotion? Dans le fond il y a tant de peril que toute devotion qui s'appuye sur des faussetez ne s'abatardisse, qu'on ne doit jamais faire quartier à l'erreur de quelque espece qu'elle soit.

Encore une remarque Mr. sur ce que j'ay dit que les Chrêtiens sont aussi portez que les autres hommes aux superstitions des Presages. Cela ne devroit pas être. La connoissance que la foy nous donne de la nature de Dieu,& la solide doctrine de ceux qui nous instruisent des veritez Chrêtiennes, nous devroient guerir de ce foible là. Mais helas! l'homme est toujours homme. La Providence Divine n'ayant pas trouvé à pro-

à propos d'établir sa grace sur les ruïnes de nôtre nature, se contente de nous donner une grace qui soûtient nôtre infirmité. Mais comme le fond de nôtre nature sujette à une infinité d'illusions, de prejugez, de passions, & de vices subsiste toujours; il est moralement impossible que les Chrêtiens avec toutes les lumieres & toutes les graces que Dieu repand sur eux, ne tombent dans les mêmes desordres où tombent les autres hommes.

C'est une chose pitoyable que de voir la liste des superstitions que Mr. de Thiers a recueillies, & qui subsistent parmi les Chrêtiens, nonobstant les Censures, les menaces & les defenses mille fois reïterées par les Conciles & par les Synodes. Non seulement il y a des superstitions de la derniere bassesse dans ce catalogue là, mais aussi des profanations sacrileges, quoy que couvertes d'un voile specieux, & des prattiques de devotion abominables. J'ay dêja dit ailleurs à quel point la manie de savoir sa destinée par un Astrologue, a possedé tout l'Occident. On en est revenu en-*fin*; mais la curiosité est toujours si forte qu'on recourt à des voyes encore plus criminelles. Pour ce qui est des presages qu'on fon-

fonde sur mille cas fortuits, on peut dire que le Peuple Chrêtien en est infatué d'une maniere incorrigible.

Il n'y a que deux jours qu'en parcourant l'histoire Latine de Priolo je remarquai qu'en l'an 1652. on prit pour mauvais augure, de voir que pendant que Mr. le Prince consideroit le champ de bataille, où l'un de ses Ancêtres finit ses jours aupres de Jarnac, son epée lui tomba du baudrier. *Subiit cupido Principem percurrere Martium Campum, & sanguine Condeano tinctam planitiem, quam inequitanti ensis baltheo elapsus excidit, omine non fausto, apud vana mirantes.* Il n'y avoit rien là qui ne fût purement casuel, & je suis seur que ce grand Prince qui a l'esprit aussi heroïque que le courage, en cela plus Heros qu'Alexandre qui étoit superstitieux, ne fit aucun cas de ce pretendu presage. Neanmoins cela fut relevé & se repandit. La cheute d'un tableau, d'une colomne, ou d'une horloge fait faire cent reflexions à toute une Ville. On n'en parle jamais sans faire des conjectures qui vont à la ruïne de ceux qui avoient fait dresser la colomne, ou qui avoient fait graver leurs armes sur l'horloge. A Rome où l'on est speculatif sur

ſur ces choſes là plus que par tout ailleurs, juſques à chercher dans le nom d'un Cardinal, s'il ſera elevé au Pontificat; il en coute infailliblement la vie dans l'eſprit du Peuple au Pape, à quelque Cardinal, à quelque Roy : quelquefois même il n'y va pas de moins que d'un changement de domination.

Nôtre Gazette dans ſes commencemens ſe chargeoit tres volontiers de cette ſorte de contes. Celle du 23. de Janvier 1632. à l'article de Vienne nous apprend que la naiſſance d'un monſtre composé de 2. enfans, la cheute d'une Tour que l'Empereur avoit fait bâtir apres la defaite du Roy de Boheme à la bataille de Prague, & la mort ſubite d'un Conſeiller d'Etat, faiſoient dire bien de choſes aux Interpretes des Prodiges. Le monſtre ſignifioit quelque ligue fort étrange. La cheute de la Tour ne pouvoit ſignifier quoy que la Gazette n'ait pas cru qu'il s'en faluſt ouvrir entierement, que la perte de tous les avantages que la maiſon d'Aûtriche avoit remportez par la defaite du Roy de Boheme, en faveur duquel ſe feroit la Ligue étrange. Il peut y avoir des veües de Politique dans le debit de ces nouvelles, comme je

J'ay remarqué en raportant le caractere d'une femme Nouvelliste selon l'idée de Juvenal, & ça été sans doute la pensée de Mr. Naudé, qui dans le Dialogue de Mascurat, applique à l'Auteur de la Gazette, tout ce que Juvenal a touché dans ce passage; mais quoy qu'il en soit, on peut voir par là, que le genie des Peuples d'aujourd'hui est tout semblable à celui des Anciens, qui se repaissoient de fables & de vaines conjectures. Je suis bien aise pour l'amour de la France que nôtre Gazette abandonne depuis assez long tems cette espece de nouvelles aux Gazetiers des autres Nations, qui à l'heure qu'il est, nous debitent cent choses absurdes sur la presente Comete. J'ayme bien mieux que nôtre Gazetier m'aprenne ce que les R. P. Jesuites de Londres lui écrivent pour justifier leurs sainctes & zelées entreprises dans ce Royaume là; & les Conversions que fait Monseigneur l'Evesque de Poictiers dans son Dioceze à la tête de 5. ou 6. Compagnies de Cavalerie, sous l'autorité toute puissante d'un Intendant vigoureux; j'ayme mieux, dis-je, apprendre du Bureau d'adresse des nouvelles de cette nature que mille fades relations de prodiges.

La

La passion de donner du merveilleux aux Evenemens qui a si fort possedé les Auteurs Profanes, possede aussi nos Auteurs Chrêtiens, & leur fait faire souvent des observations si pueriles, que rien plus. Qu'y a t'il par exemple de plus frivole que la remarque de Sandoval, qui écrit dans la vie de l'Empereur Charles V. que la Reyne Margueritte femme de Philippe III. nâquit le propre jour de Noel entre 9. & 10. heures du matin, pendant que la cloche d'une Eglise sonnoit l'elevation du S. Sacrement à la Messe, ce qui, ajoute t'il, fut un signe de sa grande devotion; Qu'on vit quelques jours apres les funerailles de cet Empereur, un grand Oiseau venu du côté de l'Orient sur la Chapelle du Monastere de S. Juste; Qu'un Cordelier de Guatuemala aux Indes Occidentales vit l'accusation intentée par les Diables contre le même Empereur, & puis son absolution fondée sur ses bonnes intentions, apres quoy Dieu conduisit Charles par la main à la place qui lui étoit destinée dans le Paradis. Qu'il eut été aise de pouvoir dire qu'une Comete ou qu'une eclipse avoit annoncé aux hommes la mort de cet Empereur, car s'étant rencontré qu'il y eut de tout cela

cela quelque tems avant la mort de l'Imperatrice, il n'a pas manqué de nous garantir que ce furent des predictions de cette mort!

Peut étre penserez vous, que comme Charles Quint étoit déja mort au monde quelque tems avant qu'il cessat de vivre, Sandoval ne se fust pas imaginé qu'une Comete, ou qu'une eclipse eussent annoncé son trepas. Mais ne vous y trompez point Mr. ce n'est pas à cela que l'on regarde. On vous dit d'un côté que les Cometes presagent de grands malheurs, & de l'autre on met au rang de ces malheurs le decez des Roys & des Reynes, *sans examiner si ces Têtes Illustres & Sacrées meurent dans un tems où leur mort ne tire point à consequence, & n'apporte aucun changement dans les affaires, ce qui se rencontre assez souvent. Par exemple la mort de Charles Quint ne fût contée pour rien ni par ses Amis, ni par ses Ennemis, parce que sa retraitte avoit reduit toutes ces grandes passions qui avoient remué toute l'Europe, à ne plus inquieter personne, si ce n'est peut étre les Moines de S. Juste, lesquels il empechoit de dormir, à ce qu'on dit. Nous trouvons dans l'histoire plusieurs exemples de

de Têtes Couronnées dont la mort n'a point été prejudiciable à leur Etat, parce que c'étoient des Princes qui laissoient des Successeurs aussi dignes de commander, ou mêmes plus dignes de commander, & plus aimez de leurs sujets qu'eux, ou qui pouvoient dire fort veritablement ce que le (1) P. Strada fait dire à l'Empereur Charles V. remettant son sceptre à Philippe II. *Pro sene itaque membris capto ac magna mei parte præsepulto validum juventâ experrectique vigoris ac virtutis principem substituo.* Pour ne rien dire de ceux dont la vie est à charge non seulement à leurs voisins, mais aussi à leurs Peuples, comme un Jean Basilides Grand Duc de Moscovie mort l'an 1584. deux ans apres l'apparition d'une Comete. Pour Soliman Empereur des Turcs, on m'avoüera que sa mort a été le bien general de la Chrêtienté, & même de toute l'Europe. Si bien que c'est tres mal raisonner, que de conclurre en general, que les Cometes en veulent aux souverains, de ce qu'elles sont le presage des Jugemens de Dieu, puis qu'il est certain que la longue vie de quelques Princes a été l'instrument de la justice divine la plus severe, & qu'ainsi on auroit eu plus de raison de

(1) *Hist. Belg. l. 1. Decad. 1.*

dire que les Cometes leur presageoient une longue vie, que de dire qu'elles presageoient leur mort, selon la pensée d'une epigramme faite sur la Comete de l'an 1577. qui fit tant de peur à Catherine de Medicis, parce que les Astrologues dirent que c'étoit le presage de la mort d'une Reyne, & d'un insigne malheur,

Spargeret audaces cum tristis in æthere crines
Venturique daret signa Cometa mali,
Ecce suæ Regina timens male conscia vitæ
Credidit invisum poscere fata caput.
Quid, Regina, times? namque hæc mala si qua minatur,
Longa timenda tua est, non Tibi vita brevis.

A cela se peut raporter ce que l'on dit des Valaques, que s'étant revoltez contre l'Empereur Michel l'Ange, ils prioient Dieu tres instamment de lui donner une longue vie, s'imaginant que plus il vivroit, plus sa mollesse leur donneroit les moyens d'affermir leur independance. Voila comment ceux qui suivent la preoccupation generale touchant les Presages des Cometes,

tes, tombent dans l'illusion en tout & par tout.

Les imaginations hyperboliques des Espagnols à la louange de Charles Quint, sont si outrées qu'au lieu de relever le merite de ce grand Prince, on peut dire qu'elles font tort à sa gloire, non seulement parce que les Lecteurs qui remarquent dans un Historien une affectation dominante de tourner toutes choses du côté de l'admiration, soubçonnent qu'il leur conte des Histoires faites à plaisir, mais aussi parce que bien de gens aiment si peu qu'un Historien s'amuse à faire le Panegyriste, que cette partialité les irrite extremement contre lui, & par contre-coup contre son Heros, apres quoy ils ne sont plus capables de croire que ce Heros ait eu du merite.

Je vous renvoye au dernier ouvrage du P. Maimbourg, pour voir les excez de flaterie où sont tombez les Historiens de Charles V. au sujet de la celebre victoire qu'il remporta sur le Duc de Saxe l'an 1547. Non contens d'avoir dit qu'une Aigle vola doucement durant quelque tems sur l'Infanterie Espagnolle pendant qu'elle passoit l'Elbe sur un pont de bateaux, & qu'un grand loup qui étoit sorti

d'une forêt prochaine, fut tué par les Soldats qui étoient déja passez ; ils ont asseuré fort serieusement que le Soleil s'arrêta tout court, pour donner aux Imperiaux le loisir de remporter une pleine victoire, ce qui est un renouvellement de l'un des plus grands miracles que Dieu ait faits pour établir son Peuple dans le pays de Canaan. Ce ne sont point de ces contes que l'on debite en feuille volante sur les premiers avis d'un Courier : ce sont des Historiens d'importance qui l'ont dit dans des ouvrages fort étudiez ; c'est un Sandoval Historiographe de Philippe III. & Evesque de Pampelonne, qui dit de plus que le jour de la bataille le Soleil fut veu de couleur de Sang en France, en Allemagne, & en Piedmont ; c'est un Grand Commandeur d'Alcantara, qui avoit un emploi considerable dans l'Armée de Charles Quint, & qui étoit present au Combat. Il parle de ce prodige comme temoin Oculaire, en cela plus heureux que le Duc d'Albe Lieutenant General de l'Empereur, & l'un de ceux qui eurent le plus de part à la gloire de cette journée. Nôtre Roy Henry II. qui avoit oüi parler du miracle, voulut savoir de lui ce qui en étoit. Il en eût pour toute réponse,

ponſe, *qu'il étoit ſi occupé ce jour là à ce qui ſe paſſoit ſur la terre, qu'il ne prit pas garde à ce qui ſe faiſoit au Ciel.*

Je n'ay rien à dire pour refuter ces viſions, apres ce que le (1) P. Maimbourg en a dit avec ſon eſprit & ſon eloquence ordinaire. Mais je voudrois bien que les railleries de ce Jeſuïte ſerviſſent de leçon à nos François,& qu'elles leur fiſſent bien prendre garde à ne point donner dans les enflures Eſpagnolles,quand ils parlent de la gloire de nôtre Roy, qui de l'aveu de toute l'Europe eſt un des plus grands Princes du monde; car comme je l'ay déja dit au ſujet de Charles V. il n'y a rien qui faſſe plus de prejudice à la veritable reputation d'un grand Monarque, que les efforts continuels que font les Hiſtoriens pour le mettre en tout & par tout au deſſus de tout ce qui a jamais été dit des autres Heros. On peut leur dire ce qui fût reproché à certains Heretiques qui attribuoient un corps à Dieu, mais un corps le plus grand qu'ils ſe pouvoient imaginer, *feciſtis molem, feciſtis minorem.* Quand je vois cette affectation, il me ſemble que je vois ces Anciens Sophiſtes de la Grece qui gagnoient leur vie à faire des Declamations, & des Panegyriques, non

(1) *Hiſt. du Luther. l.* 4.

pas ſur les memoires qu'on leur fourniſſoit, mais ſur les idées qu'ils ſe formoient eux mêmes de tout ce qui peut paroître le plus admirable. Pourveu qu'il n'y ait que les Harangues de Mrs. de l'Academie Françoiſe, qui ſoient toûjours dans le ſublime, toujours dans les exclamations, toujours dans les figures les plus outrées, le mal ne ſera pas grand. On ne s'aviſe pas d'aller chercher le merite d'un Roy ni dans une Harangue, ni dans une Epitre Dedicatoire, ni dans un Panegyrique. On ſait aſſez avant que de lire cette ſorte d'ouvrages, qu'un Roy y eſt toujours le plus grand Monarque de l'Univers, ſans en excepter ni Alexandre, ni Ceſar, ainſi on ſouffre ſans murmure, qu'il n'y ait là que de magnifiques idées. Mais ſi nos Hiſtoriens eblouïs de la gloire qu'ils auront à decrire, s'amuſent à faire les Declamateurs, je vous aſſeure, Mr. que les Eſpagnols ſe moqueront de nous à leur tour, & que toute l'Europe nous tournera en ridicules, comme Elle s'eſt moquée des Eſpagnols qui ont porté les eloges de leur Charles V. & de leur Philippe II. à des excez inconcevables. Apparemment ceux qui travaillent d'office à l'Hiſtoire de S. M. oublieront qu'il ne s'agit

s'agit plus de reprefenter de grandes paffions, & de grands fentimens fur le theatre imaginez à plaifir, ni de chercher les idées fatyriques du Ridicule, mais qu'il s'agit de raporter fidelement des chofes de fait. Ils ont d'ailleurs un charactere d'efprit à ne pas croire facilement que le Soleil interrompe fa courfe pour faire durer une bataille, comme les Efpagnols l'ont publié, ni que les murailles d'une ville s'abbatent tout à coup par la vertu d'une petite phiole, comme firent les murailles d'Angouléme fous le regne de Clovis, à ce que difent (1) quelques uns. Je ne fai même fi en debitant de tels miracles ils ne craindroient pas de faire trop mal leur cour, & qu'on ne leur dift, que la valeur des François n'a que faire de tout cela, que leur ardeur & leur promptitude n'a pas befoin que le Soleil s'arrête pour leur donner le tems d'achever, que cela eft bon pour les Efpagnols & pour les Allemans, qui font lents & pefans de leur nature. Ainfi on peut s'affurer fur ces deux (2) Meffieurs. Mais il n'en eft pas de même de tant d'autres feculiers & reguliers qui fe melent d'écrire l'Hiftoire de nôtre tems. Ils nous vont accabler de miracles, & de prefages. Tant pis Mr. car

(1) *St. Romvald Abregé Chronol. ann. 508.*

(2) *Racine & Boifleau.*

c'est une erreur la plus insoutenable du monde, que celle qui admet des presages. Plus j'y pense, plus j'en demeure convaincu; & peu s'en faut que je ne m'emporte jusques à la colere contre les Conteurs de prodiges. Cependant tout en est plein: nos Historiens ne le sont gueres moins que les autres. Voyez moi Mr. de Perefixe qui a eu l'honneur d'étre Precepteur du Roy, & qui est mort Archevesque de Paris. Il raporte dans son Histoire d'Henry IV. je ne sai combien de prodiges qui precederent l'assassinat de ce Prince, & ce qu'il y a de remarquable c'est que ces prodiges sont tout à fait semblables à ceux que les Payens eussent debitez dans une pareille conjoncture. Pures illusions.

La mort funeste de ce bon Roy fut cause que l'on ramassa & que l'on grossit mille choses qui arrivent selon le cours de la Nature & qu'on laisse tomber lors qu'elles ne sont suivies d'aucun evenement memorable, & de là vint que le tems qui preceda cette mort fut distingué dans l'opinion des hommes par certains Phenomenes prodigieux. Peut étre même y en eut il beaucoup plus qu'à l'ordinaire, cette année là, comme il arrive souvent par la pure vertu

des

des loix generalles de la Nature qu'on voit en certaines années cent choses coup sur coup, que personne ne se souvenoit d'avoir veües. Si on se fût contenté de characteriser par là l'année 1610. je n'y trouverois rien à dire. Mais on a pretendu que ces Phenomenes s'étoient fait voir expressement pour annoncer les miseres de la France, & la mort Tragique de son Roy. C'est une erreur qui me paroit insoutenable, parce que pour cela, il eust fallu que ces Phenomenes eussent été excitez extraordinairement, ou par Dieu, ou par les Demons. De dire que Dieu les excita extraordinairement, c'est lui attribuer une conduitte indigne de sa sagesse, parce que ces pretendus presages ne portent aucun caractere de ce que l'on suppose que Dieu veut signifier aux hommes. D'attribuer cela aux Demons, c'est se moquer, car ils n'ont garde d'epouvanter un Royaume tres-Chretien par des prodiges, comme ils font les pays Idolatres. Car qu'y gagneroient ils? Ils fairoient faire des restitutions, ils fairoient aller à confesse, & c'est ce qu'ils ne cherchent pas. Outre que ne connoissant point l'avenir, ils ne savent pas en quel temps doivent arriver les

grandes revolutions, & ainsi ils ne sont pas en état d'en produire des presages. Je dirai encore quelque chose ailleurs pour fortifier ce raisonnement, & sur tout des que j'aurai achevé les remarques que j'ay destinées à vous montrer l'entêtement des Chrêtiens pour les Prodiges.

Je trouve dans un Traitté de S. Agobard Evesque de Lion composé l'an 833. un passage qui m'est si favorable que je ne saurois m'empecher de le raporter. Ce savant Prelat composa ce livre pour desabuser une infinité de gens de la fausse imagination qu'ils avoient conceüe, qu'il y avoit en ce tems là des Enchanteurs dont le pouvoir s'étendoit jusqu'à exciter la grele, la foudre & la tempête toutes les fois qu'ils trouvoient bon de ruïner les biens de la terre: & qui faisoient trafic de cet art avec les habitans d'un certain Pays appellé *Magonie*, qui venoient tous les ans sur des Navires par le milieu de l'air pour charger tous les grains, qui avoient été gatez par la tempête, desquels ils payoient le prix aux Enchanteurs. On doutoit si peu de cela qu'il falut un jour que cet Evesque se donnast beaucoup de fatigue pour delivrer 3. hommes & une femme des mains de la po-

populace qui les vouloit lapider, comme étant tombez de ces Navires. Voicy le passage de question qui est à la fin de ce Traitté là. *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurdè res credantur à Christianis, quales nunquam antea ad credendum poterat quisquam suadere Paganis.*

Je n'examine point s'il est vrai, au pied de la lettre, qu'on étoit plus credule en ce tems là, que du tems du Paganisme. Il me suffit de savoir qu'on l'étoit beaucoup; & de là vint que peu apres on s'avisa d'ecrire l'Histoire d'un air Romanesque, & d'ajouter mille fables aux faits des vaillans hommes, comme étoit Roland, neveu de l'Empereur Charlemagne, ce qui acheva de gâter le gout aux Lecteurs, si bien qu'on n'osoit plus leur rien presenter qui ne fust de ce style là, temoin l'ouvrage de devotion que Jaques de Voragine Archevêque de Genes composa sur la fin du 13. siecle, & contre lequel Melchior Canus savant Evesque Espagnol paroit si indigné dans l'onzieme livre de ses lieux communs. Un autre (1) Docteur en Theologie sera ma caution, s'il vous plaît Mr. en ce que j'ay dit du gout qui regnoit dans cer-

(1) *Pitseus in Galfredo Monimetensi.*

certains siecles. Voicy comme il en parle; *Hoc erat antiquorum plurium vitium, vel potius quædam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis, se minùs existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis poëticas fictiones, vel aliquid earum simile admiscerent, & consequenter vera falsis committerent.* Cela étant je suis fort tenté de croire que les Historiens des Croisades nous en baillent souvent à garder, & c'est apparemment l'opinion du (1) P. Maimbourg, car voicy comme il parle apres le recit de la bataille d'Iconium gagnée par Frederic Barberousse l'an 1190. *Ce qu'il y eut de plus merveilleux en cette victoire, est que le Vainqueur ne fit presque aucune perte: ce que plusieurs attribuerent à la protection particuliere de S. George & de S. Victor, qu'on reclamoit ordinairement dans l'armée, & que quelques uns asseuroient avoir veu combatre devant les escadrons, soit qu'il y eut eu en effet quelque chose d'extraordinaire, comme il est quelquefois arrivé, selon le temoignage même de l'Ecriture: soit que pour avoir souvent oui dire qu'on avoit veu des escadrons celestes, durant la premiere Croisade, à la bataille d'Antioche, l'imagination de quel-*

(1) *Hist. des Croisad. liv.* 5

ques

ques uns preoccupée de ce recit, & imprimée de ces idées, se formast de pareilles apparitions. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un Cavalier de reputation & nullement visionnaire, appellé Louis de Helfenstein, asseura la même chose à l'Empereur, & lui protesta devant toute l'armée, sur son serment, & sur sa foy de Pelerin voüé du S. Sepulcre, & de Croisé qu'il avoit veu plus d'une fois Saint George à la tête des escadrons, tourner les Ennemis en fuite: ce qui fut apres confirmé par les Turcs mêmes, qui disoient avoir veu à la tête de l'armée Chrêtienne, certaines troupes toutes vetues de blanc, que l'on ne trouvoit plus parmi les nôtres. J'avoüe qu'on n'est point du tout obligé de croire à ces sortes de visions, qui sont sujettes la pluspart du tems à de grandes illusions, mais je sai bien aussi qu'un Historien ne doit pas, de son autorité, rejetter celles qui sont soutenues d'un temoignage aussi remarquable que celui cy: & que si on lui laisse la liberté de ne les pas croire, il n'a nul droit en les supprimant d'ôter à ses Lecteurs celle qu'ils ont, apres les avoir leües d'en juger ce qu'il leur plairra. La reflexion d'un aussi celebre Historien, nullement suspect d'avoir voulu favoriser l'incredulité des Huguenots,

est une forte preuve de ce que j'ay dit.

Voici quelque chose de plus fraiche datte. Vous savez que la ceremonie du mariage du Roy d'Espagne avec Mademoiselle se fit à Fontainebleau le 31. du mois d'Août 1679. & que peu de tems apres cette Princesse vint à Paris, où elle eut à essuyer un nombre innombrable de Harangues. Mais peut être ne savez vous pas qu'aux Peres de l'Oratoire on assura sa Majesté *que la gloire d'être le nœu d'une union éternelle entre les deux plus grandes Monarchies du monde, & celui de la paix generale, étoit reservée à sa sacrée personne, & que le Ciel l'avoit depuis long tems promise à la Terre. L'Empereur Charles Quint* (c'est la preuve de la promesse du Ciel) *en fit la prophetie par ce Lys misterieux qu'il planta de ses mains augustes dans le Jardin de sa solitude sur la fin du mois d'Août de l'an 1558. Car au moment de la mort de ce Grand Monarque, laquelle arriva peu de tems apres dans l'Automne de cette même année, cet Oignon de Lys jetta tout d'un coup une tige de deux coudées avec une merveilleuse fleur, aussi epanoüye & aussi odoriferante que ces sortes de fleurs ont accoutumé de l'être en Espagne en leur saison ordinaire. Presage certain,*

tain, Madame, qu'un Lys miraculeux se-roit transplanté en Espagne sur la fin du mois d'Août, au tems où la gloire de cet Empire sembleroit souffrir quelque sorte d'eclipse, pour y porter dans l'automne avec la paix les joyes du Printems, &c.

Ce qu'il y a d'étonnant là dedans n'est pas qu'à la tête d'une des plus savantes Communautez de l'Univers, on se soit servi de fausses pensées pour une Reyne qui malgré sa grande jeunesse, avoit trop de discernement & trop de penetration pour ne pas reconnoitre que c'étoient de vains fantômes. Il ne faut pas étre si severe à ceux qui parlent en public. Laissons leur le privilege dont ils jouissent de tout tems, de proposer les choses sous des idées brillantes & pompeuses, quoy que fausses en bien des occasions. (1) *Rhetori concessum est sententiis uti falsis, audacibus, subdolis, captiosis, si modo verisimiles sunt, & possunt ad movendos hominum animos qualicunque astu irrepere.* Mais ce qui m'étonne, c'est qu'une bonne partie de ce nombre prodigieux de gens qui ont leu cette harangue dans le Mercure Galant, s'est recriée sur cet endroit là, & a cru tout de bon que ce Lys avoit été un type du mariage

(1) *A. Gellius Noct. Att. l. 1. c. 6.*

riage du Roy d'Espagne à present regnant. Tant il est vrai que nous sommes accoutumez à trouver du Mystere & du presage par tout.

Prenez la peine de voir presentement s'il faut conter pour beaucoup la conformité qui se trouve entre les Anciens & les Modernes, à juger que les Cometes sont des presages sinistres. Je le dis encore un coup. C'est une illusion toute pure que de pretendre qu'un sentiment qui passe de siecle en siecle, & de generation en generation, ne peut étre entierement faux. Pour peu qu'on examine les causes qui établissent certaines opinions dans le monde, & celles qui les perpetuent de pere en fils, on verra qu'il n'y a rien de moins raisonnable que cette pretension. On m'avouëra sans doute, qu'il est facile de persuader au Peuple certaines opinions fausses, qui s'accordent avec les prejugez de l'enfance ou avec les passions du cœur, comme sont toutes les pretendues reigles des presages. Je n'en demande pas davantage, car cela suffit pour rendre ces opinions éternelles, parce qu'à la reserve de quelques esprits Philosophes, personne ne s'avise d'examiner si ce qu'on entend dire par tout est veritable.

Chacun

Chacun ſuppoſe qu'on l'a examiné autre fois, & que les Anciens ont aſſez pris les devans contre l'erreur, & là deſſus c'eſt à l'enſeigner à ſon tour à la poſterité comme une choſe infaillible. Souvenez vous de ce que j'ay dit ailleurs de la pareſſe de l'homme, & de la peine qu'il faut prendre pour examiner les choſes à fond, & vous verrez qu'au lieu de dire avec Minucius Felix, *quò magis mirum eſt nonnullos tædio inveſtigandæ penitus veritatis cuilibet opinioni temerè ſuccumbere, quam in explorando pertinaci diligentia perſeverare*, il faut dire *quò minus mirum eſt*, &c. (1) L'Auteur de *l'Art de penſer*, remarque fort judicieuſement que la pluſpart des hommes ſe determinent à croire un ſentiment plutôt qu'un autre par certaines marques exterieures & étrangeres, qu'ils jugent plus convenables à la verité qu'à la fauſſeté, & qu'ils diſcernent facilement, au lieu que les raiſons ſolides & eſſentielles qui font connoitre la verité ſont difficiles à decouvrir. De ſorte que comme les hommes ſe portent aiſement à ce qui leur eſt plus facile, ils ſe rangent preſque toujours du côté où ils voyent ces marques exterieures. Or comme vous ſavez Mr. l'antiquité & la ge-

(1) *part.* 3. *ch.* 19. *n.* 6.

generalité d'une opinion passent volontiers dans nôtre esprit pour une de ces marques exterieures.

Je voi tous les jours des gens qui evitent de se marier dans le mois de May, parce qu'ils ont oüi dire qu'on a cru de tems immemorial que cela portoit malheur: & je ne doute point que cette superstition qui nous est venuë de l'ancienne Rome, & qui étoit fondée sur ce que l'on y celebroit dans le mois de May la fête des Esprits malins, *Lemuralia*, ne subsiste parmi les Chrétiens jusques à la fin des siecles. Car il ne faut pour la conserver dans une famille, sinon qu'on se souvienne qu'un grand Pere, ou qu'un oncle, ont eu ce scrupule là. C'est une raison invincible, & qui fait d'autant plus d'impression sur l'esprit qu'on voit des gens d'entendement dans la même preoccupation. En effet il y en a qui sans étre superstitieux reculent ou avancent leurs nôces pour eviter le mois de May, parce qu'il leur importe qu'on ne croye pas qu'ils se sont livréz eux mêmes à la mauvaise fortune. Il ne faut rien negliger en ce monde. Un Marchand peut devenir effectivement malheureux, par la ridicule opinion qu'on a, qu'il est menacé de malheur, per-
son-

ſonne ne voulant lui faire credit,ni ſe lier de commerce avec lui. Qui voudroit rechercher toutes les cauſes qui fomentent les erreurs populaires, ce ne ſeroit jamais fait.

Il n'eſt pas juſques à l'Hiſtoire Sainte dont on n'abuſe, car ceux qui nous debitent comme en étant fort perſuadez que la maniere dont Tamerlan donna ſa benediction à ſes deux fils, abaiſſant la tête de l'ainé, & relevant le menton de l'autre, fut un preſage de l'elevation de celui cy, au prejudice de celui la; ſe fondent apparemment ſur le Chap. 48. de la Geneſe où il eſt dit que le Patriarche Jacob beniſſant les deux Fils de Joſeph mit ſa main droitte ſur la tête du plus jeune, parce qu'il prevoyoit par un eſprit prophetique, qu'il deviendroit plus puiſſant que ſon ainé. Cependant il y a une tres grande difference à remarquer entre ces deux benedictions. Le Tartare n'étant point éclairé de la connoiſſance de l'avenir, ne pouvoit pas diverſifier le mouvement de ſes mains pour établir un preſage: & Dieu ne voulant pas reveler les choſes Futures aux Infidelles, ne conduiſoit pas les mains de Tamerlan d'une certaine façon, afin qu'elles formaſſent un preſage de ce qui arriveroit à ſes

à ses enfans. Au contraire Jacob qui étoit rempli d'une revelation celeste par laquelle il connoissoit la destinée de ses Descendans, dirigeoit ses actions & ses paroles selon cette connoissance, & ainsi elles étoient des presages.

Il faudroit considerer que la connoissance de l'avenir ne pouvant venir que de Dieu, il n'y a point de presage des choses contingentes qui ne soit immediatement établi de Dieu. De sorte que si la rencontre d'une belette presage quelque chose, il faut que ce soit par une loy eternelle de Dieu qui a enchainé ensemble un tel mouvement de la belette avec une autre chose. Or comme il seroit absurde de dire que Dieu a fait une infinité de ces sortes de combinaisons, afin d'aprendre l'avenir à tous les hommes du monde, l'avenir, dis-je, dont il nous aprend qu'il se reserve à lui seul la connoissance, pour confondre les (1) faux Dieux, & dont il n'a fait part qu'à quelques Prophetes par une faveur singuliere; Comme il seroit indigne de la bonté & de la sagesse de Dieu, supposé qu'il voulust nous avertir d'une destinée que nous ne pourrions eviter, de se servir d'une maniere de signes aussi vagues & aussi

(1) *Annunciate quæ ventura sunt in futurum & sciemus quia Dii estis vos. Isai. cap.* 41.

aussi obscurs que le sont tous ceux que l'on nous debite pour des presages de l'avenir; il faut dire que ce sont tous ouvrages de l'esprit humain & non pas des Institutions de la Providence, comme l'a fort bien remarqué Petrone à l'égard des songes,

Somnia, que mentes ludunt volitantibus umbris
Non delubra Deûm, nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit.

Mais comme j'en veux aux Cometes principalement, il me suffira pour le coup Mr. que vous compreniez que non seulement il est tres possible que l'opinion generale de leurs presages soit fausse, veu la maniere dont elle s'est établie & perpetuée dans les esprits, mais qu'il faut de toute necessité qu'elle soit fausse, veu l'opposition qui se trouve entre ce sentiment, & la nature de Dieu.

Apres cette longue digression, me voicy pret à vous donner tous les éclaircissemens que vous pouvez souhaitter de moy.

PRE-

PREMIERE OBJECTION,

contre la Raison tirée de la Theologie.

JE ne voi qu'une objection considerable contre ce que j'ay établi par ma septiéme Raison. On me peut dire que l'intention de Dieu n'a pas été de fortifier l'Idolatrie, mais seulement de faire connoître au monde qu'il y a une Providence qui dispense les biens & les maux, qui aime les hommes, qui ne veut pas les perdre sans leur donner le tems de se repentir; qui merite à cause de cela leur amour & leur reconnoissance. Voila me dira t'on, la fin que Dieu s'est toujours proposée en faisant voir des Cometes. Cette fin est tres digne de la bonté & de la sagesse de Dieu. Les Cometes ont été une occasion d'Idolatrie, il est vrai: mais c'est la faute des Idolâtres, qui n'ont pas sceu connoître ce que Dieu demandoit d'eux. Et apres tout les Cometes, & les autres prodiges ont été d'un grand usage, ayant empeché que les hommes ne tombassent dans l'Atheisme, qui eust été la ruïne de la societé humaine. Qu'en effet (1) Horace nous apprend que le tonnerre qu'il avoit ouy diver-

(1) Ode 34. l. 1.

verses fois en tems serain, le degagea de la secte d'Epicure qui nioit la Providence divine.

PREMIERE REPONSE.

Que Dieu ne fait point de miracles, pour chasser un crime, par l'établissement d'un autre crime, l'Atheisme, par l'établissement de l'Idolatrie.

JE répons que tout cela ne balance point les inconveniens qui naissent de l'opinion que je refute, car 1. il ne semble pas étre de la sainčteté & de la sagesse de Dieu de faire des miracles afin de guerir un mal par un autre mal. Il est bien dit que Dieu tire la lumiere des tenebres, & que son infinie providence trouve jusques dans la corruption du Pecheur, dequoy se faire admirer. Mais il seroit absurde de dire que Dieu produit ces tenebres & cette malice du Pecheur, afin d'en tirer en suitte la lumiere & la manifestation de sa grace. Ce seroit une impieté de dire que Dieu fait du mal afin qu'il en arrive du bien, qu'il rend tous les hommes Idolatres afin d'empecher qu'ils ne deviennent A-

Athées. Mais si c'est une impieté de dire cela, comment peut on dire que Dieu a fait des miracles qui dans l'état où étoient les choses ne pouvoient qu'enraciner l'Idolatrie dans le cœur de l'homme, sous pretexte que par là il empechoit l'Atheisme? n'est ce pas avoüer que Dieu a contribué à la propagation de l'Idolatrie par ses miracles, afin d'étoufer l'Atheisme, c'est à dire qu'il a contribué à un tres grand mal, non pas pour procurer un tres grand bien, (car l'extirpation de l'Atheisme precisement ne peut ni sauver personne, ni glorifier Dieu comme il le demande) mais seulement pour eviter un plus grand mal. C'est en verité un objet bien digne de la grandeur de Dieu, & une fin bien proportionnée à sa sagesse, que de bouleverser les Loix de la nature, afin de fermer la porte à un mal par la conservation & par l'amplification d'un autre qui ne vaut guere mieux, & contre lequel Dieu a toujours temoigné une aversion infinie. A t'on jamais veu que JESUS CHRIST ou les Saincts ayent fait des miracles pour chasser une maladie par une autre, la paralysie, par exemple, par l'hydropisie? Quelle sorte de miracles seroit ce que ceux là?

Ainſi Mr. gardez vous bien de dire que Dieu à produit des miracles afin d'empecher l'Atheiſme par la fomentation de l'Idolatrie, & ſouvenez vous qu'apres la haine que Dieu a temoignée contre l'Idolatrie, il ne ſemble pas qu'il ait peu rien faire en ſa faveur que la tolerer. S'il euſt voulu bannir l'Atheiſme par des voyes extraordinaires, euſt il choiſi celles qui alloient manifeſtement à établir ce qu'il a ſi fort en horreur, ce qui provoque ſa jalouſie, comme parle l'Ecriture?

Ne vous ſemble t'il pas Mr. que cette idée de Dieu jaloux ſous laquelle Dieu s'eſt manifeſté, nous induit à croire qu'il euſt mieux aymé n'étre point connu des hommes, que de voir donner à d'autres ſes honneurs qui ne ſont deus qu'à lui, & par conſequent que s'il euſt voulu s'oppoſer par ſes miracles à la liberté de l'homme, & le detourner de ſon train, il l'euſt plutôt empeché de tomber dans l'Idolatrie, que dans l'Atheiſme? Il ne m'appartient pas de rien decider la deſſus. Seulement diray je que la jalouſie d'un mari va beaucoup plutôt à ſouhaitter que ſa femme n'ayme perſonne, qu'à ſouhaitter qu'elle partage ſon cœur entre ſon mary & un au-

tre. A quoy j'ajoute qu'il ne ſemble pas que Dieu ait peu choiſir pour l'objet de ſes miracles, ni l'extirpation de l'Atheiſme par la conſervation de l'Idolatrie, ni l'extirpation de l'Idolatrie par l'introduction de l'Atheiſme, parce que l'Atheiſme & l'Idolatrie ſont deux choſes dont la meilleure ne vaut rien, & qui ne peuvent ſervir ni l'une ni l'autre qu'à deshonnorer Dieu, & parce qu'il eſt certain d'ailleurs que Dieu n'agit ſurnaturellement que pour manifeſter ſa gloire d'une façon plus ſenſible, & plus propre à confondre l'erreur de ceux qui ne le connoiſſent pas comme il faut.

Qu'on ne me diſe donc plus que Dieu a fait des miracles afin d'empecher l'Atheiſme, à moins qu'on n'ajoute qu'il a fait ceſſer l'Atheiſme pour étre veritablement connu & adoré : car ſi on n'ajoute pas cela, je ſerai fondé à dire que Dieu a fait ceſſer l'Atheiſme par des miracles, afin que Jupiter & Minerve, Venus & Mercure & une infinité d'autres pretenduës Divinitez, reçeuſſent par toute la terre les honneurs qui ne ſont deus qu'à Dieu, ce qui eſt directement contraire à la revelation, Dieu lui méme s'en étant declaré, & ayant

yant juré par (1) lui même, *qu'il ne donneroit point sa gloire à un autre, ni sa louange aux statues de bois & de pierre.* Qu'on ne me dise pas que Dieu étoit honnoré indirectement à tout le moins, par ceux qui adoroient Jupiter & Junon, car il n'y a rien de plus faux ni de plus contraire à la revelation, puis qu'encore que les Idolatres ayent toujours pretendu honnorer quelque Divinité, & qu'ils ayent adoré sous l'idée de Divinité tout ce qu'ils adoroient, Dieu a toujours declaré qu'il ne regardoit point ce culte comme sien, mais au contraire comme un vol & une usurpation de ce qui lui étoit deu, qui meritoient ses plus terribles châtimens.

(1) *Isai. cap. 42. v. 8.*

II. REPONSE.

Qu'il n'a jamais été necessaire d'empecher que l'Atheisme ne s'établist en la place de l'Idolatrie, & que les Cometes ne sont pas capables de l'empecher.

MAis supposons que la sainteté & la sagesse de Dieu luy ayent peu permettre de faire des miracles pour chasser l'Atheisme par le moyen de l'Idolatrie; il n'en sera pas moins vrai que Dieu n'en a

jamais fait effectivement pour cette fin là, parce que Dieu ne fait rien d'inutile, & qu'il n'a jamais été necessaire de prevenir par des miracles l'extinction de toute Religion dans le monde. Il est impossible d'une impossibilité morale & Physique qu'une nation entiere passe de la croyance d'un Dieu, & de l'usage d'une Religion, dans une croyance & un usage contraires. A peine se peut on persuader qu'un homme seul ou par abrutissement, ou par de fausses subtilitez, etouffe dans son ame l'idée d'une premiere cause, de qui tout depend, & à qui tout doit hommage. Comment donc croiroit on possible qu'un Peuple entier elevé dans la prattique d'une Religion, accoutumé à recourir aux Dieux dans ses besoins, & à les remercier dans ses prosperitez, prevenu de mille sentimens de crainte, composé d'un grand nombre de superstitieux, passe dans l'abnegation totale d'une Divinité? Pour peu qu'on connoisse le genie des Peuples on m'avoüera que c'est une chose impossible. A quoy bon donc créer si souvent des Cometes pour eviter un mal qui ne peut jamais arriver? Quoy de plus inutile que cette sorte de miracles?

Ils

Ils servent, me dira t'on, à convertir les Peuples qui ne reconnoissent aucun Dieu. Je reponds que cela est faux, car s'il est vrai comme quelques Relations l'asseurent, qu'on a trouvé des Peuples qui ne faisoient Profession d'aucune Religion, il s'ensuit que les Cometes n'ont pas la vertu d'introduire la croyance d'une Divinité dans les Pays qui n'en reconnoissent aucune. Et d'ailleurs il est evident que des hommes qui ne sont pas touchez des effets ordinaires & extraordinaires de la Nature, qui peuvent s'imaginer que le Monde a été fait par hazard, que les mouvemens des Cieux ne sont dirigez par aucun Etre supreme, que tout se fait par la rencontre fortuite de certains Principes, sont tres capables de faire le même jugement de tous les astres & de tous les feux qui apparoitront de nouveau. Si bien qu'il est hors de toute vraisemblance, qu'une Comete de quelque longueur qu'on la suppose puisse faire songer qu'il y a un Dieu à un Peuple, que les ouvrages de la Nature si beaux & si reguliers, les eclipses, les tremblemens de terre, les ouragans, les tonnerres, & les foudres n'ont point convaincu, qu'il y en a un.

Pour ce qui regarde les nations que l'Histoire anciènne nous fait connoitre, il y avoit si peu de danger qu'elles tombassent dans l'Atheisme, que leur entêtement principal étoit de multiplier leurs Dieux & leurs Religions à l'infini. Vous savez la remarque d'un Poëte (1) Chrêtien ecrivant contre Symmaque; que la ville de Rome multiplioit ses Dieux à proportion de ses Victoires,

(1) *Prudence.*

Roma triumphantis quoties Ducis inclyta currum
Plausibus excepit, toties altaria Divûm
Addidit, & spoliis sibimet nova numina fecit.

Et vous n'ignorez pas sans doutte la raillerie de (2) Juvenal, que le pauvre Atlas étoit accablé sous le fardeau de tant de Dieux qu'il avoit à soutenir,

(2) *Satyr. 13.*

Nec turba Deorum
Talis ut est hodie, contentaque Sydera paucis
Numinibus, miserum urgebant Atlanta minori
Pondere.

Vous savez qu'il n'y a sorte de creature que les Payens n'ayent Deifiée; qu'ils ont

ont adoré jusqu'aux herbes de leurs Jardins; qu'ils ont sacrifié aux vens & à la tempête; qu'ils ont elevé des Autels à l'impudence, à la calomnie, à la peur, à la fievre, à la (1) mort même toute implacable qu'elle est; qu'ils ont mis au rang des Dieux leurs Roys & leurs Empereurs non seulement apres que la mort les avoit delivrez de la necessité d'étre veus sujets aux mêmes infirmitez que les autres hommes, mais aussi pendant qu'on les voyoit exposez à toute sorte de foiblesses. Il n'y a point d'exaggeration à tout cecy. Ce sont ces Faits avoüez de tout ce qu'il y a de gens qui connoissent l'Antiquité. Ce que j'ay dit concernant les Roys & les Empereurs se justifie tant par l'usage des (2) Perses qui adoroient leur Monarque d'une adoration proprement dite, & que plusieurs Etrangers ont refusé de rendre par scrupule de Religion; que par la prattique des Romains, qui juroient par la Divinité de leurs Empereurs vivans, & leur consacroient des temples & des Autels à leur (3) veüe ou à leur sceu, comme il paroit par l'Ambassade extraordinaire que ceux de Tarragone envoyerent à l'Empereur Auguste pour lui apprendre

(1) *Vossius de Idololatr. l. 3. c. 26.*

(2) *Brissonius de Princip. Persar. l. 1.*

(3) *Sueton. in Jul. Cæs. cap. 76.*

qu'il étoit né un palmier sur l'autel & dans le temple qu'ils lui avoient fait bâtir. A la verité cela ne parut pas fort probable à Auguste, puis qu'il repondit d'un (1) air moqueur, *qu'il voyoit bien qu'on ne faisoit gueres bruler de victimes sur cet autel là*: mais neanmoins ce temple & cet autel demeurerent sur pied avec plusieurs autres qui étoient consacrez au même Dieu, dont quelques uns mêmes étoient desservis par une Communauté de Prêtres établie uniquement pour cette fonction, & quelques autres étoient bâtis dans le petit coin du monde que le vrai Dieu s'étoit reservé: car vous n'ignorez pas qu'Herode a fait bâtir des temples à Auguste dans la Judée. On voit (2) encore à Frascati proche de Rome une base de marbre où le titre de *Divinité presente aux mortels*, est donné à l'Empereur Antonin Caracalla, & generalement parlant la coutume de mettre les Empereurs au rang des Dieux étoit si bien établie parmi les Payens, qu'encore que Constantin eut abandonné leur fausse Religion pour embrasser l'Evangile, qu'il professa fidelement jusqu'à sa mort, ils ne (3) laisserent pas de le mettre au rang des Dieux apres son decez. Ce qui ne me paroit

(1) *apud Quintilian. lib. 6. c. 4.*

(2) *Mr. Spon voyag. d'Italie.*

(3) *Eutropius l. 10.*

roit gueres plus étonnant que la debonnaireté Philosophique de l'Empereur M. Aurele, qui apres avoir été deshonnoré par les impudicitez effrenées & publiques de sa femme, lui fit rendre des honneurs divins des qu'elle fut morte, & lui fit bâtir un temple.

L'eloge de Divinité & d'Eternité en parlant des Empereurs étoit si fort du stile de la Chancellerie (s'il m'est permis de parler ainsi) & du stile epistolaire, que les Theodoses, les Valentiniens, & les Honorius quoy que Chrêtiens n'ont pas fait difficulté de se (1) donner dans leurs Edits du *nostrum numen*, *nostram Divinitatem*, & d'appeller leurs Edicts, *nostrum Divinum præceptum*, *celeste oraculum*, *divinum verbum*, *sacrum oraculum*. On voit dans la 68. lettre de S. Augustin, qu'un Proconsul d'Afrique ecrivant à l'Empereur Constantin se sert de ces termes, *scripta cœlestia Majestatis vestræ accepta atque adorata*. Symmaque dans les lettres qu'il ecrit aux Empereurs Chrêtiens leur donne à tout moment le titre, *de vôtre Divinité*, *de vôtre Eternité*, *de vôtre divine Clemence*. *Præcipua quidem beneficia* (c'est le commencement de la 19 let-

(1) *voy. Vossius de Idolo-latr. l. 3. c. 17. & Filesac. de Idol. polit.*

tre du 10. livre) *Populus Romanus expectat, Divi Imperatores, sed ea jam quasi debita repetit quæ æternitas Vestra sponte promisit.* Apparemment ces Empereurs ne souffroient ces expressions que parce que l'entêtement des Payens à se faire des Dieux visibles & invisibles, presens & absens les avoit converties en formulaire : & Symmaque ne s'en servoit que par un esprit de flaterie fortifié peut être de celui de sa Religion, qui se plaisoit infiniment à faire des Dieux de tout. Car ce Symmaque étoit un Payen à bruler, qui s'opiniatra à demeurer Payen, même dans le tems où le Grand Theodose achevoit de ruiner le Paganisme dans son Empire, & où il n'y avoit rien à faire ni pour le tems ni pour l'Eternité quand on n'étoit pas de la bonne Religion. Il est vrai qu'il y eut exception pour lui, puisque tout Payen qu'il voulut être, il fut honnoré de la Prefecture de Rome & du Consulat. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il eust renoncé à ses honneurs plutôt qu'à son Idolatrie. Quoy qu'il en soit Mr. il demeure pour constant que jamais malheur n'a été moins à craindre que l'Atheisme, & par consequent que Dieu n'a point produit des

mi-

miracles pour l'empecher ; d'où il s'ensuit que si Dieu avoit contribué par la production des Cometes à fortifier le regne de l'Idolatrie, il ne l'eust point fait pour eviter un plus grand mal, & qu'ainsi c'eust été contribuer par des miracles à un tres grand mal purement & simplement, ce qui ne se peut dire sans blaspheme.

III. REPONSE.

Que quand même il y auroit eu lieu de craindre, que l'Atheisme ne s'établist en la place de l'Idolatrie, il n'eust point falu se servir de miracles pour l'empecher.

JE passe plus avant & je dis en 3. lieu, que quand même il y auroit eu quelque sujet de craindre que l'Atheisme ne s'établit dans le monde, il n'auroit été nullement necessaire de recourir au miracle pour prevenir ce grand mal. Il suffisoit de laisser agir la Nature [illegible] ses forces. On s'en pouvoit fort bien reposer sur les soins des hommes & des Demons.

I. En effet les corps agissant continuellement les uns sur les autres, ameinent de tems en tems par une suitte necessaire mille choses surprenantes, des monstres, des

meteores d'eclat, des tempêtes furieuses, des inondations, des mortalitez, & des famines horribles. Et comme par tout où on croit une Religion, on regarde ces choses là comme des effets particuliers de la Providence Divine, qui demandent un renfort de culte & de devotion; il est impossible, veu comme le monde va, que les hommes laissent effacer de leur ame, la crainte & la croyance de leurs Dieux. De sorte que sans se departir des loix generales de la Nature, Dieu a peu trouver dans le progrez & dans l'enchainement des causes secondes, assez de Phenomenes extraordinaires pour se faire redoutter. Une legere reflexion sur ce qui a été dit de l'attachement des Payens à regarder les moindres choses comme des prodiges, suffit pour nous convaincre de cela.

II. Mais outre que les hommes sont assez portez d'eux mêmes à prattiquer les actes exterieurs de devotion toutes les fois qu'ils se croyent menacez de la part du Ciel par des prodiges; il faut considerer que la politique des Magistrats preposez aux affaires civiles, & à celles de la Religion, avoit grand soin de tenir les hommes dans la dependance par le frein de la crainte des Dieux,

Dieux. On a reconnu de tout tems que la Religion étoit un des liens de la societé, & & que les sujets n'étoient jamais mieux retenus dans l'obeissance que lors qu'on savoit faire intervenir à propos le Ministere des Dieux; qu'on ne pouvoit jamais encourager les Peuples avec plus de succez à la defense de la Patrie, qu'en attachant leur cœur à certaines devotions prattiquées dans certains temples, avec des ceremonies pompeuses, sous la Protection mille fois eprouvée de certaines Divinitez, & qu'en leur faisant acroire que les Ennemis qui vouloient profaner ces saints lieux étoient menacez d'un chatiment terrible par les presages des victimes. Pour faire agir tous ces ressorts il falloit non seulement qu'il y eût une Religion autorisée par le Magistrat, mais aussi que les sujets fussent prevenus de crainte, de veneration, & de respect pour tous les exercices de cette Religion. C'est pourquoy la Politique vouloit que l'on menageat soigneusement tout ce qui seroit propre à fomenter dans les esprits le zele de la Religion, & à leur inspirer un profond respect pour ses plus petites Ceremonies. Jugez Mr. si apres cela il y avoit lieu de craindre que les Peuples

tombassent dans l'Atheisme.

III. Le respect des Peuples pour les choses de la Religion, s'étendant jusques sur les personnes qui en avoient la charge, il arrivoit que ces personnes se servoient de plusieurs artifices pour entretenir des sentimens superstitieux dans les esprits, car ils se faisoient valoir par là, & ils rendoient leur emploi si considerable, que les plus Grands Seigneurs y aspiroient. Il y a eu des Têtes (1) Couronnées qui se piquoient de la connoissance des Augures. Le Roy Dejotarus étoit lui même son Devin, & il semble que ce fust lui même qui trouva que les Auspices l'engageoient à suivre le parti de Pompée, à quoy pourtant il ne trouva point son conte. Plusieurs personnes considerables ou par leurs Charges ou par leur qualité, se piquoient de la même connoissance. Le Senat de Rome ordonna qu'on envoyeroit six jeunes garçons des meilleures familles de l'Etat vers chaque Peuple de l'Etrurie pour y apprendre les Disciplines Augurales. C'est qu'on croyoit qu'en relevant ainsi la dignité de cette Profession, par la naissance de ceux qui s'en meloient, on empecheroit l'abus où tombent les arts entre les mains des personnes avares

(1) *Cicero l. 1. de Divinat.*

avares & (1) mercenaires. C'est sur un semblable principe que le celebre Cardinal Pallavicin a prouvé tres doctement & tres pieusement tout ensemble que l'Eglise Catholique doit étre dans le monde sur le pied d'une puissance temporelle, afin d'attacher à son service, par l'esperance d'un gros revenu, les Barons, & autres personnes de la premiere Qualité, ce qui rend la Religion extremement considerable, car qui oseroit mépriser les Ceremonies de la Messe, sachant que celui qui officie a le plus beau train, & la meilleure table de l'Etat.

(1) *Ne ars tanta propter tenuitatem hominum à Religionis autoritate abduceretur ad quæstum Id. Ib.*

Mais si par cette conduitte on evitoit les abus d'un trafic sordide, on tomboit d'ailleurs dans un autre inconvenient, car des Augures de cette naissance, remplis d'ambition travailloient de plus en plus à se faire un Empire sur les Ames, par l'invention de plusieurs Ceremonies, en imposant un nouveau joug de scrupules sur les esprits, en faisant publier une infinité de prodiges, dont il falloit qu'ils fussent les Interpretes. Cette fonction d'examiner les prodiges, & de chercher les voyes de les expier, les faisoit regarder comme des Mediateurs entre les Dieux & les hommes. On se persuadoit

doit qu'ils avoient la clef du ciel, qu'ils detournoient les malheurs dont l'Etat étoit menacé, en un mot qu'en eux residoit le salut public. Jugez Mr. si apres cela les prodiges étoient rares. Doutez vous que les moindres effects de la nature, ne fussent debitez comme des marques du courroux du ciel? Ne croyez vous pas qu'on avoit des gens apostez pour venir annoncer dans la Capitale, qu'un loup étoit entré en plein jour dans le milieu d'une ville, qu'on avoit veu des chevaux en l'air, & choses semblables. C'étoit l'interêt des Pontifes, des Prêtres & des Augures qu'il courust perpetuellement de ces nouvelles, comme il est de l'interet des Avocats & des Medecins qu'il y ait des procez & des maladies, c'est pourquoy on n'avoit garde de donner le tems au Peuple de devenir tiede dans sa Religion.

On l'avoit mis sur un tel pied, qu'il ne pouvoit souffrir, que les Philosophes entreprissent d'expliquer les Prodiges par des raisons naturelles: car (1) Plutarque nous est garand que du tems de Nicias, c'est à dire dans le 4. siecle de la fondation de Rome, on n'osoit encore s'ouvrir qu'à ses meilleurs Amis, & en prenant bien ses pre-

(1) *in vita Niciæ.*

precautions, de la cauſe des eclipſes lunaires qu'Anaxagoras avoit enſeignée depuis peu. Il ajoute que c'étoit parce que le Peuple ne pouvoit ſouffrir en ces tems là les Phyſiciens, s'imaginant qu'ils attribuoient à des cauſes neceſſaires & inſenſibles ce qui ne venoit que des Dieux; que c'eſt pour cela que Protagoras fût banni d'Athenes, & Anaxagoras mis en priſon, dont Pericles avec tout ſon credit, & toute ſon eloquence peut à peine le delivrer; & que ce ne fût qu'apres bien du tems, que le Peuple s'apprivoiſa avec la Philoſophie, en ſuitte des éclairciſſemens qu'il tira de la doctrine de Platon qui ſoumettoit la neceſſité des cauſes naturelles à la puiſſance divine. J'approuverois le zele du Peuple ſi les Philoſophes euſſent pretendu exclurre l'influence divine de tous les effects dont ils expliquoient les cauſes, mais ce n'étoit pas là ce qui effarouchoit le vulgaire: le mal étoit qu'en expliquant les prodiges par une cauſe Phyſique, on les reduiſoit à ne preſager plus rien, ce qui ôtoit au Peuple une infinité de vaines imaginations dont il ſe repaiſſoit, & aux Devins la plus conſiderable partie de leur employ.

IV. Je conſidere de plus qu'il y avoit

des

des Etats où la dignité Sacerdotale étoit jointe avec la Royale, *Rex Anius, Rex idem hominum, Phæbique Sacerdos.* Je mets l'Empire Romain de ce nombre là, puis qu'il est certain que comme les Empereurs se saisirent de la dignité de Tribun du Peuple pour se rendre personnes sacrées & inviolables, & pour s'approprier toute la puissance du Peuple; Ils unirent aussi à leur Majesté Imperiale la dignité de Souverain Pontife tant pour dominer sur les choses de la Religion, que pour se rendre de plus en plus inviolables, par la raison que les (1) Pontifes n'étoient ni sujets à aucune punition, ni responsables de leurs actions à personne soit du Peuple, soit du Senat. Il y a grande apparence que c'étoit aussi afin d'empecher qu'une charge qui avoit tant de privileges, ne tombat entre les mains d'aucune personne qui en pust abuser au prejudice de l'Empereur, comme il pouvoit arriver fort naturellement. Cette union subsista assez long tems apres le baptéme de Constantin, mais elle fut enfin supprimée par l'Empereur Gratien. On a veu depuis une semblable union dans l'Empire des Sarrazins, dont le Caliphe étoit tout ensemble Chef de la Religion & de l'Etat

(1) *Dion Cassius l. 2.*

l'Etat. En d'autres Pays c'étoient les Prêtres qui rendoient la justice ; en Egypte par exemple, & dans la Gaule, où les Druydes avoient toute l'intendance du culte des Dieux, & terminoient tous les differens des Particuliers. En d'autres c'étoit à un même ordre de gens, savoir à la Noblesse, qu'il appartenoit de connoitre des affaires de la Religion, & des Charges de la Republique, d'interpreter les Loix sacrées & les profanes: (c'est le reglement que Theseé fit dans Athenes) en d'autres enfin, comme dans la Republique de Rome, c'étoit le Senat qui sur le raport des Pontifes, des Augures, des Aruspices, &c. ordonnoit qu'on fairoit des Processions, des Sacrifices, des Banquets sacrez, & le reste. Je vous laisse à penser apres cela, si on donnoit bon ordre que la Religion fust maintenuë dans toute sa force, y ayant concours de deux Puissances dont chacune en son particulier avoit grand interêt à cela.

Aussi voit on par l'Histoire qu'on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit aller au devant du mêpris des Ceremonies de la Religion, & tenir les Peuples en respect sur cet article. On fit mourir Socrate dans Athenes,

Athenes, parce que sa Doctrine tendoit à rendre suspecte d'erreur la Religion Dominante. Le Senat de Rome ayant donné commission au Preteur Petilius de lire les Ecrits du Roy Numa qu'on avoit trouvez dans un coffre de pierre 400. ans apres sa mort, & ouy le rapport du Preteur, qui fût que ces livres contenoient des choses fort eloignées de l'état present de la Religion, & capables par consequent de jetter mille scrupules dans l'esprit du peuple: Le Senat, dis-je, fit bruler ces livres là, craignant avec raison que le Peuple detrompé de la pensée où il étoit, que la Religion d'alors étoit la même que Numa Pompilius avoit apprise de la Deesse Egerie, ne vinst à la mépriser. Cette prevention étoit passée des peres aux enfans parce que les changemens dans ces choses là, se font par des progrez insensibles, & ne se remarquent gueres durant la vie d'un homme, de sorte que chacun croit en mourant laisser la Religion au même état qu'il l'avoit trouvée en venant au monde. Cependant ces progrez insensibles, au bout de plusieurs siecles portent les choses fort loin.

Le même Senat avoit grand soin de con-

ſerver la Religion des Auſpices, & deſtituoit de leurs charges les perſonnes les plus notables, dès qu'il apparoiſſoit que la priſe de poſſeſſion n'avoit pas été conforme à ce que preſcrivoient les ceremonies des Augures. Il chatia même rigoureuſement le Conſul C. Flaminius, parce qu'il avoit mépriſé les Auſpices, ce qui pourtant ne l'avoit pas empeché de (1) remporter une ſignalée victoire ſur les Gaulois. P. Claudius & L. Junius qui du tems de la premiere guerre de Carthage avoient mépriſé les mêmes Auſpices, furent encore plus ſeverement punis, car il leur en couta la vie. Pour empecher qu'on ne vinſt à ſecoüer le joug des Loix Augurales on affectoit de répandre parmi la multitude, que les batailles gagnées par les ennemis de la Republique, étoient des punitions du mépris que les Generaux avoient eu pour les preſages, ou du peu d'exactitude qu'ils avoient apporté à s'acquitter des ceremonies de la Religion. On diſoit par exemple, que le Conſul Q. Flaminius avoit été (2) batu par Annibal aupres du Lac de Thraſymene parce qu'il avoit eu la temerité de livrer bataille ſans avoir egard à ce que ſon cheval l'avoit fait tomber, lors

(1) *L'an de Rome* 531.

(2) *L'an de Rome* 536.

lors qu'il commanda de marcher à l'ennemi; ni à ce qu'on lui raporta que les Drapeaux ne pouvoient être remuez de leur place: Que le Consul Varron avoit perdu (1) la funeste bataille de Cannes, à cause qu'il avoit encouru la haine de Junon pour avoir mis en sentinelle dans le Temple de Jupiter un beau (2) Jeune Comedien durant la celebration des Jeux Circenses, action qu'il fallut expier par divers sacrifices au bout de quelques années.

(1) *L'an de Rome* 537.

(2) *Valer. Maxim. l. 1. cap. 1.*

V. Si vous joignez à toutes ces observations ce que j'ay dêja touché cy dessus, savoir que les Demons faisoient tout leur possible pour intimider les Peuples par mille sortes de presages, voyant bien que cela ne produisoit aucun amendement de vie, mais seulement une infinité d'actions superstitieuses & Idolatres; vous comprendrez Mr. que sans que Dieu s'en melast par des voyes extraordinaires, le monde étoit plus que suffisamment à couvert du peril de l'Atheisme.

Et sur cela permettez moi de vous dire une pensée, qui me vient. C'est qu'apparemment le Demon trouve mieux son conte dans l'Idolatrie que dans l'Atheisme; d'où il doit arriver qu'il employe plutôt ses

artifices

artifices pour pousser les hommes dans l'Idolatrie, que pour les jetter dans l'Atheisme. La raison de cette conduitte est, à mon avis, celle cy; c'est que les Athées ne rendent aucun honneur au Demon ni directement ni indirectement, & nient même son existence: au lieu qu'il a tant de part aux adorations qui sont rendues aux faux Dieux, que l'Ecriture Sainte declare en divers endroits, que les sacrifices offerts aux faux Dieux, sont offerts (1) aux Diables: les S. Peres enseignent la même chose. Or cet Esprit vain & ennemi de Dieu, doit mieux aimer sans doutte que le culte derobé à Dieu, lui revienne ou en tout ou en partie, comme il lui revient effectivement lors que les hommes sont Idolatres, que non pas qu'il ne lui revienne point, comme il arriveroit, si les hommes étoient Athées. Je croi même qu'il aimeroit mieux partager avec le vrai Dieu le culte que tous les hommes doivent à cet Etre souverain & infini, que de voir tous les hommes dans l'Atheisme, car ce partage suffiroit pour damner tous les hommes, & pour ôter à Dieu la gloire qui lui est deuë, qui est tout ce que le Diable peut souhaitter, & procureroit d'ailleurs

(1) *I. ad Corinth. c.* 10. *v.* 20. *Deuteron. c.* 32. *v.* 17. *Psa.* 105. *vers.* 37. *Tertullian. de Idolol. c.* 15.

au

au Demon un honneur tres propre à flatter ſa vanité, & qu'il ne trouveroit pas parmi des Athées. Il n'en va pas d'un Uſurpateur comme de celui qui a un droit legitime, d'un Galant, par exemple, qui a deſſein ſur la femme de ſon voiſin, comme du mary de cette femme. Si celui cy avoit à choiſir, ou de voir ſa femme tout à la fois amoureuſe de luy & d'un autre, ou de la voir indifferente pour tous les hommes, il prendroit le dernier parti, à moins que d'étre de ces maris commodes qui foulant aux pieds les loix ſacrées du mariage, ſe conſolent aiſement de l'infidelité de leur Epouſe, par les repreſailles dont ils uſent ſur les autres maris. Mais pour le Galant il ne ſe met point en peine ſi ſa maitreſſe conſerve de l'amitié pour ſon mary, pourveu qu'il ſoit admis aux mêmes prerogatives que le mary: à moins que de donner dans la delicateſſe Chymerique d'un Heros de Roman, laquelle n'a peut étre jamais ſubſiſté qu'en idée. Ne trouvez pas étrange cette comparaiſon Mr. puiſque l'Ecriture ne parle de l'Idolatrie que comme d'un adultere commis contre la gloire d'un Dieu jaloux, & ſouffrez que je m'en ſerve pour prouver que le Demon aimeroit

mieux

mieux que les hommes adoraſſent & Dieu & luy, que non pas qu'ils n'adoraſſent rien.

De tout ce que je viens de repondre à l'objection, vous me laiſſerez conclurre apparemment que l'apparition des Cometes a été extremement favorable à l'Idolatrie, ſans avoir été aucunement neceſſaire au monde, afin d'empecher que l'Atheiſme ne ruinaſt la ſocieté humaine, & qu'ainſi les Cometes ne ſont pas des ſignes extraordinairement envoyez de Dieu.

IV. REPONSE.

Que l'Atheiſme n'eſt pas un plus grand mal que l'Idolatrie.

CEla étant je puis me paſſer de faire le parallelle de l'Idolatrie & de l'Atheiſme, & de montrer que l'Idolatrie eſt pour le moins auſſi abominable que l'Atheiſme, car je n'ai pas beſoin que ce Paradoxe ſoit vray. Je l'ai oui ſoutenir à un des habiles hommes de France, & qui eſt auſſi bon Chrêtien que j'en connoiſſe. Il diſoit entre autres raiſons.

I. Premierement, qu'il eſt autant pour

le moins contre la nature de Dieu d'étre divisé en un tres grand nombre de Divinitez differentes, & sujettes aux defauts que l'on reconnoissoit dans les Dieux du Paganisme, que de n'étre point du tout, & qu'ainsi les Idolatres qui nient que Dieu soit un, & au dessus de l'infirmité, forment un jugement aussi absurde pour le moins, & aussi desavantageux à Dieu, que les Athées, qui nient son existence.

II. Secondement, que comme l'a fort bien remarqué Mr. le Marquis de (1) Pianezze; croire que Dieu n'est point est un sentiment moins outrageux pour lui, que de le croire ce qu'il n'est pas, & ce qu'il ne doit pas étre. (2) *Deus si non unus est, non est, quia dignius credimus non esse quodcunque non ita fuerit, ut esse debebit.* Qu'il y a donc plus d'extravagance, plus de brutalité, plus de fureur, plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs & des Romains, presque infinis en nombre, & agitez de toutez les passions, & souillez de tous les crimes qui se voyent parmi les hommes, que dans l'opinion d'un Athée.

(1) *de la verité de la Rel. Chrêt.*

(2) *Tertull. contra Marc. l. 1. cap. 3.*

III. En 3. lieu que les Peres de l'Eglise ont dit sans exception, que l'Idolatrie

est

eſt le principal crime du genre humain, le plus grand peché du monde, le plus grand de tous les pechez; *Principale crimen generis humani*, *ſummus* (1) *ſæculi reatus*, (2) *ſummum delictum*: & le Docteur Angelique, que l'Idolatrie eſt le plus grand peché que l'on puiſſe commettre contre Dieu, *in* (3) *peccatis quæ contra Deum committuntur quæ tamen ſunt maxima, graviſſimum eſſe videtur, quod aliquis divinum honorem creaturæ impendat, quia quantum eſt in ſe facit alium Deum in mundo, minuens principatum divinum.*

(1) *Tertull. de Idololat. c.* 1.

(2) *Cyprian. Epiſt.* 10.

(3) *Secund.* 2. *quæſ.* 94. *art.* 3.

IV. Que ſi on y prend bien garde on trouvera que les Idolatres ont été de vrais Athées, auſſi deſtituez de la connoiſſance de Dieu, que ceux qui nient formellement ſon exiſtence. Car comme ce ne ſeroit point connoitre l'homme que de s'imaginer que l'homme eſt du bois, de même ce n'eſt point connoitre Dieu, que de s'imaginer que c'eſt un étre fini, imparfait, impuiſſant, qui a pluſieurs compagnons. De ſorte que les Payens n'ayant connu Dieu que ſous cette idée, on peut dire qu'ils ne l'ont point connu du tout, & qu'ils detruiſoient par leur idée ce qu'ils établiſſoient par leurs paroles, comme on

remarqué (1) d'Epicure. Et c'est ce qu'a voulu dire (2) St. Paul, lors qu'il reproche aux Payens qu'ayant connu qu'il y avoit un Dieu, ils ne lui avoient pas pourtant donné la gloire qui lui est deüe, mais qu'au lieu de cela ils s'étoient perdus dans leurs vains raisonnemens, & s'étoient plongez dans des extravagances, des folies, & des tenebres prodigieuses, jusqu'à reduire la gloire du Dieu incorruptible à la forme d'un homme corruptible, d'un oiseau, d'un serpent, & d'une bête à 4. pieds. C'est dire proprement qu'ils avoient cru connoitre Dieu, mais que leur connoissance étoit devenuë un fantome Chymerique, & si rempli de contradictions, qu'ils étoient tombez dans une ignorance totale du Dieu qui a fait le ciel & la terre. Ailleurs (3) cet Apôtre dit formellement, que les Gentils étoient sans esperance & sans Dieu au monde.

(1) *Epicurum Deos verbo posuisse revera sustulisse,* Cicer. 3. de nat. Deor.

(2) *Epist. ad Rom.* c. 1.

(3) *Epist. ad Ephes.* c. 2.

V. Que s'il y a quelque difference entre l'Atheisme d'un Idolatre, & celui d'un Athée c'est principalement en ce que l'Atheisme de l'Idolatre ne diminue en rien l'atrocité de ses crimes, au lieu qu'un homme qui est Athée pour étre né parmi ces Peuples que l'on dit qui de tems immemorial

rial ne reconnoissent aucune Divinité, trouvera quelque dimunition de peine par le moyen de son ignorance : car en bonne Theologie, & par l'expresse declaration de (1) JESUS CHRIST ceux qui savent la volonté de leur maitre, & neanmoins ne la font pas seront plus severement punis que ceux qui ne l'ont ni faite ni connuë, ce qui suppose manifestement qu'il y a plus de malice dans la conduitte des premiers, que dans celle des derniers. Donc c'est un plus grand crime à un Idolatre de faire de faux sermens, de piller les temples, & de commettre toutes les autres actions qu'il sçait en conscience n'étre pas agreables à ses Dieux, qu'il ne l'est à un Athée de faire les mêmes choses. Donc la condition des Idolatres est pire que celle des Athées, puisque les uns & les autres étant egalement dans l'ignorance du vrai Dieu, & incapables egalement de le servir, les Idolatres ont en particulier certaines notions & certaines persuasions contre lesquelles ils ne sauroient agir, sans une malice extreme, & sans un mépris visible de leurs Divinitez. Or quoy que Dieu ne prenne point part aux cultes & aux honneurs qui sont rendus à Jupiter & à Neptune, par exem-

(1) *Euangel. sec. Luc. c. 12. v. 47.*

ple, & qu'il les regarde comme des abominations qui meritent tous les fleaux de sa colere, il ne laisse pas de prendre part aux impietez qui se commettent contre eux. Ainsi quand un Payen demeurant persuadé que Jupiter & Neptune étoient ses Dieux, voloit les choses qui leur étoient consacrées, & leur disoit des injures, il étoit sacrilege & blasphemateur devant Dieu: & ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'appeller son Jupiter en duel, & de lui jetter des pierres vers les nuës, avec ces paroles, *Ote moi du monde, ou je t'en Oterai*, toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, qu'il se seroit à un Chrêtien, de faire la même chose à l'égard de Jesus Christ; si ce n'est que la persuasion du Chrêtien fût plus grande que celle de Caligula, ou que le defaut de persuasion fût moins inexcusable dans Caligula que dans le Chrêtien. Car pour juger si un crime est plus atroce qu'un autre dans la même espece, il faut savoir non seulement si l'un a été commis avec plus de connoissance que l'autre, mais aussi lequel des deux criminels a contribué le plus à son ignorance par sa malice: se pouvant faire qu'un homme ignore certaines choses, parce

parce qu'il a refusé de s'instruire, de peur que l'instruction ne le detournast de ses pernicieux desseins, auquel cas l'ignorance ne peut aucunement excuser. De sorte que si Caligula s'est porté à cet excez de fureur contre Jupiter, quoy qu'il le reconnust pour le Dieu qui lance la foudre, & qui gouverne le monde, il y a autant de malice dans son fait, *cœteris paribus*, que dans celui d'un Chrêtien qui reconnoissant JESUS CHRIST pour Dieu, se porteroit neanmoins à un semblable excez de brutalité contre lui.

Cela fait voir que le saccagement des Temples des faux Dieux, & le renversement de leurs statues, ne peut étre une bonne action, que quand il procede d'un bon Principe, c'est à dire qu'il se fait par un zele bien conduit pour la veritable Religion, & par consequent que toutes les actions des Payens commises ou contre les Principes de leur fausse Religion, ou contre les lumieres de leur conscience sont des crimes tres-reëls, quoy que les actions qu'ils commettent suivant leurs faux Principes, ou suivant leurs fausses lumieres ne puissent jamais étre bonnes. Dequoy il ne faut pas s'étonner, car il faut bien plus

de circonstances afin qu'une action soit bonne, qu'afin qu'elle soit mauvaise. *Bonum ex integra causa, malum ex quolibet defectu.* Adorer ce que l'on s'imagine faussement étre Dieu, est un acte d'Idolatrie. Fouler aux pieds ce que l'on s'imagine faussement étre Dieu, est un acte d'impieté. Ce sont 2. actions diametralement opposées, cependant elles produisent le même effet. Dieu prend sur soi, pour ainsi dire, l'affront qui est fait aux faux Dieux, par des gens qui les croyent étre le vrai Dieu: mais il ne prend pas sur son conte l'honneur qui est rendu aux faux Dieux, par des gens qui les croyent étre le vrai Dieu. D'où paroit que les Athées ne peuvent pas offenser Dieu en tant de manieres ni avec tant de malice, que les Idolatres, (j'entens ceux qui ignorent l'existence de Dieu non pas pour avoir étouflé malicieusement la connoissance qu'ils en ont euë, afin de s'abandonner à toute sorte de crimes sans nul remors, mais parce qu'ils n'en ont jamais oüi parler à qui que ce soit)& qu'ainsi allumer des Cometes extraordinairement, afin que les hommes soient plutôt Idolatres qu'Athées, n'est autre chose que vouloir faire les hommes

plus mechans & plus malheureux.

VI. La ſixieme raiſon eſt, que rien n'indiſpoſe d'avantage les hommes à ſe convertir à la vraye Religion, que l'Idolatrie. Car quoy qu'il y ait des exemples qui font voir que les Idolatres & les ſuperſtitieux s'étant une fois convertis, ont plus de zele pour la bonne cauſe, que ceux qui ſe convertiſſent apres avoir été tiedes dans leur fauſſe Religion; il eſt pourtant vrai generalement parlant, que le zele d'un Idolatre eſt une diſpoſition de cœur beaucoup plus pernicieuſe que l'indifference, parce que generalement parlant, un homme rempli de bigoterie, & entêté de ſes faux Principes ſe rend avec plus de peine à la verité, qu'un homme qui ne ſait ce qu'il croit. Et ſur ce pied là, il ſemble qu'il vaudroit mieux étre Athée que plongé dans les abominables Idolatries des Gentils, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que les Predicateurs de l'Evangile expliquant nos Myſteres, & les appuyant de beaucoup de miracles éclatans, ouvriroient plutôt les yeux à des perſonnes qui n'auroient pas encore pris leur parti, je veux dire, qui ſeroient ſans Religion, qu'à des gens infatuez de l'antiquité de leurs

Ceremonies, & enracinez dans la foy & dans le culte de leurs Idoles.

Le bon sens veut cela, & l'experience le confirme. Parlez à un Cartesien ou à un Peripateticien, d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les Principes dont il est preoccupé, vous trouvez qu'il songe bien moins à penetrer ce que vous lui dites, qu'à imaginer des raisons pour le combattre. Parlez en à un homme qui ne soit d'aucune secte, vous le trouvez docile, & prêt à se rendre sans chicanner. On eprouve à peu pres la même chose quand on attaque un Heretique bigot, ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin, sont plutôt non Catholiques, qu'Heretiques, *magis extra vitia, quàm cum virtute*. On sait de plus qu'en bonne Philosophie, il est bien plus malaisé d'introduire quelque habitude dans une ame, qui a deja contracté l'habitude contraire, que dans une ame qui est encore toute nuë. Il est plus difficile, par exemple, de rendre liberal un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni avare ni liberal, tout de même qu'il est plus aisé de plier d'un certain sens un corps qui n'a jamais été plié, qu'un autre qui a été plié

d'un

d'un sens contraire. Il est donc tres raisonnable de penser que les Apotres eussent converti plus de gens à JESUS CHRIST s'ils eussent preché à des Peuples sans Religion, qu'ils n'en ont converti annonceant l'Evangile à des nations engagées par un zele aveugle & entêté aux cultes superstitieux du Paganisme; & il n'y a rien de plus vrai que les persecutions horribles qu'on a fait souffrir aux premiers Chrêtiens, partoient d'un Principe de bigoterie idolatre, car comme c'étoient les meilleurs sujets du monde, qui prechoient continuellement l'obeissance deüe aux Magistrats, & qui n'ont jamais fait paroitre la moindre envie de repousser la force par la force; il n'y avoit aucune maxime d'Etat, qui deust porter les Empereurs à donner l'ordre de les maltraitter, ni les Gouverneurs de Province à executer cet ordre avec plus de rage qu'on ne leur en demandoit.

C'étoit donc uniquement à cause que les Chrêtiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganisme, qu'on leur suscitoit des persecutions: c'étoit le faux zele de l'Idolatrie qui animoit les Empereurs contre la Croix du fils de Dieu, ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prin-

ce à lui inspirer les sentimens de haine contre les Chrêtiens, que d'autres leur avoient inspirez à eux mêmes. Si personne ne se fut trouvé dans les pernicieuses preoccupations de l'erreur, on eust laissé croitre l'Eglise Chrêtienne sans lui donner de l'empechement; de sorte qu'on peut dire que si Dieu avoit formé miraculeusement des Cometes de tems en tems, il eust fait de tems en tems des miracles, pour preparer les hommes à rejetter la Croix de son Fils, & pour les aheurter par leur attachement à l'Idolatrie, qui se fortifioit à la veuë des Cometes, à combatre la veritable Religion.

Je sai bien que la resistance des Idolatres a servi à faire voir la grandeur & la puissance de Dieu, & la Divinité de l'Evangile: mais il seroit absurde de dire sous ce pretexte, que Dieu s'est preparé par des voyes extraordinaires, ces moyens de faire eclater sa vertu. Ni sa justice ni sa bonté ne souffrent point qu'il facilite aux pecheurs les occasions de s'endurcir, quoy que sa sagesse lui fasse trouver dans l'endurcissement où les pecheurs tombent par leur propre faute, & contre son intention, des moyens admirables de manifester sa Gloire.

D'ail-

D'ailleurs quoy qu'on m'oppose, qu'il n'y a qu'à tourner du bon coté le zele d'un Idolatre pour en faire un veritable Devot; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendresse de conscience dans un Payen qui se moque de sa Religion, on trouve dans un payen superstitieux un bon fonds à cultiver; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le temperament porté à l'amour, lesquelles n'ont pas plutôt compris, qu'elles ne sont plus propres au monde, qu'elles tournent toutes leurs pensées vers Dieu, & l'ayment encore plus tendrement qu'elles n'ont aymé les creatures; qu'un indevot qui passe dans la vraye Religion y apporte bien souvent toute son insensibilité, & choses semblables; je ne laisse pas d'avoir raison. Il se peut faire que tout ce que l'on m'oppose, arrive quelquefois, j'en tombe d'accord. Mais on m'avoüera aussi qu'il y a des exemples du contraire. On voit des gens qui epuisent si fort toute la capacité de leur cœur à aymer les vanitez du siecle, que quand l'age ou quelque disgrace les en degoutent, ils n'ayment plus rien, & se sentent encore plus degoutez des choses du Ciel que des choses de la Terre. On en voit qui

ne s'epuisent jamais pour le monde, & qui l'ayment jusques à leur extreme vieillesse, nonobstant ses rebuts & ses froideurs. Il y en a qui dans le chagrin de ne se voir plus à la mode, font quelque tentative pour se detacher du monde, mais le peu d'habitude qu'ils ont toujours eu avec les choses du Ciel, les leur fait paroître si insipides, qu'ils les quittent tout aussi tôt, pour rattraper leur premier maitre, qui les fuit. Tout cecy est le train general. On en voit qui abjurent tout à la fois & leurs heresies & leur indevotion; qui passent de l'impieté à la veritable crainte de Dieu, & quelquefois mêmes jusqu'à des prattiques superstitieuses, à l'exemple de ce (1) Roy de Rome dont T. Live parle ainsi; *Ipse quoque longinquo morbo est implicitus. Tunc adeò fracti simul cum corpore, sunt spiritus illi feroces, ut qui nihil ante ratus esset minùs regium, quàm sacris dedere animum, repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret, religionibusque etiam populum impleret.* Ce sont donc tout au plus des exceptions combatuës par des exceptions. Si bien que le parti le plus raisonnable est de prendre pour la reigle generale ce qui en d'autres sujets est la reigle,

(1) *Tullus Hostilius: vide Plutar. in Numa Pomp.*

regle, sans difficulté, savoir *qu'un homme entêté d'une fausse religion resiste plus aux lumieres de la veritable, qu'un homme qui n'a aucun entêtement.* On m'avoüera que si Julien l'Apostat eust été Athée, de l'humeur dont il étoit d'ailleurs, il n'eust fait aucune chicane aux Chrêtiens, au lieu qu'il leur faisoit des avanies continuelles, infatué qu'il étoit des superstitions du Paganisme, & tellement infatué qu'un Historien de sa Religion n'a peu s'empecher d'en faire une espece de raillerie, disant *que s'il fust retourné victorieux de son expedition contre les Perses, il eut depeuplé la Terre de bœufs à force de sacrifices. Julianus superstitiosus magis quàm sacrorum legitimus observator innumeras sine parsimonia pecudes mactans, ut æstimaretur si revertisset de Parthis, boves jam defuturos, Marci illius similis Cæsaris, in quem id accepimus,* οἱ λευκοὶ βόες Μάρκῳ τῷ Καίσαρι· ἂν σὺ νικήσῃς ἡμεῖς ἀπωλόμεθα.

(1) *Amm. Marcel. l. 25.*

VII. Que soit qu'on considere les Payens & les Athées par la disposition de leur entendement, soit par la disposition de leur cœur, on trouve tout autant de desordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

Si

Si on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'existence, on y voit un excez horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les loix du bon sens, & qui se fait une maniere de raisonner fausse & dereiglée plus qu'on ne sauroit le dire. Mais voit on, je vous prie, quelque chose de plus souffrable dans le jugement que les Payens ont formé de Dieu? les Payens, dis-je, qui ont pensé qu'il y avoit un tres grand nombre de Divinitez, dont chacune avoit ses interêts à part, ses veües & ses passions particulieres, de sorte que les honneurs qu'on rendoit à Jupiter, par exemple, ne servoient de rien pour appaiser la colere de Junon, & qu'on pouvoit être favorisé d'un Dieu pendant qu'on avoit l'autre pour Ennemi. Les Payens qui ont attribué differens sexes aux Dieux, & des Relations de pere, de fils, de mary, de femme toutes semblables à celles qui se rencontrent parmi les hommes. Les Payens, en un mot, qui ont jugé qu'un Cocher qui pendant la marche d'une procession, prend une bride de la main gauche, par un pur hazard & sans

aucu-

aucune malice, ne laiſſe pas de gâter toute la bonne intention d'un Peuple, & d'empecher que l'indignation divine qui alloit être appaiſée ſans cela, ne ſoit diminuée de quelque peu. Tous ces jugemens que les Payens ont formé de la Divinité, avec pluſieurs autres qu'il ſeroit ennuyeux de particulariſer, ſuppoſent manifeſtement que la Nature Divine eſt bornée, & ſujette à mille ſenſualitez, & à des caprices qu'on ne pardonneroit pas à un honnête homme, & depouillent par conſequent cet Etre infini, de ſa toute puiſſance, de ſon éternité, de ſa ſpiritualité, de ſa juſtice, & de ſes autres perfections, ſans leſquelles neanmoins il y a autant de contradiction qu'il exiſte, qu'il y a de contradiction à nier ſon exiſtence. Bien davantage: Il n'y a point d'homme de bon ſens qui apres avoir reconnu qu'il eſt impoſſible que l'exiſtence ſoit ſeparée de la Nature Divine, ne reconnoiſſe qu'il eſt encore plus impoſſible que la ſaincteté, la juſtice, & le pouvoir infini ſoient ſeparez de l'exiſtence de la Nature Divine, ſi bien qu'il ſeroit plus contre la raiſon que Dieu exiſtat, & fuſt ſujet à des fautes & à des foibleſſes, qu'il ne le ſeroit, que Dieu n'exiſtat point

du

du tout. C'est prouver ce me semble que les erreurs où sont tombez les Payens touchant la nature Divine, sont pour le moins une aussi grande note d'infamie à la raison humaine, que le sauroit étre l'Atheisme.

Aussi voit on que les Payens n'ont jamais eu de Systeme de Religion ou de Theologie, qui eut quelque ordre ou quelque raport dans ses parties. Tout y montre l'aveuglement, la fureur & la contradiction: & je soûtiens que s'il y avoit des Esprits qui ne connussent l'homme que par sa definition, *d'animal raisonnable*, & nullement par l'histoire de ses faits, il seroit impossible de leur persuader que les livres d'Arnobe, de Clement d'Alexandrie, de Tertullien, de St. Augustin, de Firmicus Maternus, &c. contre le Paganisme ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne se peut pas, que ce sont des fictions & des Romans, des livres faits à plaisir par des personnes oiseuses, qui s'étoient formé des Grotesques, & des monstres dans leur esprit, pour s'amuser ensuitte à les renverser, car quelle apparence que des creatures doüées de raison n'établissent pas leurs cultes sur des Dogmes

mes & des Jugemens bien ſuivis & bien liez enſemble, au lieu de ces abſurditez qui ſe detruiſent elles mêmes à veüe d'œil dans le Syſteme du Paganiſme.

Cependant il n'eſt que trop vrai à la honte de l'homme, & à la damnation eternelle de la plus grande partie des hommes, que les livres de ces anciens Peres ne refutent que des erreurs tres-reëlles, & qui ont même trouvé des (1) Defenſeurs parmi les Scavans. A la verité ce ſont de pitoyables Defenſeurs, car ce que j'ay dit de l'Aſtrologie Judiciaire, que c'eſt une moiſſon de triomphes, pour tous ceux qui entreprennent de la refuter, eſt incomparablement plus veritable de l'Idolatrie des Gentils. Jamais on n'a écrit contre ſes abominables extravagances, qu'on ne les ait ecraſées ſous le poids de pluſieurs raiſons invincibles, & jamais on n'a peu en faire une bonne Apologie ; mais ce n'eſt pas tant faute d'eſprit en ceux qui s'en ſont melez, que faute de raiſon en la cauſe même. C'étoit une cauſe ſi deſtituée de preuves, qu'il ne faloit pas beaucoup d'habileté pour en faire voir le faux, & qu'il n'y avoit aucune eloquence qui puſt en ſoûtenir la foibleſſe, ſi bien qu'il y a lieu de s'étonner, qu'un

(1) *Sed jam pudet me iſta refellere, cum eos non puduerit iſta ſentire. Cum vero auſi ſint etiam defendere, non jam eorum ſed ipſius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. D. Auguſt. Epiſt. 56.*

qu'un (1) Poëte de reputation fasse paroître autant de timidité qu'il en temoigne s'agissant de combattre contre un Payen eloquent, & qu'il appelle cela, *commettre sa barque malgouvernée aux flots impetueux d'une mer qui la peut facilement engloutir.*

Puppim credere fluctibus
Tanti non timeam viri,
Cui mersare facillimum est
Tractandæ indocilem ratis.

Il ne faut avoir pour toutes armes qu'un foüet à la main (ce sont les propres paroles de l'habile homme dont je vous raporte icy le discours) afin de battre en ruïne tous les Apologistes de la Religion Payenne armez de pied en cap. Et il n'y a point de doutte que si le redoutable Carneade eust eu cette cause à soûtenir, il n'eust veu echoüer cette eloquence à qui Ciceron attribue, *de n'avoir* (2) *jamais rien soutenu, sans l'avoir prouvé, ni rien attaqué, sans l'avoir detruit de fond en comble*, & qui fit tant d'impression sur les Senateurs de Rome où la ville d'Athenes avoit envoyé une Ambassade composée de Carneade & de quelques autres, qu'ils se (3) plaignirent de ce que les Atheniens leur avoient envoyé des

(1) *Prudent. præf. l. 2. contra Symm.*

(2) *Nullam unquam rem defendisse, quam non probarit, nullam oppugnasse quam non everterit.*

(3) *Ælian. var. Histor. l. 3. c. 17.*

des Ambaſſadeurs, non pas pour leur perſuader, mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient. Si bien que Caton le Cenſeur opina qu'on renvoyaſt inceſſamment ces Ambaſſadeurs, parce que les raiſons de Carneade cauſoient un certain eblouïſſement qui empechoit de diſcerner la verité d'avec le menſonge: *Quod Carneade argumentante quid veri eſſet haud facilè diſcerni poſſet.*

Au reſte je ne pretends pas faire le procez aux Payens, ſur la doctrine de leurs Poëtes. Il y auroit de l'iniquité à les rendre reſponſibles de toutes les inſultes, que ces Poëtes ont faites aux Dieux, qu'ils ont tournez en ridicules de toutes les manieres tantôt les deguiſant en toute ſorte de figures, afin qu'ils peuſſent aſſouvir les mouvemens dereiglez de leur incontinence, de leur haine, ou de leur jalouſie: tantôt les faiſant tous aſſembler, pour étre les temoins d'un flagrant delict dans lequel l'un d'entre eux avoit ſurpris la Deeſſe ſa femme, & ſur lequel il y en eut qui firent des reflexions de la derniere friponnerie: tantôt les faiſant bouffonner ſur la demarche boiteuſe du même Dieu dont le Cocuage leur fût ſi viſible, ou ſur le malheur qui arriva

à la

à la Jeune Deesse qui leur versoit à boire, de se laisser tomber avec des circonstances dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui se peussent divertir, & dont Jupiter parût si faché, qu'il luy ôta sa charge sur le champ, non pas par cette raison, car il aimoit à rire, & à se divertir en ce genre de choses, aussi bien qu'un autre, mais parce qu'il vouloit avoir un pretexte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé pour satisfaire l'amour infame qu'il luy portoit : tantôt les faisant blesser par des hommes : & tantôt les faisant manquer de memoire & suer d'enhan à comprendre une difficulté, ce qui a donné occasion à Lucien de feindre que Jupiter demeura tout court dans une assemblée des Dieux, & ne peut jamais se resouvenir du commencement de la harangue qu'il avoit preparée, au lieu dequoy il leur debita par une application assez violente, quelques periodes d'une oraison de Demosthene contre Philippe, qu'il savoit par cœur. Je consens qu'on ne juge de rien sur ces autoritez là, puis qu'il est certain que les Poëtes se sont mis en possession de falsifier tout, & que si on examinoit à la rigueur les vers de nos Poëtes Chrêtiens sur d'autres matieres

tieres que sur des sujets pieux, à peine leur resteroit il un Sonnet, une Ode, ou une Chanson, qui ne fussent pas infectez d'heresie, d'impieté, ou de flateries profanes, de sorte que nous avons interêt pour la gloire des maximes de la morale Chrêtienne, qu'on ne condamne pas une Religion, sur ce que les Poëtes ont dit.

Le Pape Urbain VIII. qui composa une fort belle Elegie que l'on voit à la tête de ses poëmes, pour exhorter les Poëtes ses Confreres à faire des vers saints & pieux, est asseurement fort loüable. Mais il eust encore mieux fait, si au lieu de leur donner cet avis en Poëte, il leur eust defendu en qualité de souverain Pontife, d'en composer d'autres: & comme il ne pouvoit pas prattiquer à l'égard de tous, ce qu'il prattiqua contre celui qui lui avoit presenté un ouvrage peu digne d'un bon Chrêtien, dont il censura l'impudence avec tant de force, que ce miserable en mourut de confusion, il devoit interposer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les desordres qui naissent de la poësie. Le celebre Mr. de (1) Thou remarque fort judicieusement qu'apres la mort d'Henry II. ceux qui prenoient la liberté de

(1) *Histor. l. 22. ad ann.* 1559.

de lui dire ses veritez, ou plutôt qui faisoient la reveüe generale de tous les desordres de son Regne, ne contoient pas pour un des moins pernicieux le grand nombre des Poëtes dont sa Cour avoit été pleine; leurs basses flatteries pour la Duchesse de Valentinois, Maitresse d'Henry II. leurs bagatelles qui gâterent le goût des jeunes gens, & les detournerent des bonnes études, & leurs chansons tendres & passionnées, qui ruïnerent dans l'ame des jeunes filles toutes les impressions de la pudeur. Voici comme il en parle, car je sens bien que mon François affoiblit la beauté majestueuse de ses expressions: *Nec inter postrema corrupti sæculi testimonia recensebantur Poëtæ Galli, quorum proventu regnum Henrici abundavit, qui ingenio suo abusi per fœdas adulationes ambitiosæ fœminæ blandiebantur, juventute interim corrupta, puerisque à veris studiis ita abductis, ac postremo ex Virginum animis pudore & verecundia per lascivarum cantionum illecebras eliminata.* Vous savez que le fameux (1) Jean Gerson Chancelier de vôtre celebre Université, a soutenu fortement dans un de ses livres, que l'Auteur du poëme intitulé, *Le Roman de la Rose*, est aussi damné

(1) *Naudé Apol. des Gr. homm. ch.* 7.

damné que Judas, si tant est qu'avant sa mort il ne se soit pas repenti d'avoir composé, & publié tant de rapsodies. Ce qui se raporte à la pensée de ces Anciens Payens, qui ont cru qu'Homere avoit été exemplairement chatié dans l'autre monde, pour avoir debité tant de fictions ridicules, *tante cojonnerie*; Cette epithete vient de bon lieu, car ce fût le Cardinal Hyppolite d'Est, qui l'appliqua aux poësies de l'Arioste, en lui disant, *Messer Lodovico dove diavolo havete pigliato tante cojonnerie*.

Suivons donc le conseil de cette Reyne dont Virgile a si indignement sacrifié l'honneur, sinon contre la vraisemblance, du moins contre la verité; quittons les Poëtes, pour entendre les Historiens.

(1) *Vos magis Historicis, Lectores, credite de me*
Quam qui furta Deûm, concubitusque canunt
Falsidici vates, temerant qui carmine verum,
Humanisque Deos assimilant vitiis.

(1) *Dido apud Ausonium.*

Examinons la Religion Payenne dans son culte & dans ses ceremonies, nous y trouverons tout ce que j'en ay dit & tout ce que j'en ay donné à penser. C'est là où il faut chercher les erreurs grossieres des Idolatres, sans avoir égard à l'opinion de

O quel-

quelques Philosophes qui outre qu'ils ont été en trop petit nombre, pour faire une exception considerable, n'ont jamais osé rectifier l'opinion dominante, de peur d'être traittez comme Socrate. Et pour ce qui est des gens d'esprit & de bon sens qui sans être Philosophes, pouvoient avoir quelquefois des idées moins grossieres de la Divinité, il ne faut les conter pour rien, car comme (1) Ciceron nous le represente fort naïvement en la personne d'un de ses amis, ces gens là écoutoient avec joye les raisonnemens des Philosophes sur la nature des Dieux, mais au partir de là, ils faisoient tout comme les autres, & suivoient pour les cultes & pour les Ceremonies de la Religion, non pas les idées d'un Zenon, d'un Cleanthe, & d'un Chrysippe, mais la tradition toute pure, comme ils l'apprennoient des Augures & des Prêtres sans disputer avec eux. *Cum de religione agitur T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam Pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor, habeoque C. Lælium Augurem, eundem sapientem, quem potiùs audiam de religione dicentem in illa oratione nobili, quàm quemquam principem Stoicorum. A te Philo-*

(1) *Lib. 3. de naturâ Deor.*

losopho rationem accipere debeo religionis : majoribus autem nostris, etiam nulla ratione redditâ, credere.

Que vous semble de cette pensée Mr? N'étez vous pas bien aise de voir que l'esprit de la Religion Catholique étoit deja dans la ville de Rome avant la naissance de Jesus Christ? Voila des Romains qui declarent qu'à la verité ils ne refuseront pas les eclaircissemens des Philosophes, mais que neanmoins ils s'en tiendront aveuglement à la tradition & à la coutume. Je suis bien aise que nous puissions nous prevaloir de cette antiquité contre les Calvinistes qui ne s'en veulent raporter qu'à leur propre sens, au lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur devotion, & qui croyent reconnoitre quelquefois qu'il y a de l'abus par tout, que les Heretiques n'ont pas tout le tort, en reviennent neanmoins à ce resultat icy, ou en tout ou en partie,

(1) *Balzac entret. 37. Mr. Menage Observat. sur Malherb. p. 556.*

(1) Le meilleur est toujours de suivre
Le Prône de nôtre Curé,
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles,
Pour moi comme une humble brebis
Je vais ou mon pasteur me range
Il n'est permis d'aimer le change
Que des femmes & des habits.

C'est imiter sagement ceux qui apres avoir frondé la Medecine & les Medecins, s'abandonnent neanmoins, des qu'ils sont malades, à tout ce que leur Medecin leur ordonne. *Nous ne sommes pas venus au monde* (disoit Mr. de Balzac) *pour faire des loix, mais pour obeir à celles que nous avons trouvées, & nous contenter de la sagesse de nos Peres, comme de leur terre & de leur soleil.*

Pour ce que j'ay dit qu'il faut juger de la Religion Payenne non pas sur les impertinences des Poëtes, ni aussi sur les beaux discours des Philosophes, mais sur les cultes qu'elle prattiquoit par un usage soutenu de l'autorité publique, pour cela, dis-je, je ne croi pas que personne le doive trouver mauvais, car il est seur que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une Religion: & c'est aussi par là que les Anciens Peres ont batu en ruïne le Paganisme. Mr. de Condom lui même qui ne semble pas approuver cette methode, & qui pretend que l'on ne doit imputer à la Religion Catholique, que les pures decisions des Conciles, n'a pas laissé (1) d'imputer à la Religion Payenne les abus qui s'y commettoient publiquement.

(1) *Disc. sur l'hist. univ.*

Il

Il la decrie ſur ce que ſes myſteres, ſes fêtes, ſes ſacrifices, les hymnes qu'elle chantoit à ſes Dieux, les peintures qu'elle conſacroit dans les temples, tout cela avoit relation aux amours, aux crûautez, aux jalouſies des Dieux. Il la decrie ſur les proſtitutions qu'elle avoit inſtituées pour adorer la Deeſſe Venus: ſur ce que dans les affaires preſſantes les particuliers & les Republiques voüoient à Venus des Courtiſannes, & attribuoient leur ſalut aux prieres qu'elles faiſoient à leur Deeſſe, comme il paroit par le Tableau que les Grecs mirent dans leurs temples apres la defaite de Xerxes & de ſes formidables armées. Le Tableau repreſentoit les vœux & les proceſſions de ces femmes proſtituées, & contenoit cette inſcription, faite par Simonides Poëte fameux, *celles cy ont prié la Deeſſe Venus, qui pour l'amour d'elles a ſauvé la Grece.* Le même Mr. de Condom decrie le Paganiſme ſur ce qu'il conſacroit à ſes Dieux les impuretez du Theatre, & les ſanglans ſpectacles des Gladiateurs, c'eſt à dire tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare, & il ſe moque des explications, & des adouciſſemens que les Philoſophes apporterent à

tout cela, quand ils eurent à soutenir les objections des Chrêtiens.

Il a raison: mais cela même fait voir que la methode qu'il a suivie pour rendre belle & agreable la Religion Catholique aux Protestans est tout à fait insoutenable. Car que nous importe, diront ils, que l'on ne trouve pas dans les decisions des Conciles tous les abus & toutes les superstitions qui nous choquent dans l'Eglise Romaine. Pourveu que nous voyions qu'elles sont autorisées publiquement & solemnellement, & qu'elles composent son culte, nous en avons assez pour nous tenir eloignez de sa Communion. Les Payens n'eussent ils pas peu se deffendre par la même voye? Ne pouvoient ils pas dire, que ce qu'on leur reprochoit étoit des abus où le Peuple étoit tombé insensiblement par la connivence des Magistrats, & par l'ignorance, ou par l'avarice des Prêtres; mais qu'on ne prouveroit jamais que tous les Colleges des Pontifes, & des gens d'Eglise deüement assemblez eussent decidé telle ou telle chose? Il n'y a point de doutte que les Payens n'eussent allegué ces excuses s'ils eussent eu un Esprit aussi fin que Mr. l'Evesque de Condom. Mais que leur eust

on repondu? que c'est se moquer que de se deffendre de la sorte; qu'un homme que l'on pretendroit engager à s'établir dans une ville où le vol, le meurtre, & toutes les voyes de fait seroient tolerées publiquement, en lui faisant voir qu'on ne trouve pas dans les Actes de la Maison de Ville aucun statut qui ordonne de tuer, ou de voler, auroit grand raison de se moquer de cela. Que m'importe diroit il, qu'il y ait une loi du Magistrat qui ordonne le meurtre, & le brigandage, ou qu'il n'y en ait point. Il me suffit que l'on vole & que l'on tuë impunement dans une ville pour ne vouloir point y séjourner. Demeurons d'accord que les Heretiques peuvent faire la même reponse à Mr. l'Evesque de Condom, & qu'ainsi le seul & le veritable moyen de disculper nôtre Religion, c'est de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne soit bon, & que non seulement les decisions des Conciles sont orthodoxes, mais aussi que les cultes, les usages & les doctrines autorisées publiquement sont justes & saintes.

C'est ainsi que parla nôtre Docteur, ajoutant qu'encore qu'il fust bon Catholique, il ne vouloit pas imposer à la Religion Payenne une loy qu'il ne voulut aussi

prescrire à l'Eglise Romaine, qui est de juger de leur nature par les cultes, & par les dogmes autorisez publiquement, & sur ce pied là il trouvoit qu'à considerer les Athées par raport à l'entendement, ils ne sont pas dans des erreurs plus enormes que les Gentils. C'est dequoy je dirai encore quelque chose en un autre endroit.

Si on regarde les Athées dans la disposition de leur cœur, on trouve que n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animez par l'esperance d'aucune benediction celeste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. C'est tout ce qu'on en peut dire, parce que nous n'avons pas les Annales d'aucun Peuple, qui ait fait profession d'Atheisme, qui nous apprendroient, si nous les avions, jusques à quel excez de crimes se portent les nations qui ne reconnoissent aucune Divinité, & si elles vont beaucoup plus loin, que celles qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je croi qu'en attendant une Relation bien fidelle des mœurs, des Loix, & des Coutumes de ces Peuples que l'on dit qui ne professent aucune Religion, on peut asseurer que les Idolatres ont fait en matiere de crimes,

tout ce qu'auroient ſeu faire les Athées. On n'a qu'à lire le denombrement qui a été fait par (1) S. Paul, de tous les deſordres où les Payens ſe ſont jettez, & on comprendra que les Athées les plus opiniatres n'euſſent peu encherir par deſſus. Et ſi on lit les Hiſtoires profanes, & les autres monumens qui nous reſtent de l'Antiquité, on verra evidemment que tout ce que la plus brutale & la plus denaturée paillardiſe, la plus effrenée ambition, la haine & l'envie la plus noire, l'avarice la plus inſatiable, la cruauté la plus feroce, la perfidie la plus étrange peuvent faire executer à un Athée Profés, a été effectivement executé par les Anciens Payens Adorateurs de preſque autant de Dieux qu'il y avoit de creatures.

(1) *Epiſt. ad Rom cap.* 1.

Et qu'on ne me diſe pas que ceux qui ont executé ces crimes parmi les Payens étoient Athées dans l'ame, car il faut raiſonner d'eux comme des Chrêtiens qui ſe portent à ces mêmes crimes. Il ſeroit abſurde de pretendre qu'ils ne reconnoiſſent aucun Dieu. Cela peut étre vrai de quelques uns, mais il eſt tres faux du plus grand nombre. Ainſi quand il ſeroit vrai qu'un Tarquin le Superbe, qu'un Catili-

na n'auroient reconnu aucune Divinité, il seroit absurde d'asseurer la même chose de tous les Romains qui ont été meurtriers, empoisonneurs, parjures, calomniateurs, &c. Disons donc que quand on n'est pas veritablement converti à Dieu, qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint Esprit; la connoissance d'un Dieu & d'une Providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme, & qu'ainsi elles s'echappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance là. Tout ce que cette connoissance peut produire ne va guere que jusqu'à des exercices exterieurs que l'on croit pouvoir reconcilier les hommes avec les Dieux. Cela peut obliger à bâtir des temples, à sacrifier des agneaux, à faire des prieres, ou à quelque chose de cette nature, mais non pas à renoncer à une amourette criminelle, à restituer un bien mal acquis, à mortifier la concupiscence. De sorte que la concupiscence étant la source de tous les crimes, il est evident que puis qu'elle regne dans les Idolatres aussi bien que dans les Athées, les Idolatres doivent étre aussi capables de se porter à toute sorte de crimes, que les Athées: & que les uns & les autres

ne

ne sauroient former des societez si un frein plus fort que celui de la Religion, savoir les loix humaines, ne reprimoit leur perversité. Et cela fait voir le peu de fondement qu'il y a à dire que la connoissance vague & confuse d'une Providence est fort utile pour affoiblir la corruption de l'homme. Ce n'est pas de ce côté là que se tournent ses usages : ils sont beaucoup plus Physiques que Moraux, je veux dire qu'ils tendent plutôt à affectionner les sujets à demeurer en un certain lieu, & à le deffendre s'il est attaqué, qu'à les rendre plus hommes de bien. On n'ignore pas l'impression que fait sur les esprits la pensée, que l'on combat, pour la conservation des Temples & des Autels, & des Dieux Domestiques, *pro aris & focis*; combien on devient courageux & hardi, quand on est preoccupé de l'esperance de vaincre par la protection de ses Dieux, & que l'on est animé par l'aversion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa creance. Voila proprement à quoy servent les fausses Religions par raport à la conservation des Etats & des Republiques. Il n'y a que la veritable Religion qui outre cette utilité, apporte celle de convertir l'homme à Dieu,

de le faire combattre contre ses passions, & de le rendre vertueux: Encore n'y reussit elle pas à l'égard de tous ceux qui la professent, dont le plus grand nombre demeure si engagé dans le vice, que si les Loix humaines n'y mettoient ordre, toutes les societez des Chrêtiens seroient ruinées bien tôt: & je suis seur qu'à moins d'un miracle continuel, une ville comme Paris, seroit reduitte dans 15. jours au plus triste état du monde, si on n'employoit point d'autre remede contre le vice, que les remontrances des Predicateurs, & des Confesseurs. Dites apres cela qu'une foy vague de l'existence d'un Dieu qui gouverne toutes choses, est d'une grande efficace pour mortifier le peché. Asseurez vous plutôt, Mr. que cette sorte de foy, ne met les Idolatres au dessus des Athées, qu'à l'egard de l'affermissement de la Republique, car n'en deplaise à (1) Cardan, une societé d'Athées, incapable qu'elle seroit de se servir des motifs de Religion, pour se donner du courage, seroit bien plus facile à dissiper qu'une societé de gens qui servent des Dieux: & quoy qu'il ait quelque raison de dire que la croyance de l'immortalité de l'ame a causé de grands desor-

(1) *lib. de immortal. animæ.*

dres

dres dans le monde par les guerres de Religion qu'elle a excitées de tout tems,

(1) *Inter finitimos vetus, atque antiqua simultas,*
Immortale odium, & nunquam sanabile vulnus
Ardet adhuc Ombos & Tentyra. Summus utrinque
Inde furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, quum solos credat habendos
Esse Deos, quos ipse colit.

(1) *Juven. Satyr.* 15.

il est faux, même à ne regarder les choses que par des veües de Politique, qu'elle ait apporté plus de mal que de bien, comme il le voudroit faire accroire.

Mais si les Idolatres n'ont fait qu'égaler les Athées dans la plufpart des crimes, il est certain qu'ils les ont surpassez dans celui de leze Majesté Divine au premier chef. Car outre les façons de parler insolentes contre les Dieux, qui se voyent dans leurs livres, sans qu'on voye qu'elles ayent fait des affaires à l'autheur, comme quand Valere (1) Maxime dit, *Qu'enfin les Dieux eurent honte de persecuter cruellement une Nation, que les san-*

(1) *lib.* 1. *cap.* 1.

glantes injures qui lui avoient été faites n'avoient peu decourager de leur rendre le culte qu'ils desirent : & Seneque, *que la longue prosperité de Sylla étoit le crime des Dieux*. Outre ces expressions, dis-je, pleines d'irreverence qui se trouvent en (1) grand nombre non seulement dans les Poetes, mais aussi dans des ouvrages en prose, ne sçait on pas que les Payens ont degradé leurs Divinitez quand ils en étoient mecontens ? Ne sait on pas qu'ils ont renversé, ou lapidé leurs temples, & leurs statues ? Alexandre qui dans sa premiere jeunesse avoit été prodigue d'encens envers les Dieux, jusqu'à s'en faire censurer par son Gouverneur, & dont le foible a été la superstition, au raport de Q. Curce ; fut si outré de colere de ce qu'ils avoient laissé mourir Ephestion, que non content de leur dire des injures, il fit renverser leurs autels & leurs simulacres, & s'acharnant particulierement sur Esculape le Dieu de la Medecine, il commanda que son temple fust brulé. Auguste qui étendoit ses devotions jusqu'à son oncle Cesar assassiné depuis peu, & qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu assassiné 300. personnes d'elite, ne se contenta

(1) *vide Muret. Orat.* 4. *l.* 2.

tenta pas apres avoir perdu sa flotte par la tempête, de s'ecrier, *qu'il vaincroit en depit de Neptune*: mais il deffendit aussi de porter en procession l'image de ce Dieu, à la prochaine solemnité des Jeux Circenses. Suetone qui nous apprend cela, nous raconte ailleurs, que le jour de la mort de Germanicus, on lapida les temples, on renversa les Autels, & qu'il y eut de gens qui jetterent par la fenêtre leurs Dieux Penates. Les (1) Japonnois font aujourd'hui quelque chose de fort approchant, car ils ont 365. Idoles destinées à veiller sur la personne de l'Empereur, lesquelles on met en sentinelle tour à tour, chacune pour étre en faction une journée toute entiere. S'il arrive quelque mal au Prince, on s'en prend à l'Idole du jour, on la foüette, ou on la batonne, & on la bannit du Palais pour cent jours. Les Chinois qui consultent leurs Idoles sur le succez de leurs affaires (ce qui se fait en jettant devant la Statue les deux moitiez d'un petit globe traversées d'un fil, apres avoir prononcé quelques prieres) & qui ne rencontrent pas le sort favorable, se contentent pour la (2) premiere fois de dire mille injures à leur Dieu. Apres cela chan-

(1) *Ambassad. de la Compagn. des Indes des Prov. Unies.*

(2) *Maffei. Histor. Indicar. l. 6.*

changeant de ton, ils lui adressent mille prieres, & jettent encore au sort. S'il ne vient pas tel qu'ils le souhaittent, alors ils ajoutent aux injures les coups de foüet, le Dieu est trainé dans l'eau & dans le feu. Apres quoi viennent encore d'autres supplications, & ainsi tour à tour ils frappent & ils adorent leur Idole jusqu'à ce que les deux moitiez de la boule tombent du sens qu'ils le demandent.

Je trouve encore une autre sorte d'impieté fort criante dans la conduitte des Payens, en ce qu'ils ont associé aux Dieux les personnes les plus infames, comme Drusilla, dont le commerce incestueux avec son frere Caligula, étoit connu d'un chacun: comme Antinous le Ganymede de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs divins non seulement du vivant de cet Empereur, mais aussi plus de 200. ans apres: comme les deux Faustines, mere & fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre femme de Marc Aurele, toutes deux d'un libertinage si dereiglé, que toute la ville s'en scandalisa, sur tout en voyant la fille indignement prostituée à un Gladiateur, quoi qu'elle eust le plus honnête homme de mari qui fut au monde.

de. Tout cela n'empecha pas que le même Peuple qui avoit été ſcandaliſé de la mauvaiſe vie de ces Imperatrices, ne les honnorat comme des Deeſſes apres leurs mort, par une impieté que (1) l'Empereur Julien reproche vertement à l'Empereur M. Aurele.

(1) *In Cæſaribus.*

Encore un exemple tiré d'un autre pays. C'eſt celuy des (2) Atheniens qui ayant donné le titre *de Dieux Sauveurs* au Roy Antigonus & à Demetrius ſon fils, créerent une charge annuelle de Prêtre *de ces Dieux Sauveurs*, du nom duquel on ſpecifioit les années : qui firent mettre la figure de ces Princes ſur la banniere ſacrée où étoient en broderie les images des Dieux Patrons & Protecteurs de la ville : qui conſacrerent le lieu où Demetrius étoit deſcendu de ſon chariot pour la premiere fois dans Athenes, & y dreſſerent un Autel en ſon honneur : qui ordonnerent que les Deputez qu'on envoyeroit à Antigonus & à Demetrius, porteroient le même nom que ceux qu'on envoyoit à Delphes & en Elide à Apollon & à Jupiter Olympien, pendant les jeux publics de toute la Grece, afin de faire les ſacrifices accoutumez pour le ſalut des villes, & que

(2) *Plutarch. in Demetr.*

tou-

toutes les fois que Demetrius viendroit à Athenes, on le recevroit avec les mêmes solemnitez qui étoient observées dans les fêtes de Ceres & de Bacchus: qui firent un Decret public portant qu'on envoyeroit un Deputé à Demetrius pour le consulter à la maniere des Oracles apres lui avoir offert un sacrifice dans toutes les formes. Ce ne fut pas tout. Ils lui offrirent en (1) mariage la Déesse Minerve par une licence plus que poëtique, car les Poëtes nous asseurent constamment qu'Elle fût toujours ferme à garder le vœu de virginité. Demetrius ne fit pas grand cas d'un pucelage aussi suranné que celui là, & qu'on ne pouvoit même lui livrer qu'en effigie, mais pour trouver quelque chose de reël dans la proposition des Atheniens, il mena une Courtisane dans la Chambre de Minerve, & la fit coucher avec lui dans le lit de cette Déesse. Les trois Favoris de Demetrius (2) eurent aussi leur part aux honneurs Divins, leurs Autels, leurs Chapelles, & leurs Sacrifices. Cependant il y a lieu de croire qu'ils n'étoient pas fort gens de bien, car (3) Demetrius étoit l'homme du monde le plus vicieux, & le plus abymé dans les voluptez les plus infames.

(1) *Clem. Alexandr. Protrept. ad Gent.*

(2) *Athenæus l.6.*

(3) *Plutarch. in ej. vit.*

Voila

Voilà des crimes que les Athées ne commettent pas, & que les Idolatres commettent. Et quels crimes sont ce à vôtre avis? les plus epouvantables que l'on puisse concevoir, & les plus accompagnez d'un Jugement injurieux à la Divinité. Car enfin faire abatre le temple d'un Dieu en punition de ce qu'il a laissé perir un homme, n'est ce pas croire que Dieu est justiciable de l'homme, que Dieu doit agir non pas selon sa volonté, mais selon qu'il plait à l'homme; que s'il ne le fait pas, l'homme est en droit de le châtier par la supression des honneurs qu'on luy rendoit, comme quand un Prince punit ses serviteurs en les depouillant de leurs Charges? N'est ce pas croire que Dieu est injuste & qu'on peut lui faire des affronts impunement? En un mot, n'est ce pas porter le mepris & l'insolence plus loin que jamais Athée n'a fait? Un Athée ne rend point d'honneurs à Dieu parce qu'il n'est point persuadé qu'il existe. S'il abât un Temple, il croit n'offenser aucune Divinité. Mais un Idolatre qui fait la même chose, refuse des honneurs à un Dieu qu'il reconnoit, & les lui refuse afin de l'offenser. Il n'est pas si ignominieux de n'avoir pas le Privilege

d'entrer

d'entrer quelque part, que d'en étre chassé apres y avoir été reçeu, *turpiùs ejicitur, quàm non admittitur hospes.* Donc les Idolatres qui abbatent les autels sur quoy ils avoient sacrifié, pechent plus grievement qu'un Athée.

Si vous joignez à cecy les remarques qui ont été deja faittes en raportant la V. raison, & si vous considerez que la Deïfication des personnes infames contient ou de pareilles enormitez, ou de plus grandes encore, vous ne douterez point que l'Idolatrie Payenne n'ait été pire que l'Atheisme.

Extrait d'un Discours prouvant que l'Atheisme ne conduit pas necessairement à la corruption des mœurs.

VIII. Mais la raison sur laquelle il insista le plus amplement, fût celle cy; Que ce qui nous persuade que l'Atheisme est le plus abominable état où l'on se puisse trouver, n'est qu'un faux prejugé que l'on se forme touchant les lumieres de la conscience, que l'on s'imagine étre la regle de nos actions, faute de bien examiner les veritables ressorts qui nous

nous font agir. Car voicy le raisonnement que l'on fait. L'homme est naturellement raisonnable, il n'ayme jamais sans connoitre, il se porte necessairement à l'amour de son bonheur, & à la haine de son malheur, & à donner la preference aux objets qui lui semblent les plus commodes. S'il est donc convaincu qu'il y a une providence qui gouverne le monde, & à qui rien ne peut echapper, qui recompense d'un bonheur infini ceux qui aiment la vertu, qui punit d'un châtiment éternel ceux qui s'adonnent au vice; il ne manquera point de se porter à la vertu, & de fuïr le vice, & de renoncer aux voluptez corporelles qu'il sait fort bien qui attirent des douleurs qui ne finiront jamais, pour quelques momens de plaisir qui les accompagnent, au lieu que la privation de ces plaisirs passagers est suivie d'une éternelle felicité. Mais s'il ignore qu'il y ait une Providence, il regardera ses desirs comme sa derniere fin, & comme la regle de toutes ses actions: il se moquera de ce que les autres appellent vertu & honnêteté, & il ne suivra que les mouvemens de sa convoitise: il se defaira, s'il peut, de tous ceux qui lui deplairont: il faira de faux ser-

ſermens pour la moindre choſe, & s'il ſe trouve dans un poſte qui le mette au deſſus des loix humaines, auſſi bien qu'il s'eſt deja mis au deſſus des remords de la conſcience, il n'y a point de crime qu'on ne doive attendre de lui. C'eſt un monſtre infiniment plus dangereux que ces bêtes feroces, ces Lyons & ces Taureaux enragés dont Hercule delivra la Grece. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes, pourroit étre retenu par la crainte des Dieux.

(1) *Virgil. Æn.* 1.

(1) *Si genus humanum & mortalia temnitis arma,*
At ſperate Deos memores fandi atque nefandi.

C'eſt par là qu'on a tenu en bride de tout tems les paſſions de l'homme: & il eſt ſeur qu'on a prevenu quantité de crimes dans le Paganiſme par le ſoin qu'on avoit de conſerver la memoire de toutes les punitions eclatantes des ſcelerats, & de les attribuer à leur impieté, & d'en ſuppoſer même quelques exemples, comme étoit celui qu'on debita du tems d'Auguſte à l'occaſion d'un (2) Temple d'Aſie pillé par les ſoldats de M. Antoine. On diſoit que celui qui avoit mis le premier la main ſur

(2) *Voy. Mr. de Balſac Entret.* 34. *ch.* 3.

ſur l'image de la Deeſſe qui étoit adorée dans ce temple, avoit perdu la veüe ſubitement & étoit devenu paralytique de toutes les parties de ſon corps. Auguſte voulant eclaircir le fait, aprit d'un vieux officier qui avoit fait le coup, non ſeulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce tems-là, mais auſſi que cette action l'avoit mis à ſon aiſe pour toute ſa vie. Tel étoit encore ce qu'on debitoit de ceux qui avoient la temerité d'entrer, malgré la deffenſe qui en étoit faite, dans un temple d'Arcadie conſacré à Jupiter, c'eſt (1) que leurs corps ne faiſoient plus d'ombre apres cette action. Apparemment l'hiſtoire de la mort ſubite de cet Envoyé des Latins qui avoit parlé irreveremment du Jupiter des Romains en plein Senat, ſur laquelle T. Live (2) n'oſe rien avancer de poſitif, à cauſe qu'il voyoit que les Autheurs étoient partagez là deſſus, eſt une ſemblable fraude pieuſe. Ces ſortes de choſes vrayes ou fauſſes qui faiſoient un tres bon effet ſur l'eſprit d'un Idolatre, ne ſont d'aucune vertu pour un Athée, ſi bien qu'étant inacceſſible à toutes ces conſiderations, il doit étre neceſſairement le plus grand & le plus incorrigible ſcelerat de l'univers.

(1) *Theopompus apud Polyb.*

(2) *Nam & vera eſſe, & aptè ad repræſentandam iram Deûm ficta, poſſunt. Dec. 1. l. 8.*

Tout

Tout cela est beau & bon à dire quand on regarde les choses dans leur idée, & qu'on fait des abstractions Metaphysiques; mais le mal est que cela ne se trouve pas conforme à l'experience. J'avoüe que si on donnoit à deviner la vie des Chrêtiens à des gens d'un autre monde, à qui on diroit simplement que les Chrêtiens sont des creatures doüées de raison & de bon sens, avides de la felicité, persuadées qu'il y a un Paradis pour ceux qui obeissent à la loy de Dieu, & un enfer pour ceux qui n'y obeissent pas; ces gens d'un autre monde ne manqueroient pas d'asseurer que les Chrêtiens font à qui mieux mieux pour observer les Preceptes de l'Evangile; que c'est parmi eux à qui se signalera d'avantage dans les œuvres de misericorde, dans la priere, & dans l'oubli des injures, s'il est possible que parmi eux quelqu'un soit capable d'offenser son prochain. Mais d'où viendroit qu'ils fairoient ce jugement si avantageux? C'est qu'ils ne considereroient les Chrêtiens que dans une idée abstraite, car s'ils les consideroient en detail & par tous les endroits qui les determinent à agir, ils rabatroient bien de la bonne opinion qu'ils en auroient eüe

eüe & ils n'auroient pas plutôt vecu 15. jours parmi nous qu'ils prononceroient, que dans ce monde on ne se conduit pas selon les lumieres de la conscience.

Voila le veritable denoüement de cette difficulté. Quand on compare les mœurs d'un homme qui a une Religion, avec l'idée generale que l'on se forme des mœurs de cet homme là, on est tout surpris de ne trouver aucune conformité entre ces deux choses. L'idée generale veut qu'un homme qui croit un Dieu, un Paradis & un Enfer, fasse tout ce qu'il connoit étre agreable à Dieu, & ne fasse rien de ce qu'il sait luy étre desagreable. Mais la vie de cet homme là nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez vous savoir la cause de cette incongruité, la voicy; c'est que l'homme ne se determine pas à une certaine action plutôt qu'à une autre par les connoissances generales qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque chose lors qu'il est sur le point d'agir. Or ce jugement particulier peut bien étre conforme aux idées generales que l'on a de ce qu'on doit faire, mais le plus souvent il ne l'est pas. Il s'accommode presque toujours à la

passion dominante du cœur, à la pente du temperament, à la force des habitudes contractées, & au gout ou à la sensibilité que l'on a pour certains objects. Le (1) Poëte qui a fait dire à Medée, *video meliora proboque, deteriora sequor*, a parfaitement bien representé la difference qui se rencontre entre les lumieres de la conscience, & le jugement particulier qui nous fait agir. La conscience connoit en general la beauté de la vertu, & nous force de tomber d'accord qu'il n'y a rien de plus loüable que les bonnes mœurs. Mais quand le cœur est une fois possedé d'un amour illegitime; quand on voit qu'en satisfaisant cet amour on goutera du plaisir, & qu'en ne le satisfaisant pas on se plongera dans des chagrins, & dans des inquietudes insupportables; il n'y a lumiere de conscience qui tienne, on ne consulte plus que la passion, & on juge qu'il faut agir *hic & nunc* contre l'idée generale que l'on a de son devoir. Ce qui montre qu'il n'y a rien de plus sujet à l'illusion que de juger des mœurs d'un homme par les opinions generales dont il est imbu. C'est encore pis que si on jugeoit des actions d'un homme par ses livres ou par ses harangues, qui neanmoins

(1) *Ovidius Metam. l.* 7.

moins ſont de fort mauvais garens des inclinations de l'Autheur : car que peut on voir de plus grave que les plaintes de Salluſte contre la corruption de ſon ſiecle? Les plus ſeveres obſervateurs de l'ancienne diſcipline n'euſſent pas mieux dit. Cependant Salluſte n'étoit pas plus ſage qu'un autre. Le Cenſeur fut obligé de le reprendre de ſa mauvaiſe vie en plein Senat, & il fut accuſé deux fois d'adultere devant le Preteur. Si nous avions la Harangue que Clodius prononcea devant le Senat, pour ſe plaindre de la prophanation des choſes ſainctes, nous y verrions ſans doutte toutes les marques d'une grande pieté, & beaucoup de ces figures de Rhetorique qui repreſentent ſi vivement l'atrocité d'une action. Cependant Clodius n'étoit rien moins que zelé pour le ſervice divin. Il ſe (1) vantoit lui même d'avoir été foudroyé par deux cens Arrêts du Senat, pour des affaires de Religion, & il avoit profané les myſteres de la bonne Deeſſe avec la derniere inſolence.

(1) *Cicero de Aruſp. reſponſ.*

Que l'homme ſoit une Creature raiſonnable, tant qu'il vous plaira, il n'en eſt pas moins vrai qu'il n'agit preſque jamais conſequemment à ſes principes. Il a bien

la force dans les choſes de ſpeculation, de ne point tirer de mauvaiſes conſequences, car dans cette ſorte de matieres il peche beaucoup plus par la facilité qu'il a de recevoir de faux Principes, que par les fauſſes concluſions qu'il en infere. Mais c'eſt tout autre choſe quand il eſt queſtion des bonnes mœurs. Ne donnant preſque jamais dans des faux principes; retenant preſque toujours dans ſa conſcience les idées de l'equité naturelle, il conclut neanmoins preſque toujours à l'avantage de ſes deſirs dereiglez. D'où vient, je vous prie, qu'encore qu'il y ait parmi les hommes une prodigieuſe diverſité d'opinions touchant la maniere de ſervir Dieu, & de vivre ſelon les loix de la bienſeance, on voit neanmoins certaines paſſions regner conſtamment dans tous les pays & dans tous les ſiecles? Que l'ambition, l'avarice, l'envie, le deſir de ſe venger, l'impudicité & tous les crimes qui peuvent ſatisfaire ces paſſions ſe voyent par tout? Que le Juif & le Mahometan, le Turc & le More, le Chrêtien & l'Infidelle, l'Indien & le Tartare, l'habitant de terre ferme & l'habitant des Iſles, le Noble & le Roturier, toutes ces ſortes de gens

gens qui dans le reste ne conviennent, pour ainsi dire, que dans la notion generalle d' homme, sont si semblables à l'egard de ces passions, que l'on diroit qu'ils se copient les uns les autres? D'où vient tout cela sinon de ce que le veritable principe des actions de l'homme (j'excepte ceux en qui la grace du S. Esprit se deploye avec toute son efficace) n'est autre chose que le temperament, l'inclination naturelle pour le plaisir, le gout que l'on contracte pour certains objects, le desir de plaire à quelqu'un, une habitude gagnée dans le commerce de ses amis, ou quelque autre disposition qui resulte du fond de nôtre nature, en quelque païs que l'on naisse, & de quelques connoissances que l'on nous remplisse l'esprit?

Il faut bien que cela soit, puis que les anciens Payens accablez d'une multitude incroyable de superstitions, perpetuellement occupez à appaiser la colere des Dieux, epouvantez par une infinité de prodiges, s'imaginant que les Dieux étoient les Dispensateurs de l'adversité & de la prosperité selon la vie que l'on menoit, n'ont pas laissé de commettre tous les crimes imaginables. Et si cela n'étoit

pas, comment feroit il possible que les Chrêtiens qui connoissent si clairement par une revelation soutenuë de tant de miracles, qu'il faut renoncer au vice pour étre eternellement heureux, & pour n'étre pas eternellement malheureux; qui ont tant d'excellens Predicateurs payez pour leur faire là dessus les plus vives & les plus pressantes exhortations du monde; qui trouvent par tout tant de Directeurs de conscience zelez & sçavans, & tant de livres de devotion; comment, disje, seroit il possible parmi tout cela, que les Chrêtiens vecussent, comme ils font, dans les plus enormes dereiglemens du vice?

A la verité les opinions que l'on a sur le chapitre de la Religion & de la bienseance, sont le principe de certaines choses qui s'observent regulierement parmi les personnes de même foy en quelque lieu du monde qu'elles vivent, & parmi les personnes qui composent un même peuple, de quelque humeur qu'elles soient d'ailleurs. On voit, par exemple, que les Juifs circoncisent leurs enfans, & gardent le jour du Sabat par tous les endroits du monde où ils sont soufferts. Autrefois les Perses approuvoient les mariages incestueux & s'y en-

engageoient sans scrupule, non seulement lors qu'ils demeuroient en Perse, mais aussi lors qu'ils s'habituoient, & qu'ils se multiplioient dans les pays etrangers, où on detestoit cette sorte de mariages. Ceux au contraire qui étoient d'une nation où l'inceste étoit desaprouvé, ne se marioient pas de la sorte, lors même qu'ils s'habituoient parmi les Perses: & les Perses eux mêmes qui avoient embrassé la Religion de Jesus Christ, n'étoient plus capables de donner les mains à ces alliances illicites. (1) Bardesanes se sert de cette consideration pour refuter les Astrologues dans le beau Traitté qu'il a fait contre eux, & c'est assurement une fort bonne raison à proposer contre l'Astrologie Judiciaire.

(1) *apud Euseb. præpar. Evang. l. 6. c. 8.*

Mais cela ne detruit point ce que j'ay dit. Cela fait voir seulement que les hommes se conforment aux loix de leur Religion, lors qu'ils le peuvent faire sans s'incommoder beaucoup, & qu'ils voyent que le mepris des Ceremonies Religieuses leur seroit funeste. C'est à cause de cela que les Juifs observent leurs fêtes & leur circoncision. Faire circoncire un enfant n'est pas une operation douloureuse pour

le Pere ni pour la Mere, ni qui ait des ſuittes dangereuſes pour l'enfant. Cela n'empeche pas ni le Pere ni la Mere d'amaſſer du bien par toute ſorte d'inventions, de tromper, de calomnier, de faire l'amour, & de s'enyvrer ſi le cœur leur en dit. Et s'ils avoient la hardieſſe de ne pas obſerver la ceremonie de la circonciſion, ils ſe feroient excommunier, & ſeroient regardez comme des monſtres par les autres Juifs. On peut dire la même choſe de l'obſervation des fêtes. Ceux qui s'en diſpenſent, ſe puniſſent par leurs propres mains, non ſeulement parce qu'ils s'expoſent au blame, à la cenſure, & à des amendes, ſi le cas y echet; mais auſſi parce qu'ils ſe derobent le tems le plus agreable de la vie. Car les paſſions de l'homme ſont ſi ingenieuſes à ſe dedommager, qu'elles trouvent juſques dans les choſes que l'on avoit deſtinées contre elles, la matiere d'un grand triomphe. Quoy de plus commode que les fetes? On ne travaille pas, on met ſes plus beaux habits, on danſe, on joüe, on boit, les deux ſexes ſe trouvent enſemble, pour une heure ou deux que l'on donne à Dieu, on en donne 10. ou 12. à ſes divertiſſemens. Voilà ſans doute une importante victoire.
que

que la Religion remporte sur les passions, que de faire observer ou la circoncision, ou les fêtes.

Ainsi demeurons en à nôtre maxime, & avoüons de bonne foy que si les hommes observent plusieurs ceremonies en vertu de la Religion qu'ils professent, ou de la persuasion où ils sont que Dieu le veut, c'est parce que cela ne les empeche pas de satisfaire les passions dominantes de leur cœur, ou même parce que la crainte de l'infamie & de quelque châtiment temporel les y engage. Ou bien disons que s'ils observent regulierement plusieurs cultes penibles & incommodes, c'est parce qu'ils veulent racheter par là leurs pechez d'habitude, & accorder leur conscience avec leurs passions favorites, ce qui montre toujours que la corruption de leur volonté est la principale raison qui les determine.

Je ne m'étonne pas que les mariages incestueux n'ayent pas été prattiquez parmi les Peuples qui les avoient chargez de la haine & de l'ignominie publique, car qui est l'homme qu'une barriere comme celle-là, ne retienne dans le devoir, pourveu qu'il ne soit pas d'une nation qui juge tout

autrement de la chose, & qu'il ne s'imagine pas, comme faisoient apparemment les Perses, que les autres nations ne se connoissent pas en bienseance ? Mais pour juger si les Chrêtiens s'interdisent les mariages de cette nature, parce que Dieu les defend, il faudroit connoitre ce qu'ils fairoient là dessus, en cas que le Droit Civil & le Droit Canon leur donnassent pleine liberté de faire ce qu'ils voudroient : car dans l'état où sont les choses, je ne voi pas qu'on doive se faire un merite devant Dieu, de ce qu'on ne se marie pas avec sa sœur. Il y a des peines temporelles assez terribles contre ce dereiglement, pour en étre detourné sans que la conscience s'en mesle. Si le Droit Civil & le Droit Canon laissoient la chose à nôtre liberté, il est fort probable qu'on ne s'en fairoit pas un plus grand scrupule que de l'adultere, dont tant de gens sont coupables, quoy que ce soit un des plus grands crimes du monde.

Ce seroit un travail infini que de s'amuser à eclaircir toutes les objections que l'on peut faire contre cette Doctrine, car l'esprit humain étant capable de toutes les bizarreries imaginables, on ne posera jamais

de

de reigle sur son sujet qui ne souffre mille exceptions. Ce qu'il y a donc à faire, c'est de s'en tenir à ce qui arrive le plus souvent, savoir *que ce ne sont pas les opinions generales de l'esprit, qui nous determinent à agir, mais les passions presentes du cœur*. En effet si un Chrêtien yvrogne & impudique s'abstenoit de derober parce qu'il sait que Dieu a defendu le larcin, ne s'abstiendroit il pas aussi des deux autres crimes, qu'il sait que Dieu a defendus? Et s'il ne s'abstient pas des deux premiers, mais seulement du larcin, n'est ce pas evidemment ou parce qu'il craint l'infamie & le supplice, ou parce qu'il n'est point avare, ou en general parce que le tour de son esprit ne lui fait trouver aucun charme à derober? Encore un coup si les lumieres de la conscience étoient la raison qui nous determine, les Chrêtiens vivroient ils aussi mal qu'ils font?

On ne peut pas me repondre que les Chrêtiens qui ne vivent pas conformement aux principes de leur Religion, ne sont pas persuadez de nos mysteres, & que ce sont autant d'Athées cachez: car outre que ce seroit multiplier terriblement le nombre des Athées, contre le sentiment

de plusieurs celebres Auteurs qui ne croyent pas qu'il y ait jamais eu homme pleinement persuadé de l'Atheisme; qu'y a t'il de plus insoutenable que de ranger parmi les Athées tous ces soldats Chrêtiens qui commettent des desordres inoüys lors qu'ils ne sont pas tenus sous une severe Discipline? Les doutes sur l'existence de Dieu ne tombent gueres dans ces ames là, ce n'est pas le defaut du Peuple. Ceux qui donnent ou dans le Deisme, ou dans cette sorte de douttes, pretendent au bel esprit, & s'appellent par excellence, *les Esprits forts.* Ils sont tres mal fondez, je l'avoüe, & il seroit facile de leur montrer qu'il n'y a rien de plus foible, ni de plus deraisonnable que le caractere de leur esprit. Mais quoy qu'il en soit ce sont des gens, pour l'ordinaire, qui font plus de cas de leur esprit, que de leur corps, au lieu que les soldats & les voleurs des grands chemins ne songent qu'à leur corps, & ne sont mechans que par le corps, s'il est permis de parler ainsi.

Il est certain d'ailleurs que des soldats qui ne respirent que le sang & le carnage, & qui pour peu qu'on les laisse faire, mettent bien tôt dans la derniere desolation le

pays

pays ami aussi bien que le pays ennemi, sont fort susceptibles du zele de Religion : car si on les lache contre un Peuple de differente croyance, & si on les anime par ce grand motif, on voit que leur courage va souvent jusqu'à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, que comme des actes de pieté. On voit qu'ils concoivent une haine implacable contre ceux qui ne sont pas de leur secte, & qu'ils se fairoient un scrupule de faire leurs Devotions avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas interieurement le Christianisme, lors qu'ils se portent à tous les crimes qu'ils commettent.

Oseroit on dire que les Chrêtiens qui se croisoient pour l'expedition de la Terre Sainte n'avoient aucune Religion, eux qui quittoient leur Patrie pour aller faire la guerre aux Infidelles; eux qui croyoient voir des Anges & des Saints à la tête de leurs armées, mettre en fuite les Ennemis; eux qui ne parloient que de Prodiges & de miracles ? Il faudroit avoir perdu le sens pour soubçonner d'Atheisme des gens comme cela, qui cependant commettoient les plus effroyables desordres dont on ait jamais oüy parler, de sorte que

les Chrêtiens qu'ils alloient defendre, avoient autant de haine pour eux que pour les Turcs, & les Sarrazins. Les Croisades sont assurement un des beaux endroits du Christianisme, mais elles ont un revers qui n'est gueres avantageux. D'un coté les Chrêtiens d'Orient se sont servis de la plus noire & de la plus deloyale trahison qui se puisse, pour perdre les Chrêtiens d'Occident qui alloient à leur secours: & ceux cy de l'autre, ont commis des excez epouvantables en toutes manieres. Remarquez bien, je vous prie, que je ne pretens pas nier qu'encore que les Croisades fussent une entreprise de devotion, il n'ait peu y avoir des Athées qui en voulurent être, soit pour se faire loüer, soit pour eviter le reproche de poltronnerie, ou même celui d'irreligion, soit pour satisfaire leur inclination belliqueuse, ou leur ambition, ou leur curiosité, soit enfin pour commettre mille desordres. Je suis persuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour propre tous les exercices exterieurs de la pieté, quelques penibles qu'ils puissent être. Voicy donc ce que je dis, c'est que la plus grande partie des Croisez étoient des gens que les Predications, &

les

les Indulgences avoient animez à cette entreprise, & qui assurement n'abjuroient pas leur Religion dans l'ame lors qu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient.

Qui est ce qui oseroit dire aussi que toutes les femmes Chrêtiennes qui se signalent par leurs crimes, sont destituées de tout sentiment de Religion? Ce seroit la plus fausse pensée du monde, car seurement ce n'est point le vice des femmes que l'Atheisme. Elles se font une vertu de n'entrer point dans les grands raisonnemens, ainsi elles en demeurent à leur Catechisme, & sont toutes de la Religion de leur mere: bien plus portées à la superstition qu'à l'impieté: grandes Coureuses d'Indulgences & de Sermons, & si fort occupées de mille passions, qui leur sont comme tombées en partage, qu'elles n'ont ni le tems ni la capacité necessaires pour revoquer en doute les articles de leur foi, à moins qu'elles ne soient engagées dans quelque Religion persecutée, incapable de leur fournir les établissemens qu'elles voudroient, & qui leur sont presentez par la Religion Dominante, car en ce cas là, il leur survient quelquefois des doutes si violens,

lens, qu'elles passent non pas de la Religion à l'Atheisme, mais de la profession d'une Religion à la profession d'une autre. A cela pres les femmes sont tres peu sujettes à l'irreligion. Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs sont tres corrompues. Toutes les grandes villes de l'Europe sont pleines de lieux infames. Le nombre des meres, ou des tantes qui se font un revenu des premieres faveurs de leurs filles, ou de de leurs niepces, n'est pas petit. Je lisois l'un de ces jours dans la Relation que Mr. de S. Didier Gentilhomme de Mr. le Comte d'Avaux nous a donnée de la Ville de Venise, où ce Comte a été en Ambassade, que c'est une chose tres ordinaire dans cette Republique là, & il raconte fort plaisamment qu'un Gentilhomme étranger qui marchandoit un peu trop, fut averti un jour par la vieille parente qui negocioit l'entreveüe, que s'il ne se hatoit, elle livreroit la marchandise à un autre, & que le superieur d'un tel Convent y avoit deja mis un tel prix. Qui pourroit suivre tous les avortemens, tous les empoisonnemens, toutes les fraudes, & toutes les calomnies dont les prostitutions sont compliquées, ce seroit dequoy donner de l'hor-

reur.

reur aux plus endurcis.

Sur cela vous imaginez vous que les perſonnes qui trempent dans ces deſordres, traitent de fable l'Hiſtoire de l'Evangile? Rien moins que cela. La pluſpart de ces femmes ne laiſſent pas de dire leur Litanie dans l'occaſion, ou les autres prieres qu'on leur a enſeignées dans l'enfance. Il y en a qui font des aumônes, qui eſperent de ſe repentir un jour & d'étre ſauvées, qui confeſſent leurs pechez à tout le moins une fois l'an, comme l'Eglize l'ordonne, qui s'abſtiennent des plaiſirs pendant quelques jours, apres avoir été foudroyées de cenſures dans le Confeſſional, qui abhorrent ce qu'elles croyent étre Heretique, qui tachent de convertir ceux qu'elles croyent étre dans une mauvaiſe Religion. Toutes choſes qui font voir manifeſtement qu'elles conſervent parmi leurs impuretez, la perſuaſion de l'Evangile.

Vous me direz qu'elles font tout cela uniquement pour deconcerter la mediſance, & pour faire perdre le terrain à ceux qui les croyent mal honnêtes. Je le veux croire de quelques unes: & j'avoüe de plus qu'en voyant des Dames de mauvaiſe reputation faire fort les empreſſées pour con-

convertir les Heretiques, & ne se donner point de patience si quelque marmiton Huguenot s'est fourré dans leur Domestique, qu'elles ne luy ayent fait faire son abjuration ou par promesses ou par menaces; je pense en moi même quelquefois, qu'elles pourroient bien tenir cette conduitte uniquement par l'envie de faire leur Cour, & de devenir à la mode. Car quelle apparence qu'une femme qui a peut être son cabinet plein de poisons prets à la delivrer de son mari s'il cesse d'être commode, ou de son Galant, s'il la sacrifie à une autre; quelle apparence dis-je, qu'une femme qui en est là, se tourmente pour la conversion d'un Heretique par un motif de charité? Mais je dis neanmoins qu'à parler en general, les femmes de mauvaise vie se peuvent porter aux œuvres charitables qu'on leur voit faire quelquefois ou envers les pauvres ou envers les Heretiques, non seulement par les motifs humains qui ont été touchez cy dessus, mais aussi par la raison, qu'elles esperent de racheter leurs pechez par là. Il semble d'abord que cela fait contre moi, puisque cela prouve que la foy qui reste dans l'ame des plus grands pecheurs, les porte à bien faire

faire de tems en tems. Mais dans le fond cela prouve tout à fait bien ce que je cherche, savoir I. Que ceux qui se portent à toute sorte de crimes ne laissent pas de conserver leur Religion. II. Que le grand Mobile des actions de l'homme consiste non pas dans la croyance qu'il a sur le chapitre de la Religion, mais dans le charactere de son cœur & de sa concupiscence, puis qu'on voit qu'il sacrifie à cela les preceptes de sa Religion lors même qu'il semble les prattiquer. En effet une personne qui donne l'aumône, ou qui tache de convertir un Heretique dans la vuë de racheter ses pechez presens & à venir, c'est à dire les pechez dont il sent bien qu'il ne veut point se defaire, cette personne, dis-je, ne se sert de sa foy que pour se mettre plus en état de contenter ses inclinations vitieuses.

Nous pouvons donc poser pour Principe, Que les hommes peuvent étre tout ensemble fort dereiglez dans leurs mœurs, & fort persuadez de la verité d'une Religion, & même de la verité de la Religion Chrêtienne : Que les connoissances de l'ame ne sont pas la cause de nos actions, & Que generalement parlant (car j'excepte toujours

jours ceux qui ſont conduits par l'eſprit de Dieu) la foy que l'on a pour une Religion n'eſt pas la reigle de la conduitte de l'homme, ſi ce n'eſt qu'elle eſt ſouvent fort propre à exciter dans ſon ame, de la colere contre ceux qui ſont de different ſentiment, de la crainte quand on ſe croit menacé de quelque peril, & quelques autres paſſions ſemblables, & ſur tout un je ne ſai quel zele pour la prattique des ceremonies exterieures, dans la penſée que ces actes exterieurs, & la profeſſion publique de la vraye foy, ſerviront de rempart à tous les deſordres où l'on s'abandonne, & en procureront un jour le pardon. Par ce Principe on peut voir manifeſtement combien on ſe trompe de croire que les Idolatres ſont neceſſairement plus vertueux que les Athées.

Car ſi la perſuaſion d'une Providence qui châtie les mechans & qui recompenſe les gens de bien, n'eſt pas le reſſort des actions particulieres de l'homme, comme je viens de le faire voir, il s'enſuit qu'un Athée, & qu'un Idolatre ſe gouvernent par un même principe pour ce qui regarde les mœurs, c'eſt à dire par les inclinations de leur temperament, & par

le

le poids des habitudes qu'ils ont contractées. De ſorte que pour trouver le quel des deux doit étre plus mechant que l'autre, il ne faut que s'enquerir des paſſions ausquelles leur temperament les aſſujettit. Et ſoyez aſſeuré que ſi l'Idolatre ſe trouve pourveu d'un corps qui le rende extremement ſenſible à la bonne chere, impudique, violent & fier, il ſera incomparablement plus grand pecheur, qu'un Athée d'un temperament froid & pacifique. Quand on n'examine ces choſes que d'une veüe generale, on ſe figure que des qu'un Athée fait reflexion qu'il peut s'enyvrer impunement, il s'enyvre tous les jours. Mais ceux qui ſavent la maxime, *trahit ſua quemque voluptas*, & qui ont examiné plus exactement le cœur de l'homme, ne vont pas ſi vite. Ils s'informent avant que de juger de la conduitte de cet Athée, quel eſt ſon gout. S'ils trouvent qu'il ayme à boire, qu'il eſt fort ſenſible à ce plaiſir là, qu'il en eſt plus friand que de la reputation d'honnête homme, ils jugent qu'effectivement il boit autant qu'il peut. Mais ils ne jugent pas pour cela qu'il en fait plus qu'une infinité de Chrêtiens qui ſont ſaouls preſque toute leur vie. S'ils trouvent

vent qu'il a de l'indifference pour le vin, ils lui font la justice de croire qu'il ne boit qu'à sa soif. Je dis la même chose de toutes les autres voluptez criminelles. Lors qu'un Athée les trouve à son gout, il en prend tout son saoul. S'il n'y trouve aucun plaisir, il les laisse là ; ce qui a été justement la maniere dont se sont conduits les Idolatres, & dont se conduisent encore la pluspart des Chrêtiens. Grande preuve que l'esprit de debauche ne depend pas des opinions que l'on a ou que l'on n'a pas touchant la nature de Dieu, mais d'une certaine corruption qui nous vient du corps, & qui se fortifie tous les jours par le plaisir que l'on trouve dans l'usage des voluptez.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra que la crainte d'un Dieu est un moyen infiniment propre à corriger cette corruption naturelle, j'en appellerai toujours à l'experience, & je demanderai toujours, pourquoi donc les Payens qui portoient la crainte de leurs Dieux jusqu'à des superstitions excessives, ont si peu corrigé cette corruption qu'il n'y a point de vice abominable qui n'ait regné parmi eux ? On avoit beau conserver la memoire des punitions eclatantes qui avoient temoigné la colere

colere du ciel contre les ſacrileges & les parjures ; on avoit beau forger des Hiſtoires pour etonner les mechans ; on avoit beau faire de pompeuſes deſcriptions & des Furies, & des Enfers, & des chams Eliſées, tout cela n'empechoit pas qu'on ne trouvaſt de faux temoins tant qu'on en vouloit, & qu'on ne pillaſt les Temples lors que l'occaſion en étoit belle. (1) Juvenal eſt inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux temoins qui n'ont point de Religion, & des faux temoins qui croyent un Dieu. Il dit que les premiers ſe parjurent ſans balancer, que les autres raiſonnent pendant quelque tems, & ſe parjurent auſſi apres cela avec une extreme confiance. Ils ont des remords dans la ſuitte, & s'imaginent que la vengeance de Dieu les pourſuit par tout. Cependant ils ne s'amendent pas, & ils pechent dans l'occaſion comme auparavant.

(1) *Satyr.* 13.

Mobilis & varia eſt fermè natura malorum,
Cum ſcelus admittunt, ſupereſt conſtantia. Quid fas
Atque nefas, tandem incipiunt ſentire peractis

Crimi-

Criminibus. Tamen ad mores natura recurrit
Damnatos, fixa & mutari nescia, nam quis
Peccandi finem posuit sibi? Quando recepit
Ejectum semel attrita de fronte ruborem?

C'est une copie faite d'apres nature; nous voyons regner encore par tout cette sorte d'esprit qui entraine les hommes dans le peché nonobstant la crainte des enfers, & les remors de la conscience, si bien que disputer contre ce que je soutiens n'est autre chose qu'opposer des raisonnemens Metaphysiques à une verité de fait, comme ce Philosophe qui vouloit prouver qu'il n'y a point de mouvement. On me permetta, je m'asseure, de me servir de la methode de Diogene, qui sans repondre pied à pied aux subtilitez de Zenon, se contenta de marcher en sa presence: car rien n'est plus propre à convaincre un honnête homme, qu'il raisonne sur de fausses hypotheses, que de lui montrer qu'il combat contre l'experience. S'il est donc vrai, comme l'Histoire & le train de la vie commune le justifient, que les hommes se peuvent plonger dans toute sorte de crimes

mes, pendant qu'ils ſont perſuadez de la verité de leur Religion, qui leur enſeigne que Dieu châtie ſeverement le peché, & qu'il recompenſe magnifiquement les bonnes œuvres, il faut tomber d'accord que ceux qui nous donnent cette perſuaſion pour une preuve & pour un titre juſtificatif de bonne vie, ſe trompent neceſſairement, & qu'ainſi c'eſt mal raiſonner que de conclurre de ce qu'un homme eſt Idolatre, qu'il vit moralement mieux qu'un Athée. Si on ſe contentoit de conclurre qu'il devroit étre plus homme de bien qu'un Athée le raiſonnement ſeroit bon, mais combien y a t'il de difference entre ce que l'on devroit faire & ce que l'on fait?

Je l'ay deja dit; il n'y a point d'Annales qui nous apprennent les mœurs & les coutumes d'une Nation plongée dans l'Atheiſme. Ainſi on ne peut pas refuter par l'experience la conjecture que l'on fait d'abord ſur ce ſujet là, ſavoir que les Athées ne ſont capables d'aucune vertu morale, & que ce ſont de bêtes feroces parmi leſquelles il y a plus à craindre pour ſa vie, que parmi les Tygres & les Lyons. Mais il n'eſt pas difficile de faire voir que cette

conjecture est tres incertaine, car puis que l'experience nous montre que ceux qui croyent un Paradis & un Enfer sont capables de commettre toute sorte de crimes, il est evident que l'inclination à mal faire ne vient pas de ce qu'on ignore l'existence de Dieu, & qu'elle n'est point corrigée par la connoissance que l'on acquiert d'un Dieu qui punit & qui recompense. Il resulte de là manifestement que l'inclination à mal faire ne se trouve pas plus dans une ame destituée de la connoissance de Dieu, que dans une ame qui connoit Dieu, & qu'une ame destituée de la connoissance de Dieu n'est pas plus degagée du frein qui reprime la malignité du cœur, qu'une ame qui a cette connoissance. Il resulte encore de là que l'inclination à mal faire vient du fond de la nature de l'homme, & qu'elle se fortifie par les passions qui sortant du temperament comme de leur source, se modifient en suitte de plusieurs manieres selon les divers accidens de la vie. Enfin il resulte de là que l'inclination à la pitié, à la sobrieté, à la debonnaireté, &c. ne vient pas de ce qu'on connoit qu'il y a un Dieu, (car autrement il faudroit dire que jamais il n'y a eu de Payen cruel & yvrogne)

ne) mais d'une certaine disposition du temperament fortifiée par l'education, par l'interet personnel, par le desir d'étre loüé, par l'instinct de la raison, ou par de semblables motifs, qui se rencontrent dans un Athée aussi bien que dans les autres hommes. Ainsi nous n'avons aucun droit de soutenir qu'un Athée doit étre necessairement plus dereiglé dans ses mœurs qu'un Idolatre.

Tout cecy s'accorde parfaitement avec la Theologie de S. Augustin, qui porte que les Payens n'ont jamais fait aucune action meritoire, c'est à dire qu'ils n'ont jamais fait aucun acte de vertu par un bon Principe, & pour une bonne fin. N'est ce pas enseigner que toutes les vertus des Payens ont été l'effet ou de leur temperament, ou de quelque passion à laquelle ils avoient pris gout? Et qui empeche qu'un Athée ou par la disposition de son temperament, ou par l'instint de quelque passion qui le domine ne fasse toutes les mêmes actions que les Payens ont peu faire? Si le Payen n'a rien fait pour la gloire de Dieu, s'il n'a point donné l'aumone par le motif de l'amour de Dieu, s'il n'a point raporté à l'honneur de Dieu l'usage qu'il faisoit de son credit pour em-

pecher l'oppreſſion des innocens ; il eſt clair que la connoiſſance de Dieu n'a de rien contribué à lui faire faire ce qu'il a fait, & qu'il l'euſt fait tout auſſi bien, quand méme il n'euſt jamais oüi parler de Dieu, & par conſequent ſelon les Principes de S. Auguſtin, les Athées ſont tres capables de faire toutes les actions morales que nous admirons dans le Paganiſme. C'eſt ce que je repons à tous les exemples de la vertu des Payens, que l'on me peut alleguer. Je les admire autant qu'un autre, mais je ſoutiens qu'il n'y a rien là que l'on ne puiſſe attribuer au temperament, à l'education, au deſir de la gloire, au gout que l'on s'eſt fait pour une ſorte de reputation, à l'eſtime que l'on peut concevoir pour ce qui paroit honnête & loüable, & à pluſieurs autres motifs qui ſont de la competence de tous les hommes, ſoit qu'ils ayent une Religion, ſoit qu'ils n'en ayent pas.

Conſiderez encore que la Theologie nous enſeigne formellement que l'homme ne ſe peut convertir à Dieu, ni ſe defaire de la corruption de ſa concupiſcence, ſans étre aſſiſté de la grace du S. Eſprit, & que cette grace ne conſiſte pas ſimplement à croire qu'il y a un Dieu, & que les Myſte-

fteres qu'il nous a revelez font veritables, mais qu'elle confifte dans la charité qui nous fait aimer Dieu, & qui nous attache à lui comme à nôtre fouverain bien. Cela montre clairement que ceux qui en demeurent à la fimple perfuafion de nos myfteres, n'ont point encore la grace fanctifiante, & qu'ils font encore dans les liens & fous le joug du peché, & à plus forte raifon, que la connoiffance vague & indiftincte que les Payens ont eüe de Dieu, ne les a pas delivrez de l'empire du peché originel, ni des impreffions victorieufes de la concupifcence, de forte que la grace du S. Efprit qui nous fait enfans de Dieu, & la charité qui nous fait refifter aux tentations de nôtre nature corrompuë n'ayant pas été dans les Payens, ils manquoient tout auffi bien du veritable principe des bonnes œuvres, que les Athées, & ils n'étoient pas plus en paffe d'être vertueux que les Athées.

Je ne voudrois pas nier qu'il n'y ait eu des Payens qui faifant un bon ufage des connoiffances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu, fe font aidez de ce motif pour reprimer la fougue de leurs paffions. Mais il y a beaucoup d'appa-

rence, que quand ce motif a été de quelque vertu, les passions étoient si moderées, qu'on eust peu les reduire à la raison sans ce secours là, ou en s'entêtant du desir de se distinguer par des mœurs austeres, ou en se promettant une santé plus affermie, ou plus de loüanges, ou plus de profit.

Qu'on ne s'étonne pas si j'ay avancé que la simple persuasion de nos mysteres n'est pas ce qui purifie nôtre cœur, car il n'y a rien de plus vrai, comme il paroit par l'exemple de tant de Chrétiens qui ne doutent de rien, & qui sont prets à croire un million de nouveaux articles de foy, si l'Eglise les decidoit, qui cependant se plongent dans toute sorte de voluptez criminelles. Cela paroit encore plus par l'exemple des Demons, qui savent bien mieux que nous ce qu'il faut croire & ce qu'il faut faire, & qui neanmoins sont les plus mechantes de toutes les creatures, & celles qui peuvent le mieux prouver que l'Atheisme n'est pas l'origine de la mechanceté, car si les Demons étoient Athées, ils seroient beaucoup moins mechans qu'ils ne sont, la plupart des crimes qu'ils commettent, procedant d'une envie detestable de faire la guerre à Dieu. Les mê-

mes

mes Demons prouvent aussi ce que j'ay tant de fois supposé & justifié, savoir que les Criminels Insignes ne se depouillent pas de la croyance, qu'il y a un Dieu: ce qui en particulier ne souffre point de difficulté à l'egard de ceux qui pour se venger de leurs Divinitez ont abatu leurs Temples, car jamais personne n'a cherché à se venger sans croire qu'on l'avoit offensé, & jamais on n'a cru avoir été offensé par une chose qui ne fust point. Il est si vrai que la persuasion de nos mysteres est compatible avec tous les dereiglemens des mœurs, qu'il n'y a guere d'homme pour peu qu'il ait roulé dans le monde, qui ne connoisse plus de mille personnes, à sa part, persuadées de tous les miracles publiez dans le Christianisme, qui sont venus à leur connoissance, & pretes à en croire cent fois autant si on prend la peine d'en enrichir le public, qui vivent neanmoins dans un grand desordre. Vous voyez d'un coté ces gens là engagez dans quelque Confrairie sous l'esperance de participer aux prieres, aux merites, & aux graces de la Communauté pendant qu'ils se divertiront. Vous les voyez dans leurs maladies recourir à quelque Relique venüe de Ro-

me, & d'une vertu souveraine pour guerir certaines incommoditez, ou bien à la benediction de quelque Moine fameux par des guerisons miraculeuses. Vous les voyez garnis ou d'un Scapulaire, ou de quelque autre chose qui a la vertu d'empecher qu'on ne se noye; ou que l'on ne meure sans confession, ou que l'on ne soit mordu d'un chien enragé: vertu qui procede de la Chasse de quelque Saint, ou de quelque Sainte du Paradis, de S. Hubert, par exemple. Vous voyez mêmes qu'ils observent le Carême & les vigiles: vous voyez que si un Heretique se moque de nos devotions en leur presence, ils en viennent aux grosses injures contre lui, & quelquefois mêmes aux coups de poing. Quand ils sont fort riches vous les voyez faire des liberalitez considerables aux Religieux Mendians, fonder des Chappelles, & contribuer à la decoration des Eglises. Car combien y a t'il d'ornemens dans nos Eglises qui sont les Offrandes de plusieurs celebres Maltotiers, & de plusieurs Courtisannes de grand renom, qui ayant amassé beaucoup de richesses iniques, tachent de faire leur paix avec Dieu, en lui en consacrant quelque portion mediocre? Combien y a t'il d'offrandes

frandes au bas desquelles il faudroit ecrire, *Victime pour le peché*, ou quelque inscription semblable à celle que Diogene mit au bas d'une Venus d'or que la Courtisanne Phryné consacra au Temple de Delphes, *ex Græcorum intemperantia?* Enfin vous voyez que ces Messieurs dont je parle vont à la Messe tous les jours, bien aises pourtant que ce soit celle d'un Cordelier expeditif. A cela pres tout cecy fait leur beau coté. Regardons les de l'autre, nous trouverons que ce sont des gens qui à peine disent 3. mots sans jurer le nom de Dieu: qui ne parlent soit à table dans les Auberges, soit ailleurs, que de leurs pretendues *bonnes fortunes*, & cela avec des termes qui feroient rougir l'impudence. Ce sont d'ailleurs des gens qui en prennent à toutes mains. Sont ils à la guerre? Ils rançonnent sans misericorde le Paysan, & profitent sur la paye de leurs soldats le plus qu'il leur est possible. Commandent ils quelque part? Ils ont mille voyes obliques ou violentes de s'enrichir. Sont ils dans les Affaires, le grand Theatre de la rapine & de l'extorsion? Ils font enrager tout le monde par leurs chicannes, & par leurs friponneries. De quelque profession qu'ils soient,

ils mentent, & medisent éternellement, ils trompent au jeu, ils sacrifient tout à leur vengeance, ils font des debauches horribles, *meretrix non sufficit omnis*, ils s'aydent de plusieurs remedes pour avoir des forces qui puissent mieux seconder leurs sales desirs : en un mot à l'egard des mœurs, ils n'ont rien qui les distingue des Chrêtiens Profanes.

Apres toutes ces remarques je ne fais pas difficulté de dire, si on veut savoir ma conjecture touchant une societé d'Athées, qu'il me semble qu'à l'égard des mœurs & des actions civiles, elle seroit toute semblable à une societé de Payens. Il y faudroit à la verité des loix fort severes, & fort bien executées pour la punition des Criminels. Mais n'en faut il pas par tout? Et oserions nous sortir de nos maisons, si le vol, le meurtre, & les autres voyes de fait étoient permises par les Loix du Prince? N'est ce pas uniquement la nouvelle vigueur que le Roy a donnée aux loix pour reprimer la hardiesse des Filoux, qui nous met à couvert de leurs insultes la nuit & le jour dans les rues de Paris? Sans cela ne serions nous pas exposez aux mêmes violences que sous les autres Regnes, quoy

que

que les Predicateurs & les Confeſſeurs faſſent encore mieux leur devoir qu'ils ne faiſoient autrefois? Malgré les roües, & le zele des Magiſtrats, & la diligence des Prevôts combien ſe fait il de meurtres & de brigandages, juſques dans les lieux & dans le tems où on execute les Criminels? On peut dire ſans faire le Declamateur, que la Juſtice humaine fait la vertu de la pluspart des gens, car des qu'elle lache la bride à quelque peché, peu de perſonnes s'en garantiſſent.

Cela paroit par l'exemple de l'impudicité. Tous les Chrêtiens demeurent d'accord qu'elle eſt defenduë par la loy de Dieu, l'Egliſe nous le preche inceſſamment. Avec tout cela de cent hommes je ne ſai s'il y en a un qui ſoit ſans reproche de ce côté là. Pourquoy? parce que la Juſtice de l'Etat n'inquiete perſonne là deſſus. Pour les femmes il faut leur rendre cette juſtice, qu'il y en a un plus grand nombre qui s'abſtiennent de ce mal, mais ce n'eſt pas qu'elles ayent naturellement un plus grand fond de ſainteté que les hommes, ou que l'amour qu'elles ont pour Dieu leur donne plus de force pour reſiſter à la tentation. Qu'eſt ce donc? C'eſt

qu'elles sont retenuës par la dure loy de l'honneur, qui les expose à l'infamie quand elles succombent au penchant de la nature. Il est certain que si les hommes n'eussent point attaché l'honneur & la gloire des femmes à la chasteté, les femmes seroient aussi generalement plongées dans les pechez de la chair que les hommes, & il y a même beaucoup d'apparence qu'elles s'y porteroient avec plus d'ardeur, parce qu'il est fort apparent que cette passion est plus violente dans les femmes que dans les hommes.

En effet, s'il y alloit de l'honneur d'un homme de vivre chastement, comme il y va de l'honneur des femmes, il est fort apparent que les Gentilshommes qui iroient dans les lieux de debauche seroient aussi rares que ceux qui abandonnent lachement le poste que leur General leur a confié. On voit tres peu de Gentilshommes qui fassent cela: tres peu qui dans la veüe d'acquerir de la gloire, ne meprisent la mort; & n'affrontent de grands perils. Il n'y a pas encore bien long tems qu'on n'en eust presque point trouvé en France, qui ne se batit en duel pour la moindre injure qui eust été faite à son honneur, en quoy il cou-

couroit non ſeulement le peril manifeſte d'étre tué, mais auſſi le peril du dernier ſupplice. Il eſt donc apparent que ſi la chaſteté étoit le chemin de la gloire pour les hommes, & l'impudicité, le chemin de l'ignominie, il ſeroit auſſi rare de voir un Gentilhomme engagé dans un commerce de galanterie ſcandaleux, qu'il eſt rare d'en voir qui ſe faſſent degrader des armes par leur lacheté. Il eſt neanmoins certain qu'il y a incomparablement plus de femmes de noble famille, qui ſe perdent de reputation par leur incontinence, qu'il n'y a de Gentilshommes qui ſe faſſent degrader de nobleſſe par leur lacheté; il y a donc beaucoup d'apparence que ſi les femmes pouvoient ſatisfaire les deſirs de la nature ſans commettre leur reputation, elles porteroient la debauche plus loin que ne font les hommes: & que les hommes ſurmonteroient mieux la convoitiſe, que l'autre ſexe ne la ſurmonte, ſi leur honneur dependoit de cette victoire. Dites ſi vous voulez, que cela vient de ce que les femmes n'ont pas tant de force ſur leurs paſſions que les hommes, & que la crainte du mepris fait des impreſſions plus ſenſibles ſur les hommes que ſur le beau ſexe: prouvez cela par la raiſon

 qu'il

qu'il n'y a pas tant de femmes qui ſurmontent l'envie de ſe divertir par la crainte de ſe diffamer, qu'il y a d'hommes qui ſurmontent la crainte de la mort, la plus violente de toutes les paſſions, par la crainte de l'infamie. Ou bien dites que la nature a donné aux femmes un temperament plus indomtable à cet egard là qu'aux hommes, peu m'importe. Il ſera toujours vrai de dire que la raiſon qui fait que les femmes s'abſtiennent incomparablement plus que les hommes, du crime de l'incontinence, vient de ce que les hommes ont établi la gloire des femmes dans la chaſteté, au lieu qu'ils ont ſi peu établi la gloire de l'homme dans cette vertu, qu'un homme qui oſeroit s'en piquer dans le monde s'expoſeroit à la raillerie.

N'allez pas vous imaginer cependant que ſelon moi il n'y a point de femme, qui n'emprunte ſa vertu, de la crainte de l'infamie. A Dieu ne plaiſe que je faſſe des jugemens ſi injurieux à la grace du S. Eſprit. J'ay deja declaré, & je le declare une fois pour toutes, que j'excepte de la reigle generale un bon nombre de perſonnes, qui ſe conduiſent par le veritable eſprit de la Religion Chrêtienne, & que Dieu preſer-

ve.

ve de la contagion la plus univerſellement repanduë, comme il paroit par cet Oracle, *Reliqui* (1) *mihi ſeptem millia virorum qui non curvaverunt genua ante Baal.* Mais apres cette Declaration, je ne voi pas qu'on doive trouver etrange, que je ſoubçonne de fauſſeté la pluspart des vertus humaines, & la chaſteté des femmes nommement. Si celles qui ont fait leur devoir de ce coté là s'examinent à la rigueur, elles trouveront je m'aſſeure, que la peur *du qu'en dira t'on*, y a plus contribué que toute autre choſe. Et combien y en a t'il qui ſont l'Original de l'Amaryllis du *Paſtor Fido*, & qui diſent dans le ſecret de leur cœur, ou dans un tête à tête paſſionné,

(1) Epiſt. ad Rom. cap. XI. v. 4.

Que vôtre bonheur eſt extreme
Cruels Lions, ſauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours,
D'autre regle que l'amour même!
Que j'envie un ſemblable ſort
Et que nous ſommes malheureuſes,
Nous de qui les loix rigoureuſes
Puniſſent l'amour par la mort!

Ha! que l'on aime peu quand on craint de mourir.

Myr-

Myrtille, pluſt au Ciel qu'une mort inhumaine
Fut du peché la ſeule peine
Je fairois gloire d'y courir.
Seule regle des belles ames
Et le premier Dieu de mon cœur,
Honneur, voi que je fais à ta ſainte rigueur
Un ſacrifice de mes flammes.

Vous voyez bien que la loy qui punit l'amour par la mort, n'eſt pas celle qui fait tant murmurer les cœurs amoureux, & que c'eſt le châtiment de la renommée que l'on redoute. On ſe perſuade que Dieu pardonne tout, mais que les hommes ne pardonnent rien, & qu'ainſi tout conſiſte à bien ſauver les apparences, ce qui eſt aſſez malaiſé. Auſſi dit on, que celles qui ont des reſſources aſſeurées pour echapper au jugement des hommes, ne ſont pas tant de façons. Si vous joignez à cela le *caſta eſt quam nemo rogavit*, une certaine honte qui vient de l'education, & qui empeche ſouvent les plus amoureuſes, de faire toutes les avances : l'envie de faire valoir la faveur, & d'irriter la paſſion d'un amant par la difficulté, ce qui pourtant le rebute quelquefois : l'amour d'une belle re-

reputation : le desir d'acquerir l'estime de ceux à qui on resiste : un certain noble orgueil qui ne permet pas qu'on se resolve à souffrir qu'il y ait quelqu'un au monde temoin de nôtre foiblesse: les manieres peu agreables de ceux dont on est sollicitée, leurs contre-temps, leur indiscretion ;

Esto, ægram nulli quondam flexere mariti ;
Non Libyæ, non ante Tyro despectus Iarbas
- - - placitone etiam pugnabis amori?

Si vous joignez, dis-je, tout cela ensemble, vous trouverez le veritable principe de la continence du sexe, sans qu'il soit besoin de recourir aux impressions de la Religion.

Je vous prie de me dire si une femme qui ne se prostitue point, & qui cependant empoisonne son mari, peut se vanter de ne se point prostituer, parce qu'elle veut obeir à Dieu. Il est clair qu'elle seroit la Dupe de son propre cœur, si elle s'imaginoit faire quelque bonne action pour l'amour de Dieu, pendant qu'elle est capable d'empoisonner son mary : car si l'amour de Dieu avoit quelque pouvoir sur elle, se pourroit elle resoudre à faire un meurtre aussi

aussi execrable que celui là? Et si elle s'y peut resoudre sans neanmoins étre capable de se prostituer, ne faut il pas necessairement qu'il y ait des considerations particulieres qui la detournent de la prostitution, & qui ne servent de rien pour la detourner de l'empoisonnement de son mari? N'est il pas indubitable qu'elle ne se porteroit pas moins à tout autre crime qu'à celui là, si elle y étoit poussée par de semblables passions, & si leur execution n'avoit pas de circonstances plus propres à l'arrêter? Ainsi ce qu'elle fait plutôt un crime qu'un autre, vient uniquement de ce qu'elle peut faire l'un sans tomber dans l'infamie, & ne peut faire l'autre sans se deshonnorer pour le reste de ses jours. Ce n'est donc point sa Religion qui est cause qu'elle ne se prostitue pas. Si les hommes s'examinent à cette regle, ils trouveront qu'ils ne font presque rien pour l'amour de Dieu, & que s'ils donnent l'aumone, pendant qu'ils entretiennent un commerce criminel avec une femme, c'est ou parce qu'ils n'ont aucune peine à donner leur bien, ou parce que leur temperament les attendrit à la veüe d'un miserable, ou parce qu'ils veulent acquerir la reputation d'étre liberaux en-

envers les pauvres, ou parce qu'ils croyent acheter par là le droit de faire des crimes impunement.

Qu'on se trompe si on croit faire pour l'amour de Dieu tout ce qu'on fait de loüable, à moins que l'on n'ait eprouvé que l'on s'abstient des choses qui nous sont les plus cheres, dés qu'on s'apperçoit que Dieu nous les a defendues! Un homme qui aime les femmes, & qui contente sa passion le plus qu'il peut, mais qui d'ailleurs est si sobre, qu'il ne hait rien tant que de rompre son regime, & qui ne pourroit boire du vin pur sans gagner des maux de tête fort violens, qui est outre cela, grand poltron & ne sait ce que c'est ni d'epée ni de pistolet, n'auroit il pas bonne grace de se faire un merite devant Dieu de ce qu'il ne s'enyvre point, ni ne vole sur les grands chemins? Qu'il renonce à l'impudicité à laquelle il est si sensible, qu'il se fasse cette violence là par la raison que Dieu le lui a commandé, & alors on prendra pour bon tout ce qui est en lui de loüable: autrement il nous permettra de croire que son aversion pour l'yvrognerie & pour le vol, est une vertu à laquelle sa foy n'a nulle part, & qu'il retiendroit

toute

toute entiere, quand même il renonceroit au Christianisme.

Voila cependant l'état de la plus part des honnêtes gens. Ils ont une passion favorite qu'ils cultivent avec soin, & sur laquelle ils ne se font point de violence. Le reste est assez reiglé. Ils s'en applaudissent, & se figurent qu'ils font là un grand sacrifice à Dieu. Pauvres ignorans si vous étiez capables de faire un grand sacrifice à Dieu, vous comprendriez bien que ce seroit vôtre passion favorite qu'il faudroit sacrifier, & qu'on ne sacrifie pas les passions ausquelles nôtre temperament nous rend insensibles.

Je ne sai si tout le monde fait la reflexion que j'ay souvent faite en voyant qu'il y a des pechez bien plus ordinaires que les autres. J'en doute fort, car selon toutes les apparences la pluspart des gens s'imaginent que cela vient de ce qu'il y a des pechez qui paroissent si veniels & si petits, qu'on ne les conte presque pour rien en comparaison des pechez crians; mais pour moi je n'en donne pas cette raison, & je tiens au contraire que cela vient de ce qu'il y a des pechez qui causent universellement une joye plus sensible que les autres

tres, & à moins de frais. Car enfin la joye est le nerf de toutes les affaires humaines, & il est certain, quoi qu'on en dise, que l'homme a plus d'amour pour la joye, que de haine pour la douleur, & qu'il est plus sensible au bien qu'au mal. On ne fait pas difficulté d'aller au chagrin & à la douleur, pourveu qu'on passe par la joye, ni de passer par la douleur & par le chagrin, pourveu qu'on aille au plaisir. Cela paroit par l'exemple de tant de jeunes filles qui emportées par le poids victorieux du plaisir present, se laissent aller à des actions qu'elles savent bien qui entrainent apres elles une longue suitte d'amertumes, & par l'exemple de tant de gens qui ont eprouvé mille fois que l'usage de certaines viandes, & le trop boire leur ont causé des douleurs epouvantables, qui ne laissent pas de contenter leur appetit là dessus quand ils en trouvent l'occasion. Il y a des(1) Corses qui apres une offense receüe ont été 15. jours entiers cachez dans des brossailles pour attendre leur ennemi, trop satisfaits d'y brouter quelques racines, pourveu qu'ils eussent le plaisir de voir reussir l'embuscade. Il faut bien que la force du plaisir soit

(1) *Athen. anc. & nouvelle* p. 47.

ſoit grande puis qu'on a veu tant de fois à Rome, pour le peu de Veſtales qu'il y avoit, le ſupplice de celles qui s'étoient mal gouvernees : ſupplice ſi affreux, ſi infame, ſi lugubre, ſi chargé d'execration, qu'il n'y avoit rien de plus propre à refrener les ſaillies de l'incontinence.

Cela étant, ſi vous me demandez pourquoi l'impudicité eſt un vice incomparablement plus ordinaire que le meurtre, je vous repondrai que ce n'eſt pas parce que l'on ſait bien que le meurtre eſt un crime plus atroce : mais parce qu'il y a incomparablement plus de gens dominez par les plaiſirs de l'impudicité, que par le plaiſir de tuer. J'avoüe que la peine temporelle etablie contre les meurtriers contribue beaucoup à la difference dont nous parlons, mais on m'avoüera auſſi, apres avoir bien examiné la choſe, que la raiſon que j'en donne y contribue encore davantage.

Voulez vous que je vous parle d'un vice encore plûs ordinaire que l'impudicité, ſavoir de la mediſance & du menſonge ? N'eſt il pas vrai que la principale cauſe qui rend ces vices ſi generaux eſt parce qu'ils ſont une ſource inepuiſable de plaiſirs.

plaiſirs. Ce ſont des vices qui flattent extremement nôtre vanité, nôtre envie, nôtre avarice & nôtre haine; par conſequent ils nous doivent être fort agreables. Les Marchands & les Artiſans à force de mentir & de proteſter avec ſerment qu'une choſe eſt d'un tel prix, attrapent toujours quelque choſe de plus, le menſonge leur eſt donc un plaiſir continuel, ainſi ils mentent eternellement. Ceux qui mentent pour ſe vanter y trouvent auſſi de grandes joyes, s'imaginant que ſur leur parole on les prendra pour des perſonnes d'importance. Ceux qui mentent pour flatter les autres y trouvent auſſi bien des douceurs: ils ſe font des amis qui payent quelquefois leurs loüanges argent contant, ou bien qui leur rendent ſervice quand l'occaſion s'en preſente, ou à tout le moins qui leur rendent loüanges pour loüanges. Au pis aller ils ſe font une ſecrette joye de voir la credulité de ceux qu'ils loüent, & d'eviter leur indignation, car il y a des gens qui ne pardonnent jamais à ceux qui leur epargnent l'encens. Pour ceux qui mediſent, ils ont le plaiſir de diminuer la gloire de leur prochain, qui leur donne de la jalouſie, & de ſe mettre au

dessus de lui entant qu'en eux est. Outre qu'ils deviennent par là tres propres à plaire aux femmes, qui est une grande affaire dans le monde.

Ils deviennent propres à leur plaire parce que generalement parlant, les femmes sont fort vaines & fort envieuses, si bien que pour les entretenir agreablement il ne suffit pas de savoir mentir en les loüant : il faut encore savoir mentir en blamant les autres femmes, & sur tout celles qui sont en concurrence de beauté, ou d'esprit, ou de credit, ou de rang avec celles qu'on entretient. Il ne faut donc pas leur rendre visite sans savoir quelque histoire desavantageuse de ces autres là, & de ceux qui ont accoutumé de les voir. Si on n'en a point apprises, qu'on en invente, car il faut ou savoir medire, ou renoncer à la profession de Galant homme. C'est pour cela qu'on remarque qu'il n'y a point de lieux au monde où la medisance regne tant, que dans ceux où les deux sexes sont toujours ensemble, non seulement parce que cette familiarité fait naitre mille incidens qui donnent sujet de causer, mais aussi parce que les hommes apprennent dans cette Ecole tous les rafinemens de cet Art. Cela

Cela ſoit dit en paſſant, car ce n'eſt pas là où je veux venir. Je m'en vais vous montrer que la cauſe pour laquelle tous ces vices ſont ſi communs eſt parce qu'ils nous plaiſent, & non pas parce qu'ils nous paroiſſent innocens, & puis vous verrez à quoi cela me ſervira.

N'eſt il pas vrai qu'il n'y a aucune revelation ni aucune bonne raiſon Theologique qui nous apprenne que la paillardiſe ſoit un peché moins deſagreable à Dieu que le meurtre ou que le parjure? Elle eſt à la verité plus favorable à la ſocieté publique que les deux autres: mais ce n'eſt pas à cela que l'on doit connoitre la qualité des pechez, puis qu'il eſt conſtant dans la bonne Theologie que la mechanceté d'une action conſiſte en ce qu'elle eſt defendue de Dieu, mettant à part la diſtinction du droit naturel, d'avec le droit poſitif. En ſuitte dequoi les circonſtances qui ſe tirent de l'état où ſe trouve le pecheur, de ſes connoiſſances & de ſes fins, font varier le degré de turpitude ſelon le plus ou le moins. Je doute fort que le poids du plaiſir qui nous emporte ſoit capable de diminuer le crime parce que ſi cela étoit, il faudroit dire que les pechez d'habitude,

beaucoup plus deteſtables que les autres, ſont neanmoins plus veniels, à cauſe que le poids des habitudes contractées eſt une eſpece de determination qui diminue la liberté. Pour ce qui eſt des ſuittes ruïneuſes à la ſocieté civile je ne crois pas qu'à moins qu'elles ayent été dans l'intention du Pecheur, elles aggravent ſa faute devant Dieu. Par exemple, un Bandit qui tue un homme dans le coin d'un bois, ſans ſavoir quel homme c'eſt, ſe contentant de ſavoir qu'il faut s'en defaire pour emporter ſa depouille, n'eſt pas plus criminel ou moins criminel devant Dieu, parce que dans la ſuitte il nait mille deſordres ou mille biens de ſon meurtre. Il a peut étre tué un homme chargé d'enfans, qui tombent dans la mendicité par la perte de leur pere; un homme qui étoit le ſoutien des pauvres, & de l'innocence opprimée dans tout le voiſinage; un homme qui accordoit tous les procez des particuliers &c. ou bien il a tué un homme qui n'avoit ni feu ni lieu, & qui étoit à tout faire. Tout cela n'eſt conté pour rien devant Dieu, n'étant attaché que par accident au meurtre qui a été commis. Deux hommes tirent un coup de piſtolet chacun à ſon ennemi, l'un

le tuë, l'autre le manque ou bien le blesse si à propos, que lui crevant un abscez dont il seroit mort en peu de jours, il le mêt en état de vivre 50. ans en pleine santé, comme on en (1) raporte des exemples. La Justice humaine a beau faire difference entre ces deux hommes, condamnant l'un à la mort, & laissant l'autre en repos, à cause que l'action de l'un a causé du prejudice au public, & non pas celle de l'autre; ils ne laissent pas d'étre egalement coupables au Tribunal de la Justice de Dieu. Ainsi quoy que la Societé publique profite de l'impudicité, & soit endommagée par le meurtre, il ne s'ensuit pas que l'un de ces pechez soit plus petit que l'autre devant Dieu, parce qu'il suffit de savoir que Dieu a deffendu nettement & expressement une chose pour ne la pouvoir faire sans tomber dans tout ce qui constitue le crime. Le peché d'Adam qui a été puni d'une maniere si terrible, ne tira son enormité que de la deffense, car du reste il n'y avoit rien de plus innocent que de manger d'un certain fruit. Cela ne faisoit aucun tort ni à la societé humaine, ni aux bêtes, ni aux autres Creatures. Disons donc que les Chrêtiens qui s'abandonnent aux desor-

(1) *Camerarius Medi-tat. Histor. Vol.* 3. *Lib.* 3. *ch.* 19.

dres de l'incontinence, qui mentent perpetuellement ou pour tromper leur prochain, ou pour noircir sa reputation, ou pour flater leur vanité sont aussi criminels devant Dieu que les homicides, puis qu'ils n'ont aucune revelation ni aucune bonne raison qui leur dise que Dieu n'a pas defendu toutes ces choses egalement, ou qui leur promette l'impunité des unes plutôt que des autres : & par consequent que ce qui fait que certains crimes sont plus communs, n'est pas que l'on sache qu'ils sont plus petits devant Dieu.

Quand les Predicateurs se jettent sur la medisance & sur l'impudicité, ils nous y font voir tout ce qui se peut dire contre les pechez les plus infames. Je n'en excepte pas mêmes ceux qui passent pour des Casuistes commodes, car j'en ay oüi qui faisoient fort les rigides là dessus. A les en croire c'étoit le comble de la malice. Peut être qu'un autre jour ils mettoient quelque autre crime encore plus haut, comme font les Panegyristes des Saints qui donnent toujours le haut bout à celui pour qui ils prechent. Mais quoy qu'il en soit nous ne pouvons pas pretexter que nous ignorons le mal extreme qui est attaché à la medisance

ſance & à l'incontinence, car on nous le depeint tous les jours tres-vivement. Dans le fond il y a des mediſances qui ſont auſſi criminelles qu'un homicide, & qui partent d'un Principe de haine ſi inveteré que dans un ſujet à bufle ce ſeroient de bons coups de piſtolet, & non pas de ſimples coups de langue. Quand je vois des gens d'Egliſe ſe vanger de leurs Ennemis ou par des libelles diffamatoires, ou par des calomnies repandues ſecrettement, je ne fais pas difficulté de dire qu'il y a tel Gentilhomme qui ayant eſtropié à coups de baton un Payſan, a moins offenſé Dieu qu'ils ne l'offenſent. Cette bile noire & ce fiel qui ſe voyent dans toutes les pages de pluſieurs livres, plus facilement que ni le papier ni l'ancre, ſuppoſent une diſpoſition de cœur plus eloignée de la charité Chrêtienne, que ne font pas les violences d'un Cavalier qui bat ſon hôte, & qui jette ſes meubles par la fenêtre. Mais l'Auteur n'a tué perſonne ni caſſé les bras à perſonne. Cela n'y fait rien, il n'eſt pas propre à cette ſorte d'offenſe, il a d'autres armes offenſives qu'il fait valoir. C'eſt comme ſi un loup demandoit qu'on lui tinſt conte de ce qu'il ne ruë pas,

(1) *Hor. Sat. Satyr. 1. l. 2.*

(1) *Mirum*
Ut neque calce lupus quemquam neque dente petit bos.

Mais l'Auteur est poussé de Zele, il ne veut pas que le vice demeure impuni. Bagatelles. Un Prelat l'a persecuté, ou se plait à susciter, il fait tous les jours quelque nouvelle affaire à son Ordre, voila le pretendu zele qui anime l'Auteur contre les debauches du Prelat, & qui lui fait tant reclamer les Anciens Canons. Marque de cela, c'est qu'un autre Ordre d'Ecclesiastiques qui reçoit tous les jours des effects de la bonté & du credit du Prelat le laisse joüir paisiblement des faveurs de ses Maitresses, & bien loin de crier contre son esprit de Cour, il le loüe de son zele infatigable pour la gloire de l'Eglise, & pour le salut de ses Brebis, ce qu'il ne feroit pas, quand même cela seroit vrai, si le Prelat lui étoit contraire. Ces mêmes faiseurs de libelles qui font si bien la leçon aux Evesques qui les persecutent, feroient fort bien l'eloge d'un autre Prelat leur Patron, quoy qu'il fust le plus galant homme du Royaume.

De toutes ces dernieres remarques je tire cette Conclusion, que c'est le plaisir & la faci-

facilité d'avoir du plaisir qui rend certains vices plus communs que les autres, & non pas les opinions que l'on a sur la malice plus ou moins grande de certains vices, & par consequent que la Religion (car c'est là où j'en voulois venir) ne sert à cet égard qu'à faire faire de belles Declamations en Chaire, & à nous montrer nôtre devoir : apres quoy nous nous conduisons absolument par la direction de nôtre gout pour les plaisirs, D'où il resulte que les Athées, qui ne font que suivre la même direction, ne sont pas necessairement plus corrumpus que les Idolatres, quoy qu'ils n'ayent pas comme les Idolatres, telles ou telles opinions sur le crime, & sur les châtimens du crime.

On voit à cette heure combien il est apparent qu'une Societé d'Athées prattiqueroit les actions civiles & morales, aussi bien que les prattiquent les autres societez, pourveu qu'elle fit severement punir les crimes, & qu'elle attachast de l'honneur & de l'infamie à certaines choses. Comme l'ignorance d'un premier Etre Createur & Conservateur du monde, n'empecheroit pas les membres de cette Societé d'être sensibles à la gloire, & au mépris, à la recom-

pense, & à la peine, & à toutes les passions qui se voyent dans les autres hommes, & n'étoufferoit pas toutes les lumieres de la raison; on verroit parmi Eux des gens qui auroient de la bonne foy dans le commerce, qui assisteroient les pauvres, qui s'opposeroient à l'injustice, qui seroient fidelles à leurs amis, qui mepriseroient les injures, qui renonceroient aux voluptez du corps, qui ne fairoient tort à personne, soit parce que le desir d'être loüez les pousseroit à toutes ces belles actions, qui ne sauroient manquer d'avoir l'approbation publique, soit parce que le dessein de se menager des Amis & des Protecteurs, en cas de besoin, les y porteroit. Les femmes s'y piqueroient de pudicité, parce qu'infailliblement cela leur acquerroit l'amour & l'estime des hommes. Il s'y fairoit des crimes de toutes les especes, je n'en doute point, mais il ne s'y en fairoit pas plus que dans les societez Idolatres, parce que tout ce qui a fait agir les Payens soit pour le bien soit pour le mal, se trouveroit dans une societé d'Athées, savoir les peines & les recompenses, la gloire & l'ignominie, le temperament & l'education. Car pour cette grace sanctifiante, qui nous remplit

remplit de l'amour de Dieu, & qui nous fait triompher de nos mauvaiſes habitudes, les Payens en ſont auſſi depourveus que les Athées. Qui voudra ſe convaincre pleinement qu'un peuple deſtitué de la connoiſſance de Dieu ſe fairoit des reigles d'honneur, & une grande delicateſſe pour les obſerver, n'a qu'à prendre garde qu'il y a parmi les Chrêtiens un certain honneur du monde, qui eſt directement contraire à l'eſprit de l'Evangile. Je voudrois bien ſavoir d'apres quoy les Chrêtiens ont tiré ce plan d'honneur, duquel ils ſont ſi Idolatres qu'ils lui ſacrifient toutes choſes. Eſt ce parce qu'ils ſavent qu'il y a un Dieu, un Evangile, une Reſurrection, un Paradis & un Enfer, qu'ils croyent que c'eſt deroger à ſon honneur, que de laiſſer un affront impuni, que de ceder la premiere place à un autre, que d'avoir moins de fierté & moins d'ambition que ſes egaux? On m'avoüera que non. C'eſt donc un pur ouvrage de la nature. Et comment douter apres cela que la nature ne puſt faire parmi des Athées où la connoiſſance de l'Evangile ne la contrequarreroit pas, ce qu'elle fait parmi les Chrêtiens?

Peut étre s'imagine t'on qu'un Athée

étant persuadé que son ame meurt avec le corps, ne peut rien faire de loüable par ce desir d'immortaliser son nom qui a tant de pouvoir sur l'esprit des autres hommes. Mais c'est une pensée tres fausse, parce qu'il est certain que ceux qui ont fait de grandes choses pour étre loüiez de la posterité, ne se sont point flattez de l'esperance de savoir dans l'autre monde ce qu'on diroit d'eux apres leur mort. Et encore aujourdhuy nos Braves qui s'exposent à tant de perils & à tant de fatigues pour faire parler d'eux dans l'histoire, s'imaginent ils que les monumens qui seront elevez en leur honneur, & qui apprendront à la posterité la plus reculée tout ce qu'ils auront fait de grand & de magnifique, leur fairont sentir quelque plaisir? Croyent ils qu'on les informera dans l'autre monde, de ce qui se passe dans celui cy? Et ne savent ils pas que soit qu'ils joüissent de la felicité du Paradis, soit qu'ils brulent dans les enfers, il leur seroit tres inutile d'apprendre que les hommes les admirent? Ce n'est donc point la croyance de l'immortalité de l'ame qui fait aimer la gloire, & par consequent les Athées sont tres capables de souhaitter une eternelle reputation.

tion. Ce qu'il y a de plus solide dans l'amour de la gloire, ce sont sans doute les agreables imaginations que l'on roule dans son esprit pendant cette vie, en se representant une longue suitte de siecles remplis de l'admiration de ce que l'on aura fait. Est on mort ce n'est plus cela, on a bien d'autres choses à faire que de songer à la reputation qu'on a laissée dans ce monde. *Id cineres & manes credis curare sepultos?*

Quoy qu'il en soit, me dira t'on, ce seroit une étrange chose qu'un Athée qui vivroit vertueusement, & c'est un monstre qui surpasse les forces de la nature. Je reponds qu'il n'est pas plus étrange qu'un Athée vive vertueusement, qu'il est étrange qu'un Chrêtien se porte à toute sorte de crimes. Si nous voyons tous les jours cette derniere espece de monstre, pourquoy croirons nous que l'autre soit impossible? Mais pour dire quelque chose de plus fort, & qui ne laisse pas dans les termes d'une simple conjecture ce que j'ay avancé concernant les mœurs d'une societé d'Athées, je remarquerai que ce peu de personnes qui ont fait profession ouverte d'Atheisme parmi les Anciens, un Diagoras, un Theodore & quelques autres,

n'ont pas vecu d'une maniere qui ait fait crier contre le libertinage de leurs mœurs. Je ne voi pas qu'on les accuse de s'être distinguez par les dereiglemens de leur vie, aussi bien que par les egaremens epouventables de leur raison. Il paroit par quelques passages de Pline, qu'il ne croyoit point de Dieu, ce n'étoit pas neanmoins un voluptueux, & jamais homme n'a été plus (1) attaché que lui à des occupations honnêtes & dignes d'un Illustre Romain.

(1) *vide Plin. Jun. epist. 5. l. 3.*

Epicure qui nioit la Providence & l'immortalité de l'ame est un des anciens Philosophes qui a vecu le plus exemplairement: & quoy que sa secte ait été decriée dans la suitte, il est neanmoins certain, qu'elle a été composée de quantité de personnes d'honneur & de probité, & que ceux qui l'ont deshonnorée par leurs vices, n'étoient point devenus vicieux dans cette Ecole. C'étoient des gens debauchez par habitude & par temperament, qui étoient bien aises de couvrir leurs sales passions d'un aussi beau pretexte qu'étoit celui de dire, qu'ils suivoient les maximes d'un des plus grands Philosophes du monde, & qui s'imaginoient que pourveu qu'ils se cachas-

chassent sous le manteau de la Philosophie, ils pouvoient se moquer du scandale qu'ils causeroient. Ils n'étoient donc pas devenus debauchez parce qu'ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure : mais ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure mal entenduë parce qu'ils étoient debauchez. C'est ainsi qu'en parle (1) Seneque quoy qu'il fust d'une Secte remplie d'animosité contre la memoire d'Epicure. *Non ab Epicuro impulsi luxuriantur sed vitiis dediti luxuriam suam in Philosophiæ sinu abscondunt, & eò concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri : ita enim mehercules sentio, cùm sobria & sicca sit, sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ac velamentum.* Saint (2) Jerome parle tres avantageusement de la frugalité du même Epicure, & l'oppose aux dereiglemens des Chrêtiens, pour leur faire plus de confusion. Il y a eu parmi les Juifs une Secte qui nioit tout ouvertement l'immortalité de l'ame, c'étoient les Saducéens. Je ne voi pas qu'avec une opinion si detestable ils ayent mené une vie plus corrompue que les autres Juifs, & il est au contraire fort vraisemblable qu'ils

(1) *de vit. beat. cap.* 12.

(2) *l.* 2. *contr. Jovinian. c.* 8.

étoient plus honnêtes gens que les Pharisiens qui se piquoient tant de l'observation de la loy de Dieu.

Mr. de Balzac nous apprend dans le Socrate Chrêtien les dernieres paroles d'un Prince qui avoit vecu & qui étoit mort Athée, & lui rend ce temoignage, *qu'il ne manquoit pas des vertus morales, qu'il ne juroit que Certes, & ne buvoit que de la Tisane, & qu'il étoit extremement reglé en tout ce qui paroissoit de lui au dehors.* Le detestable Vanini qui fût brulé à Toulouse pour son Atheisme l'an 1619. avoit toujours été assez reiglé dans ses mœurs, & quiconque eust entrepris de luy faire un procez criminel sur toute autre chose que sur ses dogmes, auroit couru grand risque d'être convaincu de calomnie. Sous le (1) regne de Charles IX. l'an 1573. on brula dans Paris un homme qui avoit dogmatisé l'Atheisme secretement. Il soutenoit qu'il n'y avoit point d'autre Dieu au monde que de conserver la pureté de son corps: aussi disoit on, qu'il avoit encore sa virginité. Il avoit autant de chemises qu'il y a des jours en l'année, & il les envoyoit laver en Flandres à une fontaine fameuse pour la clarté de ses eaux, & pour la vertu de

(1) *voy. le P. Garasse Doctr. Curieuse l. 2. sect. 6.*

de blanchir admirablement le linge. Il avoit de l'aversion pour toutes les impuretez soit des actions soit des paroles, & quoy qu'il soutinst ses blasphemes avec une opiniatreté qu'il garda jusques à la mort, il les prononcea toujours d'un air extremement radouci, & d'une bouche composée à debiter des fleurettes.

Je ne sai si on ne pourroit pas appliquer à la Religion ce qui fût dit par (1) Jules Cesar à ceux qui le vinrent avertir que M. Antoine & Dolabella machinoient quelque chose contre lui; *Je ne me defie guere*, leur repondit il, *de ces gens si gras & si bien peignez; je redoute bien plus ces maigres & ces pales là*, parlant de Brutus & de Cassius. Les Ennemis de la Religion, ces esprits qui ne croyent rien, qui se font un titre d'esprit fort, de douter de tout, qui cherchent des reponses aux Argumens dont on se sert pour prouver l'existence de Dieu, qui raffinent les difficultez que l'on objecte contre la Providence, ne sont pas pour l'ordinaire des gens voluptueux. Quand on passe toute la journée parmi les verres & les pots, qu'on aime à courir le bal toute la nuit, qu'on en conte & à la blonde & à la brune, qu'on tend toute sorte de pie-

(1) *Plut. in Jul. Cæs.*

pieges à la pudicité des femmes, qu'on ne cherche qu'à tuer le tems dans la debauche, & à prevenir le degout des plaisirs par la diversité des objects; on ne se mêt guere en peine de savoir si Descartes a bien demonstré dans sa Metaphysique l'existence de Dieu & la spiritualité de l'ame, & s'il a bien repondu aux objections qui lui ont été proposées. On ne s'avise point non plus d'examiner la Demonstration Evangelique de Mr. Huet si pleine d'eloquence & d'erudition, & de chercher de quoy eluder les preuves de la verité de la Religion Chrêtienne. On n'a pas le tems de songer à cela, & quand même on en auroit le loisir, on ne l'employeroit pas à des pensées abstraites qui n'ont rien d'agreable pour des personnes accoutumées à la sensualité. On s'en repose donc sur ce qui en est, on croit bonnement son Catechisme, on se persuade même qu'en ne doutant de rien, on se menage des ressources pour son salut, & on se divertit en attendant. Au contraire ceux qui ont l'esprit d'incredulité en partage, & qui se piquent de douter avec raison, se soucient peu du Cabaret, traittent la Coquetterie de haut en bas, sont chagrins, maigres & pales, revent

mê-

mêmes en mangeant, à quelque figure de Geometrie; si bien qu'au lieu de dire avec (1) Caton que de tous ceux qui avoient entrepris d'opprimer la liberté de Rome, il n'y avoit que Cesar qui eust été sobre; il faut demeurer d'accord qu'entre ceux qui ont conspiré contre l'unité de l'Eglise, qui ont inventé des heresies, qui ont voulu renverser ou la Religion, ou même l'existence de Dieu, il n'y a pas eu beaucoup d'yvrognes & de debauchez. (2) Ciceron ayant veu que Cesar ne grattoit sa tête que du bout du doigt, & qu'il avoit grand soin de bien peigner, de bien friser, & de bien arranger ses cheveux, jugea qu'il n'étoit pas capable d'attenter à la liberté de la Republique. Il se trompa dans sa conjecture, mais il ne peut gueres arriver qu'on se trompe en jugeant qu'un homme plongé dans les plus infames debauches ne se faira point bruler ni pour le crime d'heresie ni pour celui d'Atheisme. Ce n'est pas que je croye que tous ceux qui n'ont point de Religion, soient d'une vie bien morigenée; je croi qu'il y en a qui se portent à tous les crimes imaginables; mais je pretens seulement qu'il y en a aussi qui ne se distinguent point par leurs vices, & on ne sau-

(1) *Sueton. in Jul. c.* 53

(2) *Plutar. in Jul. Caes.*

ſauroit me nier cela puis que j'ay l'experience de mon coté. Or de ce qu'il y a des Athées qui moralement parlant ont de bonnes inclinations, il eſt facile de conclurre que l'Atheiſme n'eſt pas une cauſe neceſſaire de mechante vie, mais ſeulement une cauſe par accident, ou bien une cauſe qui ne produit la corruption des mœurs qu'en ceux qui ont aſſez de penchant au mal pour ſe debaucher ſans cela.

Je conçois que c'eſt une choſe bien étrange, qu'un homme qui vit bien moralement, & qui ne croit ni Paradis ni Enfer; mais j'en reviens toujours là, que l'homme eſt une certaine creature qui avec toute ſa raiſon, n'agit pas toujours conſequemment à ſa creance. Les Chrêtiens nous en fourniſſent aſſez de preuves. Ciceron l'a (1) remarqué à l'egard de pluſieurs Epicuriens, qui étoient bons amis, honnêtes gens, & d'une conduitte accommodée non pas au deſir de la volupté, mais aux regles de la raiſon. *Ils vivent mieux*, dit il, *qu'ils ne parlent, au lieu que les autres parlent mieux qu'ils ne vivent*. Ce ſeroit une choſe infinie que de parcourir toutes les bizarreries de l'homme, qui font voir que c'eſt non ſeulement le plus ſot de tous

(1) *de finibus l. 2.*

tous les animaux, comme l'à prouvé Mr. des Preaux dans l'une de ses Satyres, mais aussi un monstre plus monstrueux que les Centaures & que la Chymere de la Fable, ce qui, au dire de Mr. Pascal, est une sorte preuve de la verité qui nous est recitée dans le livre de la Genese touchant la cheute du premier homme. Il est certain que c'est là qu'il faut chercher le dernier denoüement de toutes les contradictions qui se voyent dans nôtre espece. Mais cela n'empeche pas que le Principe que j'ay posé ne serve à debrouiller un peu ce cahos. Car s'il est vray que les persuasions generales de l'esprit ne sont pas le ressort de nos actions, & que c'est le temperament, la coutume, ou quelque passion particuliere qui nous determine; il peut y avoir une disproportion enorme entre ce que l'on croit, & ce que l'on fait. Donc il est aussi facile qu'un Athée se prive de ses plaisirs en faveur d'un autre, qu'il est facile qu'un Idolatre fasse un faux serment. Ainsi on voit que de ce qu'un homme n'a point de Religion, il ne s'ensuit pas necessairement qu'il se porte à toute sorte de crimes, ou à toute sorte de plaisirs. Il s'ensuit seulement qu'il se porte aux choses pour les-

quel-

quelles ſon temperament & le tour de ſon eſprit luy donnent de la ſenſibilité ; encore faut il que la crainte de la juſtice humaine, ou de quelque dommage, ou de quelque blame ne vienne pas à la traverſe. Par où l'on voit qu'un Payen à l'égard des mœurs ne vaut pas neceſſairement plus qu'un Athée.

Mais d'où vient donc, dira t'on, que tout le monde ſe figure les Athées comme les plus grands ſcelerats de l'Univers, qui tuent, qui violent, qui raviſſent tout ce qu'ils peuvent ? C'eſt qu'on s'imagine fauſſement qu'un homme agit toujours ſelon ſes principes, c'eſt à dire, ſelon ce qu'il croit en matiere de Religion. C'eſt qu'on a veu des perſonnes ſans Religion commettre les plus effroyables deſordres qui ſe puiſſent voir, le Sultan Mahomet II. par exemple, & qu'on ne conſidere pas que ces gens là n'en fairoient pas moins, quand même ils croiroient en general qu'il y a un Dieu, comme il paroit par l'exemple de Bajazeth, qui a été pour le moins auſſi feroce, auſſi cruel, & auſſi vicieux que l'autre Sultan. C'eſt qu'on ne diſtingue point les Athées qui commencent par douter, d'avec ceux qui finiſſent par douter.

ter. Ceux là sont pour l'ordinaire, de faux sçavans qui se piquent de raison, & de mépris pour les voluptez corporelles. Les autres sont des ames souillées de toute sorte de vices, & capables des plus noires mechancetez, qui s'appercevant que la crainte des enfers vient quelquefois troubler leur repos, & comprenant qu'il est de leur interêt qu'il n'y ait point de Dieu, tachent de se le persuader. Soit qu'ils en viennent à bout, soit qu'ils n'y puissent pas reussir, ce sont les plus mechans hommes du monde. Mais ils ne sont pas mechans parce qu'ils sont Athées: ils deviennent Athées parce qu'ils ont été mechans, & s'ils ne peuvent pas devenir Athées, ils ne laissent pas de vivre comme s'ils l'étoient, car des qu'un homme est capable de vouloir étre Athée, & de faire des efforts pour cela, il est de la plus effroyable malice qui puisse tomber dans une ame; & si Dieu ne fait des miracles pour le convertir, c'est un homme qui faira tous les crimes qui seront en son pouvoir, quoy qu'il ne puisse venir à bout de passer dans l'Atheisme. De sorte qu'un tel homme est incomparablement plus eloigné du chemin de son salut, qu'un Athée de naissan-

ce,

ce, qu'un incredule sans dessein & de bonnes mœurs. Or parce que ceux qui etouffent, ou qui tachent d'etouffer dans leur ame par belle malice, la connoissance de Dieu, sont les plus insignes debauchez & les plus determinez pecheurs qui soient au monde, on se persuade que tous les Athées indifferemment sont des scelerats.

Ce qui fait encore que l'on est dans cette persuasion, c'est qu'on a de la peine à comprendre qu'un homme qui ne croit point de Dieu, ait aucune idée d'honneteté, si bien qu'on se l'imagine toujours pret à faire tous les crimes dont la justice humaine ne le peut point châtier. On se trompe manifestement puis qu'on a veu faire aux Epicuriens plusieurs actions louables & honnêtes, dont ils se pouvoient dispenser sans craindre aucune punition, & dans lesquelles ils sacrifioient l'utilité & la volupté à la vertu. La raison a dicté aux Anciens (1) Sages qu'il faloit faire le bien pour l'amour du bien même, & que la vertu se devoit tenir à elle même lieu de recompense, & qu'il n'appartenoit qu'à un mechant homme de s'abstenir du mal par la crainte du châtiment,

(1) voy. *Horace l. 1. Epist.* 17.

Ode-

Oderunt peccare boni virtutis amore,
Oderunt peccare mali formidine pœnæ.

Nos histoires nous racontent qu'un Ambassadeur de St Loüis vers le Soudan de Damas ayant demandé à une femme qu'il trouva dans les ruës, ce qu'elle pretendoit faire du feu qu'elle portoit de l'une de ses mains, & de l'eau qu'elle portoit de l'autre, apprit de cette femme, qu'elle destinoit le feu à bruler le Paradis, & l'eau à eteindre les flammes de l'Enfer, afin que les hommes ne servissent plus la Divinité par des veües mercenaires, mais uniquement à cause de l'excellence de sa Nature. Pour ne rien dire des Saducéens qui faisoient profession ouverte de servir Dieu, quoy qu'ils n'attendissent de lui que les biens de cette vie, ne lisons nous pas qu'Epicure qui nioit la Providence & l'immortalité de l'ame, ne laissoit pas d'honnorer les Dieux? Il fit des (1) livres de devotion où il parla avec tant de force de la sainteté & de la pieté, qu'on eust dit que c'étoit l'ouvrage de quelque souverain Pontife. Quand on lui objectoit qu'il n'avoit que faire du culte des Dieux, lui qui croyoit qu'ils ne nous faisoient ni bien ni mal, il repondoit que l'excellence de leur nature étoit

(1) *Cicer. de Nat. Deor. l. 1.*

étoit une assez grande raison de les venerer, *Habet* (1) *venerationem justam quicquid excellit*, & qu'on se trompoit fort de croire qu'à moins que de redouter le ressentiment des Dieux, on ne pouvoit les adorer. *His* (2) *terroribus* (c'est l'Epicurien Vellejus qui parle) *ab Epicuro soluti & in libertatem vendicati, nec metuimus eos quos intelligimus, nec sibi fingere ullam molestiam, nec alteri quærere, & piè sanctéque colimus naturam excellentem atque præstantem.* Qu'il y eust plus de sincerité que de Politique dans tous ces beaux discours, c'est dequoy je ne voudrois pas répondre : mais on ne sauroit nier qu'un homme qui parle ainsi n'ait une idée d'honnêteté, & ne concoive qu'il est digne de l'homme d'avoir une veneration desinteressée pour les choses excellentes. C'est la conclusion que (3) Seneque tire de cette doctrine d'Epicure. *Cur colis? propter Majestatem, inquis, ejus eximiam singularemque naturam. Ut concedam tibi, nempe hoc facis nulla spe, nullo pretio inductus. Est aliquid per se expetendum, cujus te ipsa dignitas ducit. Id est honestum.* Il est donc vrai que la raison a trouvé sans le secours de la Religion, l'idée de cette pieté que les Peres ont tant vantée, qui fait que l'on

(1) *Cicer. de Nat. Deor. l.* 1.

(2) *Cicer. Ib.*

(3) *de Benef. l.* 4. *cap.* 18.

l'on ayme Dieu, & que l'on obeit à ses Loix, uniquement à cause de son infinie perfection. Cela me fait croire que la raison sans la connoissance de Dieu peut quelquefois persuader à l'homme qu'il y a des choses honnêtes, qu'il est beau & louable de faire non pas à cause de l'utilité qui en revient, mais parce que cela est conforme à la raison.

Il peut bien y avoir des gens assez brutaux pour ne voir pas qu'il est plus honnête de faire du bien à son bienfaiteur, que de le payer d'ingratitude : mais je ne voi pas que ce soit une necessité indispensable, que tous ceux qui ignorent qu'il y a un Dieu, meconnoissent l'honneteté qui est jointe avec la reconnoissance. Car il faut savoir qu'encore que Dieu ne se revele pas pleinement à un Athée, il ne laisse pas d'agir sur son esprit, & de lui conserver cette raison & cette intelligence par laquelle tous les hommes comprennent la verité des premiers Principes de Metaphysique & de Morale.

Il est d'ailleurs fort certain qu'un homme destitué de foy, peut étre fort sensible à l'honneur du monde, fort avide de loüanges & d'encens. S'il se trouve donc

dans un pays où l'ingratitude & la fourberie exposent les hommes au mepris : où la generosité & la vertu soient admirées, ne doutez point qu'il ne fasse profession d'étre homme d'honneur, & qu'il ne soit capable de restituer un depot, quand même on ne pourroit l'y contraindre par les voyes de la Justice. La crainte de passer dans le monde pour un Traitre & pour un Coquin, l'emportera sur l'amour de l'argent, & comme il y a des personnes qui s'exposent à mille peines & à mille perils pour se venger d'une offense qui leur a été faite devant tres peu de temoins, & qu'ils pardonneroient de bon cœur s'ils ne craignoient d'encourir quelque infamie dans leur voisinage : je croi de même que malgré les oppositions de son avarice un homme qui n'a point de Religion est capable de restituer un depot, qu'on ne pourroit le convaincre de retenir injustement, lors qu'il voit que sa bonne foi lui attirera les eloges de toute une ville, & qu'on pourroit un jour lui faire des reproches de son infidelité, ou le soubçonner à tout le moins d'une chose qui l'empecheroit de passer pour honnête homme dans l'esprit des autres. Car c'est à l'estime interieure des autres hommes que nous

nous aſpirons ſur tout. Les geſtes & les paroles qui marquent cette eſtime ne nous plaiſent qu'autant que nous nous imaginons que ce ſont des ſignes de ce qui ſe paſſe dans l'eſprit. Une machine qui nous viendroit faire la reverence, & qui formeroit des paroles flateuſes, ne ſeroit guere propre à nous donner bonne opinion de nous mêmes, parce que nous ſaurions que ce ne ſeroient pas des ſignes de la bonne opinion qu'un autre auroit de nôtre merite. C'eſt pourquoy celui dont je parle pourroit ſacrifier ſon avarice à ſa vanité s'il croyoit ſeulement qu'on ſe ſoubçonneroit d'avoir violé les loix ſacrées du depôt. Et s'il ſe croyoit à l'abri de tout ſoubçon, encore pourroit il bien ſe reſoudre à lacher ſa priſe par la crainte de tomber dans l'inconvenient qui eſt arrivé à quelques uns, de publier eux mêmes leurs crimes pendant qu'ils dormoient. (1) Lucrece ſe ſert de ce motif pour porter les hommes ſans Religion comme lui à étre ſages,

voy. l'art de penſer 1. part. ch. 9.

(1) Lucret. l. 5.

Nec facile eſt placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis.
Et ſi fallit enim divûm genus humanumque,

Perpetuò tamen id fore clàm diffidere debet:
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes
Aut morbo delirantes protraxe ferantur,
Et celata diù in medium peccata dedisse.

(1) de immort. animæ. c. 33.

Je passe sous silence la pensée de (1) Cardan qui dit, que ceux qui soutiennent que l'ame meurt avec le corps, sont par leurs principes plus gens de bien que les autres, parce qu'ils ont un interet particulier à ne point s'acquerir une mauvaise reputation, & il les compare aux usuriers qui pour ne pas decrier le metier, sont les plus exacts de tous les hommes à tenir ce qu'ils promettent, & dans les termes qu'ils le promettent.

Quand je considere que l'Atheisme a eu des martyrs, je ne doutte plus que les Athées ne se fassent une idée d'honneteté qui a plus de force sur leur esprit que l'utile & que l'agreable. Car d'où vient que Vanini s'est indiscretement amusé à dogmatiser devant des personnes qui le pouvoient deferer à la justice? S'il ne cherchoit que son utilité particuliere il devoit se contenter de joüir tranquillement d'une parfaitte secu-

securité de conscience, sans se soucier d'avoir des Disciples. Il faut donc qu'il ait eu envie d'en avoir, & cela ou afin de se rendre chef de parti, ou afin de delivrer les hommes d'un joug, qui à son avis, les empechoit de se divertir tout à leur aise. S'il a voulu se rendre chef de parti, c'est une marque qu'il ne regardoit pas les plaisirs du corps, ni les richesses comme sa derniere fin, mais qu'il travailloit pour la gloire. S'il a voulu delivrer les hommes de la crainte des enfers, dont il croyoit qu'ils étoient importunez mal à propos, c'est un signe qu'il s'est cru obligé à rendre service à son prochain, & qu'il a jugé qu'il est honnête de travailler pour nos semblables non seulement à nôtre prejudice, mais aussi au peril de nôtre vie, car Vanini ne pouvoit pas ignorer qu'un Athée qui ne chercheroit que son utilité, trouveroit mieux son conte parmi de bons Devots, que parmi des scelerats, parce qu'un bon devot ne vous supplante point pas ses Cabales & par ses intrigues, & a si peu de disposition à tromper, ou à s'emparer du bien d'autruy, qu'il aime mieux ceder son droit, que de contester contre un homme qu'il voit resolu à faire de faux ser-

sermens, au lieu qu'un scelerat est le premier à se servir de la fraude & du parjure, & à faire echoüer les desseins de ses concurrens par toute sorte de mechancetez. De façon qu'il est de l'interêt d'un Athée qui veut faire fortune, qu'il n'y ait que de bonnes ames sur la terre, & Vanini n'y entendoit rien, s'il vouloit pecher en eau trouble, de vouloir établir l'Atheisme. Il faloit plutot travailler à rendre le monde Bigot. Il savoit d'ailleurs qu'il y a peine de mort contre ceux qui enseignent l'Atheisme, si bien qu'en travaillant à repandre ses impietez il risquoit & les occasions de profiter de la bonne conscience des autres hommes, & sa propre vie en même tems. Il faut donc qu'une fausse idée de generosité lui ait fait accroire qu'il devoit sacrifier ses interêts à ceux du prochain.

Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses Juges, & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes tourmens, que de donner une retractation qui dans ses Principes ne pouvoit lui faire aucun tort dans l'autre monde ? Pourquoy ne pas faire semblant d'étre desabusé de ses impietez, puis qu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie eust été defendue de Dieu ? Il faut reconnoitre

noitre en cela, ou qu'il se proposoit de faire parler de lui, comme ce Faquin qui brula le Temple de Diane, ou qu'il s'étoit fait une idée d'honnêteté, qui lui faisoit juger que c'est une bassesse indigne d'un homme, que de deguiser ses sentimens de peur de souffrir la mort. On ne sauroit donc nier que la raison sans une connoissance expresse de Dieu, ne puisse tourner les hommes du côté de l'honnête tantôt bien connu, tantôt mal. Et en tout cas l'exemple de Vanini est une preuve incontestable de ce que j'ay dit tant de fois, savoir que les hommes n'agissent pas conformement à leur creance. Car si ce fou là eust agi de cette sorte, il eust laissé chacun dans son opinion, ou plutot il eust souhaitté de trouver par tout de bons Devots, qui se laissassent duper facilement par un hypocrite. Que lui importoit qu'un veritable Chrêtien se privast des plaisirs du monde? Si cela lui faisoit pitié, il sortoit de son systeme, qui ne l'engage à rien en faveur d'autruy: outre qu'il s'abusoit grossierement, car il n'y a point de douceurs dans le peché, qui egalent les douceurs dont une ame devote joüit des cette vie. Pour les autres Chrêtiens, il n'avoit

que faire de les plaindre, ils ne se divertissent guere moins que s'ils étoient sans Religion. Apres avoir dogmatisé mal à propos il eust à tout le moins juré qu'il étoit revenu de ses erreurs, & qu'il signeroit de son sang tous les articles de nôtre creance. Au lieu de cela, il se fit un ridicule point d'honneur de se roidir contre les tourmens. Ce qui fait voir qu'avec une opiniatreté de cette nature, il étoit capable de mourir pour l'Atheisme, quoy qu'il eust été tres persuadé de l'existence de Dieu.

Je ne veux point d'autre réponse pour ceux qui disent que l'Atheisme étant la plus incorrigible de toutes les dispositions de l'esprit, est necessairement pire que l'Idolatrie. Un Idolatre, ajoutent ils, qu'on veut faire entrer dans la bonne Religion, convient avec vous d'une infinité de choses. Il ne faut point perdre du tems à lui prouver qu'il y a un Dieu, & c'est justement par où il faut commencer avec un Athée, dont l'opiniatreté va si loin qu'on vieillit en disputant avec lui, avant que de vuider cet article.

Je prie ceux qui raisonnent ainsi de considerer I. que pour un Athée qui s'est opiniatré dans ses impietez jusques à vouloir

mou-

mourir plutôt que de s'en dedire, il y a des millions d'Idolatres d'une semblable obstination. II. Que l'opiniatreté de ce petit nombre d'Athées, ne venoit pas de leur Atheisme, car selon la remarque que j'ay deja faite, ils devoient par leurs principes s'accommoder à la Religion du pays; de sorte que ne l'ayant point fait, il faut conclurre qu'ils étoient opiniatres par temperament, & possedez d'une furieuse ambition de se distinguer par des voyes extraordinaires, ce qui est un tour d'esprit capable d'obliger un homme persuadé en general d'une Religion, à se faire bruler comme Athée. Et cela étant il s'ensuit que si Vanini eust été ou Idolatre, ou Juif, ou Mahometan, il eust été pour le moins aussi mal disposé à une veritable conversion, que le plus opiniatre de tous les Athées. III. Outre cela je voudrois que l'on considerast que la difficulté que l'on trouve à convertir les hommes à l'Evangile ne vient pas de ce qu'on leur demande qu'ils croyent des mysteres incomprehensibles, mais de ce qu'on leur demande qu'ils renoncent à leurs passions. S'il n'y avoit pour étre Chrêtien, qu'a dire dans son ame, *je croi tout ce que l'on dit*

du mystere de la Trinité, de celuy de l'Incarnation, & de tous les autres qu'on veut que je croye sans m'obliger à les comprendre, la Profession de l'Evangile ne rebuteroit personne : chacun se fairoit fort de croire tout ce qu'on voudroit, pourveu qu'on ne lui demandast ni qu'il le comprit, ni qu'il vecust autrement, qu'à sa fantaisie. Mais quand il voit qu'on lui declare que pour croire à l'Evangile comme il faut, il est necessaire de se mortifier, de souffrir avec joye le mepris & les injures, d'aimer ses ennemis, en un mot d'aller contre le torrent de ses inclinations sensuelles, alors la raison & la nature se revoltent de concert, on ne veut plus oüir parler de la Religion Chrêtienne.

La raison qui étoit prete auparavant à s'envelopper sous les nuages d'une foy implicite, accoutumée qu'elle étoit à ne rien dire contre la credulité d'un Idolatre qui acquiescoit à des dogmes non seulement plus incomprehensibles que nos mysteres, mais encore remplis d'absurditez, de bassesses, & de contradictions qui sautoient aux yeux ; la raison, disje, ne veut plus souffrir qu'on croye des choses qu'elle ne comprend pas. C'est une illusion toute

pure

pure que l'on se fait, ou un pretexte que l'on cherche pour couvrir la veritable cause de son incredulité. On n'ose pas avoüer que la raison pour laquelle l'Evangile ne nous accommode pas, est qu'il nous ordonne de vivre vertueusement, quoy-que ce soit là le grand grief: on cherche donc une excuse, & on se met à disputer contre les dogmes de speculation. St. (1) Chrysostome est incomparable sur cette pensée, & c'est de lui que nous tenons ce bon mot, *quod præceptis non creditur*, (2) *ex inertia ad implenda quæ præcepta sunt, venit.* Il paroit de là que les Idolatres tout accoutumez qu'ils sont à croire des choses incomprehensibles, ne sont pourtant pas plus disposez à se convertir que les Athées, parce que la veritable & l'unique source de la resistance que le cœur de l'homme fait au St. Esprit, reside dans la corruption du temperament, dans le desordre des passions, dans l'inclination à la sensualité; toutes choses qui ne se trouvent pas moins dans les Idolatres que dans les Athées. On se trompe donc de croire que les plus difficile est fait, quand les personnes que l'on veut convertir à l'Evangile, sont deja persuadées qu'il y a

(1) *in I. ad Corinth. c. 3.*
(2) *Id. ad Demetrium.*

un Dieu ; car tous les grands obstacles restent encore.

Il semble que nôtre Seigneur JESUS CHRIST nous ait voulu enseigner par sa conduitte envers les Saducéens & les Pharisiens, que le principal obstacle de nôtre conversion consiste dans le mauvais état du cœur. Les Pharisiens étoient beaucoup plus orthodoxes que les Saducéens. Ils avoient de la foy pour toute l'Ecriture du Vieux Testament. Ils se piquoient d'un grand zele pour la loy de Dieu, & ne croyoient pas même que ce fut assez que de l'observer, si on n'observoit aussi quantité d'explications, de preceptes, & de ceremonies qu'ils y avoient ajoutées. Les Saducéens étoient bien plus accommodans ; ils retranchoient mille choses qui leur paroissoient superflues; toute leur foy n'alloit qu'à recevoir les Livres de Moyse, & à croire que Dieu est un Etre souverainement parfait. Mais quant au reste, ils ne croyoient point qu'il y eut des esprits, & que l'ame subsistat apres nôtre mort, & que les corps deussent ressusciter un jour. Ce sont des dogmes de la derniere impieté. Cependant le souverain Sacrificateur des Juifs, ni le grand Sanhedrin n'ont jamais

procedé

procedé contre les Saducéens, & jamais on ne les a retranchez de la Communion de l'Eglise Judaïque, ce qu'on eust fait infailliblement s'ils fussent devenus Idolatres: Car les horribles punitions que Dieu avoit envoyées aux Juifs, à cause de leurs Idolatries, avoient tellement imprimé dans leur esprit l'horreur qu'il faut avoir de ce crime, qu'à peine se purent ils empecher de se soulever contre leur redoutable Tyran Herode, quand il eut fait bâtir un Temple à Auguste dans la Judée. Ce même Tyran ayant fait poser une Aigle d'or sur la grande Porte du Temple, vit avant sa mort qu'un grand nombre de jeunes (1) hommes s'étant attroupez à la sollicitation de quelques Docteurs de la Loy, l'abbatirent en plein jour à coups de hache. Quelque tems apres Pilate ayant fait porter de nuict dans Jerusalem les Images de l'Empereur, les Juifs s'en emeurent si fort, qu'ils accoururent sur le champ à Cesarée pour supplier tres-humblement Pilate, de les en faire ôter, ce qu'ils n'obtinrent qu'apres avoir demeuré 5. jours & 5. nuicts de suitte à l'entour de son Palais en la posture de supplians, & qu'apres avoir tendu le col à l'epée nuë des sol-

(1) *Joseph. Antiq. Jud. lib.* 17. *cap.* 8. & *l.* 18. *c.* 4. & 11.

dats à laquelle Pilate les menaçeoit de les livrer s'ils ne se resolvoient à recevoir dans leur Ville les Images de l'Empereur. Ils reïtererent la même conduitte peu apres, protestant au Gouverneur Petronius avec une constance incroyable, qu'ils se laisseroient plutot tailler en pieces, que de souffrir que l'on mit dans le Temple de Jerusalem la statue de Caligula. Avant cela ils avoient obtenu par leurs prieres, non pas comme le raporte un (1) Prelat Illustre, que les Trouppes de Vitellius traverseroient la Judée sans Enseignes, mais qu'elles prendroient un autre Chemin, pour ne pas choquer la Religion Judaïque qui ne pouvoit souffrir dans l'étendue de la terre Saincte aucun objet d'Idolatrie.

(1) *Mr. de Condom Disc. sur l'Hist. ex Josepho l.* 18. *c.* 7.

Ils croyoient que la presence d'un Idolatre profanoit la sainčteté de leurs mysteres, & ils n'avoient garde d'endurer qu'un Payen se mêlast avec eux pendant le service divin. Leurs scrupules alloient si avant, qu'ils deffendoient de s'asseoir à l'ombre du tronc d'un arbre sous lequel il y avoit eu quelque Idole, ou de passer par dessous cet arbre lors qu'il y avoit un autre chemin, & s'il n'y en avoit pas, ils vouloient qu'on ne passast sous cet arbre qu'en courant.

rant. C'est le ſavant (1) Maimonides qui nous apprend cela avec pluſieurs autres choſes encore plus fortes. Il eſt facile de comprendre apres ce que je viens de remarquer, que les Juifs qui ont été autrefois la veritable Religion, & les Depoſitaires de la volonté de Dieu, prenoient l'idolatrie pour un crime plus abominable que l'hereſie de ceux qui nient le Paradis. Mais ce n'eſt pas ce que je voulois dire principalement. Je voulois dire que Nôtre Seigneur a temoigné plus de mepris contre les Phariſiens que contre les Saducéens. C'eſt aux Phariſiens qu'il en veut en tout & par tout, c'eſt contre eux qu'il lance ſes plus ſeveres cenſures, c'eſt eux qu'il tache de decrier. Pourquoy cela ? C'eſt qu'encore qu'ils fuſſent plus orthodoxes, ils avoient le cœur plus gaté d'hypocriſie & d'orgueil, ce qui les rendoit plus incapables de ſe convertir à l'Evangile.

(1) *lib. de Idolol. c. 7. ſect. 16*

Quand j'y ſonge avec application il me ſemble qu'à la verité les Athées n'étoient pas des ſujets fort propres à en faire des Bigots du Paganiſme, mais je ne trouve point qu'ils doivent étre plus difficiles à convertir au vrai Dieu que les Idolatres. La Religion Payenne enſeignoit des cho-

ſes

ses si ridicules touchant la Divinité, qu'il n'y a point d'homme de bon sens qui se voyant Athée n'eust mieux aymé continuer dans sa creance, que de reconnoitre des Dieux faits comme ceux des Payens. C'étoit d'ailleurs une Religion qui autorisoit les crimes les plus abominables, & c'est ce qui la faisoit mepriser & detester par les Athées, comme l'invention d'une Politique egalement violente & frauduleuse:

(1) Lucret. l. 1.

(1) *Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret*
In terris oppressa gravi sub Relligione, &c.
Quod contra sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta,
Aulide quo pacto, &c.
Tantùm Relligio potuit suadere malorum.

Le couteau qui avoit servi au detestable parricide dont Lucrece fait icy mention, étoit gardé comme une Saincte Relique, & il y avoit deux villes dans la (2) Cappadoce qui pretendoient l'avoir chacune. Quelle apparence qu'un Athée voulust changer de parti pour participer à des cultes ridicules & criminels? Mais si on lui annon-

(2) Dion Cassius l. 35.

annonce la Religion Chrêtienne qui ne nous apprend de Dieu que toutes choses grandes, sainctes & sublimes ; qui nous commande la prattique des vertus les plus pures & les plus conformes aux lumieres de la droitte raison ; il n'aura plus les mêmes difficultez à objecter, de sorte que si la passion dominante qui est en l'homme de vivre selon les desirs de son cœur, ne detourne point cet Athée, d'embrasser la Profession de l'Evangile, il verra que c'est un parti incomparablement plus raisonnable que celui qu'il tient.

Je ne saurois m'empecher de faire icy une petite reflexion sur la bizarterie de l'esprit humain ; c'est qu'encore qu'il aime le vice, il n'approuve pas neanmoins qu'il soit autorisé par les loix de la Religion. Les mêmes personnes qui rejettent l'Evangile à cause de l'austerité de sa morale, rejetteroient encore avec plus d'horreur une Religion qui leur commanderoit de se souiller dans les plus infames dereiglemens, si on la leur presentoit lors qu'ils sont en état de raisonner, & s'ils n'étoient pas deja ensevelis dans les prejugez de l'education. Il n'y a point de debauché ni de debauchée dans Paris qui ne jettast la pierre contre un

Pre-

Predicateur qui auroit l'insolence de soutenir dans son sermon, que Dieu approuve les voluptez criminelles. Quelque vicieuse que soit la vie de la pluspart des Chrêtiens, il y a de l'apparence que s'il s'elevoit un Heretique qui dogmatisast ouvertement & sans façon, que l'Evangile nous permet tout ce que nôtre cœur desire, il ne fairoit aucun progrez, ou qu'il en fairoit beaucoup moins que s'il affectoit des manieres austeres, criant avec une extreme liberté contre les mœurs des personnes les plus eminentes. Cela paroit étrange & c'est encore une de ces contradictions qui defigurent nôtre espece. Veu le penchant que nous avons à satisfaire la nature, nous devrions courir apres ceux qui nous precheroient que tout est permis: cependant nous les detesterions. Puis qu'une morale relachée nous paroit abominable, nous devrions nous attacher à la morale la plus rigide: cependant nous la fuyons. C'est donc que nous voulons un juste milieu qui nous permette quelque chose, & qui ne nous permette pas tout? Mais si on y prend garde, on trouvera que ce milieu même ne nous accommode pas, car ou bien nous faisons tout, quoi que nous ne vou-

voulions pas qu'on nous le permette, ou du moins nous en faiſons plus qu'il ne nous en eſt permis par ceux que nous voulons qui nous permettent quelque choſe.

Les Politiques ont remarqué une ſemblable contradiction dans l'eſprit de l'homme à l'egard du deſir de la liberté. Les hommes en ſont fort avides, & cependant ils ne la peuvent ſouffrir. Ils ſouffrent donc l'eſclavage? Ni cela non plus. *Nec totam* (1) *ſervitutem pati poſſunt, nec totam libertatem,* (1) *Tacit. hiſtor. l.* 1.

(2) *Pour avoir du public ce qu'on peut ſouhaitter,*
Il ne faut le trop bien, ni le trop maltraitter.

(2) *Solon apud Plutarch. in parall. Solo. & Public.*

A tout le moins s'accommodent ils d'un melange de liberté & d'eſclavage? Ils ne ſauroient le rencontrer ni s'y tenir. (3) *Hæc natura multitudinis eſt, aut ſervit humiliter, aut ſuperbè dominatur. Libertatem quæ media eſt, nec ſpernere modicè, nec habere ſciunt.* (3) *T. Livius dec.* 3. *l.* 4.

Si vous me demandez pourquoy les hommes ne veulent ni d'une Religion qui ne permet rien, ni d'une Religion qui permet tout, je vous dirai que c'eſt parce que d'un coté leur attachement aux volup-

tez

tez corporelles leur fait souhaitter une Religion commode, & que de l'autre le bon sens leur dicte qu'une Religion pour être bonne & digne de nôtre obeïssance, doit venir de Dieu, & que Dieu ne commande jamais à l'homme de faire du mal. C'est pourquoy un homme qui veut faire choix d'une Religion, & qui va rondement & de bonne foy dans cette recherche, ne prendra jamais une Religion qui enseigne la prattique du peché, parce qu'il est manifeste des là qu'elle ne vient point de Dieu, & que c'est un pur ouvrage de l'homme auquel on n'est pas obligé de soumettre sa conscience. Mais s'il rencontre une Religion qui ordonne la prattique de toutes les vertus de la maniere la plus epurée, que dira t'il? Il y reconnoitra des caracteres de Divinité, & si l'amour du vice ne le decourage point, il se preparera à l'embrasser. Ce qui montre qu'encore que les Athées ayent temoigné du mepris & de l'horreur pour les fausses Religions, on ne doit pas conclurre qu'ils en doivent avoir pour la veritable, plus que les Idolatres. Au contraire ils semblent plus en état de reconnoitre sa Divinité qu'un Payen, parce qu'un Payen ne songe pas à se choisir une Religion.

On

On lui en a donné une avant qu'il fust capable de faire usage de son jugement. Il s'en contente, & ne veut pas seulement examiner s'il est possible qu'il y ait quelque defaut.

Quoy qu'il en soit, on peut soutenir que les Athées & les Idolatres sont egalement difficiles à reduire, si on regarde la disposition de leur cœur, qui est egalement mauvaise dans les uns & dans les autres, & capable egalement de s'empirer ou de s'ameliorer, par les impressions de la coutume, de l'education, des habitudes, ou du gout que l'on contracte. Or comme il est certain d'ailleurs qu'un esprit prevenu & enteté d'une Religion, est plus difficile à desabuser qu'un esprit qui n'en a aucune, on ne peut nier que tout bien conté l'Athée ne soit plus facile à convertir au vrai Dieu que l'Idolatre.

On pourroit ajouter qu'un Athée ne faisant point de scrupule de professer exterieurement le Christianisme est plus en état de le gouter, qu'un Idolatre qui en abhorre la Profession par les faux Principes dont il est imbu. Mais cette raison peut étre combatue par l'experience des Inquisiteurs Espagnols & Portugais, qui decouvrent tous

tous les jours des familles entieres, Juifves à bruler, quoy que de tems immemorial elles faſſent profeſſion d'étre Chrêtiennes, & que pour mieux tromper leur voiſins, elles s'acquittent fort regulierement des exercices exterieurs de la Religion Catholique. Outre que les Athées ſuivent, pour l'ordinaire, la profeſſion exterieure de la Religion Dominante, d'où il s'enſuit que pour un qui a les dehors d'un Chrêtien, il y en a cent qui ne les ont pas. J'ay dit, pour l'ordinaire, car il eſt ſeur qu'il y a des perſonnes ſans Religion, qui demeurent quant à la profeſſion exterieure, dans la ſocieté, où ils ont été nourris, encore qu'elle n'ait pas les avantages du monde de ſon coté, ſoit qu'ils n'ayent point d'ambition, ſoit que les apparences de la Religion où ils ſe trouvent, ſoient plus aiſées à garder, ſoit qu'ils ſe faſſent un honneur de leur conſtance, & de leur mepris pour la fortune, ſoit pour quelque autre choſe.

C'eſt là, Mr. une partie des raiſons par leſquelles j'ay ouy prouver il n'y a pas long tems, à une perſonne auſſi Illuſtre par ſa pieté, que par ſa ſcience, que l'Idolatrie eſt pire que l'Atheiſme. J'ay quel-

quelquefois raporté ce qu'il disoit comme si j'eusse parlé moi même, & je l'ay quelquefois appliqué aux fins de mon Argument Theologique, parce que la liberté dont nous usons en nous écrivant, me dispense de beaucoup de formalitez. Je me suis trop etendu, je l'avoüe, sur une chose qui m'écartoit souvent de mon sujet. Mais comme cette morale me toucha vivement, & me fit rentrer en moi même plus que n'auroit fait un Sermon, pour me convaincre que le peu de bien qui peut étre en moy, est tres imparfait à cause des motifs humains qui ne s'y melent que trop souvent, j'ay voulu savoir ce que vous pensez de cette Doctrine, & c'est pour cela que je vous l'ay exposée si au long. Elle paroit d'abord extenuer l'atrocité de l'Atheisme: mais pour peu que vous penetriez le but de l'Auteur, vous verrez qu'il convient que l'Atheisme est en soi l'état d'une malediction & d'un abandon qui fait fremir, quoy qu'il ne le croye pas le dernier degré de l'abandonnement, quand il le compare avec les infamies du Paganisme.

Si cet habile homme a raison, il n'y a plus rien à dire, il faut necessairement

nier

nier que les Cometes ſoient des ſignes de la colere de Dieu formez miraculeuſement, puis qu'elles ſont ſi propres à retenir les hommes dans l'état le plus criminel où ils puiſſent étre jamais.

V. REPONSE.

Qu'il n'y a point d'exemple qui prouve que Dieu ait formé miraculeuſement des Prodiges pour la pretendue converſion de quelqu'un à l'Idolatrie.

L'Exemple d'Horace dont il eſt parlé dans l'objection, n'eſt d'aucune force contre moi. Car premierement il eſt fort incertain qu'il y ait eu de ces tonnerres & de ces eclairs ſans aucun nuage, dont on parle tant dans les anciens rôles des Prodiges. Si on en euſt veu ſi ſouvent Lucrece euſt il bien oſé ſoutenir dans un ouvrage public, qu'on n'en voit jamais: & n'euſt il pas plutot taché d'en donner une cauſe naturelle par la vertu de ſes atomes? Outre que nos conteurs de Prodiges avec toute leur exactitude ne nous parlent point de celui là, autant qu'il m'en peut ſouvenir. De plus quand il ſeroit vrai qu'on a veu autrefois de cette ſorte de prodiges, cela ne prouveroit

roit rien en faveur des Cometes, parce que cela ne prouveroit pas que Dieu ait formé miraculeusement ces tonnerres là, afin de persuader aux hommes qu'il y a une Providence, comme on pretend qu'il forme miraculeusement des Cometes afin d'avertir les hommes des malheurs qui leur doivent arriver. Le moyen de croire que Dieu fasse des miracles aussi inutiles d'une part, & aussi favorables de l'autre à l'Idolatrie, que l'étoient, par exemple, des coups de tonnerre en tems serain?

Je dis qu'ils étoient favorables à l'Idolatrie, parce qu'ils portoient les hommes à s'imaginer que les Dieux demandoient des sacrifices & des nouveaux honneurs, & parce qu'ils les rendoient ingenieux par la crainte de quelque châtiment à inventer de nouvelles ceremonies superstitieuses & idolatres. Je dis aussi qu'ils étoient inutiles, parce qu'à la reserve de peu de gens tout le monde croyoit une Providence; tout le monde étoit plein de Temples, ou de Religions: & que ce peu de gens qui suivoient la doctrine d'Epicure, n'étoient pas pour se rendre à un coup de tonnerre oüi dans un air serain, plutôt qu'au ton-

nerre commun, & à tant d'autres effects admirables qui se voyent dans le monde: & si Horace ne s'est converti qu'apres un tel coup, c'est assurement parce qu'il ne s'est converti que par caprice ou par hazard, comme ce Juif qui n'ayant fait aucun cas de tous les passages de l'Ecriture qui prouvent la Trinité, crut enfin en trouver la Demonstration dans un verset où il remarqua je ne sai quelle combinaison de lettres qu'il crut fort mysterieuse.

Apres tout la conversion d'Horace a été si peu de chose, que ce n'étoit pas la peine de faire un miracle. Il étoit Epicurien & il devint Idolatre. Trouvez vous Mr. qu'il fut pour cela plus proche du Royaume des Cieux? Trouvez vous que ce fussent là de grandes avances pour entrer dans le giron de l'Eglise? Trouvez vous que ce fut un miracle bien payé, que celui qui avoit produit une conversion à l'Idolatrie? Car ne vous imaginez pas qu'Horace en soit devenu plus homme de bien, & qu'il ait retranché la moindre chose à ses voluptez criminelles. Tout ce qu'il a fait consiste à croire que les Dieux gouvernoient le monde, au lieu qu'il croyoit auparavant qu'ils menoient une

vie

vie tout à fait heureuse sans aucun souci, *immortali ævo summa cum pace potiti*: & à rendre avec les autres Romains Idolatres, ses adorations à Jupiter, & à toutes les Divinitez de Rome. Du reste il s'est diverti comme de coûtume, & par là il est passé dans une opinion aussi erronée & aussi injurieuse aux Dieux que celle qu'il avoit abjurée, car il a cru qu'il étoit aussi permis de satisfaire ses passions sous des Dieux qui gouvernent le monde, que sous des Dieux qui ne le gouvernent pas, & par consequent que les Dieux n'exigent point de nous la pureté de l'ame, ou qu'encore qu'ils l'exigent, on ne doit pas laisser d'aller son train, ce qui est plus choquant que de croire qu'ils n'ont aucune inspection sur le monde. De sorte qu'il se trouvera tout bien conté qu'apres le miracle pretendu, Horace converti de l'Epicureisme est devenu & plus mechant qu'il n'étoit (parce que la persuasion, qu'il y a une Providence rend les crimes plus malicieux) & plus ignorant de la nature Divine. Car on se tromperoit fort si on croyoit que la plus grande erreur où l'on puisse être touchant la nature Divine est de nier la Providence. J'avoüe que c'est une erreur tres

grossiere, & qui va contre toutes les notions du bon sens. Mais je soutiens qu'il y en a encore de plus absurdes.

Telles sont, par exemple, les erreurs des Grecs & des Romains qui ont bati des temples, & ordonné des fêtes & des sacrifices à Cybele comme à la mere des Dieux; à Jupiter comme au mary de sa sœur Junon; à Phœbus & à Diane comme à des enfans de Jupiter, &c. pour ne rien dire de Romulus fondateur de la Ville de Rome, & l'un de ses Dieux Principaux, lequel on reconnoissoit pour fils du Dieu Mars, & de Rhea Sylvia, descenduë des amours impudiques de la Deesse Venus: si bien qu'on ne pouvoit savoir la Genealogie de Romulus, sans apprendre qu'une Deesse avoit debauché le bon homme Anchise, pour le faire coucher avec elle, & qu'un Dieu avoit ravi l'honneur à une fille dont la Virginité avoit été consacrée à la Deesse Vesta; action pour laquelle on fairoit mourir un homme, quelque tolerance que l'on ait pour les crimes d'impudicité. Qui ne voit que c'est concevoir les Dieux sous une idée plus basse & plus indigne que celle qui leur ôte la conduitte de l'Univers? Telles étoient encore les opi-

opinions furieuses qu'ont formé sur la nature des Dieux, ceux qui comme je l'ay déja remarqué, abatoient leurs temples, quand ils croyoient en avoir été desservis: & en general tous ceux qui étant persuadez que les Dieux gouvernent le monde, n'ont pourtant rien refusé à leurs passions. Car il faut qu'ils ayent cru ou que les Dieux le trouvoient bon, ou qu'il ne faloit pas se mettre en peine s'ils le trouvoient bon, ou s'ils ne l'en trouvoient pas. Pensée detestable & mille fois plus injurieuse à Dieu que de croire avec Epicure qu'il joüit en repos de son bonheur sans s'embarrasser des affaires d'autrui, puis qu'il est mille fois plus honteux de se meler du gouvernement d'une ville, & d'y souffrir toute sorte de confusions, que de ne s'en point meler du tout. On peut voir par là l'enormité du jugement que forment les Chrêtiens, qui apres y avoir bien pensé deliberent de faire un crime: & on peut connoitre que sans conter la malice de leur cœur, l'aveuglement de leur esprit est aussi monstrueux que celui d'un Heretique.

Telles sont encore les extravagances qui se voyent dans le Talmud & dans l'Al-

coran, dont Mr. le Marquis de Pianezze & le savant Grotius ont raporté quelques unes dans leurs Traittez de la verité de la Religion Chrêtienne. Telles encore les opinions des Juifs d'aujourdhuy, qui croyent, à ce qu'on dit, que c'est faire une bonne action & de grand merite devant Dieu, que de tromper les Chrêtiens, non seulement en allant à la Messe avec des grandes marques de zele, pour eluder le Tribunal de l'Inquisition, mais aussi en les volant par des marchez frauduleux, par des usures excessives, & par le manque de parole. C'est dequoy Leon de Modene Rabin de Venise tache de les justifier dans son livre (1) des Ceremonies & des Coutumes des Juifs, dont le savant Mr. Simon de l'Oratoire vient de nous donner une seconde version. Le Rabin asseure que ceux qui disent & qui écrivent que les Juifs s'engagent par serment à tromper tous les jours de leur vie quelque Chrêtien, & qu'ils pretendent que c'est une bonne action, les calomnient pour les rendre plus odieux.

(1) *Li.* 2. *ch.* 5.

Telles sont aussi les pensées de l'Empereur Marc Aurele qui s'imaginoit que les Dieux avoient des corps qui avoient besoin de se nourrir d'exhalaisons, comme les

les Stoiciens disoient que le soleil se nourrissoit des vapeurs de la mer, & que c'étoit pour cela qu'il se tenoit toujours dans le Zodiaque, ne voulant pas s'éloigner de ses (1) Magazins. L'Empereur Julien qui raporte ce sentiment de M. Aurele n'explique pas de quelles exhalaisons il croyoit que les Dieux avoient besoin: mais je trouve assez vraisemblable qu'il entendoit les parfums & les fumées des sacrifices, car non seulement on croyoit parmi les Payens que les ames des morts se venoient rafraichir dans les liqueurs qui étoient versées sur leur sepulcre, quand on leur sacrifioit, mais il paroit aussi par des passages des Peres que les Dieux du Paganisme étoient si friands, qu'ils couroient apres l'odeur des victimes avec une extreme avidité. Si M. Aurele a cru que les Dieux avoient besoin de cette nourriture là, il a cru par une suitte necessaire qu'il ne tenoit qu'aux hommes de reduire les Dieux à la dure necessité de crever de faim. Telles sont encore les idées bizarres de quantité de superstitieux qui se representent la Divinité comme implacable à moins qu'on n'observe cent minuties ridicules, ou bien à moins qu'on ne com-

(1) *Ne longius discederet à cibo, Cicero de natur. Deor. l. 3.*

mette des crimes en son honneur, à l'exemple des Carthaginois dont il a deja été parlé, qui sacrifioient leurs propres enfans,

Mos fuit in populis quos condidit advena Dido
Poscere cæde Deos veniam, ac flagrantibus aris
Infandum dictu! parvos imponere natos.

(1) *Silius Italic. l. 4.*

A l'occasion de quoy le même (1) Auteur s'ecrie fort à propos

Heu primæ scelerum causæ mortalibus ægris
Naturam nescire Deûm!

Telles sont enfin quantité de Doctrines, qui sont soutenues avec beaucoup de chaleur par des Noms Illustres dans le Christianisme, *qu'il ne faut point garder la foy aux heretiques: que c'est être Martyr que de perir dans une Conspiration faite contre un Roy Heretique: qu'il est permis de tuer son ennemi, de se rejoüir de la mort de son pere, de procurer un avortement qui met à couvert de la medisance: qu'on n'est point obligé à aimer Dieu, ni à restituer ce qu'on a volé à diverses reprises, un peu chaque fois*, & plusieurs autres dont il seroit ennuyeux de donner le

de-

denombrement. On ne peut nier que ce ne soit une moindre erreur à un Payen de croire que Dieu ne gouverne pas le monde, qu'à un Theologien Catholique d'enseigner les doctrines dont je parle. Celui là s'imagine que Dieu ne fait point de loix & celui cy s'imagine ou que Dieu fait des loix absurdes & criminelles, ou qu'il est au pouvoir d'un homme de casser les loix de Dieu, & d'en pervertir toute la sainteté par ses interpretations, ce qui est mille fois plus choquant que de croire que Dieu laisse aller les choses à l'aventure.

J'appris avec une consolation extreme il y a environ deux ans que sa Sainteté animée d'un grand zele pour la gloire de Dieu, & sollicitée par quelques Theologiens Orthodoxes avoit condamné 65. Propositions execrables qui avoient paru dans plusieurs livres, ou dans des Theses soutenues publiquement. L'envie que j'eus de voir l'Acte de cette condemnation me fit prier plusieurs de mes Amis en même tems de me l'envoyer. Ils me repondirent que le Parlement de Paris avoit donné un Arret si severe contre ce pauvre Decret que l'on n'osoit plus le vendre. Cela me surprit étrangement, & j'avois de la peine à com-

prendre que cela fut vrai. Peu de jours apres je receus une visite d'un Gentilhomme nouvellement arrivé de Paris, qui nous soutint à cinq ou six que nous étions, que la condamnation du Decret étoit tres-juste, ou du moins fort excusable, parce qu'il importe extremement, disoit il, qu'une Societé celebre qui est un des plus fermes appuis de la Religion Catholique, ne soit pas fletrie indirectement comme elle l'est par la condamnation des 65. Propositions: & c'est à quoy Mrs. du Parlement ont pourveu, en fletrissant à leur tour l'Acte de l'Inquisition qui fletrissoit les R.P. Jesuïtes. Qu'apres tout cette Societé est devenuë si redoutable que Mrs. du Parlement pour ne point s'attirer les effects de son credit ont deu avoir la complaisance qu'ils ont euë pour elle. Je l'arrêtai là pour lui dire qu'à force de vouloir faire le bon François, il avançoit des choses injurieuses dans le fond & à la Religion & à la Nation, & qu'il ne faloit pas insinuer comme il faisoit, que les choses sont montées à un si haut point de confusion, qu'une Societé de Religieux instituée depuis un siecle pour vaquer uniquement à ce qui regarde la plus grande gloire de Dieu, s'est rendue si

si terrible dans un Etat, que la plus Auguste Compagnie Souveraine du Royaume, qui s'est autrefois si courageusement employée à ranger cette même Societé dans les termes de son devoir, est à present obligée, pour ne se point commettre avec elle, à des complaisances scandaleuses. Non, Mr. lui dis-je, il ne faut pas croire cela, & peut être, ne parlez vous ainsi que pour exposer à l'envie & à la haine publique une Societé Illustre, qui vous a desobligé en quelque chose. Pour vous venger vous nous voudriez faire accroire adroitement, qu'elle a pris en sa souveraine protection les abominables doctrines condamnées par Nôtre S. Pere le Pape, & sans lui donner le tems de me repliquer je detournai la conversation sur une pensée dont je me souviens de vous avoir autrefois entretenu.

Je dis que j'avois toujours trouvé fort étrange la difference que l'on fait entre les erreurs & les vices, & de voir l'esprit de la Religion Catholique bien plus contraire aux Dogmes qui ne s'accommodent pas à ses Decisions, qu'à la vie dereiglée. On ne fait point difficulté d'enterrer dans les Eglises un homme tué en duel notoire-

 ment

ment coupable de mille debauches. Qu'un grand Seigneur se glissant de nuict dans la maison d'un autre grand Seigneur pour coucher avec sa femme, soit tué de sang froid par les Domestiques, il ne laissera pas de paroitre dans une superbe Chapelle, honnoré d'une Epitaphe. Mais si un Theologien recommandable par ses bonnes mœurs, avoit eu le malheur de refuser la Confession dans sa derniere maladie, soutenant qu'il suffit de se repentir, & de se confesser à Dieu, ce seroit un homme qu'on regarderoit avec horreur, & qu'on fairoit porter dans la voirie apres sa mort. Jansenius dont la Morale étoit si rigide, & qui a rendu à l'Eglise les soumissions necessaires, n'a peu joüir paisiblement des eloges de son Epitaphe, parce qu'on a pretendu qu'il avoit mal expliqué la matiere de la Predestination. Qu'un homme se confesse de ne pas croire qu'il soit permis d'invoquer les Saincts, il court plus de risque d'étre renvoyé sans absolution, que s'il se confessoit d'un meurtre, d'un larcin, & d'un adultere. Bien plus; les erreurs qui n'ont point de raport aux mœurs sont plus vivement relancées, que celles qui y ont du raport. Si un Docteur de Sorbonne avoit la hardiesse
de

de chanceler tant ſoit peu ſur le Myſtere de l'Incarnation, je ne dis pas quant à la ſubſtance du Dogme, mais quant aux manieres de l'expliquer : s'il diſoit, par exemple que la Nature humaine de JESUS CHRIST eſt une perſonne, ſans vouloir deroger pourtant le moins du monde au merite de ſes ſouffrances; ou bien s'il diſoit que la Nature humaine a été tellement unie avec la Divine, que la Volonté de l'une, eſt devenuë la Volonté de l'autre, on crieroit auſſi tôt au Neſtorien, au Monothelite; ſes Benefices ſeroient impetrez, & il courroit riſque du feu de la Greve. Mais s'il ſe contentoit d'avancer quelques propoſitions de Morale relachée, comme le fameux Eſcobar, on ſe contenteroit de dire que cela n'eſt pas bien, & peut étre qu'apres pluſieurs negociations, on verroit la cenſure de ſon livre. Je ſuis ſeur qu'en Eſpagne où l'on a debité impunement une infinité de propoſitions ſcandaleuſes, & entierement contraires à l'eſprit de l'Evangile, un homme qui auroit mis en Theſe que le corps de S. Jacques ne repoſe point en Galice; que la S. Vierge n'eſt point la Reyne du monde, & qu'Elle n'a point été enlevée au Ciel en corps & en

 ame,

ame, auroit été trainé fur le champ dans les prifons du S. Office, d'où il ne feroit jamais forti.

Je vous avoüe, Mr. que ce font des chofes qui m'ont toujours paru fort étranges, & vous favez bien qu'en ma prefence feu Mr. l'Abbé de Villars, l'Autheur du Comte de Gabalis, vous pouffa un jour d'une terrible maniere fur cet article. Je me fouviens qu'il vous dit fort agreablement, *qu'il ne trouvoit pas étrange que le gros des Theologiens traitaft les vices & les erreurs fur les Dogmes de la Morale, beaucoup plus favorablement que les Herefies, & que les erreurs fur les Dogmes de fpeculation, parce qu'ils fe fentent infiniment plus propres à multiplier le genre humain, & le vice, qu'à multiplier les Herefies. Mais pour vous,* vous difoit il, *qui étes egalement fage & habile, je m'étonne que vous ne demandiez pas plutôt quartier pour les libertinages de l'efprit, que pour l'impureté des mœurs.*

Nous raifonnames fur tout cela avec cette liberté fi precieufe aux honnêtes gens, que l'on fe donne quand on n'eft point troublé ni par la prefence du Peuple, ni par celle des Docteurs bigots, deux fortes de gens qu'il faut foigneufement menager,

les

les premiers de peur d'ebranler leur foy ; & les autres, de peur de devenir l'objet de leurs ardentes persecutions. A nôtre premiere entre-veuë je pourrai vous communiquer les reflexions qui furent faites ce jour là dans mon jardin, & peut étre, trouverai je que vous en aurez deviné une partie, car il ne faut pas beaucoup de penetration pour soubçonner que des gens qui raisonnent sur cette matiere de l'air que je vous ai donné à entendre, appuyent fort sur ce qu'il n'est jamais permis à l'homme de donner dans le vice, au lieu qu'il y a une infinité d'erreurs dans lesquelles on peut se plonger impunement. Je ne parle point des erreurs de Philosophie dont toutes nos Ecoles retentissent, pendant qu'on obtient des Arrets du Conseil d'Etat pour faire taire les Philosophes les plus raisonnables, car il est assez manifeste qu'il n'y a rien de plus innocent devant Dieu que de se tromper avec les Scholastiques, sur la nature de *l'Universale à parte rei*, sur les formes substantielles, &c. Je parle des erreurs de Theologie : je soutiens que nous formons tous & sur la Nature de Dieu, & sur ses Decrets mille jugemens aussi faux que la fausseté elle même : je soutiens que tous

tous nos Peuples sont Antropomorphites & Nestoriens, & qu'il n'y a point de paysan qui apres avoir appris par cœur & que Dieu est un esprit, & que JESUS CHRIST est Dieu & homme tout ensemble en unité de personne, ne forme des idées toutes contraires à ce qu'il dit comme un perroquet: si bien que les erreurs consistant dans les jugemens de l'esprit, un homme a beau étre orthodoxe dans les termes qu'il recite par cœur, il ne laisse pas d'étre Nestorien s'il croit que JESUS CHRIST entant qu'homme est une personne aussi proprement & aussi parfaitement que lui. Or c'est asseurement comme cela qu'il le conçoit, car il n'a garde d'attraper la distinction qu'il faut faire. Combien d'erreurs sur la Nature des Anges, & des ames raisonnables! Plusieurs Peres de l'Eglise n'ont pas fait difficulté de les ranger parmi les étres corporels, & de dire que l'ame du pere engendre l'ame du fils. On est allé jusques à dire que Dieu étoit corporel. Ces erreurs là sont si grossieres que s'il y avoit des peines contre les fautes de Philosophie, comme il y en a contre les fautes de Syntaxe, il faudroit plutôt donner le foüet à un Ecolier qui tomberoit dans ces sentimens

là,

là, qu'à celui qui pecheroit contre la reigle, *mobile cum fixo*. Cependant Mr. & nos Peuples Antropomorphites & Nestoriens; & ceux qui croyent que tous les Esprits sont étendus; & les Philosophes qui forment sur la Nature de Dieu tant de conceptions imparfaites; & les Theologiens qui distinguent tant de sortes de Volontez en Dieu, tant de sciences, & tant de Decrets; tous ceux là, dis-je, errent sans offenser Dieu, & il n'y a si petite calomnie, qui ne soit un plus grand crime que tous ces mensonges. Dont la raison est que ces erreurs sont tout à fait involontaires, & que l'on forme ces jugemens tenebreux, sans malice aussi bien que sans liberté, au lieu qu'il n'y a point de vice moral depuis le plus grand jusqu'au plus petit, où l'on ne se porte avec liberté, & avec connoissance du mal que l'on va commettre.

Si vous soubçonnez que nous fimes cette reflexion, vous ne vous tromperez pas, car il est vrai que nous la poussames fort loin. Ce fut pourtant sans convaincre nôtre Gentilhomme, qui voudroit bien, & plusieurs autres aussi, que l'homme ne devinst criminel que par le refus de croire tout ce que l'Eglise croit. Il se contenta de nous

nous refuter en disant, *qu'il aimeroit mieux, s'il étoit Prisonnier de l'Inquisition, avoir fait plus de batards que Charlemagne, que d'avoir enseigné, comme Galilée, que la terre tourne autour du soleil.* Il avoit raison, car jamais on n'eust inquieté Galilée, si au lieu de faire le Copernicien, il se fust attaché à entretenir plusieurs Concubines.

Revenant à mon sujet je dis, que l'aveuglement d'Epicure qui ne l'empechoit pas d'honnorer les Dieux, & de vivre d'une maniere fort corrigée, n'est pas à beaucoup pres si condamnable que les erreurs dont je viens de vous donner un echantillon. Car d'où vient qu'une erreur est pire qu'une autre? C'est I. de ce que l'une s'écarte plus de la verité que l'autre, & fait plus d'injustice que l'autre à son objet. II. De ce que l'une fait commettre plus de crimes que l'autre, & c'est principalement en ce dernier chef que consiste le venin des erreurs. Or je soutiens que les erreurs dont j'ay fait le denombrement sont pour le moins aussi eloignées de la verité, & aussi outrageantes à Dieu que la Doctrine d'Epicure, & qu'elles ont été suivies de plus

de

de crimes abominables, que celles d'Epicure; ainsi Mr. vous me permettrez de croire, qu'Horace converti de l'Epicureisme, a peu étre encore plus dans l'erreur qu'auparavant.

Mais peu m'importe qu'Horace ait embrassé des sentimens fort raisonnables de la nature de Jupiter, qu'il ait admiré, qu'il ait adoré sa patience & sa justice, qu'il ait été devot. Car puis que Dieu ne sauroit étre glorifié par l'honneur qui est rendu aux fausses Divinitez, puis qu'au contraire tous les sentimens d'amour & de crainte qu'on a pour elles, sont des actes d'Idolatrie; il est evident que le prodige qui a converti cet Epicurien n'a peu rien produire qui fust agreable à Dieu: d'où il s'ensuit que Dieu n'a jamais fait miraculeusement ni ce prodige, ni aucune Comete afin d'apprendre aux Payens qu'il est bon, patient, & redoutable, car c'eust été travailler pour Jupiter & pour les autres faux Dieux & non pas pour lui. Et voila enfin l'entiere réponse à la difficulté que je m'étois proposée.

II. OBJECTION.

JE ne doutte pas que lors que vous lirez mes réponses il ne s'eleve dans vôtre esprit une foule de difficultez à m'opposer : mais il me semble qu'elles peuvent étre toutes reduittes à quatre. Vous pouvez dire I. que toute la force de mes raisons consiste en ce que je suppose que les Cometes sont formées par miracle, & qu'on me peut nier cela. II. Qu'il s'ensuit de mes raisons que Dieu ne pourroit jamais faire des miracles parmi les Infidelles, car, si on m'en croit, ces miracles porteroient les Infideles à redoubler les exercices de leur fausse devotion. III. Que je suppose que l'intention de Dieu en produisant des Cometes, est de ranimer la fausse devotion des Idolatres, ce qui est supposer faux, parce que Dieu se propose au contraire de se manifester pour le vrai Dieu. Et enfin que toutes les suittes de l'apparition des Cometes, dont j'ay fait tant de bruit, ne sont qu'un abus des graces de Dieu qui servira à rendre les hommes plus inexcusables.

I. REPONSE.

Qu'afin que les Cometes soient des signes de ce qui doit arriver apres leur apparition, il faut necessairement qu'elles soient formées par miracle.

JE repons à la premiere difficulté, qu'il est impossible que les Cometes soient des signes des evenemens qui doivent arriver dans le monde, si elles ne sont formées miraculeusement. En voicy la demonstration. Puis que les Cometes ne sont point la cause Physique des evenemens qui les suivent, comme je l'ay deja prouvé, & comme il paroitra encore par ce qui me reste à dire; il faut afin qu'elles soient un signe asseuré de ces evenemens, qu'il y ait quelque liaison necessaire entre les Cometes & ces evenemens : or cette liaison est tout à fait impossible si les Cometes sont un pur ouvrage de la nature, donc ou elles ne presagent point ce qui les suit, ou bien elles sont un ouvrage miraculeux.

Pour vous faire voir que cette liaison est impossible, je vous prie de parcourir avec moi les differentes hypotheses des Philoso-

phes

phes touchant la nature des Cometes. I. Les uns nous disent que les Cometes sont des exhalaisons seches & inflammables, ausquelles le feu s'étant une fois pris, il doit paroitre à nos yeux autant de tems qu'il rencontre dequoy se nourrir. C'est l'opinion d'Aristote. Ceux qui n'ont pas voulu l'abandonner tout à fait, depuis qu'on a connu par la parallaxe que les Cometes sont au dessus de la Lune, n'ont changé dans ce sentiment, que la source des exhalaisons, car au lieu qu'Aristote pretend qu'elles sont fournies par la terre, les autres disent que la terre n'y contribue rien, que ce sont les Planetes qui en font toute la depense. II. D'autres Philosophes veulent que les Cometes soient un amas de plusieurs petites etoiles, qui étant prises à part sont invisibles, mais qui ne laissent pas en se joignant les unes aux autres de former un grand corps lumineux. III. Il y en a qui croyent que les Cometes sont une portion de la matiere celeste qui se durcit & se condense, & reflechit vers nos yeux la lumiere qu'elle reçoit du soleil. IV. Plusieurs croyent que les Cometes sont des Astres aussi anciens que le monde, & qui ont leur mouvement aussi reiglé que le

le soleil, mais à cause que la ligne qu'elles decrivent ne touche nôtre monde qu'en certains endroits, nous ne devons les voir que pendant qu'elles parcourent ces endroits là. V. Les Cartesiens pretendent que l'Univers étant divisé en plusieurs Tourbillons, dont chacun a un soleil à son centre, il arrive quelquefois que l'un de ces tourbillons est englouti par ceux qui l'environnent, parce que le soleil qui en occupoit le centre, s'étant couvert d'une croute fort epaisse, a perdu la force qu'il avoit de mouvoir à l'entour de lui une certaine portion de matiere, & de former un tourbillon. Comme rien ne se perd dans la nature, les autres tourbillons profitent de la ruine de celuycy, chacun selon qu'il a plus ou moins de force. Le soleil devenu corps opaque suit aussi la même destinée, il est entrainé dans d'autres tourbillons: si c'est dans le nôtre, il y forme une Comete autant de tems qu'il y sejourne.

Toutes ces hypotheses ont des difficultez inexplicables. Mais comme ce n'est pas de cela qu'il s'agit icy, je dis seulement, que de quelque opinion que l'on se serve, il est egalement impossible d'assigner une liaison

liaiſon naturelle entre l'apparition d'une Comete, & ce qui arrive parmi les hommes apres ſon apparition. Car pour trouver cette liaiſon, il faudroit, par exemple, que toutes les fois que l'action des cauſes ſecondes a ramaſſé en un corps les exhalaiſons ſeches & inflammables de pluſieurs Planetes, & qu'elle y a mis le feu, nôtre Terre fuſt à point nommé, preparée à fournir la matiere de la peſte, de la ſterilité, des feux ſouterrains, des ouragans &c. & que les hommes ſe trouvaſſent diſpoſez à la revolte contre leurs Souverains, à mettre le feu dans les villes, à conſpirer contre la vie de leurs maitres, à machiner le bouleverſement de la Religion établie, à faire des Sectes & des Schiſmes, à s'emparer des Etats de leurs voiſins, à s'attirer par leur arrogance la juſte indignation d'un Prince puiſſant, à retenir contre toute ſorte de droit des Provinces mal acquiſes. En effet puis que nous ſuppoſons que les Cometes ne ſont pas la cauſe des malheurs epouvantables que l'on dit qu'elles preſagent, il faut bien que la cauſe de ces malheurs ſoit dans la terre, & dans les diſpoſitions du cœur de l'homme. Or il eſt impoſſible de com-

pren-

prendre que toutes ces dispositions se rencontrent dans la terre, & dans le cœur de l'homme precisement lors qu'il se trouve dans les Cieux un grand amas d'exhalaisons combustibles, parce que les alterations qui arrivent à la terre dependent de plusieurs causes, differentes de celles qui alterent le ciel, & que l'action de nos Elemens les uns sur les autres ne se reigle pas sur l'action par laquelle les Planetes sont echauffées ou refroidies. Par exemple, les vents de midy qui ruinent en certaines provinces toutes les esperances du Laboureur, n'attendent pas à souffler, que Saturne ait poussé bien loin de lui diverses matieres fuligineuses: soit qu'il fasse froid, soit qu'il fasse chaud sur cette Planete, soit que ses pores ne laissent rien sortir, soit qu'il s'y fasse de grandes evaporations; il souffle un vent de midy sur la terre, quand le Soleil, ou quelque chaleur interieure rarefient certaines portions de la terre, ce qui ne depend nullement de l'état où se rencontrent Saturne, Jupiter, ou telle autre Planete que l'on voudra. Pour ce qui est des hommes, ils sont quelquefois incitez à la revolte par l'ambition d'un particulier: une autrefois ce sera par le

mauvais traitement qui aura été fait à un brutal accredité parmi la Canaille. Les guerres d'entre les Princes naissent de plusieurs raisons d'Etat, ou de certaines passions qui changent pour la moindre chose. C'est un detail infini que celui de toutes les choses qui font naitre les guerres civiles & les guerres étrangeres, les schismes & les conspirations; mais on peut dire que rien de tout cela ne se proportionne à ce qui se passe dans la Region de Saturne ou de Jupiter. Il est donc manifeste que selon les loix de la Nature il n'y a nulle liaison entre ce qui se passe icy bas apres qu'il a paru des Cometes, & l'apparition de ces Cometes.

Je sai bien que toutes les causes secondes tant celles qui amassent & qui allument des exhalaisons dans les Cieux, que celles qui font la temperature de l'air, les pluyes & la secheresse sont subordonnées à une cause generale, qui les met toutes en action avec un concert merveilleux: mais je dis neanmoins que les effets qui sont produits sur la terre, ne varient point à mesure que ceux qui sont produits dans les Cieux changent leur ordre, parce que la cause generalle & premiere qui fait agir toutes les autres s'ac-

com-

commode à l'exigence de chacune en particulier, sans avoir egard pour la production des effects de l'une à l'exigence de l'autre. Par exemple pour produire du feu dans du bois, la cause generalle ne considere que la vertu du feu que l'on applique. Que les autres causes soient disposées tout comme il vous plairra, que le soleil soit eclipsé, qu'un vent de nord gele toutes les rivieres, qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il se donne des batailles, pour tout cela ni plus ni moins: le feu ne laisse pas de bruler; la cause premiere lui fait deployer sa vertu tout de même que s'il n'y avoit point d'eclipse, &c. J'excepte seulement les causes immediatement appliquées au bois, comme seroit de l'eau que l'on fairoit tomber dessus; car en ce cas là le feu n'agiroit pas avec le même succez; il s'éteindroit même si l'activité de l'eau étoit superieure à la sienne. Mais à moins de cela la force du feu n'a point de subordination aux autres corps de l'Univers, & par consequent les effets qui se produisent sur la terre, ne vont pas de concert avec ceux qui se produisent dans le ciel, de sorte qu'il n'y a rien de moins raisonnable, que de dire que les corps inferieurs se trouvent

tout justement prets à nous infecter & à nous affamer, lors que les Planetes ont jetté hors de leur sein plusieurs exhalaisons, qui ont pris feu dés qu'elles se sont trouvées au Rende-vous general.

Cela est d'autant plus absurde que nous savons par experience que les corps qui environnent la terre, ne se reiglent point les uns sur les autres, en sorte que l'on puisse dire que quand il faira beau tems en une certaine contrée, une autre à 40. lieües de là, sera dans un tel, ou dans un tel état. Nous voyons que pendant qu'une Province est affligée de seicheresse, une autre souffre par trop de pluye, sans neanmoins que ce soit un ordre reglé: car peut étre n'arrivera t'il jamais que l'une de ces deux Provinces soit exposée à une incommodité directement contraire à l'incommodité qui afflige l'autre en même tems. Comment donc peut on concevoir que des causes aussi eloignées que le ciel & la terre; dont les qualitez sont si differentes; qui agissent sans aucune subordination entre elles, quoy qu'elles soient toutes sous la direction d'une même cause generale: ayent neanmoins un raport d'action si bien concerté, que si les unes employent 6. ans

à pro-

à produire leur effet, les autres n'en employent que tout autant; si les unes sont troublées ou aydées dans leur operation, les autres le soient aussi? Il faudroit renoncer au sens commun pour se persuader ces sortes d'improbabilitez.

Prénez bien garde Mr. que je suppose que les Cometes ne concourent point comme causes Physiques, à la production de ce qui arrive sur la terre, car de là depend la force de mon raisonnement. Je sai assez que lors que plusieurs causes sont employées pour une certaine action, celui qui les dirige proportionne tellement la vertu des unes à celle des autres, qu'elles avancent ou n'avancent pas selon qu'il est necessaire pour arriver à la fin que l'on se propose. Un Roy, par exemple, qui met en campagne 4. ou 5. armées, & qui sans decouvrir son dessein à pas un des Generaux, ne laisse pas de les faire concourir tous à son but, reigle si bien la demarche de l'une des armées sur l'état où se trouvent les autres, qu'on peut dire que les unes sont la cause, pourquoy les autres font ce qu'elles font. Mais il n'en va pas de même des Planetes & de la terre, car nous supposons que Dieu ne les applique pas

pour produire par l'accord & par l'union de leurs vertus un certain effet, auquel cas les Planetes acheveroient ce qu'elles auroient à contribuer, en même tems que la terre fourniroit sa tache. Nous supposons que les Planetes produisent une Comete sans le concours de la terre, & que la terre produit à son tour quantité de maux sans le concours des Planetes, ou de la Comete. En ce cas là il est evident qu'il ne peut y avoir aucune correspondance necessaire entre leurs effects, qui fasse que quand nous voyons que les Planetes ont produit le leur, nous soyons asseurez que la terre faira bien tôt le sien, & par consequent si les Cometes sont un signe de quelque mal à venir, il faut que Dieu les produise tout exprez lors qu'il voit que la terre est prete à faire eclorre ce mal là, car selon les loix de la Nature, il n'arriveroit peut étre jamais, que la terre étant en cet état, une matiere inflammable se trouvast tout à propos dans le ciel pour y former une Comete.

Je ne suis pas fort eloigné du sentiment de l'un (1) des plus grands Philosophes de ce siecle, qui croit que Dieu meut tous les corps par des loix tres simples, tres-gene-

(1) *le P. Malebranche.*

generales, & tres-uniformes, en sorte que la même loi qui fait le mouvement de la flamme sur la terre, fait aussi le mouvement ou le repos de la matiere la plus eloignée de nous, que nous puissions imaginer. Mais je dis neanmoins que les changemens qui arrivent sur la terre, ne dependent point de l'état où les corps se trouvent par tout ailleurs. Supposons qu'une certaine quantité d'eau est determinée par la rencontre des corps qui l'environnent, & en vertu des loix generalles, à se mouvoir circulairement au milieu du Rhin, pendant que les mêmes causes font tomber une maison située sur le rivage. Nous concevons tres-distinctement, qu'encore que ces deux mouvemens soient l'effect d'une même loi, toutefois l'un ne depend point de l'autre : & cela paroit manifestement en ce que la cessation de l'un n'empeche point l'autre de continuer. Le Tourbillon que je suppose au milieu du Rhin ne change point de nature quoy que la maison ne subsiste plus. Que l'on brule toutes les forets d'alentour, que l'on arrache toutes les vignes, le tourbillon ne s'en sent point. Cela pourra changer la temperature du Climat, & diversifier plusieurs

choses particulieres : mais quelques autres demeureront constamment les mêmes qu'elles étoient. Ainsi nous avons lieu de croire qu'à l'egard d'un certain corps les loix generales produiroient le même effect qu'elles produisent, quand même en cent mille endroits ailleurs, les dispositions de la matiere seroient tout autres qu'elles ne sont effectivement. Si bien que la terre ne doit point souffrir necessairement une modification plutôt qu'une autre, à cause que les loix generalles amenent dans le tourbillon de Saturne une certaine modification plutôt qu'une autre. Autrement il faudroit dire que parce qu'un homme s'est levé aujourdhui à 8. heures & non pas à 6. tous les corps à cent lieües à la ronde ont acquis des modifications qu'ils n'auroient pas, s'il se fut levé à 6. heures : ce qui étant absurde, il faut dire qu'encore que les mêmes loix qui ameinent les Cometes où nous les voyons, produisent sur la terre tous les changemens qu'elle souffre, ces changemens là ne deviennent point, à cause qu'il paroit une Comete, differens de ce qu'ils seroient, s'il n'en paroissoit point du tout, & par consequent il faut dire que la terre ne doit pas être preparée à un

un certain changement, à la peste ou à la famine, par exemple; parce que la Region celeste se trouve passée dans un autre certain changement.

Cecy se confirme par la consideration des miracles qui se lisent dans l'Ecriture. Il faudroit avoir perdu le sens pour s'imaginer qu'à cause que Dieu mouvoit la matiere dans l'Egypte autrement que selon la loy generale, tout le reste de la matiere changea ses modifications. Ce n'est point cela. Toutes choses furent en ce pays-cy, par exemple, les mêmes qu'elles eussent été, si Dieu n'eut rien fait d'extraordinaire pour son Peuple, même recolte, même froid, mêmes pluyes, mêmes vens, &c. Donc les changemens qui se font dans une portion de la matiere, ne causent point de changement dans toutes les autres, & par consequent il n'est pas possible de concevoir que les alterations qui forment les pestes & les famines sur la terre, marchent perpetuellement de même pas que les alterations qui forment une Comete dans les Cieux.

Il ne seroit pas besoin de s'étendre sur ceci autant que je fais, si je n'avois à combattre que sous les Principes ordinaires,

parce qu'ils ne ſuppoſent pas une ſi grande liaiſon de tous les evenemens, que les Principes de Mr. Des-Cartes.

Il eſt facile d'appliquer tout cecy à la ſeconde, à la troiſieme, & à la cinquiéme hypotheſe, & de voir que c'eſt toujours la même difficulté, parce que la rencontre de pluſieurs petites étoiles; l'action qui condenſe quelque partie de l'Ether; & celle qui convertit un Soleil en Planete à la ruine de tout un Tourbillon, ne peuvent pas être ſi bien concertées, ſelon les loix de la Nature, avec l'action des Corps qui produiſent nos calamitez que les unes aillent conſtamment avec l'autre.

Pour ce qui eſt de la quatriéme hypotheſe, j'ay deja dit ailleurs, qu'il eſt contre toute raiſon, que les corps qui alterent nos Elemens, achevent juſte la preparation de la peſte, ou de la famine, toutes les fois que les Cometes reviennent au même point de la ligne qu'elles decrivent. Car ou bien les Cometes employent toujours le même tems à parcourir cette ligne, ou bien elles achevent leurs periodes tantôt avec plus de promptitude, tantôt avec plus de lenteur.

Dans la premiere ſuppoſition, qui eſt bien

bien malaisée à accorder avecque les Phenomenes, quoy qu'en ait voulu dire Mr. Petit, & quoy qu'au raport de (1) Diodore de Sicile les Egyptiens & les Caldéens grands Observateurs des Astres, ayent autrefois predit la venue des Cometes; dans cette supposition, dis-je, il n'y a point d'apparence que les Cometes, & les corps qui en alterant nos Elemens sont cause des pestes & des famines, des tempêtes, & des trembleterres, puissent agir plusieurs fois de suitte avec le memé progrez, parce que les dispositions qui doivent concourir à ces grands desordres, changeat perpetuellement sur la face de la terre. On voit des villes où l'on voyoit autrefois paitre les moutons, & des masures où l'on voyoit autrefois des villes tres florissantes. On desseiche des marais en un lieu pendant qu'on laisse ailleurs incultes les plaines les plus fertiles. On abat des forêts; la terre s'entr'ouvre en certains lieux, & abyme des montagnes qui refroidissoient tout le pays à la ronde. Des rivieres sont tout à fait englouties ou transportées dans un autre Canal. La mer inonde certains pays. Il nait, pour ainsi dire, de grandes terres au milieu des eaux, comme nous l'appre-

(1) *Lib.* 1. 2. & 15.

nons de (1) Pline, de (2) Seneque, de (3) Pythagoras, & de plusieurs autres Naturalistes. Je ne sai s'il faut croire ce qu'Ovide fait declamer au même Pythagoras, qu'il y a eu des rivieres qui sont devenues salées. Mais je ne fais point de doute, qu'il n'y en ait aujourdhuy qui n'ont plus les qualitez qu'elles avoient anciennement, & qu'ainsi nos voyageurs n'ont pas raison de crier à l'imposture, quand ils font des experiences qui ne s'accordent pas avec le temoignage des Anciens. Et c'est ce que je voudrois que Mr. Guillet eut ajouté à l'Apologie qu'il a faite de Pausanias contre Mr. Spon, qui n'a pas trouvé que la riviere Hales fut si froide que les Anciens Naturalistes le vouloient persuader. Je voudrois aussi que l'on repondit quelque chose de semblable à ceux qui se vantent d'avoir trouvé l'Egypte plus favorisée de la pluye, qu'on ne le disoit anciennement. Ce qui soit dit sans prejudice de ceux qui soutiennent que les Anciens n'ont pas toujours écrit sur de bons memoires.

(1) *Lib.* 2. *c.* 86. 87.
(2) *Lib.* 2. *natur. quæst. c.* 26.
(3) *apud Ovidium Metam.* 15.

Quoy qu'il en soit, on ne peut pas disconvenir que les changemens dont j'ay parlé ne causent de la diversité dans les sai-

sons.

ſons. Et quand cela ne nous convaincroit pas ; pouvons nous aller contre l'experience qui ne nous fait jamais voir pendant la plus longue vie, deux hyvers, ou deux étez, deux printems ou deux automnes parfaitement ſemblables ? Y a t'il homme au monde qui ſe puiſſe vanter d'avoir veu deux Equinoxes ou deux Solſtices avec le même vent, la même temperature d'air, & les mêmes diſpoſitions pour tout le reſte? Je ne croi pas que depuis que le monde eſt monde il y ait eu deux jours ſemblables en toutes choſes non ſeulement à l'egard de toute la terre, mais auſſi à l'egard d'une portion comme la France. Comment donc ſeroit il poſſible que les cauſes qui auroient employé 40. ans à preparer une peſte, ou une ſechereſſe du tems de Moyſe, la preparaſſent auſſi en 40. ans ni plus ni moins dans ce ſiecle icy, où la terre eſt ſi differente de ce qu'elle étoit, qu'on peut dire que de cent cauſes particulieres qui concouroient du tems de Moyſe, a infecter un Royaume, il n'y en a pas 10. qui ſoient demeurées les mêmes juſques à preſent, ce qui doit neceſſairement produire de la diverſité dans les effets, & les mettre hors de toute regularité, & oter

par consequent aux Cometes toute sorte de vertu significative de l'avenir dans la premiere supposition.

Je ne dis rien sur la seconde parce qu'elle est sujette aux mêmes difficultez que les autres 4. hypotheses.

Pour donner plus de force à mes raisons, je vous prie Mr. de remarquer, qu'il est encore plus impossible que les malheurs que l'homme fait à l'homme plus terribles ni que la famine ni que la peste au jugement du Roy (1) David, arrivent precisement toutes les fois que le cours de la nature forme des Cometes, qu'il n'est impossible que les malheurs où l'homme n'a point de part, comme sont la mortalité & la disette, arrivent avec cette correspondance: & cela parce que les desordres de la guerre dependent de mille rencontres fortuites, & de la volonté de l'homme sujette à des passions qui changent du soir au matin, ce qui fait qu'il n'y a aucun état ni aucun effet des causes necessaires, qui puisse avoir un concert reglé avec ce qui depend de la volonté de l'homme.

(1) *Lib. 2. Regum cap. 24.*

Comment veut on, par exemple, que la Comete qui parût la premiere année du regne d'Alexandre le Grand, ait eu selon

les

les loix de la nature, quelque relation avec tous les maux que l'ambition de ce Prince causa dans le mo[n]de? N'est il pas vrai que si les Cometes se font sans miracle, celle là se fit voir par une suitte necessaire de l'action des corps Celestes? Et cela étant ne s'ensuit il pas qu'elle eust paru quand même il eust deu arriver (ce qui étoit tres possible) ou qu'Alexandre devint malade, ou qu'il fust tué des le premier choc, ou que Darius fust aussi brave que Cyrus? Cependant si l'une de ces trois choses fust arrivée, il y eut eu bien de malheurs epargnez, & par consequent cette Comete n'eust pas laissé de se faire voir, quand même le monde n'eust deu souffrir aucun ravage considerable. Donc il n'y avoit aucun raport naturel entre cette Comete, & les evenemens qui l'ont suivie.

Il n'y a personne qui ne voye que si Alexandre eust été saisi d'une maladie dangereuse des le 4. jour de sa marche, son armée n'eust point passé l'Hellespont ; si bien qu'il n'y a qu'à supposer que la maladie degenera en paralysie pour voir finir cette guerre avant qu'elle eust commencé. Si Alexandre eust été tué au passage du Granique, il n'y eust plus eu de guerre.

Ses

Ses Generaux n'cussent songé qu'à regagner leur maison. Si le Roy de Perse eust été de la volée de Cyrus, Alexandre eust eu le tems de mourir avant que d'avancer 20. lieües dans le pais ennemi. Le passage de l'Hellespont lui eust couté 20. combats qui eussent ruiné son armée, ce qui l'eust, peut étre, degouté de son dessein; ainsi mourant sans avoir fait de Conquetes, il n'eust pas laissé des Successeurs qui ont rempli la terre de crimes, de sang, d'incendies, & de carnages. Vous avez peu remarquer en lisant l'Histoire, que quand deux Princes à peu pres egaux en puissance, en courage, & en bonne conduite, se font la guerre, ils se battent vigoureusement, ils prennent & reprennent des places, ils font perir leurs armées, ils ruinent tour à tour le pays de leur ennemi. Qu'arrive t'il apres tout cela? C'est qu'ils se lassent, & qu'ils s'epuisent, & qu'ils s'accommodent enfin, sans avoir presque rien gagné les uns sur les autres. C'est apparemment ce qui fut arrivé à Cyrus & à Alexandre s'ils eussent vecu en méme tems, & c'est ce qui arriva à François I. & à Charles Quint. Quand l'un des partis retient quelque chose par le Traitté de *Paix*,

on

on peut bien dire qu'il l'achete plus qu'il ne vaut comme le (1) remarque fort bien Annibal en parlant à Scipion, *Optimum quidem fuerat eam patribus nostris mentem datam ab Diis esse, ut & vos Italiæ, & nos Africæ imperio contenti essemus. Neque enim ne vobis quidem Sicilia atque Sardinia satis digna pretia sunt pro tot classibus, tot exercitibus, tot tamque egregiis amissis Ducibus.*

(1) *Livius Dec.* 3. *l.* 10.

Tout cela me fait dire que les grands evenemens qui bouleversent le genre humain sont attachez à des circonstances si casuelles, qu'il n'est pas possible que le cours de la Nature nous en fournisse quelque presage asseuré. De sorte que si la Comete qui a paru au commencement du regne d'Alexandre, a presagé tout ce qu'il devoit faire tant par lui que par ses Successeurs, il faut que Dieu l'ait formée tout expres pour cela, car encore une fois, il ne faloit si non que le Cheval Bucephale se cabrat (à quoy il étoit fort porté de son naturel) pour eluder les presages de cette Comete. Un coup de pied de cheval qui en d'autres circonstances n'eust de rien servi, eust peu sauver la vie à des millions d'hommes, qui sont peris à cause d'Alexandre,

andre, & euſt epargné au monde une infinité de miſeres dont il a été deſolé à l'occaſion de ce Prince. Car il faut lui imputer tout ce qui a été commis de violent & de funeſte par Lyſimachus, par Ptolomée, par Antigonus, par Demetrius, par Seleucus, par Caſſander, & par ſes autres Succeſſeurs, parce que ſans ſon ambition ils euſſent vecu fort contens avec 50. mille livres de rente, & quelque charge dans la Macedoine, au lieu qu'ils prirent ſi bien gout à poſſeder les Royaumes qui leur echeurent par le partage des Conquêtes d'Alexandre, qu'ils mirent tout en combuſtion pour s'agrandir. Ainſi on ne peut nier qu'afin que cette Comete ait preſagé tous ces malheurs, il a falu qu'elle ait été formée par une cauſe qui ſceuſt qu'Alexandre auroit une ambition prodigieuſe, qu'il auroit à faire à un Ennemi dont il auroit bon marché, qu'aucune maladie, ni aucune bleſſure ne l'arreteroit &c. Outre cela comme il ne faut qu'un ſeul homme poſé en certaines circonſtances, pour mettre tout ſans deſſus deſſous, & que les cauſes ſecondes qui produiſent les Cometes ſont incapables de choiſir leur tems, & d'attendre à en produire une, qu'il doive naitre

naitre un Cyrus, un Cesar, un Mahomet, un Alexandre; il est evident ou que les Cometes ne signifient rien, ou qu'elles ne sont pas formées par la vertu des causes secondes, mais par Dieu luy même, qui sans avoir égard à la disposition de la matiere, ni à l'activité des corps environnans, donne la forme de Comete à une certaine matiere, (en voila pour vous qui étes Peripateticien) ou introduit dans la même matiere la figure des parties, la situation, la grosseur, & le mouvement necessaires pour en faire une Comete, sans se servir du mouvement imprimé deja aux corps voisins, ni suivre les loix de la communication du mouvement qu'il a établies (c'est selon les principes de Mr. Des-Cartes) de quelque façon que Dieu agisse, c'est toujours un miracle proprement dit.

Afin que vous ne m'accusiez pas de m'être epargné moi même, je veux bien vous avoüer que je concois un moyen de faire que les Cometes soient des signes de mauvais augure, sans être des miracles. Voici comment. Il n'y a qu'à supposer que toutes les fois que les causes secondes forment une Comete, Dieu se determine à punir les hommes. Supposant une fois

que

que Dieu s'est donné à lui même ce signal, il s'ensuit qu'il y a une liaison necessaire entre les Cometes & les fleaux de la justice divine, & qu'ainsi les Cometes sont un presage des Jugemens de Dieu. Si je n'avois pas une reponse toute prête, la premiere partie de vôtre instance, seroit une objection victorieuse.

Mais je repons que dans le cas supposé il faudroit que Dieu produisit par miracle la peste, la guerre, la famine, & ce qui s'ensuit, parce qu'il n'est pas possible, comme je l'ay prouvé, que toutes les fois que les corps celestes produisent une Comete, les corps terrestres soient tout prets à causer la mortalité, la sterilité, & tous les desordres de la guerre. Cela se peut rencontrer ainsi quelquefois, comme il arrive quelquefois qu'il grele, lors qu'une Reyne accouche d'un fils. Mais on ne peut point en faire une regle generale, en laissant aller les causes secondes selon leur train ordinaire. De sorte que la pluspart du tems Dieu ne trouveroit icy bas aucune disposition à la peste, à la guerre, à la famine, quand la nature auroit produit quelque Comete dans le Ciel. Il faudroit donc que par miracle il envoyast l'infec-
tion

tion dans les villes, qu'il ruinaſt dans les Campagnes toutes les moiſſons, qu'il fiſt naitre dans le cœur des hommes l'envie de ſe faire la guerre ſans quartier, qu'il leur inſpiraſt l'eſprit de ſedition & de ſchiſme, qu'il formaſt dans les entrailles de la terre des feux qui en la ſecoüant rudement engloutiſſent des Provinces, & apres s'être fait jour par des abymes affreux, portaſſent de toutes parts la terreur & la miſere. Mais qui ne voit combien tout cela eſt indigne de la ſageſſe de Dieu?

Je demande premierement qu'eſt ce qu'on gagne à nier que Dieu faſſe les Cometes par la voye du miracle, puis qu'en le niant on ſe trouve contraint d'avoüer qu'il fait par miracle les malheurs qui viennent à la ſuitte des Cometes. De plus n'eſt ce pas une impieté & un blaſpheme criant de dire que Dieu pouſſe les hommes à ſe faire la guerre, lors qu'il ne les trouve pas diſpoſez à cauſer tous les ravages qu'il a voulu annexer à la formation des Cometes? Outre cela n'eſt ce pas oter à Dieu le choix du tems auquel ſe font les changemens des Empires, & les punitions de l'iniquité des hommes? Car ce

ne

ne feroit plus la mechanceté de l'homme, & l'abus enorme ces graces du Ciel qui porteroit Dieu à chatier les Nations : ce seroit la rencontre de certaines causes qui allant leur train ordinaire, ameneroient une Comete sur nôtre horizon. On sait que ces causes là agissent toujours selon toute l'étenduë de leur vertu, & qu'elles ne proportionnent point leurs forces aux progres de la mechanceté des hommes. C'est pourquoi les Cometes peuvent aussi tot sortir de leurs mains, lors que les hommes s'amendent, que lors qu'ils sont les plus endurcis dans le crime, & cela étant Dieu se verroit obligé de punir les hommes, non pas lors que sa sagesse le trouveroit plus à propos, mais lors que le cours de la nature auroit formé des Cometes, car à la veüe de ces Cometes, en quelque état que fussent les hommes, il faudroit ou par miracle ou autrement qu'ils fussent accablez des plus horribles desolations. Qui ne voit que c'est assujettir Dieu à des contre-tems, & oter à sa Providence les momens & les occasions, qu'elle (1) s'est particulierement reservées? Qui ne voit que c'est aller contre la declaration que Dieu (2) lui même fait à Abra-

(1) *Non est vestrum nosse tempora vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate* Act. Apost. cap. 1: 7.

(2) *Genes. cap.* 15.

Abraham, qu'il ne veut point lui donner encore les terres des Amorrhéens, parce que leur iniquité n'étoit point encore venue à ſon comble ? Ainſi Mr. le plus court pour vous, ſi vous perſiſtez dans vôtre ſentiment, eſt de dire que Dieu forme des Cometes lors qu'il a deſſein de punir les hommes, & qu'il voit que leurs paſſions, qu'il ne veut pas étouffer, ſont prêtes à leur faire troubler le repos du monde par une infinité de violences. J'ay donc raiſon de ſoutenir, que ſi les Cometes ſont des preſages, elles ſont faites miraculeuſement.

SECONDE REPONSE.

Que ſi les Cometes étoient des miracles, elles ſeroient d'un certain ordre de miracles que Dieu ne fait jamais dans le Pays des Infidelles.

Pour repondre à la ſeconde difficulté qui eſt, que mes raiſons prouvent que Dieu ne peut jamais faire des miracles dans le pays des Infidelles, je diſtingue deux ſortes de miracles. Les uns, pour ainſi dire, ſont des miracles parlans, & diſtin-

diſtinguent en propres termes le vrai Dieu d'avec les fauſſes Divinitez. Les autres font ſeulement connoitre qu'il y a au deſſus de l'homme quelque choſe qui a beaucoup de puiſſance. Je ne voi point de mal à ſoutenir que Dieu ne fait jamais des miracles du ſecond ordre parmi les Infideles: parce que ces miracles ne contiennent rien qui puiſſe deſabuſer un Idolatre, & ne ſont propres qu'à luy faire penſer que les Dieux qu'il adore ſont puiſſans & redoutables, ce qui l'engage à les adorer avec plus d'ardeur. S'il ne le fait pas, il temoigne plus evidemment le mepris qu'il fait de ce qu'il reconnoit pour vrai Dieu, puis qu'ayant de nouvelles marques de ſa puiſſance ou de ſa colere, il ne change rien dans ſa conduite. Quoi qu'il faſſe, il aggrave ſon peché: car s'il augmente ſa fauſſe devotion, il commet un plus grand nombre de crimes d'Idolatrie. S'il demeure indevot, il eſt impie plus criminellement. Ainſi ces ſortes de miracles ne pouvant ſervir qu'à rendre les Infidelles plus mechans, je ne trouve pas qu'il ſoit de la bonté de Dieu d'en faire parmi eux, & il me ſemble que ce ſeroit leur tendre des pieges: à quoi j'ajoute mes autres raiſons.

Je

Je mets dans cette eſpece de miracles une Comete, un Ouragan, un tremblement de terre, des meteores & des prodiges epouvantables que Dieu fairoit lui ſeul contre l'ordre de la Nature.

L'autre eſpece de miracles comprend ceux que Dieu fait faire par des hommes remplis de ſon eſprit, lesquels Il envoye aux Infidelles pour leur precher ſa revelation,& pour les convaincre par des enſeignemens diſtincts & intelligibles, de la fauſſeté de leur creance. Il eſt de la bonté & de la ſageſſe de Dieu d'en faire de ceux cy à la veüe des Infidelles, quand il veut les appeller à ſa connoiſſance. Auſſi leur envoye t'il alors ſes ſerviteurs, qui leur declarent ce qu'il faut ſavoir de la Nature de Dieu, qui leur font voir la vanité de leur faux culte, & qui leur enſeignent la maniere de ſervir Dieu conformement à ſa volonté. Mais comme des Diſcours ſans miracles ne perſuaderoient pas, Dieu revet ſes ſerviteurs de la vertu de faire pluſieurs choſes miraculeuſes. A leur parole le feu perd ſon activité, les rivieres ſe fendent en deux, les morts ſortent de leurs tombeaux, les infirmitez les plus incurables ſont gueries. C'eſt ce que j'appelle

des miracles parlans, parce qu'ils confirment la predication d'un Apotre, & qu'ils temoignent d'une façon tres distincte que ce qu'il annonce est vrai. On ne peut plus demeurer avec quelque excuse dans la Religion des faux Dieux, puisque ceux qui vous disent nommement & expressement que Jupiter n'est point Dieu, que le seul Dieu des Chrêtiens est le vrai Dieu, vous confirment par des miracles eclatans, la verité qu'ils vous prechent. On ne peut plus s'imaginer que les Dieux que l'on adore sont les miracles que l'on voit faire, puis que ceux qui les font, vous assurent en termes expres, que ce sont de faux Dieux, dont il faut renverser incessamment les Temples & les Autels. Voila Mr. les miracles que Dieu fait dans le pays des Infidelles; je n'en connois point d'autres qui soient proportionnez à la faculté de l'homme Pecheur.

Ne m'avoüerez vous pas que si les Apotres se fussent contentez de guerir les boiteux & les aveugles, de ressusciter les morts, &c. personne n'eust rien compris dans leur Ministere, personne ne se fust avisé pour cela de douter de la bonté de sa Religion, & de croire que Jesus Christ

CHRIST eſt Dieu? Tout le ſuccez de ces miracles euſt abouti a faire mettre les Apotres au rang des Dieux, ou à les faire regarder comme des Dieux deſcendus en terre, ainſi qu'on (1) fit à l'egard de S. Paul & de S. Barnabé dans une ville de Licaonie. Il a donc falu qu'ils ayent parlé, & qu'ils ayent expliqué nettement & clairement en faveur de qui ſe faiſoient tous ces miracles. Je dis la même choſe de Moyſe. S'il ſe fuſt contenté de faire des miracles devant Pharao, & d'affliger ſon Royaume de diverſes playes; jamais ce Prince n'euſt deviné à qui on en vouloit, jamais il n'euſt compris que la violente Politique dont il ſe ſervoit envers les Hebreux, ne plaiſoit pas à celui qui gouverne le monde, & qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que celui de ces Hebreux. Auſſi voyons nous que Dieu ordonne à Moyſe de debuter par le grand nom de Dieu, & de ſommer le Roy Pharao de la part de Dieu, de laiſſer ſortir les Iſraëlites. Pour confirmer ſa miſſion Dieu fait faire à Moyſe des miracles ſurprenans & ſuperieurs aux preſtiges des magiciens de Pharao, & reduit ce Prince à la neceſſité de confeſſer qu'en effet le Dieu des Hebreux eſt le vrai Dieu.

(1) *Act. Apoſtol. cap.* 14.

Cela montre que les miracles doivent étre accompagnez de la parole & que la parole doit étre accompagnée de miracles, quand il s'agit de faire connoitre le vray Dieu aux Infidelles, & qu'ainsi Dieu ne se sert que des miracles du premier ordre dans le pays des Infidelles. S'ils ne produisent pas leur effet, tant pis pour ceux qui s'endurcissent comme Pharao, non seulement parce qu'ils ne se convertissent pas, mais aussi parce qu'ils resistent à une vocation tout à fait proportionnée à leurs facultez, & qui ne leur laisse aucune excuse. Ils ont veu, ils ont oüi distinctement ce que Dieu demandoit d'eux: au lieu qu'ils peuvent dire d'une Comete miraculeuse, qu'elle ne leur aprenoit pas si c'étoit Jupiter, Diane, Mercure, ou le Dieu des Hebreux qui l'envoyoit, & lequel des Dieux étoit le seul veritable.

III. REPONSE.

Qu'il est faux que Dieu se soit proposé de se faire connoitre pour le vrai Dieu aux Gentils, en leur faisant voir des Cometes.

C'est là Mr. ma reponse à la troisieme difficulté. Je ne comprens point, je vous

vous l'avoüe, que Dieu se puisse proposer en faisant luire une Comete sur des Peuples Idolatres, de convaincre ces Peuples qu'il est le vray Dieu, & que Jupiter & les autres Divinitez ne sont que du bois & de la pierre. Car imaginez vous un Idolatre de bonne foy, qui a du sens, de la raison, de la science. Faites le raisonner tant qu'il vous plairra sur l'apparition d'une Comete; promenez son esprit par toutes les reflexions qui peuvent vraisemblablement tomber dans son ame à la veüe de cette étoile. Je vous defie de trouver une gradation de consequences qui le conduise jusques à connoitre que le Dieu d'Israël, ou le Dieu des Chrêtiens, est le vrai Dieu, & que les Dieux qu'il adore sont tous faux.

J'avoüe que si la consideration de la Comete le portoit à considerer les œuvres de la creation, il arriveroit par cette voye à la connoissance d'un Etre infiniment sage, & infiniment puissant, pourveu qu'il fist un usage legitime de sa science. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'ignorance invincible d'une premiere cause qui gouverne le monde. Je conviens avec le (1) Prophete David, que les Cieux tout muets qu'ils sont ne laissent pas d'annoncer la gloire de

(1) *Psal.* 18.

Dieu depuis l'un des bouts de la terre jusques à l'autre, par l'admirable Symmetrie de leur construction, & par la regularité de leurs mouvemens. Je reconnois avec (1) S. Paul que ce qui est invisible dans la Nature de Dieu est devenu visible par la creation du monde à ceux qui considerent ses Ouvrages. Mais je dis en même tems que si cet Idolatre s'elevoit par ce moyen là jusques à la connoissance d'un Dieu souverainement parfait, il n'en auroit point l'obligation à la Comete: car ce ne seroit point à cause de la Comete qu'il attribueroit plus de grandeur & plus de puissance à son Jupiter, qu'il ne luy en attribuoit auparavant; ce seroit à cause de la beauté des creatures. Toute autre chose lui pouvoit fournir aussi bien que la Comete, une occasion de raisonner sur la structure de l'Univers. Il n'avoit qu'à considerer le soleil, ou quelqu'un de ces Phenomenes de la Nature qui à cause de leur rareté reveillent davantage l'attention, & il eust fait les mêmes progrez qu'en considerant une Comete. Je dis donc qu'une Comete ne pouvant pas par elle même meiner les hommes à la connoissance du vrai Dieu; n'ayant aucune proportion particuliere avec l'enten-

(1) *ad Roman. cap.* 1.

tendement humain pour lui apprendre ce ſecret; étant infiniment moins propre à cela que le monde même, il n'y a nulle apparence que Dieu ait pretendu le reveler à l'homme par cette voye là, & qu'il ait fait des miracles de cette nature dans cette veüe.

Faiſons nous juſtice Mr. reconnoiſſons nous dans les facultez de nôtre ame quelque talent particulier par lequel nous nous ſentions propres à faire des decouvertes dans la nature divine, auſſi tot que nous appercevons une Comete? Parlons franchement, & avoüons que nous en demeurerons où nous en étions. A la verité c'eſt un Phenomene qui embarraſſe tout le monde. Les Phyſiciens ne ſavent pas au vrai comment il ſe forme. Les Aſtronomes admirent bien plus ſon mouvement & ſa grandeur, qu'ils ne les comprennent. Les autres hommes le redoutent comme un preſage de malheur. Mais cela fait il qu'on connoiſſe d'avantage la nature de Dieu? Point du tout. Un Phyſicien reconnoiſſoit aſſez ſans cela que les ouvrages de Dieu ſont d'une telle profondeur qu'ils paſſent la portée de nôtre eſprit. Il ne faut pas s'eſſayer ſur les miracles afin d'être con-

vaincu de cette verité. Il ne faut qu'entreprendre l'examen du moindre fetu, ou d'une mouche pour sentir qu'il y a là plus de mysteres, que toute la Physique n'en decouvrira jamais. Un Astronome savoit aussi sans l'ayde de la Comete, que les mouvemens des Cieux sont admirables. Ceux qui craignent les Cometes savoient aussi deja, que Dieu est ennemi du vice, qu'il punit le mal. De sorte qu'apres avoir veu des Cometes plusieurs mois de suitte, il se trouve que tous tant que nous sommes, nous ne connoissons pas la nature divine autrement que nous faisions, & nous ne croyons pas étre pour cela dignes de blame. Si nôtre conscience nous fait quelque reproche là dessus, c'est seulement de n'avoir pas corrigé nôtre conduitte. Or si les Chrêtiens n'apprennent rien de nouveau touchant ce que Dieu est, par le moyen des Cometes, pourquoy voulez vous Mr. que les Payens ayent été obligez d'en apprendre d'avantage? Si nous pouvons impunement en demeurer où nous en étions quant à la connoissance, pourveu que du reste nous fassions continuellement des progez dans l'amour de Dieu, comment concevez vous que Dieu a peu

exiger

exiger des Payens qu'ils le connussent mieux qu'ils ne faisoient avant la veüe des Cometes ?

Pour moi j'avoüe que je ne le concois pas. Il me semble qu'un Philosophe Payen qui avoit étudié la nature, sans douter de la Divinité de Jupiter & de Mars, n'étoit nullement en état de se convertir en voyant une Comete. Car comment eust il cherché un nouveau Dieu pour ce Phenomene là, puis qu'il n'en avoit point cherché pour le monde même ? Si Jupiter est le Maitre du Monde, s'il regne dans les Cieux, si les étoiles dependent de lui ; la Comete ne pourra t'elle pas aussi en dependre ? Mais la Comete menace le monde de la colere de Dieu. Soit. Il ne s'ensuit pas pour cela que Jupiter & Saturne doivent étre chassez de leur place, car au contraire il s'ensuit qu'un Payen qui veut vivre selon sa persuasion, doit honorer ces Dieux là plus qu'auparavant. La veüe de la Comete l'y conduit par une suitte tres naturelle. Chaque peuple la regarde comme un signe de son malheur, chaque peuple croit que son bien & son mal luy vient de ses Dieux, que pour prevenir le mal qu'on apprehende, il faut appaiser ses

 Dieux.

Dieux & non les Dieux des autres nations, par consequent les Cometes ont poussé chaque Peuple à rendre honneur à ses Dieux, & bien loin de lui faire naitre l'envie de changer de Divinité, elles ont deu persuader à certaines nations, qu'il faloit examiner si on n'avoit pas introduit dans le service divin quelques ceremonies etrangeres, car il y a eu des Idolatres qui ont abhorré ce melange comme une espece d'impieté. (1) Anacharsis apres son retour en Scythie ayant voulu sacrifier à la maniere des Grecs fut tué par son propre frere, qui étoit Roy des Scythes: d'autres (2) veulent que ce soit Anacharsis qui ait tué un Scythe qui à son retour de Grece, se mit à celebrer les mysteres de la mere des Dieux à la mode des Grecs, ce qui est apparemment une meprise de Clement Alexandrin. Les Romains qui en retenant leurs anciennez Divinitez, en adoptoient tous les jours des nouvelles, sur tout dans les calamitez publiques, s'étoient en cela fort relachez de leur ancienne Discipline, qui deffendoit les cultes etrangers, comme il paroit par la suitte du passage de T. Live que j'ay cité cy (3) dessus, & par cet autre passage qui se voit au 9. livre de la 4.

(1) *Herodot. lib.* 4. *Diog. Laert. in Anach.*

(2) *Clem. Alexandr. in protreptr. ad Græc.*

(3) *supra p.* 198.

De-

Decade. *Quoties hoc patrum avorumque ætate negotium eſt magiſtratibus datum, ut ſacra externa fieri vetarent? Sacrificulos vateſque foro, circo, urbe prohiberent? Vaticinos libros conquirerent, comburerentque? Omnem diſciplinam ſacrificandi, præterquam more Romano abolerent? Judicabant enim prudentiſſimi viri omnis divini humanique juris, nihil æque diſſolvendæ religionis eſſe, quam ubi non patrio, ſed externo ritu ſacrificaretur.*

De quelque façon qu'on le prenne, je ne voi pas qu'on puiſſe dire que l'apparition d'une Comete ait peu changer ou la creance des Peuples touchant les Dieux, ou les ceremonies de la Religion établie, ſi ce n'eſt par l'addition de quelques ſuperſtitions nouvelles, en certains endroits. Ainſi j'en reviens toujours là, que les Cometes ſeroient d'un coté des miracles tres inutiles, & de l'autre tres favorables à la ſuperſtition, & qu'enfin il ne ſeroit pas de la ſageſſe de Dieu d'avoir employé pour la converſion des Idolatres un moyen qui non ſeulement ne les a point convertis, mais qui même n'a pas été propre à les convertir. D'où il reſulte qu'il eſt faux que Dieu ait eu un deſſein particulier &

plus formel de se faire connoitre pour le vrai Dieu par le moyen des Cometes, que par les autres Creatures. Et cela étant ma proposition est toujours vraye, savoir que si Dieu avoit formé miraculeusement des Cometes du tems que le Paganisme couvroit toute la terre, il auroit eu pour but de ranimer le zele de chaque peuple pour sa Religion par toute la terre. Or comme cela ne se peut dire sans impieté, il reste que nous disions que les Cometes sont des ouvrages de la nature tout purs, & qui ne signifient rien.

Mais il me semble que vous m'arretez icy pour me dire que c'est à moi une temerité bien punissable de nier que Dieu ait fait une chose, parce que ma petite raison n'en decouvre pas les utilitez, & voit au contraire qu'il en est sorti plusieurs grands abus. Sur cela Mr. je vous declare que je suis entierement convaincu que Dieu ne peut rien faire qui ne soit d'une sagesse infinie. C'est assez pour moi de savoir que Dieu a fait une chose, pour ne douter point qu'il ne l'ait faite avec une souveraine raison. Je n'en demande pas d'avantage; & soit que mes petites lumieres en decouvrent les utilitez, soit qu'elles n'y comprennent rien,

rien, n'importe, je crois toujours que c'est un ouvrage digne de l'infinie grandeur de Dieu. De sorte que si on me pouvoit prouver ou par des raisons necessaires, ou par une autorité infaillible, que Dieu forme les Cometes miraculeusement, pour nous étre un signe de sa colere, j'y acquiescerois de tout mon cœur, quoy que je crusse voir par mes lumieres qu'il n'y a rien de plus inutile, ni même de plus favorable aux interets du Demon que des miracles de cette nature.

Mais nous n'en sommes pas en ces termes. Nous cherchons si les Cometes sont un signe envoyé de Dieu, ou non. Rien ne nous en asseure, c'est à nous à examiner par la voye du raisonnement ce qu'il en faut penser, & rien n'empeche qu'entre autres raisons nous ne fassions valoir les interets de la sagesse, de la justice, & de la sainteté de Dieu, pour nous renger à la negative si nous trouvons que l'affirmative ne s'accorde pas avec ces Divins Attributs.

Les Ecoles de Theologie aussi bien que celles de Philosophie nous enseignent qu'il ne faut multiplier ni les étres ni les miracles sans necessité, & par là elles nous autorisent à rejetter toutes les suppositions

qui n'ont aucun usage, quand mêmes elles ne produiroient aucun mal. Selon cette maxime il ne faut jamais recourir au miracle quand on peut expliquer les choses naturellement, & on ne doit pas supposer que Dieu soit intervenu d'une façon singuliere dans la production d'un effet, si cette intervention nous paroit absolument inutile, ou même contraire à sa sainteté. On avoit raison de tourner en ridicules les Poëtes, Homere tout le premier, qui mettoient les Dieux à tous les jours, & les employoient au denoüement d'une intrigue de nulle consequence, ce qui est contre la regle

(1) *Horat. de Arte Poet.*

(1) *Nec Deus intersit, nisi nodus vindice dignus*
Inciderit.

A plus forte raison serions nous blamables si sans aucune necessité nous raportions à la vertu extraordinaire de Dieu, ce que nous voyons arriver dans la nature. Quand c'est un point averé qu'il y a du miracle quelque part, il est ridicule de chicaner, sous pretexte qu'on ne voit pas à quoy sert un tel miracle, & qu'au contraire on voit les abus qui en peuvent naitre:

tre : mais ce ne ſont plus des chicanes, lors qu'il n'y a que des ſoubçons mal fondez de l'exiſtence du miracle.

Ciceron parle avec eloge d'un Preteur nommé Caſſius, qui dans les procez criminels demandoit a l'Accuſateur lors que ſes preuves étoient foibles, qu'elle raiſon d'interêt avoit induit l'Accuſé à faire le crime de queſtion, *cui bono*, preſuppoſant en homme ſenſé qu'on ne fait pas de crimes pour rien, & qu'à moins d'une conviction evidente, on ne doit pas condamner un homme qui eſt accuſé d'avoir fait des crimes inutilement. Mais il ſeroit ridicule ſur cette maxime, de demander le *cui bono*, à un Accuſateur qui auroit ſolidement averé ſon accuſation. Cela ne doit avoir lieu que dans des cas incertains. Si j'avois veu commettre un meurtre à quelqu'un, on auroit beau me dire que le meurtrier auroit ruiné ſes affaires par là, & qu'il a deu voir qu'il les ruineroit; je ne dementirois pas pour cela mes ſens, & je croirois plutôt que l'homme agit quelquefois contre ſes interêts, que je ne croirois innocent celui à qui j'aurois veu commettre ce meurtre. Diſons auſſi que quand nous ſommes certains que Dieu a fait une choſe,

chose, il y a de l'impieté à penser qu'elle est inutile. Il faut croire que Dieu a ses raisons. Mais d'autre coté servons nous de la maxime *cui bono*, toutes les fois qu'on veut nous persuader sans aucune ombre de raison quelque fait miraculeux.

Pour me justifier par quelque chose de plus fort aupres de vous qui étes Theologien, je vous prie Mr. de vous souvenir que les Peres & les Conciles ont donné à ces paroles de l'Ecriture, *indurabo* (1) *cor Pharaonis*, une interpretation tres eloignée de ce qu'elles signifient literalement, & cela parce qu'il est manifeste que le sens literal choqueroit les perfections de Dieu. Car qui ne voit que si Dieu apres avoir envoyé Moyse faire commandement à Pharao de laisser sortir les enfans d'Israël, & apres s'étre fait connoitre à luy pour le souverain Maitre du Monde par des preuves incontestables, avoit positivement endurci le cœur de ce Prince pour l'empecher d'obeir aux paroles de Moyse, & pour avoir occasion de deployer sa puissance contre un Roy desobeissant, ce seroit une conduitte tres eloignée de la sincerité, de la justice & de la sainčteté? Mais si nous avions une revelation expresse qui nous assurast

(1) *Exod. cap. 7. v. 3.*

ſeuraſt que l'intention du St. Eſprit a été que ces paroles fuſſent priſes dans toute la rigueur de la lettre, l'Egliſe ne manqueroit pas d'y deferer, impoſant ſilence à la raiſon, & lui remontrant que puis que Dieu qui eſt la reigle & la ſource de la ſainĉteté & de la juſtice, nous declare qu'il a endurci le cœur de Pharao au pied de la lettre, cet endurciſſement eſt un acte qui ne choque ni ſa ſincerité, ni ſa juſtice, ni ſa ſainĉteté.

Appliquant cela à la diſpute qui eſt entre nous, je dis que pendant qu'il n'y a ni raiſon evidente, ni revelation qui nous aſſeure que Dieu forme les Cometes pour nous étre un ſigne de ſes chatimens, nous devons juger que cette opinion eſt fauſſe, par la raiſon que Dieu ne fait point des miracles non ſeulement inutiles, mais auſſi contraires à ſa ſincerité, à ſa ſainĉteté, à ſa juſtice, & à ſa bonté. Car ſi ſelon l'eſprit de l'Egliſe toute interpretation de l'Ecriture eſt fauſſe qui attribue à Dieu des actions manifeſtement contraires à l'idée que nous avons de ſes vertus, ſans qu'il ſoit permis d'alleguer que Dieu a des Droits que nous ne connoiſſons pas, & qui s'accordent avec ſes autres vertus d'une maniere

niere que nous ne connoissons pas, le droit par exemple, d'endurcir Pharao, literalement parlant, si dis-je, cela est ainsi, on peut soutenir que tout miracle est faux, qui est manifestement contraire à l'idée que nous avons des vertus de Dieu, sans qu'il faille avoir egard pendant qu'on n'est pas asseuré du fait, à des fins cachées, ou à des Droits inconnus que Dieu peut avoir. Ainsi Mr. en attendant que vous me monstriez que les Cometes n'ont pas été un motif d'Idolatrie, & un piege tendu au Pecheur par tout le monde, je croirai que Dieu ne les a pas formées extraordinairement pour annoncer son indignation.

IV. REPONSE.

Qu'il est faux que les Gentils se soient rendus inexcusables en ne se convertissant pas au vrai Dieu à la veüe des Cometes.

JE viens à la quatriéme difficulté qui n'est plus rien apres ce que j'ay repondu à la troisiéme; car puis que j'ay montré que les Idolatres n'ont peu deterrer aucune nouvelle perfection dans la Nature Divine par le moyen des Cometes, sinon que les Dieux se tenoient pour offensez, & qu'ils mena-

menaceoient les hommes;il eſt clair que les ſacrifices, les prieres & les autres honneurs qu'ils ont rendus à leurs fauſſes Divinitez avec un nouveau renfort de zele dans ces occaſions, ne peuvent point paſſer pour un abus de la grace particuliere que l'on pretend que Dieu leur faiſoit de les avertir de ſon courroux. J'ay montré que les Cometes ne ſont pas un miracle proportionné aux facultez d'un Payen, qui puiſſe le deſabuſer des prejugez où il eſt. Toute l'Ecriture nous enſeigne que quand Dieu a voulu que les Nations voiſines de ſon Peuple, connuſſent que le Dieu d'Iſraël étoit ſeul le veritable Dieu qui gouverne toutes choſes, il s'eſt ſervi de pluſieurs miracles qui diſoient nettement cela, & qui diſtinguoient ce Dieu d'avec tous les autres; au lieu que les Cometes ne ſignifient tout au plus que la colere du Ciel, ce qui eſt appliqué par chaque Peuple aux Dieux qu'il adore.

Nous ſavons d'ailleurs que toutes les fois que le tems eſt arrivé où Dieu avoit reſolu de ſe manifeſter à ceux qui ne le connoiſſoient point, il leur a fait annoncer ſa parole par des perſonnes qui portoient des caracteres ſi viſibles de leur miſſion

par

par le don des miracles, & par l'eclat des plus excellentes vertus, qu'il n'y a eu que des aveugles volontaires qui soient demeurez dans l'ignorance. Cependant combien a t'il falu de siecles, combien de martyrs, combien de miracles pour detruire l'idolatrie? Si l'aveuglement des hommes n'a peu être gueri que par des enseignemens appuyez d'une infinité de prodiges, & s'il a falu même combatre des 3. & 4. cens ans pour terrasser le Paganisme avec des armes de cette force; quelle apparence que Dieu ait pretendu mettre en fuitte tous les faux Dieux des Gentils avec une seule Comete? S'il l'eust voulu, il s'eust peu. Mais le dessein de sa Providence étoit de convertir les Payens par la predication de l'Evangile, & non par un feu muet, qui naturellement ne peut inspirer qu'un sentiment d'apprehension.

Or si Dieu n'a pas pretendu operer la conversion des Infidelles, par la formation des Cometes, il s'ensuit qu'il a seulement voulu faire connoitre que les hommes alloient étre chatiez de leurs crimes, s'ils ne prevenoient leur peine par des actes de Religion. Mais si cela est comment voulez vous que des Payens qui ont ranimé leur

zele

zele dans ces rencontres, puissent étre accusez d'avoir abusé de l'avertissement du ciel, d'une maniere inexcusable? N'ont ils pas fait tout ce qu'ils savoient, & tout ce qu'on pouvoit humainement attendre d'eux? N'ont ils point offert les sacrifices que leur Religion leur prescrivoit avec toutes les ceremonies qu'ils croyoient étre les plus propres à calmer l'indignation celeste? Pouvoient ils lire dans la Comete que ce n'étoit pas ainsi qu'on appaisoit Dieu, & que du fond de la Chine, par exemple, il faloit courir à Jerusalem pour se faire Juif, & offrir là des sacrifices propitiatoires selon le rite des Juifs, si l'on vouloit eviter sa perte? Ce n'est donc point en cela qu'ils seront inexcusables, mais en ce qu'ils n'ont pas fait un bon usage de leur raison, pour connoitre le vrai Dieu dans l'ordre, dans la beauté, & dans la grandeur qui eclatent en toutes les parties de l'Univers. Avoir meconnu le doigt de Dieu dans une Comete n'est rien en comparaison de l'avoir meconnu dans toute la machine du monde. Et comme on ne s'aviseroit jamais d'accuser un homme de stupidité, sur ce qu'il auroit revoqué en doute la magnificence d'un Grand Monarque en ne-

voyant qu'un de ses Pages, s'il l'avoit revoquée en doute apres avoir veu toute sa Cour, tous ses Thresors, tous ses Meubles, tous ses Palais : de même ce ne sera pas pour avoir ignoré le vrai Dieu en voyant une Comete, que les Idolatres seront convaincus d'erreur, mais pour ne l'avoir pas connu apres avoir contemplé toutes ses œuvres qui le rendent si (1) connoissable. Je veux que les Cometes tiennent leur rang parmi les choses qui font connoitre la bonté & la grandeur de Dieu, comme sont les pluyes & les saisons fertiles, les meteores, & les Planetes : mais je ne saurois croire que le procez des Idolatres doive étre particulierement instruit sur ce qu'ils ont jugé que les Cometes étoient plutôt une marque de la colere de leurs Dieux, que de celle du Dieu des Juifs, & moins encore me persuadai-je que dans l'état où Dieu voyoit les Gentils, il leur fit voir des miracles qui ne pouvoient leur aprendre que la colere du ciel en general, & que leur faire faire en suitte toute sorte d'abominations.

(1) *Tantis Operibus notitiam suam armavit.* Tertullian.

III. OB-

III. OBJECTION.

JE prevois Mr. que vôtre zele pour les Droits de la ſainčteté & de la bonté de Dieu, qui ne lui permettent point de contribuer par des miracles eclatans à confirmer preſque toute la terre dans le culte impie des fauſſes Divinitez; vous faira prendre le parti de ſoutenir que les Cometes ſont les veritables cauſes des malheurs qui les ſuivent, & que c'eſt un ordre purement naturel qu'il ſe forme quelquefois des Cometes, qui en ſuitte cauſent mille deſolations, comme c'eſt un ordre purement naturel, qu'il s'eleve ſouvent des tempetes ſur l'Ocean, qui cauſent mille naufrages.

RÉPONSE.

Qu'il eſt impoſſible que les Cometes ſoient la cauſe efficiente des malheurs que l'on dit qu'elles preſagent.

J'avoüe que vous diſculperez par là, la Providence Divine, parce que quelque abus que les hommes puiſſent faire des effets de la Nature, Dieu n'eſt pas pour-

pourtant obligé d'arreter le cours des causes secondes : & s'ils s'epouvantent de voir naitre un chien à deux têtes, si à cause de cela ils sacrifient à Diane, ou à Proserpine, c'est à leur dam. Dieu qui n'a fait en cela que ce qu'il fait pour la production d'un chien ordinaire, n'exigeoit rien d'eux de particulier. Il ne leur reste nulle excuse, car il faudroit étre d'une impertinence la plus insensée du monde, pour dire que Dieu qui prevoyoit que la veüe de ce monstre fairoit offrir des sacrifices aux faux Dieux, ne devoit pas permettre qu'il fust produit, parce qu'il n'y auroit rien de plus indigne d'une cause generalle qui met en action toutes les autres par une loy simple & uniforme, que de violer à tout moment cette loy pour prevenir les murmures & les superstitions, où des hommes foibles & ignorans se laissent precipiter. Il n'y a rien qui nous donne une plus haute idée d'un Monarque, que de voir qu'ayant sagement établi une loi, il en maintient la vigueur envers tous & contre tous, sans souffrir que le prejudice d'un particulier, ou les recommandations interessées d'un Favori y apportent quelque restriction. Et de toutes les choses qui sont capables de jet-

ter

ter un Etat dans une confusion monstrueuse, celle qui peut en venir à bout le plus promptement, est sans doute de deroger aux loix, de les changer, de les mutiler, de les etendre, de les accourcir, à mesure qu'il y a des particuliers dont les veües domestiques s'accommodent de toutes ces alterations. Il est d'ailleurs indubitable que la necessité où se trouvent les Politiques de corriger leurs loix par des Declarations, & par des interpretations, d'y apposer des clauses derogatoires, & même de les abroger tout à fait, suppose en eux une intelligence bornée qui n'a peu prevoir les Inconveniens qui devoient naitre de l'execution de ces loix. Plus une loi se maintient sans alteration, plus aussi fait elle connoitre le grand sens & les grandes veües de celuy qui l'a faite, d'où vient ce mot des Italiens pour exprimer une prudence consommée, *Capo da far statuti.*

Sur cela je ne fairai point scrupule de dire que tous ceux qui trouvent etrange la prosperité des mechans, ont tres peu medité sur la nature de Dieu, & qu'ils ont reduit les obligations d'une cause qui gouverne toutes choses, à la mesure d'une

Providence tout à fait ſubalterne, ce qui eſt d'un petit eſprit. Quoy donc, il faudroit que Dieu apres avoir fait des cauſes libres & des cauſes neceſſaires, par un melange infiniment propre à faire eclater les merveilles de ſa ſageſſe infinie, euſt établi des loix conformes à la nature des cauſes libres, mais ſi peu fixes que le moindre chagrin qui arriveroit à un homme, les bouleverſeroit entierement, à la ruine de de la liberté humaine? Un ſimple Gouverneur de Ville ſe faira moquer de lui, s'il change ſes reiglemens & ſes ordres autant de fois qu'il plait à quelqu'un de murmurer contre lui, & Dieu dont les loix regardent un bien ſi univerſel que peut étre tout ce qui nous eſt viſible, n'y a ſa part que comme un petit Acceſſoire, ſera tenu de deroger à ſes loix, parce qu'elles ne plairont pas aujourdhuy à l'un, demain à l'autre, parce que tantôt un ſuperſtitieux jugeant fauſſement qu'un monſtre preſage quelque choſe de funeſte, paſſera de ſon erreur à un ſacrifice criminel; tantôt une bonne ame qui neanmoins ne fait pas aſſez de cas de la vertu pour croire qu'on eſt aſſez bien puni quand on n'en a point, ſe ſcandaliſera de ce qu'un mechant homme devient

vient riche, & joüit d'une ſanté vigoureuſe? Peut on ſe faire des idées plus fauſſes d'une Providence generale? Et puis que tout le monde convient que cette loy de la nature, *le fort l'emporte ſur le foible*, a été poſée fort ſagement, & qu'il ſeroit ridicule de pretendre que lors qu'une pierre tombe ſur un vaſe fragile qui fait les delices de ſon maitre, Dieu doit deroger à cette loy pour epargner du chagrin à ce maitre là; ne faut il pas avoüer qu'il eſt ridicule auſſi de pretendre que Dieu doit deroger à la même loy pour empecher qu'un mechant homme ne s'enrichiſſe de la depoüille d'un homme de bien? Plus le mechant homme ſe met au deſſus des inſpirations de la conſcience, & de l'honneur; plus ſurpaſſe t'il en force l'homme de bien, de ſorte que s'il entreprend l'homme de bien, il faut ſelon le cours de la nature qu'il le ruine: & s'ils ſont employez dans les Finances tous deux, il faut ſelon le même cours de la nature, que le mechant s'enrichiſſe plus que l'homme de bien, tout de même qu'un feu violent devore plus de bois, qu'un feu de paille. Ceux qui voudroient qu'un mechant homme devint malade ſont quelquefois auſſi in-

justes que ceux qui voudroient qu'une pierre qui tombe sur un verre ne le cassast point, car de la maniere qu'il a ses organes composez, les alimens qu'il prend, & l'air qu'il respire, ne peuvent selon les loix naturelles, alterer sa santé. Si bien que ceux qui se plaignent de sa santé, se plaignent de ce que Dieu ne viole pas les loix qu'il a etablies: en quoy ils sont d'autant plus injustes, que par des combinaisons & des enchainemens dont Dieu seul étoit capable, il arrive assez souvent que le cours de la nature ameine la punition du peché.

Tout cecy Mr. ne tend qu'à vous faire voir qu'encore que les hommes ou par malice ou par foiblesse abusent criminellement des ouvrages de la nature, Dieu peut neanmoins, sans qu'il y aille le moins du monde, de sa justice, de sa sagesse, ou de sa bonté, maintenir inviolablement le cours des loix naturelles : s'il le suspend quelquefois en faveur de l'homme, c'est pure grace, c'est pure misericorde. Mais il n'en va pas ainsi des miracles, car comme ils sont une interruption de l'ordre que Dieu a établi dans la nature, nôtre raison ne conçoit pas que Dieu en fasse, lors qu'il pre-

prevoit qu'ils attireroient les hommes dans le piege de l'idolatrie. Le bon ſens nous conduit à cette penſée; que Dieu ne fait point de violence aux cauſes ſecondes, ſi ce n'eſt pour manifeſter ſa gloire dans le ſalut de ceux qui ſe convertiſſent, & dans la juſte punition de ceux qui mepriſent les effets extraordinaires de ſa bonté. Il ſemble que Dieu n'a recours au miracle que par un excez d'amour pour nous, qui le porte à ſe ſervir d'un moyen encore plus fort à nôtre égard, que toute la nature & que tout ce qu'il a deja fait pour nous, lors qu'il voit que tout cela n'a pas eu aſſez de force ou pour ſoutenir nôtre foy, ou pour nous retirer de la perdition. Du reſte c'eſt Dieu ſeul qui fait les miracles, ſans s'accommoder à l'exigence ni à la diſpoſition des cauſes naturelles: rien ne le determine, comme pour les effets de la nature, à faire plutôt ceux cy que ceux là. Il ſemble donc I. que ſa bonté lui doit toujours faire choiſir ceux qui peuvent le mieux confirmer la verité, & confondre le menſonge, afin que les hommes qui ne ſe convertiſſent point par ce moyen, ne s'en puiſſent prendre qu'à leur propre endurciſſement. II. Que ſa ſainčteté ne lui permet jamais

de choisir ceux qui sont infiniment plus propres à favoriser l'Idolatrie que la vraye Religion, à excuser les Pecheurs qu'à les rendre inexcusables.

Je trouve le premier charactere dans les miracles de Moyse, de JESUS CHRIST, des Apôtres &c. & le second dans les Cometes, puis que, comme il a été dit, l'effet naturel & legitime des Cometes, supposé que Dieu les ait formées extraordinairement pour intimider les hommes, a deu étre d'engager les Juifs à mieux obeir à la loy de Moyse, & toutes les autres nations du monde à s'attacher avec plus de zele au culte abominable des faux Dieux : donc pour une action de pieté que la veüe des Cometes a fait faire sur la terre, elle a fait commettre cent mille actes d'Idolatrie. Qu'on ne me dise pas que l'effet de la Comete a deu étre de convertir les Payens à la vraye Religion, car encore un coup c'étoit l'affaire d'un autre sorte de miracles : celuicy ne devoit rien changer dans la croyance de chaque Peuple, mais seulement faire penser que le Dieu que chaque Peuple adoroit, étoit en colere, & qu'il faloit l'appaiser en prattiquant plus soigneusement les actes de Religion qui étoient

étoient deja en coutume, ou en établissant quelque nouvelle fête solemnelle en son honneur.

Pour les moyens de s'excuser, ils sont tous evidens; car si Dieu produit miraculeusement des Cometes afin d'avertir les hommes que s'ils n'appaisent son courroux, il les affligera d'une infinité de maux, tous les Peuples qui à la veüe des Cometes ont ranimé leur devotion, qui se sont jettez au pied des Autels, qui ont egorgé une infinité de victimes, qui ont fait bâtir de nouveaux Temples, ces Peuples, dis-je, sont entrez dans l'intention de Dieu, autant qu'ils le pouvoient. Et quand on leur demandera, pourquoy ce renfort de sacrifices; ils pourront repondre, parce que le ciel nous apprenoit par des feux extraordinaires qu'il faloit être plus Devots que nous n'étions.

Vous fairez donc bien Mr. de soutenir que les Cometes presagent en qualité de causes: mais si par là vous disculpez la Providence, vous ne vous tirerez pas egalement d'affaire vous même.

Car pour ne pas repeter tout ce que je vous ay deja dit sur la liberté de l'homme, & qui suffit pour decider nôtre question;

comment est il possible de s'imaginer qu'une Comete soit la cause des guerres qui s'elevent dans le monde un ou deux ans apres qu'elle a disparu ? Comment veut on que les Cometes soient la cause de cette prodigieuse diversité d'evenemens qui se remarquent dans la suitte d'une longue guerre ? Ne sait on pas qu'une lettre interceptée fait quelquefois echoüer tout le plan d'une Campagne ; qu'un ordre executé une heure plus tard qu'il ne faut ruine cent desseins entassez les uns sur les autres ; que la mort d'un seul homme change toute la face des affaires ; & qu'il ne tient quelquefois qu'à une bagatelle la plus fortuite du monde, qu'on ne gagne des batailles dont la perte est suivie d'une infinité de maux ? Comment veut on que les atomes de la Comete voltigeans dans l'air, produisent toutes ces choses là ? Ne faudroit il pas qu'ils eussent chacun une intelligence pour les conduire, & qui agist de concert avec celle de tous les autres, afin, par exemple, que sur l'avis que le Cardinal de Richelieu est mort, que le Duc de Baviere n'est pas content de la maison d'Autriche, commandement soit fait à tous les atomes qui ont le depar-

tement

tement du Nort d'agir autrement qu'ils ne faisoient sur les corps & sur les esprits? N'arrive t'il pas souvent que deux grands Princes étant en guerre chacun soutenu de ses Allies, plusieurs autres Princes qui se tiennent neutres, quoy qu'on les sollicite puissamment de prendre parti, se mettent enfin en état de se declarer? Mais une bataille qui se donne sur ces entrefaites à la ruine de l'un des partis, rompt toutes ces mesures & changeant les interets de plusieurs voisins, les oblige à faire de nouveaux engagemens. En bonne foy, peut on dire que ce soit l'ouvrage d'une Comete, à moins que de soutenir que les atomes qui agissoient en Allemagne pour la faire prendre parti, ont été avertis par ceux qui ont fait battre les deux armées, que l'une a été batuë, & que sur cet avis ils ont appliqué leurs forces d'une nouvelle façon? Et si cela est ne donne t'on pas aux exhalaisons de la Comete la liberté que l'on ote à l'homme? Ne les fait on pas la cause principale des evenemens, laissant à l'homme la seule peine d'agir sous leur direction?

Ces difficultez qui ruinent de fond en comble l'Astrologie Judiciaire sont d'au-

tant plus inexplicables, qu'il est certain que la cause des grands armemens, & des guerres les plus importantes n'est quelquefois qu'un caprice, qu'un depit, qu'une Amourette, qu'un rien, au lieu que l'on s'imagine que toute la Nature a travaillé plusieurs années à y donner le premier branle. Ceux qui ont comparé les actions des Princes aux grandes rivieres, dont peu de personnes ont veu la source, bien qu'une infinité de gens en voyent le cours & le progrez, n'ont pas tout dit. Il faloit ajouter que comme ces grands fleuves qui roulent si majestueusement leurs eaux dans un large & profond Canal, & dont les vastes inondations desolent quelquefois plusieurs Provinces, ne sont qu'un filet d'eau dans leur origine : de même ces fameuses expeditions qui tiennent en suspens une partie du monde, & qui changent la destinée de plusieurs Peuples, ne sont quelquefois qu'une bagatelle dans leur premiere cause.

Quel a été à vôtre avis le premier Mobile de la guerre de Xerxes contre les Grecs, c'est à dire du plus prodigieux armement que l'histoire nous apprenne ? Un Medecin Grec Domestique de la Reyne qui ayant envie de revoir son pays persuada

cette

cette grande expedition à sa Maitresse, & puis au Roy même par le moyen de la Reyne. Qu'est ce qui a fait armer toute la Grece pour la ruïne du florissant Royaume de Priam? Une Coquette qui se fit enlever par un jeune Prince dont elle étoit amoureuse, & la credulité d'un Mary qui fut assez bon, comme le sont ordinairement ceux de son espece; pour s'imaginer que sa chere femme avoit été enlevée de vive force. Un Roy de Macedoine ne se vit il pas en danger de succomber à une guerre civile, par les intrigues d'une Dame qui ne pouvoit digerer, qu'apres avoir connu qu'elle n'étoit point cruelle, on n'eust point voulu profiter de ses faveurs? N'a t'on pas cru que la descente des Anglois dans l'Isle de Ré étoit un ouvrage de Politique melée de zele de Religion, & animée de l'esperance d'effacer la gloire de toutes les Croisades des Anciens Roys d'Angleterre? Ce (1) n'étoit pourtant qu'une guerre de pure galanterie, fondée sur les imaginations amoureuses d'un favori. Quelle a été, je vous prie, la premiere cause de l'invasion de l'Espagne par les Sarrazins? La fille du Comte Julien qui ne trouvant pas à propos de fermer

(1) *Le P. le Moine disc. de l'Hist.*

l'oreille aux fleurettes de son Prince, lui donna toutes les marques d'une affection mutuelle qu'il lui demanda. Les Sarrazins s'étant repandus ensuitte, jusques dans le cœur de la France, où ils firent mille ravages avant que d'en avoir été chassez par le brave Charles Martel, on ne manqua pas de dire que la Comete qui avoit paru l'an 726. avoit causé tous ces malheurs là. Le grand abus. C'étoit à la Demoiselle Espagnolle trop facile qu'on s'en devoit prendre : c'étoit elle seule qu'on devoit traitter de Comete, caracterisée par ce mot de Lucain qu'on nous prone tant, *& terris mutantem regna Cometen*, puis que les Mores ayant poussé leurs Conquetes jusqu'aux Pyrenées par l'occasion qu'elle leur fournit, il étoit fort naturel à des Conquerans de vouloir encore s'étendre dans le plus beau pays du monde, sans avoir besoin d'une Comete pour leur en faire naitre l'envie. Lisez l'Entretien 21. de Mr. de Balzac, vous y verrez qu'une lettre moins respectueuse qu'on ne l'attendoit, & l'omission de deux syllabes ont couté la vie à plus de deux cens mille hommes. *Bien humble & tres affectionné* qu'un Favori (le Comte-Duc d'Olivarez) trouva au bas

de

de la lettre d'un Prince, au lieu *de tres humble & tres obeïssant*, qu'il pensoit lui étre deu, le mit en telle colere, qu'il jura en dechirant la lettre du Prince, que son incivilité lui couteroit la ruïne de son pays.

Ce que vous dites est vrai, me repondra t'on. Les plus grandes entreprises n'ont quelquefois pour premiere cause que le depit ou la jalousie d'une Coquette: les grands evenemens bons & mauvais qui font tant raisonner les speculatifs, & qui attirent tant d'eloges ou tant de blames sur ceux qui en ont été les Autheurs visibles, dependent assez souvent de certains petits ressorts cachez mis en œuvre par l'envie, par l'interet, par l'amour, par quelque passion secrette, & si tout cela étoit seu, on changeroit bien tôt les blames en Apologies, & les eloges en mepris: on connoitroit que les succez les plus applaudis viennent des mauvais offices, qu'on a rendus sous main au General de l'armée des Ennemis, & que le Cardinal de Richelieu avoit raison de dire, *que six pieds de terre* (entendant les intrigues du Cabinet) *l'embarrassoient plus que tout le reste de l'Europe.* Mais qui vous a dit que les Cometes ne se fourrent pas dans tout cela?

Qui me l'a dit ? Un peu de bon sens que la Nature m'a donné à l'ayde duquel je me persuade I. Que les Cometes ne sauroient exciter toutes les passions qui diversifient les evenemens, à moins qu'on ne donne de la connoissance à tous les corpuscules qu'elles repandent dans l'air. Car si l'on suppose qu'une Comete a formé toutes les passions qui ont produit la guerre de Troye, il faut supposer aussi que quelques uns de ses atomes ont été chargez de la commission peu penible de rendre Paris amoureux d'Heleine, & Heleine amoureuse de Paris : que d'autres atomes ont pris pour leur part le soin d'animer le bon homme Menelas, & de lui persuader, quoy qu'il n'en fut rien, que sa chere femme s'ennuyoit extremement depuis qu'elle ne le voyoit plus, & avoit une cruauté inexorable pour son Amant : que d'autres ont receu ordre de representer à Agamemnon, qu'il ne faloit pas souffrir cette tache dans sa famille, & de le flatter de l'esperance du Commandement General ; pendant que d'autres Atómes en nombre innombrable iroient par tous les bourgs, villes & villages de la Grece, pour faire prendre les armes à tout le monde : que d'autres se sont

trans-

transportez à la Cour du Roy Priam pour y faire resoudre qu'on ne rendroit point Heleine, & ainsi du reste. Je demande s'il ne faut pas qu'afin que les atomes qui doivent agir sur le mari d'Heleine, joüent leur role, ils sachent que leurs Camarades ont deja joüé le leur avec Heleine: & s'il est possible qu'un armement dont on a si souvent changé les mesures, à cause qu'une partie des Princes se reigloit sur la demarche des autres, & changeoit de sentiment selon que la conduitte des autres lui plaisoit ou ne lui plaisoit pas, comme il arrive toujours, ait été produit par des atomes qui ne se communiquassent pas le succez de leur influence, & qui ne changeassent pas de baterie selon les tems & les lieux? Or comme il seroit ridicule d'attribuer la moindre connoissance aux atomes des Cometes, il est ridicule aussi de les fourrer dans les intrigues & dans les passions d'où naissent les evenemens, puis que ces passions naissent les unes des autres, plutôt celles cy que celles là selon les tems, & les lieux & le succez des affaires. Il est certain que plus les affaires dependent du caprice & de la passion, plus il est impossible qu'elles soient soumises à l'influence d'une cause ne-

necessaire & aveugle comme sont les Astres.

II. Je me persuade de plus à l'ayde de ce peu de bon sens que la nature m'a donné, que quand il ne luiroit jamais de Comete dans le ciel, il ne laisseroit pas d'y avoir sur la terre beaucoup de coqueterie, de jalousie, d'ambition, d'envie, d'amour & de haine. Qu'une femme Galante dise donc tant qu'elle voudra, que c'est son étoile qui la porte à aymer, je suis fort resolu de n'en rien croire, & fort persuadé qu'encore que toutes les étoiles vinssent à perir il n'en seroit ni plus ni moins de ce coté là. Ainsi Mr. si vous n'avez point d'autre emploi à donner aux Cometes, que celui d'inspirer la tendresse, l'esprit d'intrigue, les galanteries un peu fortes, la jalousie, la vanité, ce n'est pas la peine d'en parler; encore un coup, rien de plus inutile que les Cometes, nous aurons assez de tout cela sans qu'elles y contribuent.

Je repete ce que j'ay deja dit touchant la superstition; c'est qu'encore que le Diable ne s'en fust pas melé, les hommes n'eussent pas laissé d'y tomber, tant ils y sont enclins naturellement. Si jamais nation a deu étre exempte de ce defaut, c'a été celle des Juifs, à qui Dieu faisoit connoitre sa vo-

lonté

lonté par des oracles infaillibles, par des Prophetes, & par des miracles continuels. Cependant ils étoient (1) devenus si ridicules, qu'ils croyoient, que si les Sacrificateurs en se vetant des habits sacerdotaux, ne les prencient pas chacun selon ordre, l'expiation ne se faisoit pas; & qu'il étoit si essentiel au sacrifice que les Pretres officians posassent leurs pieds nuds immediatement sur la terre, & qu'ils n'eussent que les habits qui avoient été ordonnez de Dieu, que quand il leur arrivoit de poser leur pied sur celui d'un autre, ou sur la peau de la victime, ou sur quelque autre chose, l'expiation ne se faisoit pas; & s'ils avoient des blessures sur quoy il y eut des emplatres, on pretendoit qu'il y avoit nullité dans leur veture, &c. ce que je dis de la superstition se doit entendre des autres vices. Il y a un germe de corruption dans l'ame de l'homme qui peut être fort bien comparé à un feu attaché à une matiere combustible. Ce feu poussé par un vent impetueux fait des ravages epouvantables, mais il ne laisseroit pas d'en faire beaucoup, quand même il ne seroit aydé d'aucun vent. Toute la difference consiste en ce que son action se repand plus loin & plus subitement, lors que

(1) *vide Braunium de Vestib. Sacerd.*

que le vent le pousse, que quand il ne le pousse pas. Le Demon est comme un vent qui souffle sur le feu de nôtre concupiscence, & qui est cause, à la verité, qu'elle produit & plutôt, & en plus grand nombre, ses mauvais fruits : mais elle ne laisseroit pas d'être bien feconde par ses seules forces. D'où paroit l'erreur de ceux qui s'imaginent qu'il ne leur vient jamais une mechante pensée qui ne leur soit inspirée par le Demon, ne considerant pas qu'ils ont au dedans d'eux mêmes le principe de leur malice, comme l'a fort bien remarqué l'Apotre (1) S. Jaques. Cela n'empeche pas qu'effectivement le Diable ne nous pousse au mal : mais à tout le moins faut il que nous avoüions que les Astres ne sont nullement la cause de nos passions. Ce sont des fantomes sur lesquels les hommes tachent de decharger leurs fautes, avec aussi peu de fondement que lors qu'ils attribuent à la fortune les mauvais succez qui ne viennent que de leur imprudence.

(1) *Unusquisque tentatur à concupiscentia sua abstractus & illectus. D. Jacob. epist. cap. 1. v. 14.*

RE-

REMARQUES,

Qui montrent que pour faire des conjectures sur les suittes d'une Comete il est inutile de l'observer, & qu'il ne faut que prendre garde à la situation des affaires generalles, aux passions, & aux Interets des Princes. Essai de ce Principe sur la Comete de 1618. & sur celle de 1681.

IL ne faut pas monter si haut pour trouver la source de la vanité, de l'orgueil, de l'envie, de l'avarice, de l'amour, & de ces autres desordres qui font tant de mal à la societé humaine. Si ce sont les astres qui les causent, ce sont sans doutte ces Astres terrestres que les Poëtes nous chantent tant, & non pas ceux qui brillent dans le ciel. A tout le moins est il bien seur qu'il n'y a point de gens plus capables de predire les revolutions qui doivent arriver dans le monde, que ceux qui connoissent l'humeur & le genie des Princes, leurs interets, & leurs forces. Un homme d'esprit & qui se souvient de loin, qui connoit par l'histoire & par l'usage du monde les Principes sur lesquels roulent les affaires generales, & qui de plus est instruit à fond de l'air

l'air dont on se gouverne dans chaque pays, fait souvent des conjectures si justes sans l'aide de l'Astrologie, que quand tous les Astrologues du monde uniroient leurs forces pour decouvrir ce que les étoiles predisent du changement des Etats, ils ne diroient rien qui vaille, en comparaison de l'autre; ce qui fait voir qu'il est absolument inutile pour connoitre l'avenir, de consulter les étoiles, & qu'on en peut deviner plutôt quelque chose en consultant les inclinations & l'humeur des hommes.

C'est sans doute par ce moyen que Ciceron devina le renversement de la Republique Romaine, & que le Garde des Seaux Du-Vair prevoyoit ce qui devoit avenir à l'Etat. Voici comme s'en expriment ces deux Grands hommes. *Præclarâ igitur*, dit (1) Ciceron *conscientiâ sustentor, cùm cogito me de Republica aut meruisse optimè, cùm potuerim: aut certè nunquam, nisi divinè, cogitasse: eaque ipsa tempestate eversam esse Rempublicam, quam ego 14. annis ante prospexeram. Né que j'étois avec une santé fort infirme* (c'est Mr. du Vair qui parle) *avec un corps & un esprit peu laborieux; une memoire grandement imbecille; ayant pour toute grace de nature, une sagacité, à la*

(1) *ad Attic. l.* 10. *epist.* 4.

à la verité si grande, que je ne sache jamais, depuis que j'ay été en age d'homme, étre arrivé rien d'important ni à l'Etat, ni au Public, ni à moi particulier, que je ne l'aye preveu. Je dois ces deux passages au savant Mr. (1) Menage, le Varron de nôtre Siecle, ainsi que l'a fort judicieusement qualifié le P. Maimbourg dans son Histoire du Schisme des Grecs. (1) *Observat. sur la Lang. Franc.* 2. *part. p.* 110.

C'est encore par la même route que le celebre Etienne Pasquier devina qu'il arriveroit des grands malheurs à la France lors qu'il eut remarqué à l'ouverture du Parlement de la S. Martin 1587. que le Pretre qui disoit la Messe devant les Presidens & les Conseillers vetus de leurs Robes d'ecarlate & de leurs Chaperons fourrez, ne leur fit point baiser la paix, comme il se prattiquoit de tout tems. *Avez vous point pris garde,* dit-il ce (2) jour là à quelques uns de ses Amis, *que la paix n'a été presentée à Messieurs, je meure si cela ne nous promet je ne sai quoy de malheureux par la France. Ainsi le dis-je, & ainsi avint le même an,* car ce fut dans le mois de May prochain qu'arriverent les Barricades de Paris, qui furent suivies à quelque tems de là du meurtre de Mrs. de Guise, & d'une (2) *Recherche de la Fran. liv.* 5. *ch.* 45.

d'une guerre civile tres funeste à ce Royaume.

Il ne faloit pas étre fort grand Magicien pour faire la prediction qui fut faite par l'Auteur des Recherches de la France. Toutes choses étoient si bien disposées à un grand fracas, qu'il étoit moralement impossible que ce Royaume en fust quitte pour peu de chose : ainsi la meprise du Pretre ne servit aux conjectures de Paquier, que parce qu'elle l'appliqua à la consideration de l'état present des affaires, & je suis seur que s'il vivoit aujourdhui, & qu'il vit arriver une pareille meprise le jour de l'ouverture du Parlement, il n'en tireroit aucun presage ; tant il est vrai que la conduite de ce Pretre étoit une chose purement fortuite, ou qui ne signifioit rien. Car comment voulez vous que l'omission d'une ancienne ceremonie ait eu la vertu de presager les calamitez de la France ? Il faudroit pour cela que Dieu eust frappé le Pretre d'un esprit d'etourdissement dans la veüe de reveler à Paquier que la France étoit menacée ; ce qu'il seroit absurde de dire, tant parce que Paquier n'ignoroit pas que les affaires de France prenoient un fort mechant train,

que

que parce qu'il étoit abſolument inutile à la France que Paquier crut qu'elle étoit menacée de quelque calamité. Car dequoy a ſervi à ce Royaume, que Paquier ait cru qu'il y avoit là du preſage? Dequoy eſt ce que cela ſervit aux amis de Paquier qui furent les Depoſitaires de ſa conjecture? Dequoy luy ſervit cela à luy même ? Il ſe ſeut bon gré de ſa prediction, il s'en felicita ; il fit ſouvenir cent fois ſes Amis apres que les maux furent arrivez, qu'il le leur avoit bien dit, il en a regalé la Republique de lettres dans un Chapitre de ſon livre, & rien d'avantage. Voila ſans doute qui vaut bien la peine que Dieu interrompe le cours de la nature, & qu'il donne à un Pretre des penſées tout autres que celles qu'il auroit eües, s'il n'euſt pas été detourné par la Providence, de penſer à toutes les Ceremonies du jour. Il en faut portant venir là ; car ſi le Pretre n'a point ſuivi cette formalité, ou parce qu'il ignoroit la coutume, ou parce qu'il n'a point voulu ſe conformer à la coutume, ou parce qu'il a été diſtrait, la rencontre naturelle de certains objets l'ayant conduit de penſée en penſée, ſans lui donner le tems de ſonger qu'il faloit faire baiſer la

paix à Messieurs du Parlement ; il est clair que son omission ne peut étre un presage en aucune façon du monde, parce qu'il n'y a que Dieu agissant expres pour cela, qui puisse convertir en presage, une action qui ne l'est pas de sa nature. Or le bon sens nous dicte que si Dieu le faisoit, il s'expliqueroit plus clairement, & avec des circonstances, qui mettroient ce presage en état de servir de quelque chose.

Je me souviens d'un autre (1) homme qui dans ses Discours Politiques & Militaires fit aussi le Prophete de malheur presque en même tems que Pasquier. Le premier chapitre de son Livre tend à faire voir que la France étoit à la veille d'une facheuse revolution, à cause des vices enormes qui y regnoient, de l'Atheisme, de l'impieté, des blasphemes, de la Magie, des sortileges, du luxe, de l'yvrognerie, des impudicitez, & des injustices. Voila qui est bien jusques là : une prediction batie sur un tel fondement peut étre de mise. Ce qu'il ajoute, qu'on avoit deja veu des Cometes, des Eclipses, des Spectres, qu'on avoit oüi des voix affreuses dans l'air &c. me surprendroit dans un homme de guerre comme lui, si je ne sa-

vois

vois pas que de tous les Empires, il n'y en a gueres d'aussi universel, que celui de la credulité pour les presages. Mais ce qu'il dit avoir deja été remarqué par d'autres, & dont il semble ne faire pas un grand cas, savoir que l'Etat étoit dans une periode climacterique, & que toutes les places qui avoient été prattiquées au Palais à Paris expressement pour y mettre les Statues de nos Roys, se trouvoient pleines, cela, dis-je, est d'une superstition assez commune à la verité, mais tout à fait puerile. Apparemment la Noüe n'eust point fait du Prophete s'il n'eust eu de ces presages Politiques devant les yeux, qui sont bien plus certains que les presages de la superstition. Si vous consultez les passages que je vous cite vous trouverez, peut étre, que je raporte mal celui cy, car je vous avoüe que je le raporte de memoire. Mais au pis aller, je suis seur que je n'y fais point de meprise aussi essentielle que celle de Mr. Naudé, l'homme de France qui avoit le plus de lecture, qui (1) attribue à la Noüe d'avoir predit un grand malheur à la France, parce que toutes les places, &c. c'est lui attribuer d'avoir allegué pour raison une remarque qu'il ne raporte que sur la fin du

(1) *Instruct. sur les Freres de la Rose croix ch.6.*

chapitre avec quelque eſpece de mepris. Tous les Auteurs ſont pleins de ſemblables fautes, & depuis que j'ay commencé cette Lettre, j'ay eu cent fois le chagrin d'abandonner pluſieurs paſſages, qui venoient le mieux du monde à mon ſujet, de la maniere que je les trouvois dans les Auteurs modernes. Mais en remontant à la ſource, je ne trouvois plus rien qui me fut propre.

C'eſt ſur des preſages Politiques qu'il étoit aiſé de prevoir l'an 1618. que l'Europe ſeroit ſecoüée d'une terrible maniere. La Comete qui parut en ce tems là étoit la ſeule choſe que l'on conſideroit comme preſage, mais ce n'étoit pas de ce coté là qu'il faloit tourner les yeux. Il étoit auſſi aiſé de prouver par les miſerables reigles de l'Aſtrologie dont je vous ay fait un petit plan, qu'elle pronoſtiquoit du bonheur, que de prouver qu'elle pronoſtiquoit du malheur. A quoy donc eſt ce qu'il faloit regarder? Aux demarches de la Maiſon d'Auſtriche vers la Monarchie Univerſelle, à cette fierté inſupportable avec laquelle les Miniſtres de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne agiſſoient par tout, & à cette fureur de zele que cette Maiſon temoignoit

ſi à

ſi à contre-tems pour exterminer toutes les nouvelles Religions. Pour peu d'entendement que l'on euſt, il étoit aiſé de voir qu'enfin la patience echapperoit aux gens, & qu'on feroit de puiſſantes Ligues pour arreter les deſſeins ambitieux d'une Maiſon, qui vouloit dominer avec fierté non ſeulement ſur les corps, mais auſſi ſur les conſciences par toute l'Europe. Quelle apparence qu'on ne s'oppoſaſt pas à des entrepriſes ſi funeſtes à la tranquillité publique ? Mais comme cette Maiſon étoit encore fort puiſſante, quoy que ſon entetement pour violenter tout le monde ſur le fait de la Religion, l'euſt deja fort affoiblie, & qu'elle avoit de bonnes Troupes & de bons Generaux capables d'executer les ordres de la Cour, pendant que les Princes obſedez par des Moines bigots ne bougeroient de leur Palais; il étoit aiſé de prevoir que les efforts des Puiſſances de l'Europe, pour conſerver leur liberté ſeroient vivement repouſſez, & qu'ainſi ce ſeroit une longue guerre.

D'un coté on prevoyoit que l'Empereur & le Roy d'Eſpagne ſe ſerviroient de tres-grandes forces : mais on prevoyoit auſſi de l'autre, qu'ils ne ſeroient jamais en état

d'accabler leurs Ennemis, parce que la lenteur, & les longues deliberations qui ont toujours fait leur partage, font perdre trop de bonnes occasions. Vous savez la pensée de Malherbe sur ce sujet. *S'il est vrai* (dit il dans quelqu'une de ses lettres) *que l'Espagne aspire à la Monarchie universelle je lui conseille de demander à Dieu une surseance de la fin du monde.* En effet de l'air qu'elle s'y prenoit, pesant & repesant mille fois une même chose, il étoit impossible qu'elle vint à bout des Conquetes où on l'accusoit d'aspirer. Les grands Conquerans ont toujours fait plus de choses en s'abandonnant à la Fortune, qu'en minutant avec la derniere circonspection, tout ce qu'ils vouloient entreprendre. Outre cela les deux grandes Branches de la Maison d'Austriche étoient si fort possedées par les Promoteurs de l'Inquisition, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'elles conquissent l'Europe. C'est vouloir joindre ensemble deux choses incompatibles, que de vouloir être Conquerant, & Persecuteur des autres Religions, parce que les Peuples qu'on veut soumettre resistent comme des lions, quand ils savent qu'on les veut forcer à des cultes qu'ils croient mauvais. Aussi n'a t'on jamais

mais veu ni Cyrus, ni Alexandre, ni Cesar, s'informer de quelle Religion étoient les Peuples qu'ils avoient vaincus, pour les forcer à la quitter en cas qu'elle fût differente de celle de leur nouveau Maitre. Quand un Officier avoit merité d'être avancé, ils ne lui demandoient pas s'il étoit de la Religion du Prince; ils ne s'amusoient pas à suspendre la recompense qui lui étoit deüe, jusques à ce qu'il se fust converti. Et quand est ce qu'ils eussent vaincu le monde, s'ils se fussent amusez à ce petit detail là? Vous voyez aussi combien la Maison d'Austriche s'est approchée de la Monarchie Universelle. Sa grande Catholicité l'y fait aller à grands pas comme vous voyez. En Allemagne à peine se peut elle deffendre contre une poignée de Rebelles: en Espagne, comme je l'ay dit ailleurs, elle ne peut pas seulement empecher le peu de soldats qu'elle a sur pied de prendre dans la bourse des voyageurs la paye qui lui est deüe.

S'il est vrai, comme on le dit, que l'elevation où cette Maison est montée, a été une recompense de la pieté de l'Empereur Rodolphe, qui rencontrant un jour un Prêtre portant à pied le S. Sacrement, le fit

monter ſur ſon cheval, & apres cela le ſuivit à pied avec une devotion profonde; on peut dire que ſes Deſcendans n'ont pas eu le même ſuccez dans cet attachement invincible qu'ils ont eu à exterminer les Hereſies par le fer & par la flamme. Et il ne faut pas s'en étonner; l'action de Rodolphe étoit d'une ame veritablement touchée de zele: mais les perſecutions, les gibbets, les Galeres, & generalement toutes les violences que l'on employe en faveur de la bonne Religion, ne ſont qu'un emportement criminel, que Dieu n'a garde de benir. *Fallit te incautum pietas tua*, peut on dire à quiconque eſt frappé d'un zele ſi monſtrueux, & ſi propre à confirmer dans l'Atheiſme ceux qui ſe moquent de la Religion en general, avec leur

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum.

Je ne parlerois pas ſi librement, ſi je ne ſavois fort bien, que vous me connoiſſez pour étre bon Catholique, & ſi je ne me ſouvenois de vous avoir oüi condamner vigoureuſement ceux qui conſeillent aux Princes de ſe ſervir de mechans moyens pour l'extirpation des Hereſies. Quoy qu'il en ſoit, ſi la Maiſon d'Auſtriche a été re-

recompensée de son zele contre les fausses Religions, ce n'a pas été en benedictions temporelles, car il lui en a couté le plus beau fleuron de ses Couronnes, je ne veux pas dire, les Pays qu'elle a perdus à cette occasion; ce seroit peu de chose. Je veux dire, ce credit, cette gloire, ce nom redoutable qu'elle a possedez quelque tems. Elle est si bas percée qu'elle fait à toute l'Europe une plus grande reparation d'honneur que l'on ne voudroit, de toute la fierté qui la rendit autrefois si incommode, & c'est aux victoires de la France que l'Europe a l'obligation d'avoir été vengée, & de voir fouler aux pieds l'orgueil de l'Espagne, *calco Platonis fastum*, vous savez le reste, & vous ne me nierez pas que l'ambition demesurée de la Maison d'Autriche, jointe à son zele pour établir par tout l'inhumanité & l'esclavage de l'Inquisition sa puissance jointe à la lenteur de sa Politique n'ayent deu faire prevoir, lors qu'il parut une Comete l'an 1618. une longue & sanglante guerre entre les Princes de l'Europe.

Ce que j'avance touchant l'année 1618. se confirme par les choses que j'entens dire tous les jours. Les moins eclairez dans

les affaires generales en croyent ſavoir aſſez, pour faire des predictions de ce qui arrivera à la ſuitte de nôtre Comete : & je remarque que pour faire ces predictions, ils ne ſe ſoucient guere de ſavoir par quels ſignes elle paſſe. Ils ne ſongent qu'à la ſituation des affaires de l'Europe. En effet c'eſt là où il faut regarder. Et par là quand même il n'auroit point paru de prodige, on croit reconnoitre que l'Europe eſt à la veille d'un furieux remuement. Jamais la conjoncture n'a été plus favorable pour faire des grandes Conquetes. On voit d'un coté la France gouvernée par un Roy qui eſt dans cet age où le corps & l'eſprit, le courage & la prudence ont leurs forces en equilibre. Les grandes actions qu'il a faites autant par ſa ſage conduitte que par ſa valeur, & avec un Aſcendant le plus heureux qui ſe puiſſe concevoir, ont preoccupé de telle ſorte les Eſprits, qu'on s'imagine qu'il n'entreprend rien qu'apres avoir preparé tout ce qui peut rendre l'entrepriſe immanquable, & de là vient qu'on ne ſonge pas ſeulement à ſe deffendre. Le nom du Roy eſt une tête de Meduſe qui change en ſtatues ſes ennemis. Il les ſurmonte ſouvent parce qu'il leur ôte le courage de lui reſiſter.

Outre

Outre ce grand prejugé qui vaut lui seul une armée de cent mille hommes, le Roy a quantité de Trouppes tres aguerries, & accoutumées à vaincre; & plusieurs bons Generaux egalement zelez pour la gloire de leur Maitre, & capables des plus grandes entreprises. Il a un tres grand nombre d'habiles Negociateurs, qui savent prattiquer des Intelligences par tout, fins, adroits, actifs, caressans & menaceans selon les occasions avec la derniere soupplesse, propres à semer la division, les soubçons, & les jalousies à droite & à gauche, à donner un bon tour aux choses, en un mot à persuader aux Princes, qu'ils n'ont qu'à dormir en repos. Si vous les voulez mieux connoitre par leurs effects, lisez ce que fit la Sibylle de Virgile. Le passage est un peu long, mais il est beau. On diroit que Virgile a eu en veüe la triple Alliance mise en sentinelle pour garder les Espagnols:

(1) *Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci*
Personat, adverso recubans immanis in antro.
Cui vates horrere videns jam colla colubris,

(1) Æneid. l. 6.

 Melle

Melle soporatam & medicatis frugibus offam
Objicit. Ille fame rabida tria guttura pandens
Corripit objectam, atque immania terga resolvit
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro.
Occupat Æneas aditum, custode sepulto.

Pour ce qui est de l'argent, ce nerf de la guerre qui vient à bout de tout, & qui ne trouve point de forteresse imprenable, S. M. en a plus que tous ses voisins ensemble, sans conter le bonheur d'avoir des Ministres inepuisables en nouvelles inventions d'en trouver. Joignons à cela que c'est un Prince qui a fait entrer dans son Caractere les qualitez d'Alexandre & celles de Philippe corrigées les unes par les autres. Au lieu de la fausse bravoure d'Alexandre, il a l'esprit de negociation qu'avoit Philippe, & il a joint à cette Politique du Cabinet où Philippe se connoissoit tant, ce qu'il y avoit de veritable courage dans Alexandre. Car pour cette delicatesse qui l'empechoit de surprendre ses ennemis, on peut dire que c'est un

excez

excez auquel un Heros peut renoncer ſans ternir l'eclat de ſa gloire. C'eſt outrer la valeur que de ne vouloir point ſe prevaloir des tenebres de la nuict pour remporter une victoire deciſive. C'eſt une pure vanité que de craindre qu'en ne donnant pas à ſes Ennemis le tems de ſe preparer à une vigoureuſe deffence, on ne diminue le merite du triomphe. Nôtre Heros s'eſt mis au deſſus de ſes vains raffinemens. Quand il veut aſſieger une ville en Flandres, il marche vers la Lorraine, & il ſeroit bien faché de trouver que ſes Ennemis ayant penetré ſes intentions, les euſſent rendues difficiles par leurs grands preparatifs. Cela montre qu'on va à la loüange par des routes toutes contraires. Un Conquerant qui avertiroit ſes Ennemis, qu'il a deſſein d'aſſieger une certaine Place, & qui la prendroit non obſtant cela, en ſeroit loüé prodigieuſement. La reponſe d'Alexandre à Parmenion que l'on admire ſi fort, en eſt une preuve. Le Roy prenant une Ville apres avoir fait tout ce qu'il a peu pour empecher qu'on ne devinaſt le ſiege qu'il meditoit, en eſt auſſi loüé prodigieuſement. Cette derniere route conduit mieux à la victoire que l'au-

tre ; ainsi convenons que le Roy ayant joint au caractere de Philippe, le solide du courage d'Alexandre, est tres capable de faire de grandes Conquetes, & tres incapable de ruiner les avantages de sa fortune par des coups de temerité.

Ce ne seroit pas assez pour conclurre que le tems de faire des grandes Conquetes est venu. Il faut de plus que l'Europe ne soit pas en état de resister à cette grande force du Roy, car, comme je l'ay deja dit ailleurs, Cyrus & Alexandre se fussent batus un tres long tems dans une seule Province. Les grandes Conquetes se font lors qu'un grand Guerrier fourni de tous les avantages necessaires, ne trouve personne qui lui fasse beaucoup d'obstacles. Quand il faut disputer le terrain à tout moment, & qu'apres avoir pris une ville il en faut assieger une autre à une lieüe de là, on ne va pas fort loin en 20. ans. L'importance est qu'apres avoir jetté la consternation dans les esprits, on vous porte les clefs des villes à 3. ou 4. journées de distance.

Considerons donc l'état où se trouve l'Europe presentement, sous un nombre infini de souverains, ou soi disans tels. Nous verrons qu'il y en a qui n'ayant pas

ſe moyen de ſoutenir leur Souveraineté, ne peuvent ſe reſoudre à aucune entrepriſe vigoureuſe, au hazard de perdre les douceurs qui leur viennent du plus riche. Nous en verrons qui ſont plongés dans les plaiſirs, & qui font conſiſter toute leur gloire à repoſer mollement dans le ſein de la volupté. Il y en a qui vendent une partie de leurs Etats pour pouvoir paſſer le Carnaval à Veniſe, qui ne ſongent à rien de grand, incapables de travailler pour la gloire. Quelques autres ſont enchainez dans les liens d'une baſſe ſuperſtition, & entierement eſclaves de quelque Moine, pendant que d'autres ſont retenus par la crainte d'étre engloutis les premiers, s'ils oſent ſe remuer. Ceux qui ont aſſez de courage & d'habileté pour former une oppoſition redoutable, n'ont pas en main les forces qu'ils ſouhaitteroient.

Je vois des François qui ajoutent à tout ce que je viens de dire, que tous nos voiſins remplis d'admiration pour nôtre grand Monarque, aſpirent à la gloire d'étre du nombre de ſes ſujets, & je l'ay leu dans je ne ſai combien de livres imprimez avec Privilege. Mais je vous aſſeure Mr. que ce ſont des flatteries ridicules. J'ay paſſé

par les lieux qui seront les premiers pris si on en vient là, & j'y ay remarqué une crainte horrible de la Domination Françoise, & qu'on la regarde comme un rude avenir que l'on s'est attiré par ses pechez. *Il n'y a rien de plus agreable* (dit on dans ces lieux là) *que d'avoir à faire avec les François, quand on va voyager dans leur pays; mais c'est une chose terrible que de tomber entre leurs mains lors qu'ils viennent ches vous en Conquerans. Ils vous insultent, ils vous pillent, ils sont la terreur des maris & des vieilles meres, ils remplissent tout de Bureaux & de Commis qui ne sont gueres moins à craindre que le Soldat*, &c. Je leur disois qu'ils se font une Idole de leur liberté imaginaire, & qu'à tout prendre ils sont plus esclaves que nous, mais ils n'en croyoient rien. Ainsi ne mettons point l'envie de devenir François, au nombre des dispositions favorables que nous epluchons.

Ceux qui disent que le Roy n'aura à faire qu'avec des Republiques ont quelque raison car proprement parlant je ne connois point d'autre Etat Monarchique à l'entour de nous que l'Espagne, d'où à coup seur la resistance ne viendra pas. Mais ils se trompent quand ils croyent qu'un Mo-

Monarque n'a rien à craindre d'un Etat Republicain. Car qui ne ſait que la Republique Romaine a été le fleau d'une infinité de Monarques, & qu'on n'a jamais mortifié les Têtes Couronnées, au point que cette Republique les mortifioit, les faiſant ſervir de joüet au Peuple pendant les Ceremonies du Triomphe; les mettant en priſon chargées de chaines; voulant qu'un ſimple bourgeois de Rome revetu de la Dignité de Conſul prit le pas devant aux plus grands Monarques; & pretendant que c'étoit leur faire un fort grand honneur que de les declarer, *Amis du Peuple Romain?* Le Roy Pruſias n'en demanda pas tant: Il vint lui même à Rome pour ſe preſenter au Senat en qualité d'Affranchy, la tête raſée, & couverte d'un bonnet: & apres avoir baiſé l'entrée de la porte, & adoré la Compagnie, il ſe proclama lui même l'Affranchy du Peuple Romain. Ce n'eſt donc point parce que la France eſt environnée de Republiques, qu'elle ne doit pas craindre de trouver une forte reſiſtance, mais parce que nos voiſins ne ſont ni Monarchie ni Republique. Ils vivent ſous une certaine forme de Gouvernement mixte, qui eſt tres propre

propre aux desseins que le Roy pourroit avoir, parce que quand ce qu'il y a de Monarchique parmi eux veut une chose, ce qu'il y a de Republicain ne le veut pas. Il n'y a personne qui ne sache que le Roy d'Angleterre se detacha de la Triple Alliance l'An 1672. au grand chagrin de ses sujets, & qu'apres deux Campagnes de guerre contre la Hollande, où les Anglois n'avoient gagné que des coups, il se vit forcé par les murmures de son Parlement à faire la paix. Qu'a fait ce Roy pour se venger de son Parlement? Il n'a jamais voulu rompre avec la France quelques sollicitations que ses Sujets luy en ayent faites, lui representant que la conservation de l'Angleterre, & celle de la Religion Anglicane étoient dans un peril manifeste, à moins que l'on ne s'opposast à la France avec plus de vigueur, que ne faisoient les Alliez. Il se moquoit de ces Remontrances, & les repoussoit avec colere. Enfin il sembloit s'être resolu à la rupture l'an 1678. & justement alors le Parti Republicain d'Angleterre ne le vouloit plus, s'imaginant que sous le pretexte de faire des armemens formidables contre la France, on vouloit tenter l'introduction de la puissance arbi-

traire,

traire, & du Papiſme dans le Royaume. En même tems la Hollande ſe trouvant ſaiſie de ſoubçons, en penſant que le Prince d'Orange joindroit les Trouppes de la Republique avec celles d'Angleterre, ſouhaitta la fin de la guerre plus que jamais. Si bien que pendant que ce qu'il y a de Monarchique dans ces deux Etats vouloit la guerre, ce qu'il y a de Republicain ne la vouloit pas; & c'eſt auſſi de là qu'eſt ſortie la paix de Nimegue ſi honteuſe aux Confederez, & ſi glorieuſe à nôtre Nation, qu'il ſeroit difficile de trouver rien de ſemblable dans l'Hiſtoire. Le Roy fit la paix ſans demordre d'un ſeul article du projet qu'il avoit fait imprimer pluſieurs mois auparavant, au lieu que pour l'ordinaire, on demande mille choſes pour en obtenir une, & il força les Alliez à faire chacun ſon Traitté particulier, ce qui les aigrit ſi fort les uns contre les autres qu'ils s'entredonnoient mutuellement à tous les Diables d'Enfer. Encore aujourdhuy il y en a qui ne ſont pas revenus de leur colere, & qui ont plus de diſpoſition à s'unir avec la France que contre la France, le depit faiſant quelquefois agir les hommes contre leurs veritables interets. On

peut

peut connoitre par là combien il est avantageux au Roy que ses voisins ne soient ni Republique ni Monarchie, quoy qu'il y en ait, qui s'attribuent un nom encore plus Monarchique que celuy de Royaume.

Je me souviendrai toute ma vie du caprice d'un Jurisconsulte que vous connoissez, qui se mit un jour fort en colere contre l'abus que l'on fait du mot *d'Empire*, en le donnant à l'Allemagne, & il est vrai que jamais nom n'a été plus mal assorti que celuy là. C'est bien le plus monstrueux Gouvernement qui soit sur la terre, & quand je songe qu'il ne laisse pas de subsister depuis long tems sous une multitude innombrable de Souverains, qui ne sont pas encore d'accord de l'ordre de leurs seances, & qui accrochent les Conferences les plus necessaires au repos public pour savoir la part que chaque Deputé doit avoir à chaque chose; quand je songe, dis-je, à ces disputes, & aux longues & immortelles deliberations de la Diete de Ratisbonne, je conviens que le (1) Pape Urbain VIII. n'avoit pas tort de dire, *Qu'en quelque façon le monde se gouverne de lui même.* J'entens que malgré tout ce que les

(1) *à dominare non bisogna altrimente tanto ingegno perche il mondo si governa in cierta maniera da se stesso, la M. le Vayer lettr.* 140.

les hommes font de tres-propre à ruiner une chose, il y a neanmoins une Providence superieure qui la fait durer. N'avez vous pas ouy dire cette equivoque Mr. *que pendant que les François font bonne chere sur les bords du Rhin, ou les Turcs dans la Hongrie, les Allemans font diete à Ratisbonne?* Le sens de cela est fort vrai.

On met encore parmi les avantages de la France l'attachement que les R. P. Jesuites temoignent pour ses interêts. Pendant que l'Espagne a été la plus accreditée Puissance de l'Europe, tous les Jesuites étoient Espagnols, aussi bien ceux qui étoient nez à Paris, ou à Rome, que ceux qui étoient nez en Castille. Depuis la decadence de la Maison d'Austriche, & la prosperité de LOUIS LE GRAND, ils sont devenus tous François, à Rome, à Vienne, à Madrit, aussi bien que dans le College de Clermont. En ce tems là les libertez de l'Eglise Gallicane leur paroissoient mal fondées: ils ne cessoient d'ecrire pour les Droits des Papes contre ceux des Roys: on feroit une Bibliotheque des livres ecrits dans la Societé, contre lesquels le Parlement de Paris & la Sorbonne ont prononcé sentence de proscription. Aujourd'huy le

Roy

Roy n'a point de plumes plus affidées que les Jesuites dans ses Demelez avec le Pape. C'est à present la Cour de Rome qui censure les livres de ces Reverends Peres. Il semble que les prosperitez du Roy leur ayent donné des lumieres qu'ils ne trouvoient point autrefois dans leurs Bibliotheques, & qu'à l'exemple de ces Arrêts dont le P. (1) Maimbourg dit, qu'ils versent dans l'ame des Huguenots la connoissance de la vraye Religion, elles leur ayent debouché l'esprit, pour leur faire comprendre les veritez qui leur paroissoient si obscures. On auroit tort sur cela de les accuser d'inconstance, car ce n'est pas la Societé qui change d'esprit, c'est la Fortune qui change de Favory: & apres tout, qui ne voit que c'est obeir à (2) l'Ecriture qui ne veut pas que nous ayons sur la terre de patrie permanente. Or ce n'est pas un petit avantage au Roy, que de s'être ainsi acquis les Jesuites par toute l'Europe. Ils ont du credit dans plus d'une Cour, & ils peuvent extremement contribuer par leur adresse à detourner les Deliberations contraires aux desseins de S. M. L'envie de dominer dans tous les lieux qui seront conquis par les François, & d'y avoir un Protecteur

(1) *Epitre Dedicat. de l'Hist. du Luther.*

(2) *Epist. ad Hebr. cap. 13. v. 14.*

tecteur aussi puissant, & aussi Ami que le Roy, qui fasse fleurir leur Ordre malgré les jalousies de leurs ennemis, avec plus de pompe que ne le peuvent faire les Princes qu'ils gouvernent presentement; cette envie, dis-je, est capable de les pousser dans toutes les intrigues qui peuvent nous être favorables. Si l'on en croit la Chronique Scandaleuse, ils ne nous ont pas été inutiles dans la derniere guerre, & ils ont, peut être, plus contribué à nos victoires que l'activité de nos Generaux.

J'avois chez moi l'autre jour un homme qui faisant reflexion sur toutes ces heureuses dispositions, s'étonnoit fort de ce que le Roy ne s'en prevaut pas. Qui l'empeche, disoit il, de prendre le reste des Pays-Bas Espagnols, & de s'emparer sans façon de tout ce qui est à sa bienseance dans l'Allemagne? Est ce qu'il ne veut donner à personne le moindre sujet de plainte? Mais d'où viennent donc le blocus & la prise de quelques places dont la situation étoit la plus avantageuse du monde, pour nous incommoder en temps de guerre? D'où viennent tant de vieilles pretensions sur lesquelles S. M. se fait droit à elle même; premierement par des Juges

à ce

à ce Deputez & en suitte par ses soldats? On se plaint de cela par toute l'Europe : de sorte que plaindre pour plaindre il vaudroit mieux leur en donner un grand sujet qu'un petit. Si le Roy ne veut pas qu'on se plaigne, il en fait trop : s'il ne se met guere en peine des plaintes, il n'en fait pas assez. Est ce qu'il ne veut pas rompre le premier la paix de Nimegue, & qu'il attend que les Espagnols la rompent ? Si cela est nous aurons la plus longue paix qu'on ait jamais veuë, car les Espagnols avaleront plutôt mille affrons, que de nous declarer la guerre, sachant bien qu'une Campagne de guerre ouverte leur seroit plus fatale que cent Arrets de la Chambre de Reunion, & que toutes les insultes par lesquelles on tache de mettre leur patience à bout, & de les porter à la rupture. Est ce que S. M. attend un pretexte plausible de declarer la guerre à ses Voisins ? Mais en voicy un tout prest le plus specieux du monde. Les Espagnols se plaignent dans toutes les Cours de l'Europe, & même par des livres imprimez, que la France a commis plusieurs infractions du Traitté conclu à Nimegue. C'est la plus sanglante injure du monde. Un

Par-

Particulier que l'on accuſe d'avoir fauſſé ſon ferment, n'attend pas un jour à ſe venger, & toute la terre reconnoit qu'il fait bien de pourſuivre la reparation d'un tel outrage. A plus forte raiſon un Prince que l'on accuſe d'avoir enfraint une paix ſolemnellement jurée, eſt en droit de pourſuivre la vengeance d'un tel affront par la voye des armes, qui eſt la ſeule dont les Souverains ſe puiſſent ſervir. De ſorte que s'il ne faut qu'un pretexte raiſonnable à S. M. pour recommencer la guerre, le voila tout trouvé: & dans deux jours moi indigne, je m'engage a compoſer le plus beau Manifeſte qui ſe ſoit veu; à tout le moins plus beau que celui de l'an 1672. qui n'étoit fondé que ſur l'ingratitude de la Hollande. Il eſt certain que les ingrats n'offenſent pas tant nôtre honneur, que ceux qui nous donnent des dementis. L'ingratitude eſt aſſurement un vice execrable: neanmoins les loix n'ont jamais établi des peines contre les ingrats, excepté parmi les Medes, ſi je m'en ſouviens bien: & à quoy ſerviroient, je vous prie, des loix établies contre les ingrats, puis que perſonne n'oſeroit y recourir ſans perdre tout le merite du bienfait? (1) *Odioſum* (1) *Cicero in Lælio.*

ſane

sanè genus hominum officia exprobrantium, quæ meminisse debet is, in quem collata sunt, non commemorare qui contulit. Cela n'empeche pas que les Souverains qui ont des Droits inconnus au reste des hommes ne puissent justement tirer raison de l'ingratitude d'un Etat voisin, comme il paroit par la guerre de 1672. Et cela étant combien est il plus raisonnable de se venger de l'accusation de faussaire intentée par les Espagnols à S. M. puis que c'est une injure contre laquelle les loix permettent aux Particuliers de se deffendre?

Vous en parlez bien à vôtre aise, repondis-je, à ce Gaillard, parce que vous n'avez pas à repondre devant Dieu ni de la Declaration de la guerre, ni des desordres qui en naissent. Mais quand un Prince, comme le nôtre, rempli de pieté & d'amour de Dieu, considere les loix de sa Religion, il ne regarde pas s'il lui seroit aisé de s'emparer des Etats de ses voisins, & de faire composer un Manifeste tel quel, mais il regarde s'il peut l'entreprendre en bonne conscience, & il conclud qu'il vaut mieux laisser chacun en possession de ce qui lui appartient, que d'irriter un Dieu qui punira d'une façon infiniment plus severe les abus

abus que les Rois auront fait de leur puiſſance, que les Rois ne châtient les petits Gentils hommes qui tyranniſent leurs vaſſaux.

C'eſt pourquoy avec toutes les favorables conjonctures qui ſollicitent S. M. à entreprendre la Conquête de l'Europe, je ne voudrois pas parier un contre dix, qu'il y aura bien tôt une guerre generale, & que la France aura toutes les proſperitez que la fortune ſemble luy promettre. Car outre ce que je viens de dire de la pieté de nôtre Monarque, je ne doute point que ſon grand ſens, & la connoiſſance de l'Hiſtoire ne lui apprennent l'inſtabilité de la Fortune. Ce que les Scythes repreſentoient à Alexandre eſt fort ſenſé, & ſi la mort n'eut enlevé ce Conquerant dans la fleur de ſa jeuneſſe, il ſe fut veu, peut être, en état de s'ecrier, *O Scythes !* comme Crœſus s'ecria, *O Solon !* La fortune qui a été comparée à tant de choſes, me ſemble pouvoir être juſtement comparée à une mer calme & riante, qui ne laiſſe pas de preparer la matiere d'une (1) tempête furieuſe. Fou qui s'y fie,

(1) *Ubi luſerunt navigia, ibi ſorbentur.*

(1) Virg. Æn. 5.

(1) *Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos*
Ignorare jubes? Mene huic confidere monstro?
Æneam credam quid enim fallacibus Austris
Et cœli toties deceptus fraude sereni?

Je sçay bien que le Roy n'y a pas encore été trompé. Mais il y a eu tant d'autres Grands Princes, qui ont eprouvé les uns plutôt, les autres plus tard les revers de la fortune, qu'en verité le plus seur est de ne rien entreprendre sur des apparences favorables. Car si on ne reussit pas on s'expose non seulement à n'étre ni loüé ni plaint de personne, mais aussi aux reproches de sa conscience, & aux murmures de ses sujets, & aux insultes de l'Etranger. Toute l'Europe a veu echoüer avec joye les ambitieuses entreprises de la Maison d'Austriche, (je reviens souvent là tant je souhaitte que nous profitions d'un exemple d'aussi fraiche datte) les victoires de Gustave, les villes prises par les Princes d'Orange, les triomphes des François, la revolte de la Catalogne, le soulevement

du

du Portugal, & telles autres disgraces du parti Espagnol, faisoient dire à tout le monde en riant, *qu'il l'avoit bien merité.* Quand on est malheureux dans une juste defensive, encore a t'on mille ressources de consolation. Pourquoy ne croirions nous pas que S. M. entre souvent dans cette sorte de pensées?

De plus qui nous a dit que l'Europe demeurera toujours dans le profond assoupissement où elle est? J'avoüe qu'encore qu'elle craigne la France, & qu'elle croye voir dans sa conduitte, je ne sai quoy de fort semblable à ce que nous avons dit des Espagnols d'autrefois, chacun pourtant se tient coy; personne ne veut essuyer les premiers perils, ce qui me fait souvenir de la fable des rats & du chat. Cette lethargie est d'autant plus surprenante que l'on reconnoit fort bien qu'il est beaucoup plus facile au Roy, d'executer le grand & le vaste dessein de la Monarchie Universelle, qu'il ne l'étoit à l'Empereur & au Roy d'Espagne, parce que toutes les forces de la France sont reunies sous un seul Chef, qui va lui même à la guerre, qui est heureux, vaillant & habile, qui a tous ses Etats continus, & qui n'a pas un Etat

 aussi

aussi formidable à craindre, que l'étoit ce Royaume à l'egard des Espagnols du tems de leur bonne fortune. Ce sont des avantages qui ont toujours manqué à la maison d'Austriche, ou en tout ou en partie. Lors que toutes ses forces étoient à peu pres reunies en la personne de Charles V. Prince d'une grande valeur & d'une capacité extraordinaire ; ses Etats étoient neanmoins si entre-coupez, qu'ils ne pouvoient pas se preter facilement une assistance reciproque : & d'ailleurs l'Europe avoit un François I. brave comme son epée, qui ne cessoit lui seul de tailler de la besogne à Charles V. autant presque qu'il lui en faloit. D'autre coté Soliman Empereur des Turcs étoit un terrible voisin aux Pays Hereditaires : & les Princes Protestans d'Allemagne animez de cet emportement de zele que l'on ne manque jamais d'avoir pour une Religion encore toute chaude de la forge, étoient une facheuse epine au pied de Charles. Apres la retraitte de cet Empereur, ce fut bien pis. Ses Etats furent partagez ; ceux qui les possederent vecurent long tems dans une espece de mesintelligence, qui les affoiblissoit beaucoup ; la distance qui est entre

entre Madrid & Vienne ne permettoit pas que l'on concertast chaque chose avec la promptitude qui est requise pour les grands desseins; &, entre nous, les Successeurs de Charles V. n'ont été rien moins que belliqueux. Cependant l'Europe s'est emeüe, l'Europe s'est liguée, l'Europe s'est enfin si acharnée contre eux, les soubçonnant de trop d'ambition, qu'elle les a mis sur le bon pied. Et à present qu'elle connoit le peril plus redoutable, elle se contente de connoitre. J'avoüe cela Mr. mais je ne parie rien pourtant pour nos Conquêtes. Les Peuples sont comme une mer qui s'émeut horriblement apres le calme le plus profond. Il ne faut souvent qu'un seul homme pour mettre le cœur au ventre à la moitié de la terre,

(1) *Quondam etiam victis redit in præcordia virtus*
Victoresque cadunt.

(1) *Virgil. Æn. 2.*

He bien, me direz vous, *qu'on se ligue tant qu'on voudra : c'est peu de chose que des Ligues : ce sont des Corps à cent mille bras, qui à force d'avoir plusieurs têtes, n'en ont aucune. Vous savez l'apologue de l'Envoyé du*

du Grand Turc, & le peu de cas qu'il faisoit de ces Troupes confederées, au prix de celles qui ne reconnoissent qu'un seul Chef. Je l'avoüe Mr. c'est un avantage inestimable pour une Armée que l'unité de Chef, & c'est une circonstance favorable aux desseins du Roy, de laquelle je n'avois encore rien dit, savoir que ceux qui s'opposeront à Lui ne seront qu'un assemblage de Trouppes commandées par differentes personnes, qui auront des veües particulieres, & des interêts opposez. Bien nous en a pris que dans la derniere guerre nous ayons eu de telles gens à combatre, car malgré la bonne conduite du Roy, & le courage de nos Trouppes, si les Alliez se fussent bien entendus, nous en tenions. Mais la bonne fortune de la France a fait qu'ils n'ont jamais pû s'accorder. Leurs Conseils de guerre étoient le plus grand Champ de Bataille où ils se trouvassent. Ce n'étoient que defiances, que plaintes reciproques, que jalousies, que caprices. Les uns aimoient mieux étre defaits, que de voir attribuer le gain d'une bataille à un General qu'ils n'aimoient pas. Les autres voulant meriter leur pension conseilloient toujours le pire. Il nous faloit cela,

Mr.

Mr. afin d'avoir les ſuccez que nous avons eus : car, comme je l'ay deja dit pluſieurs fois, à moins qu'il n'y ait une grande diſproportion de forces entre deux Ennemis, les victoires que l'un remporte ſur l'autre ne ſont pas de conſequence. Or ce qui fait la diſproportion n'eſt pas toujours le nombre des Trouppes, c'eſt bien ſouvent que l'un des partis commet pluſieurs fautes, & que l'autre n'en commet pas. C'eſt ainſi que les Alliez ſont devenus plus foibles que nous. La multitude de leurs interets, & de leurs ſentimens leur faiſoit faire une infinité de fautes, pendant que le Roy appliqué à ſes affaires avec une intelligence ſublime n'en faiſoit point. Ils ont fait deux ou trois fois la grande & la capitale faute, qui fut (1) reprochée à Annibal, de ne ſavoir point ſe ſervir de la victoire. En effet Mr. de Montecuculli remporta un ſi grand avantage ſur Mr. de Turenne ſans coup ferir l'an 1673. que l'on s'eſtima bien heureux à la Cour de France d'en étre quitte pour la perte du pays de Cologne, & de la plus part des places que nous tenions en Hollande, tant on connoiſſoit qu'il étoit facile de nous faire plus de mal que cela. Deux ans apres Mr. de Montecuculli

(1) *Florus lib. 2. cap. 6.*

cuculli ayant eu la gloire de voir le genie de Mr. de Turenne ſacrifié au ſien, & de mal meiner nos Trouppes dans leur retraitte, ne ſeut point le ſervir de ſon avantage, ſoit que l'age le rendit un peu peſant, ſoit qu'il y eut des perſonnes officieuſes à Vienne qui ſe ſouvinſſent de nous. Quoy qu'il en ſoit, il ſe contenta de (1) rafraichir ſon armée au deça du Rhin, pendant que Mr. le Prince joüoit un perſonnage bien eloigné de ſon genie plein de feu, qui étoit de regarder de derriere ſes Retranchemens avec les debris d'une Armée, les Imperiaux ſe promenans à leur aiſe dans l'Alſace. Je croi qu'il enrageoit bien de ſe voir traitter comme cela. Ce fut encore la faute de ceux qui batirent Mr. de Crequi à Conſarbrick, car au lieu de s'avancer ſur nos Frontieres conſternées, ils s'amuſerent tout le reſte de la Campagne à reprendre une (2) Ville dont nous pouvions bien nous paſſer. Les François ne faiſoient point de ces beveües: ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les affaires des Alliez n'ont pas proſperé, car ils s'affoibliſſoient par leur mauvaiſe conduite, ſans que la mauvaiſe conduite de leur ennemi les relevaſt: ce qui arrive neanmoins preſque toujours,

(1) *Cum victoriâ poſſet uti, frui maluit. Flor. II.*

(2) *Treves.*

toujours, comme l'a tres bien remarqué Mr. de la (1) Rochefoucaut, touchant nos dernieres guerres civiles. *Tous les partis ont eprouvé à la fin*, dit il, *que ni les uns ni les autres n'avoient bien connu leurs veritables interets. La Cour même que la fortune seule a soutenuë, a fait souvent des fautes considerables, & dans la suitte on a veu que l'une & l'autre Cabale s'étoit plus maintenuë par les manquemens de celle qui lui étoit opposée, que par sa bonne conduite.*

(1) *dans les Memoir.*

Mais ne croyez pas pour tout cela Mr. que les Ligues ne soient point à craindre. Je pourrois vous entretenir long tems si je voulois vous raporter tous les beaux exploits qu'elles ont fait. D'où est venüe la celebre victoire de Lepanthe que d'une Ligue formée contre les Turcs? Le Sultan ne meprise pas les Ligues autant que son Envoyé le vouloit persuader avec son Apologue d'un Serpent à plusieurs têtes, ou à plusieurs queües. Durant la plus grande chaleur de la Ligue, le Grand Seigneur offrit du Secours à Henry IV. par la raison principalement, *qu'il haïssoit naturellement ce mot de ligue.* Et d'où vient qu'il le haïssoit? Parce qu'il reveilloit dans son imagination l'idée de tous les arme-

mens qu'on avoit faits contre lui, & qu'on avoit appellez de cette sorte. Cette idée desagreable lui rendoit odieux ceux qui portoient ce nom là, selon la remarque d'un (1) Bel Esprit dans un petit Traitté *de l'usage de l'Histoire*, qui est tout rempli de reflexions excellentes. La Ligue dont j'ay parlé formée dans ce Royaume pour l'exclusion d'un Roy Huguenot n'a t'elle pas eu le dessus ? N'a t'elle pas fait bouquer non seulement le Roy Henry III. mais aussi le Roy Henry le Grand, un des plus grands Princes de la terre ? N'a t'il pas falu qu'il ait abjuré sa Religion ? Et sans cela n'eust il pas été un Roy vagabond dans son Royaume ? N'eust il pas été toute sa vie dans l'état où il se represente lui même devant Amiens, écrivant (2) au Marquis de Rosni en ces termes ? *Je vous veux bien dire l'état où je me trouve reduit, qui est tel, que je suis fort proche des ennemis & n'ay quasi pas un cheval sur lequel je puisse combatre, ni un harnois complet que je puisse endosser: mes chemises sont toutes dechirées, mes pourpoints troüez au coude, ma marmite est souvent renversée, & depuis deux jours je disne & soupe ches les uns & les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de*

(1) *l'Abbé de St. Real.*

(2) *Memoir. de Rosni, Tom. 1. p. 345.*

de rien fournir pour ma table d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont receu d'argent.

Cependant cette Ligue étoit un Cahos de mille passions differentes, & Mrs. de Guise n'étoient pas seulement unis entre eux. Mr. de (1) Thou vous dira que ce qui contribua autant au massacre du Duc de Guise, fut la confidence que le Duc du Maine son frere fit à Dornane des vastes desseins du Duc, & la commission qu'il lui donna d'en avertir Henry III. Ces deux freres s'étoient tellement broüillez pour une Garce, qu'ils se porterent sur le pré. Mais le Duc du Maine songeant mieux à la chose quand il se vit sur le point ou de tuer son propre frere, ou d'en étre tué, quitta la partie. Apres la mort violente du Duc & du Cardinal, la Ligue devoit tomber. Neanmoins le Duc du Maine traversé par plusieurs personnes qui avoient leurs fins ne laissa pas de la soutenir, & ce fut à Henry IV. à faire le plongeon. Outre cela n'est ce point par une Ligue que l'Empereur & le Roy d'Espagne se sont veus reduits à consentir à la paix de Munster, pleine de sujets de mortification pour eux? Et si la France ne se fust pas relachée

(1) Histor. l. 92.

en faveur du Duc de Baviere, n'eussent ils pas été forcez à casser honteusement la translation de l'Electorat qui avoit été faite au prejudice du Roy de Boheme ligué contre la Maison d'Austriche? Pour dire quelque chose de plus fort, ne savons nous pas bien que nôtre Invincible Monarque n'a rien epargné pour dissiper la derniere Ligue, ce qui marque qu'il la craignoit? Soyez asseuré Mr. que la paix concluë à Nimegue l'an 1678. fut faite tres à propos, & Ligue tant qu'il vous plairra, je doutte fort que la Campagne de 1679. & de 1680. eussent été aussi heureuses que les precedentes.

Ce qui doit donc elever & enfler nos esperances, c'est la resignation de l'Europe. Je dis resignation, car la patience qu'elle temoigne fait voir qu'elle est toute resignée à ce qu'il plairra à Dieu d'ordonner de son destin, & qu'elle ne songe point à faire des Ligues. Mais cela même n'est pas une chose sur quoy il faille conter pour long tems. Encore un coup il ne faut qu'un esprit adroit & actif pour faire prendre les armes à cent Peuples divers.

Qui se fust imaginé pendant que toute l'Europe redoutoit la maison d'Austriche,

& que

& que le Conseil de nos Rois étoit plein de ses Pensionnaires, qu'il y avoit en Sorbonne un jeune Ecolier, qui sapperoit bien tôt toute cette grande puissance, & la commettroit avec tant de gens, qu'enfin elle donneroit du nez en terre? Cela étoit pourtant vrai, comme l'a fait voir le Grand Cardinal de Richelieu l'un des plus puissans genies de l'Univers. Et que savons nous si à l'heure qu'il est, il n'y a point quelque jeune Seigneur encore dans la poussiere du College qui est destiné à étre le fleau de la France avant que vingt ans se passent?

(1) *Dii prohibete minas, Dii talem avertite casum,*
Et placidi servate pios.

(1) *Virgil. Æn. 3.*

Je m'arrete icy Mr. m'admirant moi même quand je jette les yeux sur la longueur demesurée de cet ecrit, mais plus encore quand je songe à l'étrange bigarrure qui y regne. Car de quoy n'ay je point parlé? Quel étrange amas de pensées n'ay je pas entassé, prenant tantôt ce que je lisois dans un livre, tantôt ce que j'avois oüi dire dans la conversation, tantôt ce que mon petit fonds me fournissoit. Vous remarquerez aisement dans cette lettre l'irre-

 gula-

gularité qui se trouve dans une ville. Parce qu'une ville se bâtit en divers tems & se repare tantôt en un lieu, tantôt en un autre, on voit souvent une petite maison aupres d'une grande, une vieille aupres d'une neuve. Voila comment cet ouvrage à été bati. Je me proposois en commençeant de vous ecrire une vingtaine de pages, & j'avois d'abord assez bien suivi ce premier projet. Mais depuis cela j'ay fait des additions tantôt en un lieu, tantôt en un autre, & cela sans suivre un seul & unique plan, n'ayant eu pour but que de communiquer mes pensées à vous seul. (1) *Hæc ego non multis, sed tibi: satis enim magnum alter alteri Theatrum sumus.*

(1) *Epicurus apud Senecam.*

Abbregé de tout l'Ouvrage.

POur reduire en abbregé toute ma Dispute, je dis que si les Cometes étoient le presage de quelques malheurs, ce seroit ou parce qu'elles sont la cause efficiente de ces malheurs, ou parce qu'elles sont un signe de ces malheurs. On ne peut point nier cela.

Or ce n'est ni parce qu'elles sont la cause efficiente de ces malheurs, ni parce qu'elles

les ſont un ſigne de ces malheurs. La concluſion ſera facile à tirer pourveu que je prouve les deux parties de cette propoſition.

Je prouve la premiere par quatre raiſons.

I. Parce que ſoutenir que les Cometes ſont la cauſe efficiente des guerres, des nouvelles Religions qui s'établiſſent, des conſpirations, & de telles autres peſtes de la ſocieté, qui dependent du libre arbitre de l'homme, & de la rencontre de mille choſes fortuites, eſt non ſeulement une hereſie, mais auſſi la plus grande de toutes les abſurditez, comme je l'ay fait voir.

II. Parce qu'il n'y a aucune raiſon *à priori*, comme parlent les Philoſophes, qui prouve que les Cometes ayent la vertu de produire phyſiquement la famine, la mortalité, ou quelque choſe de ſemblable.

III. Parce qu'il eſt faux qu'on le puiſſe prouver par des raiſons *à poſteriori*, c'eſt à dire par des raiſons tirées de l'experience. Car pour le plus tout ce qu'on peut prouver par l'experience ſe reduit à cecy, c'eſt que toutes les fois qu'il a paru des Cometes, on a veu arriver de grands malheurs dans le monde: ce qui eſt ſi éloigné de prouver

que

que les Cometes ont été la cause de ces malheurs, qu'on prouveroit tout aussi tôt, que la sortie d'un homme hors de sa maison est la cause pourquoy tant de gens ont passé dans la rue toute la journée. En un mot c'est raisonner pitoyablement que de conclurre que deux choses sont l'effet l'une de l'autre, de ce qu'elles se suivent constamment l'une l'autre. La cheute d'une pierre qu'on a jettée dans l'air suit constamment & necessairement l'action de celui qui l'a jettée, & neanmoins cette action n'est pas la cause efficiente de la cheute de cette pierre. Mais il y a plus, c'est que l'experience ne prouve pas qu'on ait veu plus de malheurs apres l'apparition des Cometes, qu'en un autre tems, & pretendre le contraire, est une illusion toute pure, une ignorance toute pure dans le fait. Il n'y a qu'à consulter les Annales du monde sans preoccupation, pour se convaincre de ce que je dis.

IV. Parce que si les Cometes avoient la vertu de causer la peste & la famine, comme ce sont de causes qui agissent necessairement & sans acception de personnes, elles ravageroient toutes les parties de la terre sur qui elles passent, ou à qui elles se rendent visibles en faisant le tour du monde, ce qui

est

eſt faux. Que ſi on dit qu'elles ne trouvent pas par tout la diſpoſition neceſſaire pour la production de ces effets; je dirai moi que dès là elles ne peuvent pronoſtiquer rien de certain, car que ſait on en les voyant s'il y aura quelque lieu du monde diſpoſé de la maniere que les Cometes demandent. On n'eſt pas obligé de croire qu'elles attendent à ſe montrer, que les cauſes qui doivent concourir avecque leurs influences, ſoient pretes en quelque part du monde.

L'autre partie de la propoſition, ſavoir que les Cometes ne preſagent pas quelques malheurs, parce qu'elles ſont un ſigne de ces malheurs, ſe prouve par les raiſons ſuivantes.

I. Parce que les Cometes ne ſont ni un ſigne naturel, ni un ſigne d'inſtitution de quelques malheurs.

Car ſi elles étoient un ſigne naturel de quelques malheurs, il faudroit ou qu'elles fuſſent la cauſe neceſſaire de ces malheurs, ce que nous avons convaincu de fauſſeté, ou qu'à tout le moins il y eut une liaiſon neceſſaire entre les Cometes & ces malheurs, ce qui eſt egalement faux, puis que l'experience qui eſt la ſeule voye de juſtifier cette pretendue liaiſon, contre toutes les

rai-

raiſons qui la combatent, ne prouve rien moins que cela. Il eſt facile à chacun de s'en convaincre, & de voir par même moyen, le tort que nous avons de nous glorifier de nôtre raiſon, qui nous eſt de ſi peu d'uſage que preſque tous les hommes ſe trouvent engagez dans un ſentiment deſtitué de toute ſorte de preuves, tant ſur la queſtion de droit, que ſur la queſtion de fait.

Que les Cometes ne ſoient pas un ſigne d'inſtitution de quelques malheurs, il paroit aſſez de lui même, Dieu ne nous ayant point revelé, comme il a fait à l'egard de l'Arc en ciel, qu'il fairoit luire des Cometes dans les Cieux, pour nous avertir de ſes Jugemens.

II. Parce que ſi les Cometes étoient un ſigne de quelques malheurs different des ſignes naturels, & des ſignes d'inſtitution, il faudroit que Dieu leur imprimaſt certains characteres tout particuliers qui les rendiſſent ſignificatifs, au defaut d'une revelation expreſſe; qui juſtifiaſſent le jugement de ceux qui ſoutiennent, que ce ſont de mauvais preſages; & qui rendiſſent inexcuſables ceux qui n'en croyent rien. Or c'eſt ce que Dieu n'a point fait. Au contraire

traire il les a tellement depouillées des veritables marques d'un prodige significatif, qu'il semble qu'il ait voulu prevenir nôtre credulité naturelle. Il les a soumises à la Jurisdiction du soleil qui dispose de la situation de leur queüe, comme il feroit du moindre nuage, & à celle des brouillards ou des nues, qui nous en derobent la connoissance la moitié du tems. Il leur donne quelquefois un mouvement qui les conduit d'abord aupres du soleil, où elles deviennent invisibles: Il leur donne aussi quelquefois ou si peu de grandeur, ou une si grande elevation, qu'elles ne sont veües de personne, si ce n'est peut étre de quelque Astronome, qui se morfond toutes les nuits à contempler les étoiles avec un bon Telescope. D'ailleurs aussi il en fait paroitre souvent, & nous les laisse un tems fort considerable, comme pour nous y accoutumer, & pour nous permettre d'en etudier les routes. Mais sur tout il leur donne une marque d'Universalité qui suffit seule pour leur oter la qualité de signes: car Dieu n'ayant jamais eu dessein de couvrir tout à la fois toute la face de la Terre d'une horrible inondation de maux extraordinaires, n'a jamais produit, sans doute, des sig-

ſignes d'un tel deſſein. C'eſt pourtant de cet ordre de ſignes que ſeroient les Cometes, ſi elles étoient des ſignes, parce qu'elles menacent tout le monde egalement, & il eſt clair des là que ſi les hommes faiſoient uſage de leur raiſon, ils comprendroient que ce ne ſont pas des menaces, puis qu'il eſt hors d'apparence que tous les Peuples qui voyent les Cometes, doivent étre malheureux, & que l'ordre qui a toujours été obſervé dans le monde fait qu'à meſure qu'une nation ſe ruïne, une autre profite de ſa depouille. Outre cela Dieu n'a point affecté de deployer ſes Jugemens plutôt dans les années qui ont ſuivi de pres les Cometes que dans les autres, ce qui eſt pourtant une choſe ſans laquelle il eſt impoſſible que les Cometes ayent un droit legitime de preſager les maux à venir. Il peut bien étre qu'une nation ait été plus malheureuſe en ce tems là qu'en un autre, comme il arriva à la France lors qu'il parut tant de Cometes ſous Henry 3. & au commencement du regne de ſon ſucceſſeur. Mais il ne s'enſuit pas de là que toutes les nations priſes enſemble, ayent été plus affligées, ſi ce n'eſt dans la raiſon de quelques petits eſprits, qui reiglent le ſort de toutes choſes,

par

par celui du petit pays qui leur est connu, prets à s'ecrier toutes les fois qu'il grele dans leur village, que depuis que le monde est monde il ne s'est point veu d'année plus funeste, plus horrible, plus desastreuse. Qu'on voye un peu l'état où étoit l'Espagne sous les Cometes qui causoient, dit on, nos guerres civiles. On verra qu'elle joignoit à ses vastes Monarchies, le Portugal & les Indes Orientales, que la Fortune la combloit de faveurs, & qu'on disoit que son Roy gouvernoit toute la terre avec sa plume.

III. Parce que si les Cometes étoient un signe, apres tout ce qui a été dit, il faudroit qu'elles fussent un signe formé de Dieu par voye de miracle, pour commander à tous les hommes de se mettre en état d'appaiser le courroux du Ciel; c'est à dire qu'il faudroit que Dieu eust fait & fist encore des miracles, pour faire faire cent millions d'actes d'Idolatrie. Ce qui ne se peut dire sans impieté.

Ayant prouvé les deux parties de ma proposition, & fait voir que les Cometes ne sont pas ce qu'on s'imagine, je conclus Mr. que ce sont des Corps aussi anciens que le Monde, qui par les Loix du mouve-

vement ſelon leſquelles Dieu gouverne la vaſte machine de l'Univers, ſont determinez à paſſer de tems en tems ſous la portée de nôtre veüe, & à nous renvoyer la lumiere du ſoleil tellement modifiée, que nous appercevons une longue trainée de rayons ou devant ou derriere leur tête, ſur quoy l'on peut conſulter Mrs. de l'Academie Royale des Sciences : Qu'au reſte leur paſſage dans nôtre monde n'eſt d'aucune conſequence ni en bien ni en mal, non plus que le voyage d'un Indien en Europe. Permis neanmoins à chacun ſelon les mouvemens de ſa pieté, de ſe mortifier à la veüe de ce Phenomene.

Vous trouverez dans cette concluſion le moyen d'accorder la raiſon avec la conſcience. Je ſoumets tout aux lumieres de vôtre eſprit, & quoy que je me faſſe fort de repondre aux objections que vous me fairez, je vous reconnois pourtant pour mon Maitre & pour mon Docteur. Je ſuis, &c.

le 11. *de* 1681.



image
not
available